This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

122

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

FALSE
NADE

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES.

PAR

D. FABRE D'OLIVET.

DE LA POÉSIE PRIMITIVE, ET DE LA POÉSIE TRAGIQUE DES GRECS.

deuxième édition.

PARIS,

à l'institution de Me. MUNILLA, rue des Batailles, 17;
HACHETTE, libraire, rue Pierre-Sarrazin 12;
LECOINTE et POUGIN, quai des Augustins, 49;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, 17;
POSTEL, rue du Roule, 4:
et chez tous les principaux libraires.

1835.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
271689A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

ΡΙΠΙΔΗΣ
ΣΟΦΟΚΛΗΣ
ΑΙΣΧΥΛ

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

L'indulgence avec laquelle le public a accueilli mes diverses publications sur les anciens poètes m'a engagé à réunir en un volume les études sur la poésie primitive et sur la poésie tragique des Grecs.

Je ne crois pas nécessaire, en donnant pour ainsi dire une nouvelle forme à cet ouvrage, d'expliquer de nouveau quel a été mon but en l'entreprenant pour la première fois. Les témoignages flatteurs de bienveillance qui m'ont été accordés, m'ont fait penser que mes intentions avaient été comprises et appréciées par ceux dont j'ambitionnais surtout le suffrage.

Je dois seulement consigner ici l'expression de ma reconnaissance pour les personnes qui ont encouragé mes efforts; M. J. Munilla qui, dévoué tout entier à l'instruction publique, a bien voulu m'aider de ses conseils et de son appui désintéressé dans le pénible début de mon entreprise, et M. Alphonse Jamet, jeune helléniste, déjà connu par des succès universitaires, présage d'autres succès plus éclatans, qui a facilité mon travail, en me communiquant quelques morceaux de ses traductions de la trilogie d'Agamemnon d'Æschyle, et de l'Iphigénie d'Euripide.

Quant aux professeurs des diverses académies de France qui ont bien voulu nous écrire et nous témoigner leur satisfaction, nous les prions d'en recevoir ici publiquement nos remercîmens.

Avril 1835.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

A. Fabre d'Olivet

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

UNIVERSELLES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE GRECQUE.

I.

ORPHÉE.

I. De la poésie primitive, et de l'état de la Grèce avant Orphée.
II. Orphée. Discussions sur son existence et sa vie. Ses doctrines. Les mystères.
III. Les disciples d'Orphée, ses contemporains et ses successeurs. Linus, Musée, Bacis, etc., etc.
IV. Œuvres d'Orphée. Analyses et traductions.
V. Musée. — Héro et Léandre.

I.

DE LA POÉSIE PRIMITIVE ET DE L'ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT ORPHÉE.

Lorsqu'en parcourant les annales littéraires des peuples, nous cherchons à découvrir le premier signe de vie qu'a donné leur intelligence, partout nous trouvons la poésie présidant à leur

berceau ; partout le rithme harmonieux du vers a précédé la froide période de la prose, et il devait en être partout ainsi. La poésie, voix mélodieuse des passions, devait faire entendre ses accens cadencés avant le langage austère de la raison. — L'enfant chante et pleure avant de parler.

Mais, dans chaque contrée, cette poésie primitive a revêtu un caractère particulier empreint de la physionomie du peuple et du climat qui la voit naître. Si l'âme de ce peuple enfant, qui commence à s'ouvrir à la vie de l'intelligence, est grande et belle ; si le pays qui l'entoure a cette majesté imposante que donne de hautes montagnes, de sombres forêts ; si les astres roulent sur sa tête dans un ciel pur ; alors la poésie qui inonde son âme et découle de ses lèvres est pleine d'images hardies, d'allégories profondes. Sa poésie est toute sacrée, toute religieuse, parce que les objets qui l'entourent lui font sentir sa petitesse, en même temps qu'ils l'élèvent vers l'auteur inconnu de tant de merveilles. C'est à la fois l'accent de la soumission, du respect et de la reconnaissance.

Si nous jetons les yeux sur la Grèce dans ces temps primitifs, nous y voyons réunies ces conditions d'une belle nature et d'un grand peuple ; non tels que le temps, l'anarchie, la conquête et la servitude les ont faits aujourd'hui, pays de stérilité et de ruines, peuple de pirates décimés et à demi nus, mais qui cependant s'agite encore, parce que la misère et la tyrannie n'ont pu encore écraser sous leurs chaînes l'indélébile caractère que Dieu lui avait imprimé. La Grèce était alors dans cet état de jeunesse et de force qui enfante et qui fertilise. Ses temples de marbre n'étaient pas encore élevés ; mais tout entière elle n'était qu'un temple magnifique et sauvage. Ses fraîches vallées, sillonnées de torrens fougueux ; ses sombres montagnes élevant jusqu'au ciel étoilé leurs rochers fantastiques ; le Parnasse, l'Hélicon, le Permesse, lieux devenus à jamais célèbres comme les grands génies qu'ils ont inspirés ; ses bois sacrés prolongeant au loin leurs allées

ténébreuses d'où semblaient sortir des voix prophétiques lorsque le vent secouait les cimes gigantesques des chênes de Dodone ; tout en elle imprimait au cœur de l'homme cette religieuse terreur, ce recueillement intime, source de tout enthousiasme et de toute poésie.

Le peuple qui habitait ou parcourait alors cette belle contrée en était digne. Plein de cette énergie à demi-sauvage qui marque l'enfance des grandes nations, il promenait, au gré de ses jeunes caprices, ses tribus errantes sur cette terre qui captivait ses regards sans fixer ses pas. Il n'y avait pas encore, à vrai dire, d'habitans propres à ces contrées. C'était une espèce de rendez-vous de tous les habitans du monde. Il se faisait là un grand travail de civilisation et d'avenir. De chaque coin de l'univers habité, les peuples arrivaient se heurter sur cette terre qui devait être si féconde. Les Celtes, les premiers, cette race mère de la plupart des nations, avaient sillonné ce qui, plus tard, devait être la Grèce, et sur leurs pas les Phéniciens, les Egyptiens, les Lyciens, les Thraces, y lançaient tour à tour le flux et le reflux de leurs colonies. De ces élémens hétérogènes, mais énergiques et vivaces, s'était formée une génération d'hommes entreprenans, les Pélasges, qui prirent enfin possession de ce sol jusqu'alors commun à tous, en y jetant ces constructions colossales connues sous le nom de murailles cyclopéennes, fruit de leurs arts sauvages, et que les hommes civilisés des siècles suivans attribuèrent, stupéfaits, à des hommes demi-dieux. Les Pélasges eurent aussi leur poésie. Le nom d'Olen de Lycie, l'un de leurs poètes, a pu vaincre le temps et parvenir jusqu'à nous ; mais ses œuvres, bien qu'elles pussent avoir été écrites [1], sont restées ensevelies

[1] Pour ne pas nous arrêter par une dissertation pénible sur l'écriture et les sciences pélasgiques, nous consignerons ici, pour les jeunes gens que l'érudition classique n'effraierait pas, les preuves sur lesquelles nous nous appuyons. Nous en agirons toujours ainsi à l'avenir. Au reste, ces détails sur l'origine de l'écriture ne seront peut-être pas sans intérêt. On regarde généralement les premiers habitans de la Grèce comme d'ignorans sauvages, et

dans la catastrophe qui ensevelit la nation pélasgienne. Ces contrées scythiques et thraciennes, pépinières de nations, s'émurent de nouveau ; leurs générations s'agitèrent, se gonflèrent, et se répandirent comme un débordement sur la Grèce, balayant devant elles les villes naissantes et les colonies des Pélasges. Ce fut une nouvelle race, celle des Hellènes, qui vint s'asseoir sur cette terre qui avait déjà vu deux générations de peuples, et qui devait en voir encore.

l'on croit que les colonies phéniciennes ont seules apporté un peu de civilisation dans ce pays. Cependant de nombreuses autorités prouvent que les Pélasges écrivaient bien avant l'arrivée du Phénicien Cadmus, qui passe pour avoir apporté l'alphabet en Grèce : Hérodote parle positivement (lib. 11) de lettres pélasgiques ; Homère donne aux Pélasges l'épithète de *divins*, et son commentateur Eustathe (*Rem. sur le seizième livre de l'Iliade*) nous apprend que c'est parce que seuls, après le déluge de Deucalion, ils avaient conservé l'usage des lettres. Pline dit (*liv. VI*) que ce sont les Pélasges qui ont importé les lettres en Italie. De plus, de remarquables différences existaient entre l'écriture des Grecs et celle des Phéniciens. Les Grecs expriment toutes les voyelles par des caractères séparés, tandis que les Phéniciens ne les exprimaient pas du tout. L'usage général des Orientaux a toujours été d'écrire les consonnes, et de laisser à la tradition et à l'usage la liberté d'y joindre des voyelles arbitraires. Les Grecs n'eurent que seize lettres jusqu'au siége de Troie, et les Phéniciens dans la plus grande antiquité, les Hébreux, du temps même de Moyse, en avaient vingt-deux. Les Phéniciens écrivaient de droite à gauche, les Grecs de gauche à droite. S'ils se sont quelquefois écartés de cet usage constant, ce sont des exceptions peu importantes. Certes ils n'eussent pas fait de si grands changemens à l'écriture phénicienne, s'ils n'eussent été accoutumés d'avance à une autre manière d'écrire. Quand on adopte un art, on l'adopte tout entier, et surtout on ne réforme pas des gens qui viennent vous apprendre à lire et à écrire. Cependant il faut croire que, lorsque Cadmus passa dans la Grèce, il y porta les caractères phéniciens, qui furent substitués aux anciens comme d'un usage plus facile. Diodore de Sicile (lib. 5, p. 43) le dit expressément. Cet ancien alphabet grec ne comprenait que seize lettres, que l'on appelle phéniciennes. Au temps de la guerre de Troie, Palamède en fit connaître quatre nouvelles ; enfin Simonide, ajoutant les quatre dernières, compléta l'alphabet grec (*Pline, liv. VII, c.* 56) L'alphabet runique des peuples du Nord ne comptait également que seize lettres ; elles sont semblables aux lettres grecques par le nombre, l'ordre et la valeur ; ce qui confirme l'origine celtique donnée aux Pélasges (*Pelloutier, Hist. des Celtes, liv. I, t.* 9). Ils conservèrent leur alphabet jusqu'au moment où il a été remplacé par celui de Cadmus. On sait que l'ancien Linus avait écrit un poème sur Bacchus, en caractères pélasgiques. (*Court de Gébelin, t. IV, p.* 559.) Voyez au reste, pour de plus amples détails, Freret, (*M. I, t. IX, p.* 340, etc.) Bannier (*III*, 78), Bailly, Pelloutier, Fourmont, etc., etc.

Avec les Hellènes, arrivait une nouvelle société, une nouvelle civilisation à établir. Il fallait fixer sur le sol ces tribus jusqu'alors errantes, leur donner des mœurs et des lois. Ce fut la tâche des poètes ; il en naquit une foule ; mais tout cet essaim de génies bienfaisans sembla se personnifier dans un seul homme, à la fois prêtre, médecin, poète, législateur. Cet homme, c'est Orphée.

II.

ORPHÉE, SA VIE, SES DOCTRINES, SES MYSTÈRES.

Ici nous sommes obligés de nous arrêter ; car des sceptiques nous adressent cette question : Orphée a-t-il jamais existé ? Et s'il y eut en effet un poète, un philosophe du nom d'Orphée, dans quel temps a-t-il vécu ?

Si nous consultons l'antiquité, nous trouvons qu'Aristote, au dire de Cicéron [1], niait l'existence d'Orphée ; que Phérécyde, le plus ancien historien grec [2] ; qu'Hésiode, qu'Homère n'en ont jamais parlé. Mais qu'opposer à cette foule d'auteurs qui citent ce grand poète, à cette voix publique qui s'élève de tous les points de la Grèce antique pour saluer le nom d'Orphée, à ce cri d'admiration immense, universel, qui s'est accru d'âge en âge, et qui retentit jusqu'à nous à travers tant de siècles

[1] *De Natura Deorum. I, cap.* 38. *Suidas in Orpheo.*

[2] *(Lib.* 6, *des Argonautiques.)* Il nomme Philammon p re de Thamyris à la place d'Orphée. (*Apoll. Schol. Lib. I.*)

écoulés ? On peut citer les auteurs qui l'ont passé sous silence ; mais, pour compter ceux qui l'ont cité, qui l'ont admiré, il faudrait nommer tous les poètes, tous les philosophes de tous les âges.

Cependant, dans cette multitude même de témoignages règnent la confusion et l'inexactitude ; on ne sait où placer cet Orphée, dont le nom se trouve dans toutes les bouches. La date de son existence varie de plus de deux siècles [1] ; sept ou huit contrées se disputent l'honneur d'avoir vu naître le prédécesseur d'Homère [2] ; enfin, tant d'œuvres immenses, tant de longs voyages, d'institutions célèbres, d'actions fabuleuses ont été accumulées sous l'égide de ce nom universel, que l'on a cru devoir le diviser entre plusieurs Orphées. Nous n'essaierons pas de débrouiller ici ce chaos que tant d'hommes et tant de siècles se sont plus à épaissir. Contens de mettre sous les yeux de nos lecteurs assez intrépides pour nous suivre dans ce labyrinthe, toutes les pièces de ce grand procès, nous nous ferons notre Orphée tel que les peuples l'ont conçu, tel que son

[1] Diodore de Sicile (*Lib. III et IV*), Eusèbe (*p. 2, præp. Ev. lib.* X, 62), et Clément d'Alexandrie (*Stromat. lib. I, p.* 397), Apollonius (*Argon. lib. I, p.* 3), font Orphée disciple de Linus et compagnon des Argonautes ; ce qui le place près de 90 ans avant la guerre de Troie ; mais les scholiastes d'Apollonius, Eustathe (*Ad Iliad. II, v.* 846) et Suidas prétendent qu'Orphée est antérieur de onze générations à cette époque fameuse, et le reportent 200 ans plus tôt, vers le règne d'Érecthée à Athènes. D'autres le font précéder Homère de deux générations, et enfin Eusèbe (*Chron. grecq. p.* 123) le fait contemporain des juges juifs, ce qui le rejetterait un siècle après la guerre de Troie. De sorte qu'Orphée, législateur des Grecs sous Érecthée, aurait à l'âge de 280 ans, accompagné les Argonautes, assisté un siècle après à la prise de Troie, et conversé avec Géléon, âgé de plus de 300 ans.

[2] Le plus grand nombre des poètes et des historiens font naître Orphée en Thrace. D'autres cependant le placent en Macédoine, d'autres en Arcadie (*Suidas in Orpheo*), Maxime de Tyr, chez les Odryses (*Dissert., XXI, p.* 251) ; Pline (*Lib., IV, c. II*), Solin (*Cap.* 16, *p.* 20), chez les Sithoniens ; Diodore de Sicile (*Lib. V*, 237), chez les Cicons, etc. D'autres nomment les villes inconnues de Lebethra et de Pimplea (*Tzetzès ad Lycophr. p.* 49). *Fragm. Strab. Lib. VII.*)

nom l'indique [1], comme le type, le père toute la poésie sacrée et mystérieuse de la Grèce.

Orphée parut en Grèce après ce grand mouvement qui avait répandu pour la seconde fois sur cette contrée les peuplades celtiques. Il fallait policer ces races barbares, leur inspirer des sentimens de religion, d'humanité, de vertu; Orphée accepta cette mission. A la fois prophète, philosophe, poète, musicien, pontife, médecin, il promena sa vie errante de pays en pays, traversant la Thrace, abordant en Asie, visitant l'Egypte, parcourant la Grèce. Chacun de ses pas fut une mission, chacune de ses paroles une leçon ou une prière. Entouré de ses disciples, qu'il entraînait après lui, et qu'il rejetait ensuite dans le monde comme autant d'apôtres pour expliquer sa parole, chantant au milieu des déserts, prêchant sur les montagnes, célébrant ses mystères dans les forêts, il formait aux mœurs pures, à l'horreur du sang, à l'amour de leurs frères, ces hommes sauvages, aussi durs que les chênes, aussi farouches que les bêtes sauvages que les poètes lui ont donnés pour auditeurs. Pour mêler à ses leçons austères plus de charme et d'autorité, il les enveloppait d'agréables fictions, d'ingénieuses allégories; il s'entoura du prestige des puissances surnaturelles; il se dit fils des dieux, évoqua les esprits, commanda aux démons, prédit l'avenir, vécut juste et chaste, mourut martyr, et mort fut adoré comme un dieu; car la vie et la mort de tous les sages voués à la régénération de l'humanité se ressemblent [2].

[1] Orphée signifierait dans la angue des Thraces, père de la Harpe ou Dieu de la Harpe, instrument qu'ils appelaient *Harff* ou *Horff* (*Glossaire de Duchêne*). Ainsi comme le nom d'Eumolpus en Grèce (bon musicien), devint un nom générique, il aurait pu en être de même en Thrace pour celui d'Orphée.

[2] Le court espace d'une note ne nous permettrait pas de citer toutes nos preuves. Nous indiquerons seulement parmi les anciens, Platon, *de Légibus*; , dans ses traités; Diodore de Sicile, lib. I et IV; Apollonius Mela,

Les doctrines d'Orphée sont venues jusqu'à nous. L'existence d'un dieu suprême, du grand *Pan*, qui embrasse toute la nature dans son essence; l'immortalité de l'âme, figurée par Eurydice, sa plus chère moitié, qu'il veut ravir aux enfers, qu'il retrouve, et qu'il perd une seconde fois pour l'avoir trop aimée; l'horreur du sang et du meurtre, défendant à ses disciples de prendre aucun aliment qui eût eu vie; enfin, la chasteté [1]. — Ce fut là la cause de sa mort. Les femmes de Thrace s'enivrèrent pour s'exciter au crime; puis, furieuses, au milieu de la nuit, massacrèrent le prophète, déchirèrent ses membres, et jetèrent à la mer ces lambeaux ensanglantés. La tête du demi-dieu, disent les poètes, fut roulée par les flots jusqu'à Lesbos, et s'arrêta sur un écueil. Depuis ce moment, la pierre, animée par ce précieux dépôt, a rendu des oracles, et les Thraces élevèrent des temples à celui qu'ils avaient laissé périr.

Les doctrines d'Orphée se perpétuèrent par les mystères qu'il avait institués ou modifiés en Grèce; les dionysiaques, si célèbres depuis sous le nom de bacchanales et d'orgies, les Panathénées, les thermophories, les mystères d'Eleusis [2], etc. Il n'est aucune des grandes institutions religieuses de la Grèce à laquelle il n'ait attaché son nom.

C'était une grande et féconde idée que celle de ces initiations mystérieuses qui réunissaient d'un lien sacré les peuples divisés de la Grèce, sceau ineffaçable qui faisait de tous les initiés de

lib. 11, cap. 42, Iamblichus Vitâ Pythagori, Suidas in Orphéo; et parmi les écrivains chrétiens, Eusèbe, chron. grecq.; Lactance, div. inst., lib. 1; Théodoret, etc., etc.

[1] La pureté des doctrines d'Orphée a trouvé beaucoup de partisans parmi les pères de l'église, dont quelques-uns ont été jusqu'à le croire inspiré de Dieu, ainsi que la Sybille. On trouve en effet dans ses œuvres, une idée confuse du Verbe divin et de la Trinité. Théodoret prétend qu'Orphée a pillé les Juifs (Thérap. disc. 11).

[2] Diodore de Sicile, l. 1 p. 6. liv. IV p. 162; Hérodote, liv. 11, chap. 171, Plut. de Iud. p. 378; Théodoret, Thérapeut, etc., etc.

toutes les nations une nation de frères dévoués à la pureté et à la vertu. Là, tout frappait, tout élevait le spectateur ; philosophie profonde pour l'esprit, richesses, éclat, spectacle attrayant pour les sens. — Tantôt c'était par une nuit profonde, au milieu des champs et des forêts, à la lueur de mille flambeaux qui flamboyaient sur le ciel obscur, au bruit retentissant des trompes et des tambours, que s'accomplissaient les rites étranges de ces dévotions solennelles. Les initiés, pressant dans leurs mains des serpens, les secouant autour de leurs têtes, hurlant des paroles inintelligibles, dévorant le dieu dont on leur présentait les membres ensanglantés, contractaient, au milieu du tumulte d'une nuit délirante, en proie à l'ivresse qui fascinait leur raison, ces sermens d'une vie pure et religieuse dont nul n'osait s'affranchir. — Tantôt, tout inspirait le calme, le recueillement et le respect. — Dans le temple à demi-éclairé, enveloppé d'un voile transparent comme d'une nuée mystérieuse, apparaissait l'Hiérophante, assis sur un trône éclatant de lumière ; ses vêtemens étincelaient d'or et de pierreries ; sa chevelure flottante, ornée de bandelettes, sa taille majestueuse, sa voix douce et sonore, imprimaient la vénération ; auprès de lui, le porteur du flambeau mystique, la torche à la main, et le bandeau sur le front ; l'assistant de l'autel, avec les attributs des astres ; le héraut sacré avec ceux de Mercure ; puis la foule des prêtres. Ce n'était qu'après de longues et rudes épreuves que l'initié venait prendre place au milieu de cette troupe sacrée. — Tantôt on ouvrait devant lui les gouffres du Tartare ; tantôt on lui laissait entrevoir les voluptés ineffables des Champs-Elysées. Puis on lui révélait enfin cette doctrine orphique, symbole de sa régénération.—Enfin venait la fête générale de l'initiation. Rien de plus grand, de plus magnifique ; elle durait neuf jours. Alors la Grèce entière semblait arrachée de ses demeures pour inonder les plaines d'Eleusis. Les guerres cessaient ; il n'était question que de fraternité et de concorde ; là se déployait la magnificence des spectacles, des sacrifices ; des cortéges. Au

travers du peuple innombrable qui couvrait la campagne, au milieu des chants pieux, des acclamations de joie, du son des instrumens religieux, les initiés, se tenant par la main, secouant leurs torches enflammées, accompagnaient de leurs danses sacrées les chars étincelans qui portaient les reliques des dieux, et promenaient la pompe de leur immense procession du Céramique à Eleusis [1].

Mais ces institutions ne tardèrent pas à dégénérer. Les mœurs les relâchèrent; les femmes prirent part aux mystères. La licence et la débauche vinrent s'asseoir au sanctuaire, et les dionisyaques d'Orphée devinrent des bacchanales. Lorsque les initiés et les hiérophantes ne furent plus que des hommes fourbes, imbécilles et corrompus, la vérité devint mensonge, la religion, charlatanisme. Des prêtres errans, connus sous le nom d'*Orphéotélestes*, allèrent mendier de porte en porte, initiant les riches pour quelques pièces de monnaies, à des mystères qu'eux-mêmes ne comprenaient plus [2].

IV.

LES DISCIPLES D'ORPHÉE, SES CONTEMPORAINS ET SES SUCCESSEURS. LINUS, MUSÉE, BACIS, ETC.

Le siècle qui vit Orphée fut fécond en poètes; mais la gloire

[1] Les bornes que nous nous sommes prescrites nous défendent de nous étendre davantage sur cet intéressant sujet. Nous citerons seulement les principales sources où nous avons puisé ce court aperçu; Pausanias, lib. 1, c. 38; lib. 11, c. 14; Diodore de Sicile, lib. 1; Fulgence, *myth. liv.* 1; Suidas, Hésychius Arrian, Justin *ad Grec orat.* 11; Plutarque, *passim Philostrate in Apollon. l.* 11; Meursius *Eleus. c.* 21 *et suiv.*; Athénée, *liv. XI*; Proclus *in Tim. liv. V*; Démosthènes, *contr. Ctésiph. in néæram*, etc., etc., etc.

[2] Olymp. comm. ms. *in Phæd. Plat.*; Gesner, *ad Orpheum, præf.*

du prophète de Thrace éclipsa tout au tour de lui, et quelques noms purent seuls briller à côté du sien; encore lui empruntent-ils une partie de leur éclat. Et la postérité ne se souvient d'eux qu'au titre de disciples et d'imitateurs d'Orphée.

Le premier nom célèbre est ce *Linus*, selon les uns précepteur, selon les autres, disciple d'Orphée. On ne connaît de sa vie, que sa mort. Hercule, auquel il montrait à jouer de la lyre, le tua dans un moment de colère. Il avait composé, dit-on, un poème sur les aventures de Bacchus, en caractères pélasgiques [1]. Cet ouvrage est perdu.

Musée, moins célèbre peut-être, est plus connu. Disciple chéri d'Orphée, et peut-être son petit-fils [2], c'est à lui qu'est dédié le poème des Argonautes. Prophète comme son maître, il laissa un recueil d'oracles que par la suite les *Chresmologues* ou interprètes se chargèrent d'expliquer. *Onomacrite*, que l'on donne comme traducteur des ouvrages d'Orphée qui nous restent, était un de ces Chresmologues, et fut banni d'Athènes pour avoir falsifié ces oracles [3]. On attribue à Musée un poème d'Héro et Léandre, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Un autre prophète, *Bacis*, inspiré, dit-on, par les nymphes, avait composé de même un recueil d'oracles [4]. On rencontre ensuite les noms d'Amphion, célèbre pour avoir ajouté trois cordes à la lyre; *Palamède*, *Pronopides* et *Thymètes*, auteurs de poèmes sur Bacchus; *Corinnus*, plus ancien qu'Homère, écrivit en vers l'histoire de Dardanus et du siége de Troie; il avait employé les lettres doriques inventées par Palamède, son maître, et Homère, dit-on, profita de ses ouvrages. Il ne fut pas le seul. *Darès* avait écrit cette guerre sur des feuilles

[1] Gebelin, monde prim., t. IV, p. 559.

[2] Suidas dit que Musée était fils d'Eumolpus; et cet Eumolpus, suivant Eusèbe (*chron. in Thes. Temp. Scaligeri p.* 34) était fils d'Orphée.

[3] Hérodote, liv. VII. -- Philochorus-Schol. Aristoph. *in ranis.*

[4] Hérod., liv. VIII.

de palmier, et *Dictys* l'avait insérée dans sa chronique. On a conservé quelques vers de ce Dictys [1].

Après avoir nommé encore un *Aristée*, surnommé le *Proconnessien*, auteur de poèmes remplis de fables incroyables sur les Arimaspes et sur l'origine des dieux, et qui fut adoré par les habitans de Métapont, qui lui élevèrent des temples [2], nous terminerons ici cette courte notice des poètes primitifs de la Grèce, dont Fabricius porte le nombre à soixante-dix [3].

IV.

ŒUVRES D'ORPHÉE, ANALYSE ET TRADUCTIONS.

Orphée, instruit dans les sanctuaires de l'Egypte, ainsi que Moïse, avait les mêmes idées que le législateur des Hébreux sur l'unité de Dieu; mais il le réserva pour en faire la base de ses mystères, et continua cependant à personnifier dans la poésie les attributs de la Divinité. Il y développa de même les principes de sa philosophie. Ces vérités, dont les premiers chrétiens ont reconnu la force [4], allaient même, si on doit les en croire, plus loin que celles dont Moïse avait été l'interprète; elles semblaient devancer les temps, et annoncer à l'avance le christianisme. Non-seulement il enseignait l'unité

[1] Dodwel, lib. de Czclis Græc. p. 801. Fabric. bibl. Græc., p. 22, etc.

[2] Fabricius, *Bibl. Græc*, p. 4.

[3] Platon parle des œuvres d'Orphée comme très-considérables; un amas de livres, dit-il.

[4] Eusèbe, *præp. Évang.*, lib. XIII, c. 12.

de Dieu [1] et donnait les idées les plus sublimes de cet être impénétrable [2]; non-seulement il expliquait la naissance de l'univers et l'origine des choses [3]; mais il représentait ce Dieu unique sous l'emblème d'une triade ou trinité mystérieuse, revêtue de trois noms [4]. Il parlait du dogme que Platon annonça long-temps après sous le nom de Logos, ou le *Verbe-Dieu*; et selon ce que dit Macrobe, il enseignait même son incarnation, ou son union à la matière, sa mort, sa résurrection [5].

Cet homme inspiré, en exaltant chez l'homme l'imagination, cette faculté admirable qui fait le charme de la vie, enchaînait les passions qui en troublent la sérénité. Il livrait ses disciples à l'enthousiasme des beaux arts, et voulait que leurs mœurs fussent simples et pures [6]. Le régime qu'il leur prescrivait était celui que Pythagore introduisit par la suite [7]. Un des fruits les plus doux qu'il promettait à leurs efforts, le but même de leur initiation à ses mystères, était de se mettre en commerce avec les dieux [8], de s'affranchir de la faiblesse humaine, d'épurer leur âme, et de la rendre digne de s'élancer après la chute de son enveloppe corporelle, vers son séjour primitif, aux champs de la lumière et du bonheur [9].

Après avoir sagement disposé l'extérieur du culte à l'esprit du peuple qu'il voulait instruire, Orphée divisa sa doctrine en deux parties, l'une vulgaire, l'autre mystérieuse et secrète, suivant en cela la méthode des Egyptiens, dont il avait été disciple [10]; ensuite, portant ses regards sur la poésie, il s'y

[1] Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, Cyrile et Théodore ont conservé des fragmens d'Orphée attestant l'unité de Dieu.

[2] Clément d'Alexandrie, *admonit. ad Gent.*, pag. 48, ibid. *Strom.*, lib. V.

[3] Apoll. *Arg.*, l. VI.

[4] Thimothée, cité par Bannier, *Mythol.* 1, p. 104.

[5] Macrobe. *Somn. Scip.*, l. I, c. 12.

[6] Euripide, *Hipp* V. 948.

[7] Platon, *De legibus*, lib. VI, Jambl. *De vita Pythag.*

[8] Académie des Inscript. t. V, pag. 117.

[9] Procl. *in Tim.*, lib. V, p. 330.

[10] Origène, *Contr. Cels.*, l. I, p. 12. Dacier, *Vie de Pythagore.*

livra avec toute l'étendue de son génie. Théosophe aussi sublime que philosophe profond, il composa une immense quantité de vers théosophiques et philosophiques sur toutes sortes de sujets. Le temps nous les a presque tous ravis ; mais leur souvenir s'est gravé dans la mémoire des hommes.

Parmi les ouvrages d'Orphée que citaient les anciens, et dont on doit regretter la perte, se trouveraient : *la Parole sainte*, ou *le Verbe sacré* [1], dont Pythagore et Platon profitèrent beaucoup ; la *Théogonie*, qui précéda celle d'Hésiode ; *les Initiations aux mystères de la mère des dieux* [2] *et le Rituel des sacrifices*, où il avait sans doute consigné les diverses parties de sa doctrine [3] ; ensuite une Cosmogonie célèbre [4], où se développait un système astronomique qui ferait honneur à notre siècle, touchant la pluralité des mondes, la station du soleil au centre de l'univers, et les phases des astres [5]. Ces ouvrages extraordinaires émanaient du même génie qui avait écrit en vers sur la grammaire, sur la musique, sur l'histoire naturelle, sur les antiquités de plusieurs îles de la Grèce, sur l'interprétation des signes et des prodiges, et sur une foule d'autres sujets dont il donne lui-même le détail au commencement des Argonautiques.

En même temps ses hymnes et ses odes lui assignent la première place en tête des poètes lyriques. Sa *Démétréide*, poème composé sur Cérès, et malheureusement perdu, présagea les beautés de l'Epopée, et les représentations pompeuses qu'il introduisit dans les mystères donnèrent naissance à la mélopée grecque, d'où naquit l'art dramatique. On peut donc le re-

[1] Ἱερὸς λόγος.

[2] Θρονισμαὶ μητρῶοι.

[3] Fabricius, *Bibl. Græc*, p. 120.

[4] Apollon, *Argon.*, l. I, V, 496. -- Plutarque, *De Placit. Philos.*, c. 13. -- Eusèbe, *Præp. Evang.*, l. XV, c. 30. -- Stobée *Eclog.* 54.

[5] Proclus rapporte des vers d'Orphée à ce sujet, *in Tim.*, l. IV, p. 283. -- Fabricius, p. 132.

garder non-seulement comme le précurseur d'Hésiode et d'Homère, mais encore comme celui d'Eschyle et de Pindare.

Il ne nous reste aujourd'hui d'Orphée que le poème des Argonautes, des hymnes sacrés, un livre sur les pierres précieuses, et de nombreux fragmens recueillis dans les auteurs qui les ont cités, Nous nous occuperons d'abord du poème des Argonautes, le plus célèbre et le plus long de ses ouvrages.

L'opinion la plus vraisemblable attribue ce poème à Onomacrite, qui vivait du temps de Pisistrate [1]. Nous ne possédons donc au plus qu'une traduction et peut-être un extrait de l'ancien poème d'Orphée [2]. Ce qui le ferait croire, c'est qu'une partie des épisodes et des événemens les plus intéressans du poème ne sont qu'indiqués, et contrastent avec la richesse et la poésie du reste. Ainsi deux vers suffisent au meurtre d'Absyrthe; les amours de Jason et d'Hypsipyle tiennent entre parenthèses, et une seule phrase enveloppe les travaux miraculeux de Jason. Mais d'autres parties, le serment des chefs, l'entrevue des Argonautes et d'Aëtès, la passion de Médée, l'enlèvement de la Toison, sont d'une exécution remarquable. Il nous faut mentionner ici la fin bizarre du poème; après avoir décrit avec la plus grande énergie l'amour de Médée et de Jason, leurs caresses mutuelles, le poète semble supposer que Médée est arrivée aux rivages des Phéaciens pure et sans tache, et fait célébrer, par Orphée, les cérémonies d'un mariage qui paraît pour le moins inutile. Ce dénouement, presque ridicule, et la froide énumération de noms de peuples sauvages qui le précède, dépare cet

[1] Ce poème ne porte en effet aucun caractère d'une antiquité plus reculée. Orphée écrivit en effet, en conservant des lettres pélasgiques (*Diodore de Sicile*, *t.* 66), ces lettres que nous avons vues être usitées en Grèce à cette époque, et se servit du vieux dialecte dorien (*Iamblique de vita Pythag.* c. 34 *p.* 169), dont il serait difficile de trouver des traces dans les poèmes actuels.

[2] Dupuis (t. II p. II, p. 83) pense que les Argonautiques d'Orphée ne sont qu'un épisode d'un grand poème sur Jason, qui est perdu.

ouvrage, qui, ainsi qu'on va le voir, par notre traduction, renferme des beautés réelles.

ΑΡΓΟΝΑΥΤΙΚΑ.

LE VOYAGE DES ARGONAUTES.

[1] Roi puissant de Python, Dieu prophète, à l'arc terrible, qui seul règnes sur la cime élevée du Parnasse, je célèbre ta puissance. Accorde-moi la gloire, pénètre mon cœur du souffle de vérité, afin que je chante sur ma lyre sonore, des vers inspirés par les Muses, et harmonieux à l'oreille des hommes dispersés sur la terre.

Prête l'oreille, ô toi qui m'accompagnes de la lyre [2] ! — J'ai chanté autrefois tous les dieux de l'Olympe, j'ai enseigné aux hommes les remèdes à leurs maux, et l'art des augures ; j'ai pu, armé de ma lyre, descendre aux enfers pour chercher une épouse adorée. — Aujourd'hui, tu vas entendre comment j'accompagnai Jason dans ses expéditions lointaines, alors que Pélias, pour le faire périr, lui ordonna de ravir la toison d'or de Colchos.

Je trouvai réunis sur la rive de l'Anaurus, l'élite des guerriers de la Grèce, Hercule, Tiphys, Pélée, le rapide Méléagre, le bel Hylas et tant d'autres. Traînant avec effort et aux sons de ma lyre, le navire Argo le long du rivage, ils le lancent dans les flots. Jason les exhorte alors à se choisir un chef ; il leur propose

[1] Ὦ ἄναξ Πυθῶνος μεδέων, etc.

[2] Anal. de 8 à 300.

Hercule ; le modeste héros refuse, et nomme Jason. Tous applaudissent ; Jason est salué chef de l'expédition.

[1] Le soleil, entraîné par ses rapides coursiers, avait parcouru la voûte éthérée, étendant sur la terre le sombre voile de la nuit. Alors je construisis un bûcher sur le sable du rivage ; je préparai le sacrifice suivant les rites sacrés ; et, lorsque sur le bûcher, entouré des héros, brilla la flamme céleste :

« Souverains de l'Océan ! m'écriai-je, divinités qui règnez dans les profondeurs des flots orageux, vous tous qui habitez les rivages arides, hérissés de sombres rochers, empire immense de Thétys ! Nérée ! je t'invoque le premier, toi le premier de tous, avec les cinquante vierges, toutes si belles ! Glaucus ! puissante Amphitrite ! Protée ! redoutable Triton ! âmes légères, souffles aux ailes dorées ; étoiles brillantes, nuit obscure, aurore avant-courière des coursiers enflammés du soleil, dieux de la mer, des fleuves et des rivages, compagnons des âmes des héros ; toi, enfin, fils de Saturne, Neptune, qui ébranles la terre, élève au-dessus des flots ta verte chevelure, et favorise notre serment : — De même que, fidèles compagnons de Jason, nous le suivrons d'un égal courage dans ses périlleux travaux, ainsi puissions-nous rentrer chacun dans notre patrie ! Que celui d'entre nous qui, parjure à son serment, brisera ce pacte sacré, soyez les témoins de sa perfidie, Thémis et toi Érinnys, vengeresses du crime ! »

Tous après moi, saisis d'une sainte terreur, répétèrent le fatal serment, livrant leurs mains en gage de leur foi. Puis ils montèrent sur le vaisseau.

[2] Lorsque la lumière de la seconde aurore vint dorer les flots de la mer, les héros abordèrent à l'île de Pélion. Là les reçut Chiron. Ce vertueux centaure élevait le fils de Pélée, le jeune Achille, que sa mère Thétys avait confié à ses soins. Après le repas,

[1] Ἧμος δ' ἠέλιος, etc.

[2] Anal. de 353 à 429.

je pris ma lyre ; je chantai l'antique chaos, la terre fertile, Saturne et Jupiter armé de la foudre.

[1] Je chantais. Les accens mélodieux de ma lyre résonnèrent au-delà de cette étroite demeure. Le sommet élevé des montagnes, les vallées verdoyantes de Pélion les entendirent ; ma voix pénétra l'écorce des chênes séculaires. Ravis, ils s'arrachèrent à leurs profondes racines, et vinrent entourer la grotte de Chiron ; les rochers émus faisaient entendre de doux échos ; les animaux sauvages arrêtaient aux portes de la caverne leur course rapide, et les oiseaux légers, fermant leurs ailes, oubliant leur nid, s'abattirent autour de nous.

Mais il fallut partir. Pélée, serrant son fils dans ses bras, baisait tour à tour son jeune front et ses yeux brillans, souriant au milieu des larmes. Accompagnés des prières du fils de Phillyre, nous remontons sur notre navire.

[2] Bientôt les héros minyens ont touché les côtes de Lemnos. Je ne te redirai pas, Musée, les amours des chefs, ceux de Junon et de la reine Hypsipyle. Enfin, vaincus par mes reproches, ils remontent sur les flots, et nous abordons aux rives de l'Asopus.

Après le meurtre involontaire de Cyzicus, roi de cette contrée, meurtre expié par des jeux funèbres, nous perdîmes deux de nos compagnons, le bel Hylas enlevé par les nymphes, et Alcide, qui nous quitta pour le chercher. Enfin, vainqueurs d'Amycus et des féroces Bébryciens, échappés aux écueils des roches Cyanées, les héros, après mille périls, abordent enfin aux rivages de Colchos.

Aussitôt, par l'ordre de Junon, un songe effrayant s'élancait du haut du ciel sur le palais d'Aetès, et remplit de terreur l'esprit du roi. Il crut voir briller, sur le sein séduisant de la jeune vierge qu'il élevait dans son palais, une flamme légère et brillante, semblable à ces astres qui filent dans l'air obscur. La jeune

[1] An. 453 à 774.

[2] Ὤκαδ' ἄρ' οὖλον ὄνειρον, etc.

[3] Ἤειδον στεινὸν δεδια, etc.

fille l'enveloppait avec joie de son voile, la portait dans les ondes du Phase limpide, et traversait à sa suite le fleuve et les flots orageux de l'Euxin.

Saisi de douleur à cette vue, le sommeil fuit sa paupière. Il s'élance de sa couche, ordonne à ses serviteurs de préparer ses coursiers et son char. Il voulait aller sur les bords rians du Phase apaiser le Dieu et les nymphes du fleuve, et les âmes des héros qui erraient sur ses bords. Il appelle hors de leur couche embaumée ses filles, Chalciope et la jeune Médée, vierge au charmant visage, au front pudique. Son fils seul Absyrte, ne l'accompagne pas. Il monte avec ses filles sur son char doré, et ses coursiers rapides volent vers les bords verdoyans du fleuve, où sans cesse ils portaient ses dons et ses sacrifices.

A ce moment, le navire Argo touchait la rive. Aëtès le voit, il y voit aussi une foule de héros, semblables aux Immortels, dont leurs armes étincelantes rayonnaient autour d'eux. Au milieu de tous, s'élevait le divin Jason ; Junon l'avait comblé de ses faveurs, lui avait donné la grâce, la valeur et la beauté.

A cet aspect, Aëtès et les Argonautes furent saisis d'un semblable effroi. Aëtès, entouré de voiles d'or sur son char rapide, s'avançait semblable au soleil ; une couronne rayonnante étincelait à son front, et le sceptre qu'agitait sa main, semblait lancer des éclairs ; à ses côtés siégeaient ses filles, qui comblaient de joie et d'orgueil son cœur paternel. En s'approchant, il jeta sur le vaisseau un regard terrible, et d'une voix de tonnerre fit entendre ces menaçantes paroles :

Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? qui vous amène sur les rives de Cytaïa ? Vous n'avez donc redouté ni ma puissance, ni le peuple de Colchos, docile à mon sceptre, terrible au jour du combat, et qui résisterait à la lance impétueuse de Mars lui-même ?

Il dit : et les guerriers n'osaient rompre le silence. Seul le fils d'Eson, encouragé par Junon, éleva sa voix menaçante :

— Nous ne venons pas en brigands, et le désir d'une injuste ra-

pine n'amène pas sur tes côtes notre course vagabonde. Le fils de Neptune, mon oncle Pélias, m'a imposé une tâche pénible ; je ne puis rentrer dans Iolcos qu'après avoir enlevé la toison d'or. Mes compagnons sont illustres. Les uns sont fils des dieux, les autres sont fils de héros, tous sont habiles dans l'art des combats. Nous offrons de devenir tes hôtes, et tu devrais le préférer.

A ces paroles, la colère, ainsi qu'une violente tempête, agitait l'âme d'Aëtès. Fixant sur les héros son effrayant regard, il roulait de sinistres projets. Enfin, après un long silence : — Si vous osez, dit-il, attaquer les belliqueux enfans de Colchos, et que vous espériez les vaincre, vous aurez la toison, et si votre petit nombre succombe sous l'effort de notre phalange, vous aurez la mort pour prix de votre audace. Mais croyez-moi, et cela vaut mieux ; choisissez le plus digne d'entre-vous. S'il sort victorieux des épreuves que je lui imposerai, il emportera la toison. Ce sera votre récompense.

Il dit et presse de la voix ses coursiers qui le ramènent dans la ville. Cependant les Argonautes tremblent, et regrettent Hercule.

Tu sauras maintenant, ô Musée, quel secours inespéré ils obtinrent ; tu sauras comment, par la volonté de la puissante Junon, le cœur virginal de Médée fut touché des attraits de Jason ; Cythérée, mère des amours, avait allumé dans son sein le feu des désirs, et la flèche brûlante d'Érinnys déchira sa poitrine. Tu apprendras que Jason soumit les taureaux qui lançaient les flammes, et semant les dents du dragon, sut exterminer la race belliqueuse qui en naquit. Tu apprendras les amours de Médée.

Au milieu de la nuit, couverte de son voile de lin, la jeune vierge, à qui l'amour destine de longs malheurs, a quitté le palais de son père. L'impitoyable amour, et la fatalité cruelle la poussent vers le navire des Argonautes ; elle oublie et la colère et les soucis paternels. Bientôt elle voit Jason, elle l'embrasse, se presse contre lui, l'enlace de ses bras amoureux, couvre avec

délire de ses caresses et de ses baisers, sa poitrine et son visage adoré. Des larmes de volupté arrosent ses joues enflammées; emportée par la passion, brûlant de désirs effrénés, elle a jeté loin d'elle toute virginité, toute pudeur; la jeune vierge a renoncé aux plaisirs purs du mariage!

Écoute encore, ô Musée, et tu apprendras encore d'autres merveilles.

Devant le palais d'Aëtès s'élève une enceinte hérissée de tours et de murailles crénelées. Là règne la redoutable Hécate. Nul n'oserait franchir le seuil terrible, et pénétrer dans son sanctuaire. Au fond de cette obscure retraite, s'étend un bois sacré, dont l'ombre épaisse protège des plantes vénéneuses qui rampent sur le sol....

Au milieu, un hêtre immense s'élève jusqu'aux nues, et semble ombrager la forêt entière de son épais feuillage. Là pend, à l'extrémité d'un rameau, la toison d'or, que ne perd pas de vue son terrible gardien, dragon hideux, être effrayant et sans nom. Son corps étincelle d'écailles d'or; monstre digne des divinités infernales, ses immenses replis entourent le tronc du hêtre, et protégent la toison. Exempt de sommeil, rien n'altère son implacable vigilance, et sans cesse dans ses yeux verdâtres roule un regard féroce.

[1] J'essayai de charmer ce monstre par des enchantemens; seule, Médée, prêtresse d'Hécate, osa m'accompagner, et creusant trois fosses, nous commençâmes nos cérémonies magiques. La terre tremble, l'air s'enflamme, les divinités du Styx s'élancent sur la terre, sous mille formes bizarres, les portes de l'enceinte sacrée se brisent et s'ouvrent d'elles-mêmes.

[2] Déjà apparaissait à nos regards et le hêtre, objet de nos désirs, et l'autel des dieux infernaux, lorsque le dragon, déroulant ses gigantesques replis, levant sa tête horrible et ses mâchoires

[1] An. 932 — 989.

[2] Ἀλλ' ὅτε δὴ χέδοθεν, etc.

dans les mystères. On les attribue à Orphée. Mais on conçoit aisément que chaque hiérophante put ajouter, en retrancher selon son caprice, et faire passer ses propres œuvres sous le nom du grand poète. Il est vraisemblable cependant que la plupart sont la traduction plus ou moins exacte des poésies originales. On en compte en tout quatre-vingt-six [1]. Il y a nécessairement peu d'intérêt et de variété dans ce recueil de prières uniformes, dont plusieurs sont adressées aux mêmes divinités. Quelques-unes sont célèbres, et, malgré leur obscurité, méritent de l'être sous le point de vue mystique. C'est surtout sur elles qu'est basée l'opinion qui attribue aux initiés la connaissance d'un dieu universel et suprême. La traduction fidèle que nous en présentons donnera au lecteur une idée suffisante du reste du recueil. Les autres ne sont qu'un amas obscur d'épithètes mythologiques, plus ou moins harmonieuses, mais presque dépourvues de sens pour tout autre qu'un initié grec.

HYMNE A PAN.

[2] O Pan, je t'invoque, dieu puissant, régulateur, essence de l'univers! Ciel, mer, empire terrestre, feu immortel, tout enfin, car tout compose l'être de Pan! Viens, divinité volage et légère, assis au même trône que les saisons, aux pieds

[1] On cite comme auteurs de ce recueil Onomacrite, Théognète, Ion le tragique, Cercops, Timoclès de Syracuse, Pergine de Milet, etc. (Suidas *in Orphéo.*)

[2] Πᾶνα καλῶ κρατερὸν, etc. Le texte porte pour titre : πάνος θυμίαμα ποικίλα : littéralement, fumigation du sacrifice de Pan; toutes sortes de parfums. C'est probablement un avertissement du prêtre, une phrase du rituel des mystères.

de bouc, à la voix délirante, à l'esprit inspiré, dont la demeure est au-dessus des astres! Dieu qui, par tes accens enjoués, figures l'harmonie de l'univers! Dieu des apparitions, toi qui inspires aux hommes des soudaines terreurs! Dieu des fontaines, protecteur des bergers, chasseur prévoyant, ami des vallées; toi qui te mêles aux chœurs des nymphes; né de tout, père de tout, dieu aux mille noms! maître de l'univers, qui donnes à tout lumière et fécondité! habitant des antres obscurs, toi dont la colère est si prompte, Jupiter au front armé de cornes! c'est en toi que réside le sol fertile de la terre, en toi les ondes immenses des mers indomptables, et l'Océan qui baigne les continens de ses flots; en toi l'air, le souffle, la nourriture aérienne des êtres, et l'éclat fugitif de la flamme rapide : tout cela se régit par ta seule influence. Ta volonté change l'ordre de la nature. Sage pasteur qui veille sur la race humaine à travers l'immense univers, divinité à la voix délirante, à l'esprit inspiré, préside à nos libations sacrées, donne à notre vie une fin agréable, chassant les paniques terreurs et les passions furieuses au-delà des bornes de cet univers!

A ADONIS.

[1] Ecoute mes prières, divinité aux mille noms, à la douce chevelure, ami du désert, père d'ineffables harmonies et de favorables conseils, dieu aux mille formes, noble aliment de toutes choses! Jeune vierge et jeune homme à la fois! ô Adonis, toi dont la jeunesse est toujours florissante, qui t'éteins et te rallumes sans cesse dans le cercle mobile des saisons! Jeune adolescent dont le front est orné de cornes en croissant, objet

[1] Κλυθί μου εὐχομένου, etc.

de tant d'amour, honoré de tant de larmes, beau chasseur qui fais flotter ton épaisse chevelure, père d'amoureux désirs, heureux favori de Cypris, source d'inépuisables amours, toi qu'enfanta Perséphone (*Proserpine*) aux beaux cheveux, qui tantôt habites dans les sombres profondeurs du Tartare, tantôt remontes vers le ciel, et régis les saisons, viens, divinité chérie, apporte aux initiés les moissons de la terre.

ΛΙΘΙΚΑ.

LES PIERRES PRÉCIEUSES.

C'est une suite de petits traités sur les vertus médicinales et fantastiques de 20 pierres précieuses, les uns d'une certaine étendue, les autres de quelques vers seulement ; on dirait pour la plupart des annonces du charlatan qui veut débiter sa marchandise ; mais nous devons remarquer que la poésie en est généralement élevée et gracieuse. Ce recueil, presque entièrement inconnu, renferme des données très-curieuses sur l'état de la physique, de la chimie, de la médecine, et du charlatanisme des anciens.

Il est précédé d'une préface et d'un argument sur l'origine et les avantages de la médecine et de la science, sur les influences secrètes et les vertus magiques des choses, etc. La clarté de ces poésies, les connaissances quelquefois réelles qu'elles annoncent, me ferait croire qu'elles appartiennent à une époque de beaucoup postérieure à celle des hymnes.

ΠΡΟΟΙΜΙΟΝ.

PRÉFACE.

Jupiter libérateur a donné l'ordre au fils de Maia, d'apporter ses bienfaits au genre humain, et l'utile messager est descendu sur la terre, apportant un sûr remède à nos maux. Prêtez l'oreille avec joie ! Je ne parle qu'aux sages, à ceux dont l'esprit est saint, et obéit aux Immortels.....

Celui qu'un esprit éclairé conduit dans le sanctuaire de Mercure, là où il a déposé cette abondance variée de biens, il pourra saisir à pleines mains et rapporter dans sa demeure ces inappréciables richesses qui le mettront à l'abri des chagrins. Il ne craindra plus l'atteinte des maladies, ou l'attaque impétueuse de ses ennemis. La victoire le suivra partout ; dans les jeux du cirque, nul n'osera se mesurer contre ce redoutable athlète ; nul, eût-il des membres d'airain et des bras de fer. Je rendrai cet homme terrible comme un lion l'est aux animaux des montagnes ; je le rendrai comme un dieu aux yeux des peuples, vénérable aux rois eux-mêmes fils de Jupiter. L'amour [3] et les désirs voleront au-devant de lui, et le flatteront de leurs mains caressantes ; la jeune fille, rougissant de désirs et de pudeur, l'attirera vers sa couche dorée, et appellera de ses vœux la ten-

[1] Tzetzès qui cite le commencement de ce proœmium, en parle comme d'un poème séparé sous le nom d'antre de Mercure.

[2] Δῶρον ἀλεξικάκοιο. etc.

[3] On me permettra de ne consigner qu'en original et en note cet amour tout grec.

Τὸν δὲ καὶ ἠίθεοι περενόχροες ἱμερτῇσιν
Αἰὲν ἐφορμήσουσι περιπτύσσειν π αλάμησι.

dresse. Les dieux eux-mêmes, lorsqu'il les invoquera, ne pourront résister à ses prières.

Il ne craindra plus la mer en furie, et seul fera trembler les brigands; ses esclaves le chériront. Il pénétrera et les secrets des hommes et le langage des oiseaux; il guérira la morsure des serpens et les maladies cruelles...

La fin de la pièce a été évidemment falsifiée. Le récit est tout à coup interrompu par des lamentations sur la mort d'Orphée lui-même, ce demi-dieu qui possédait la science universelle.

I.

LE CRISTAL.

[1] Prends le cristal, cette pierre diaphane et brillante, rayon échappé des splendeurs célestes... Ecoute bien ses propriétés. Si tu veux sans feu exciter la flamme étincelante, pose; la au-dessus des torches; lorsque le soleil viendra la frapper de sa lumière, elle lancera un mince rayon sur la torche, et aussitôt qu'il aura touché l'onctueuse matière, d'abord un peu de fumée, ensuite une étincelle, ensuite une flamme brillante s'élèvera. — On dit que c'est le feu sacré..... Mais ce cristal, cause de tant de flamme, si tu le touches, est froid, — et, si tu le mets sur tes reins, tu guériras toute douleur.

[1] Κρυσταλλον φαεινοντα, etc.

II.

L'AIMANT

[1] L'aimant est le favori de Mars. Si tu l'approches du fer poli, semblable à la jeune vierge qui, brûlante de désirs, saisit entre ses bras amoureux et presse le guerrier contre son sein d'albâtre, cette pierre attire vers elle le fer belliqueux, et ne veux pas s'en détacher.—...

Veux-tu savoir si ton épouse est chaste, si elle sait garder et sa bouche [2] et son lit pur de baisers adultères? dépose en secret cette pierre sous ses oreillers, en murmurant entre tes lèvres des paroles caressantes. Dans le doux sommeil qui l'enchaîne, elle étendra vers toi ses bras pour t'embrasser; mais, si la Vénus adultère la presse de ses désirs impurs, par un tressaillement soudain, elle tombera hors de ta couche. Avec cette pierre, affronte le peuple assemblé dans le Forum; la persuasion découlera de tes lèvres.

Et certes, je pourrais te raconter bien d'autres miracles de cette pierre; je pourrais te donner la preuve de ce que j'avance;... mais le temps presse. L'homme qui me suit porte sur ses robustes épaules une ample provision de toutes ces denrées miraculeuses...

Telles sont les œuvres d'Orphée. Nous ne parlerons pas des *Fragmens*, recueil de pensées détachées, de vers, de sentences tirées des différens auteurs qui les citent, et qu'a rassemblées Henry Etienne. Il est impossible de donner l'analyse de ces Fragmens, exigus et sans la moindre suite.

[1] Μαγνῆτιν δ' ἐξοχ' ἐφίλησεν, etc.

[2] Δωμα, lisez : σωμα.

Les meilleures éditions d'Orphée sont celles d'Henry Etienne, dans son recueil de la poésie philosophique (1573); — d'Eschenbach (1689), — et de Mathias Gesner (1764).

V.

MUSÉE.

On possède, sous le nom de Musée, un poème d'Héro et Léandre. On a cru long-temps que cet ouvrage appartenait à Musée, disciple d'Orphée; mais une critique plus éclairée montre que ce poème a dû être composé vers le 4e siècle de l'empire, par Musée le grammairien.

Le style de ce petit poème élégant, harmonieux et facile, en fait le principal mérite. La fable en est trop faible et trop connue, pour que nous devions nous y arrêter long-temps.

Léandre, jeune homme d'Abydos, rencontre dans le temple de Sestos la belle Héro, prêtresse de Vénus. Enflammé d'amour pour elle, il parvient à lui faire partager sa passion. Héro habitait une tour isolée au bord de la mer; Léandre devait traverser l'Hellespont pour s'y rendre à la nage. L'amour l'aida à franchir cet obstacle; mais hélas! tant d'audace ne pouvait pas toujours être couronné de succès.

[1] Il était nuit. Les vents impétueux bouleversaient les airs de leur souffle terrible, et venaient fondre avec furie sur le

[1] Νὺξ ἦν, etc. Traduction littérale depuis le vers 369 jusqu'au vers 431. — Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

rivage de la mer. Espérant bientôt revoir sa tendre épouse, Léandre était porté sur le dos des vagues émues. Les flots poussent les flots, la mer s'amoncelle en montagnes, et va frapper le ciel; la terre tremble et gémit sous le souffle de la tempête. L'Eurus lutte contre le Zéphyre, le Nothus contre Borée, au milieu des mugissemens affreux de la mer en fureur. Battu par la tempête, Léandre invoque Vénus, fille de l'onde; il invoque Neptune, roi des flots; il rappelle à Borée le souvenir de la nymphe Athis [1]; nul ne l'exauça, et l'amour lui-même n'arrêta pas la Parque fatale. Brisé par le choc redoublé des vagues amoncelées, Léandre devient leur jouet; ses pieds se lassent, la vigueur de ses mains s'épuise; le flot de la mer en furie entre de lui-même dans sa bouche; il avale malgré lui cette eau funeste; et le cruel Borée, éteignant enfin le fanal qui devait le guider sur les flots, éteint à la fois la vie et les amours du malheureux Léandre.

Héro est agitée de mille cruelles inquiétudes. Enfin, l'aurore paraît; Héro n'a pas revu son époux. Elle porte au loin ses regards sur la vaste surface des mers, cherchant à découvrir s'il n'erre pas sur les ondes, privé de la lumière du flambeau. Mais au pied de la tour, elle voit, déchiré par les rochers, le cadavre de son époux. A cette vue, arrachant le voile superbe qui couvre sa poitrine, elle tombe, avec un cri, du haut de la tour élevée. Ainsi, la mort d'Héro suivit le trépas de son époux, et la même destinée les réunit tous deux.

Ce petit poème d'Héro et Léandre a été le modèle d'une foule d'imitations modernes. Gentil-Bernard y a puisé l'idée de son poème de Phrosine et Mélidore, où même il a traduit un grand nombre de passages du poète grec.

[1] Texte Ἀτθίδος νύμφης. On croit que cette Athis est la même qu'Orithye.

Explication de la planche.

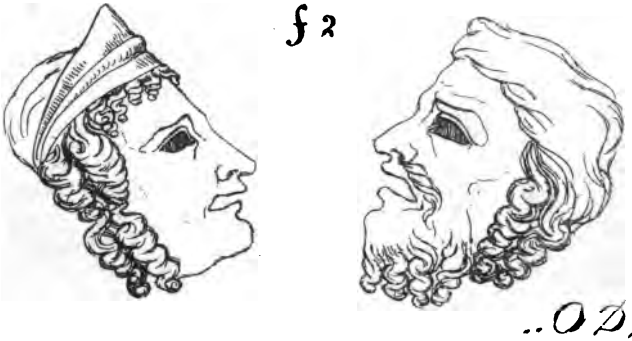
Orphée d'après l'un des deux antiques qui restent de lui.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

f 1

f 2



..ODD

ÉTUDES
LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES
UNIVERSELLES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE.

VI.

ÆSCHYLE.

I. Naissance de la poésie dramatique.
II. Poètes antérieurs à Æschyle : Thespis, Chœrilus, Pratinas, Phrynicus, etc.
III. Vie d'Æschyle.
IV. Jugement sur l'ensemble de ses ouvrages. — Louanges et critiques contemporaines.
V. Esprit du théâtre grec en général.
VI. Analyse et traduction. --- Agamemnon.

I.

NAISSANCE DE LA POÉSIE DRAMATIQUE.

Quand on remonte au berceau des connaissances humaines, on leur trouve à toutes une même origine : le hasard et l'ignorance. Long-temps avant de parler, l'homme balbutie ; long-temps il rampe avant de courir. En cherchant la source des plus belles productions de l'esprit, on ne peut donc trouver

qu'erreur, obscurité, incertitude. La faiblesse de notre nature ne nous permet pas d'atteindre la perfection d'un seul pas, de frapper le but du premier coup. L'homme, qui ne peut rien créer, n'invente et ne perfectionne que peu à peu. Souvent même il ne doit qu'à un concours fortuit de circonstances ses plus heureuses inspirations.

Ne nous étonnons donc pas, si, en cherchant dans les annales de la littérature grecque l'origine de la tragédie, nous ne rencontrons que des documens épars et imparfaits, des essais informes, des ébauches défigurées. C'est peu à peu, c'est presque par hasard que la tragédie s'est formée; et, dans son humble berceau, sous ses langes grossiers, on n'aurait pu deviner cette muse brillante dont les mâles accens devaient enlever un jour l'admiration du monde.

Sous le ciel embaumé de l'Attique, dans cette harmonieuse contrée qui semblait enfanter d'elle-même l'éloquence et la poésie, chaque jour, chaque occupation de la vie, amenait de nouvelles fêtes, de nouveaux chants, de nouveaux plaisirs. Au temps de la vendange, dans ces jours de joie, de licence et de tumulte, les pasteurs, réunis chaque soir, célébraient, par des jeux folâtres, des danses légères, des chants sacrés, le dieu qui leur avait accordé une si belle journée. L'imagination riante, mais aussi toute religieuse des Grecs, savait toujours mêler à la fatigue du travail, le plaisir qui repose, et la religion qui soutient et console. Chaque soir, le peuple en chœur venait remercier Bacchus de ses dons; chaque soir, un prix était décerné au héros de la fête, au poète le mieux inspiré; c'était un don champêtre, un bouc, une outre de vin; et de là, cet hymne religieux reçut le nom de tragédie (*Chant du Bouc*).

Certes, ce nom était bien loin alors de signifier ce qu'il représente aujourd'hui. Un chant énergique peut-être, mais sans doute rude et grossier, échappé à la muse improvisatrice d'un pâtre poète, écouté par des pâtres comme lui, voilà

quelle était alors la tragédie ; et l'on ne pourrait croire à cette obscure origine sans ce nom même, dont le temps n'a pu effacer la signification primitive, et qui est resté attaché aux productions brillantes de l'art moderne, comme pour lui rappeler sans cesse son rustique berceau. C'est ainsi que ces noms sonores et ces armoiries étincelantes de notre noblesse cachent souvent, sous leur inintelligible jargon et leurs bizarres couleurs, les témoignages incontestables de leur primitive bassesse, et présentent sur les écussons héraldiques des fragmens arrachés aux outils de l'artisan et aux instrumens du laboureur.

Le *Chant du Bouc*, tragédie primitive, devait cependant, par sa nature même, subir bientôt d'importantes transformations. A la fois religieux et populaire, grave et sublime dans son but, joyeux et désordonné dans son exécution, il devait, pour suivre à la fois cette double impulsion, se diviser et se rompre.

La poésie populaire, celle qui respirait la joie et la licence, suivit la pente qui l'éloignait peu à peu de la poésie sacrée, dont elle était la sœur. Le pâtre qui chantait, une coupe à demi-pleine à la main, oublia bientôt le dieu, pour ne s'occuper que des hommes. Ce sarcasme innocent et rieur, que suggère l'ivresse, vint bientôt se placer sur ses lèvres. Les satires, les plaisanteries adressées aux passans, ornemens obligés de toute fête populaire, et fils d'une joie désordonnée, y jouèrent un grand rôle. Les spectateurs interpellés répondaient, et rendant, au besoin raillerie pour raillerie, devinrent acteurs à leur tour. — Dès ce moment, la comédie avait pris naissance, et son nom indique encore son berceau champêtre ; mais son enfance fut longue, et, quand nous reprendrons plus tard son histoire, nous la trouverons encore, long-temps après, enveloppée des langes grossiers de sa première origine.

Cependant la poésie religieuse du *Chant du Bouc* avait suivi une marche moins rapide. Elle était devenue de plus en plus sérieuse et méditative, et avait pris cette allure majestueuse

et mélancolique qui convient auprès des autels de la Divinité ; mais ce n'était encore qu'un hymne sacré, et rien de plus. Les ministres du culte, pour en rendre la cérémonie plus imposante et plus pompeuse, y ajoutèrent le charme de la musique et des danses religieuses autour des temples ; rien de tout cela cependant ne pouvait former la tragédie. Pendant long-temps on ne connut que ces chants, qui se perfectionnèrent sans changer de nature. Ils firent même la réputation d'un grand nombre de poètes, dont on a cru inutile de rapporter les noms, aussi oubliés que leurs ouvrages [1].

Déjà les courses rapides de Bacchus dans les contrées lointaines, ses exploits, ses conquêtes, avaient été loués de cent et cent manières, lorsqu'un poète s'avisa le premier d'en faire des récits imitatifs. Thespis imagina, pour délasser le chœur, d'interrompre le chant par un acteur qui venait raconter quelque trait historique, et ce récit prit le nom d'épisode.

Mais ce récit était loin de constituer à lui seul une tragédie. On eût pu le considérer plutôt comme une courte épopée ; et puisqu'il paraît certain, d'après les témoignages des meilleurs critiques de l'antiquité, que Thespis ne produisit jamais sur la scène qu'un seul acteur [2], c'est à tort sans doute qu'on fait remonter jusqu'à lui l'origine de la tragédie actuelle, dont le dialogue est l'essence. On conçoit cependant qu'il peut simuler une action en faisant paraître successivement différens acteurs. Mais ceci n'est qu'une conjecture qu'il importe peu d'ailleurs d'éclaircir. Plus hardi dans la comédie, dont nous avons déjà signalé les progrès rapides, il entassait dans un chariot ses

[1] Le père Brumoy (*Discours sur l'origine de la Tragédie*) porte le nombre de ces poètes tragédiens à quinze ou seize.

[2] *Æschyle fut le premier qui mit deux acteurs sur la scène; avant, lui il n'y en avait jamais eu qu'un seul.* -- Aristote Poét., cap. 4. -- *Anciennement, dans la tragédie, il n'y avait que le chœur; Thespis inventa un personnage pour délasser ce chœur; Æschyle ajoute un second personnage au premier*, etc. Diogène Laërce. Quintil. *Instit. orat.*, liv. X, etc., etc.

acteurs barbouillés de lie, couronnés de pampres, couverts de peaux de boucs, attaquait les passans, les riches et les prêtres par ses railleries amères, et se fit ainsi un nom que l'antiquité a jugé digne de nous être transmis. Il avait ouvert la carrière. La muse tragique y prit un essor rapide, et atteignit le but presque aussitôt qu'il lui fut montré.

De semblables nouveautés étonnaient les esprits. Ils ne surent un moment s'ils devaient blâmer ou applaudir. Accoutumés à ne voir dans le *Chant du Bouc* qu'un texte de louanges pour le dieu des vendanges, leur conscience timorée se révoltait contre cette usurpation des plaisirs frivoles sur les cérémonies religieuses. — C'est beau, disaient-ils; mais on n'y voit rien de Bacchus; et ce regret, exprimé fréquemment, devint proverbe. Les poètes, sûrs désormais de maîtriser la multitude par l'attrait du plaisir, négligèrent les murmures des dévots, et surent bientôt les faire cesser.

L'autorité des magistrats populaires n'avait pas été sans influence sur cette transformation rapide de la tragédie. D'abord favorables à ces innovations, ils avaient, par une loi expresse, ordonné aux joueurs de flûte, dans les jeux pythiques, de représenter successivement les circonstances de la victoire d'Apollon sur Python [1]. Mais, lorsque les premiers essais de Thespis, de ses disciples et de ses émules, eurent montré à la Grèce tout ce qu'on pouvait attendre à l'avenir de la muse tragique, leurs esprits timorés s'émurent de crainte, et craignirent de voir la religion et la bonne foi publique ébranlées jusque dans leur base par ces attachantes fictions. Solon, dont le génie méritait bien cependant d'apprécier la poésie dramatique, proscrivit un genre où la tradition des temps antiques se trouvait altérée à chaque pas par le caprice du poète. « Si nous applaudissons

[1] Strabon, lib. 9. -- Pausanias, lib. 10, cap. 7. Prid. *In Marm.* Oxon., pag. 419.

« aux mensonges dans nos fêtes, dit-il, nous le retrouverons « bientôt dans nos engagemens les plus sacrés [1]. »

Mais la loi fut impuissante, et elle devait l'être. Les brillantes destinées de la tragédie avaient été révélées aux peuples, et elle ne devait dès lors manquer ni de spectateurs ni de poètes.

II.

POÈTES ANTÉRIEURS A ÆSCHYLE : THESPIS, PHRYNICUS, CHÆRILUS, PRATINAS.

C'est à peine si quelques noms ont échappé au naufrage universel et mérité peut-être de toutes les productions de l'art dramatique au berceau. Le silence dédaigneux de presque tous les critiques de l'antiquité sur les prédécesseurs d'Æschyle semblerait confirmer cette sentence, que le temps a si complètement exécutée, et qui, fût-elle injuste, est maintenant irrévocable.

Thespis, dont nous avons déjà rapporté le nom et les premiers essais, était né à Icarie, bourg de l'Attique. Cette ville avait déjà donné le jour à Susarion, dont la verve mordante avait porté loin l'impudente satyre de sa comédie licencieuse. Thespis, après l'avoir imité quelque temps, et promené comme lui dans son chariot ses acteurs barbouillés de lie, traita des sujets plus nobles et tirés de l'histoire. Nous avons vu en quoi consistait alors l'art qu'il avait inventé. Son chef-d'œuvre,

[1] Plutarque, *Vie de Solon*. -- Diogène, Laërce, lib. 1, § 59.

intitulé Alceste, fut joué vers l'an 536 avant Jésus-Christ [1]. Il ne nous en reste que le titre.

Thespis fut imité et bientôt surpassé par son disciple Phrynicus. Entre les mains de ce nouveau poète, la tragédie prit une forme plus régulière. Le premier, il introduisit sur la scène des rôles de femme. Thémistocle ayant été chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynicus composa la pièce ; elle fut couronnée, et Thémistocle, alors *Chorége* [2], partagea les honneurs de cette victoire littéraire. Il fit élever un monument de marbre, où son nom fut gravé à côté de celui du poète, afin de perpétuer la mémoire d'un triomphe auquel il attachait tant de prix. Un semblable honneur coûta cher à Phrynicus : sa tragédie intitulée la prise de Milet, eut un succès prodigieux. Le peuple d'Athènes y fondit en larmes, et la couronna par acclamation ; mais ensuite, pour punir le poète d'avoir insulté la république en représentant avec trop de vérité des malheurs qu'elle n'avait pu prévenir, il le condamna à une amende de mille drachmes [3].

Pratinas, contemporain et rival de Phrynicus et même d'Æschyle, est encore plus ignoré. Chærilus, autre poète du même temps, n'est guère plus heureux. La postérité ne connaît de lui que son intarissable fécondité ; car il composa, dit-on, plus de cent cinquante tragédies, dont il ne resta que le titre d'une seule, *Alope*, fille de Cercyon, et maîtresse de Neptune. On prétend aussi qu'il inventa en partie le costume des acteurs, perfectionné, peu de temps après, par Æschyle. Il sut vêtir décemment ses personnages, ce qui était déjà un mérite dans un temps où on ne savait pas encore les faire parler.

[1] Suidas *in* Θεσπ.

[2] Voyez à l'article Sophocle, les attributions du Chorége.

[3] 900 fr., Suidas *in* Φρυνιχ.

III.

VIE D'ÆSCHYLE.

Enfin, parut l'homme qui devait tirer la tragédie de cet état d'abjection et d'ignorance. Æschyle a reçu de la postérité reconnaissante le titre de père de la tragédie ; et bien qu'il eût encore de grands défauts, bien qu'il fût surpassé de beaucoup par ceux qui vinrent après lui, l'honneur d'avoir été le premier lui valut presque celui d'être regardé comme le plus grand.

Æschyle avait reçu de la nature une âme ardente et forte ; son caractère était sérieux et grave, sa vie austère. L'impétueux génie qui le dévorait, concentré en lui-même, jetait sur tout son être une teinte de mélancolie profonde et silencieuse. Quelque carrière qu'il eût embrassée, il y eût porté cet esprit élevé qui saisit, qui ordonne, qui crée. L'époque qui le vit naître était admirablement bien disposée pour ces sortes de caractères supérieurs aux événemens : c'était au commencement de cette longue et terrible lutte entre l'Europe et l'Asie, lorsque le grand empire fondé par Cyrus, débordant de ses limites et menaçant de tout envahir, alla se heurter contre la Grèce et se briser à cet écueil.

Æschyle, fils d'Euphorion, naquit à Eleusis, bourg de l'Attique, 525 ans avant notre ère [1]. Il fut guerrier illustre avant d'être

[1] Dans la dernière année de la soixante-troisième olympiade, selon les marbres d'Arondel. D'autres auteurs le font naître la première année de la soixantième olympiade, 540 ans avant notre ère.

grand poète ; et, dans un temps où les Athéniens comptaient presque autant de héros que de citoyens, il sut se faire remarquer par sa valeur. A Marathon, à Salamine, à Platée, les ennemis de sa patrie le trouvèrent toujours au premier rang. Chez lui, le dévouement et la bravoure étaient vertus de famille. Il était frère de ce Cynégire, qui, à Salamine, privé de ses mains par le fer des Perses, saisissait avec ses dents les vaisseaux ennemis. Son second frère, Amynias, perdit, à côté de lui, un bras dans la mêlée. Sorti seul sans blessure du champ de bataille, Æschyle porta dans la poésie l'énergie et la vigueur sauvage de l'homme de guerre. Dans le genre qu'il avait embrassé, il dut tout créer, acteurs, théâtre, poésie, et il créa tout avec cette empreinte de force et de grandeur que le génie seul peut donner.

Mais cette carrière qu'il avait ouverte, et où d'autres s'élancèrent sur ses pas avec tant de bonheur, ne fut pas semée pour lui seulement de triomphes. Il eut à subir d'amers découragemens, de criantes injustices, de graves affronts. La mobile faveur du peuple ne le couronna d'abord que pour l'abandonner ensuite ; et lorsque de la hauteur de son génie il regarda en mépris l'ignorance populaire, il souleva contre lui de plus puissantes haines. On l'accusa d'impiété, de profanation ; les faux dévots crièrent qu'il avait révélé dans ses tragédies les mystères d'Eleusis. La multitude crédule se rua sur le poète, et peu s'en fallut que le père de la tragédie, déchiré par des mains fanatiques, ne payât de sa vie le tort de sa supériorité. Son frère Amynias, glorieusement mutilé par le fer de l'ennemi, put seul arrêter cette foule égarée, en lui montrant ses blessures, et en lui redemandant un frère qui avait su, comme lui, défendre autrefois la liberté de son pays par sa valeur, et depuis en assurer la gloire par son génie.

Æschyle avait trop de fois bravé la mort sur le champ de bataille, pour ne pas mépriser des attaques qui ne menaçaient que sa vie. Mais son âme était profondément blessée du peu

de succès de la plupart de ses ouvrages. Long-temps il affecta de se raidir contre l'injustice de ses concitoyens : c'est à la postérité, s'écriait-il, que je consacre mes œuvres ; elle saura leur rendre justice [1]. Mais cette feinte insouciance l'abandonna enfin, lorsqu'il vit de jeunes auteurs formés par son exemple profiter de ses leçons mêmes pour l'attaquer et le vaincre ; lorsqu'il vit Simonide et Sophocle encore adolescent lui ravir la la couronne. Alors il abandonna sa patrie, ingrate à ses yeux, pour se retirer en Sicile, à la cour du roi Hiéron. Là, il vécut trois années, entouré de la vénération publique, et mourut âgé de soixante-dix ans [2]. Dégoûté de toute gloire littéraire, il avait composé lui-même l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau, et qui ne parlait que de ses combats [3].

Mais, après sa mort, les Athéniens reconnurent toute l'étendue de la perte qu'ils avaient faite. Ils comblèrent d'honneurs sa mémoire, et prodiguèrent à ses statues les couronnes qu'ils lui avaient refusées de son vivant. Ils lui décernèrent le titre de père de la tragédie, et l'on a vu souvent de jeunes auteurs, le regardant comme un dieu tutélaire, aller déclamer leurs vers autour de son tombeau.

[1] Athénée, lib. 8, cap. 8.

[2] L'an 456, avant J.-C. (*Marm. Oxon. epoch.* 60.) Quelques auteurs le font mourir à l'âge de 65 ans, la deuxième année de la septième olympiade, 476 ans avant J.-C. On raconte qu'il mourut de la chute d'une tortue, qu'un aigle lui laissa tomber sur la tête. L'oracle avait prédit qu'il mourrait de la chute d'une maison.

[3] Voici la traduction latine qu'en a faite un ancien auteur :

Euphorione patre, et patriâ Æschylus ortus Athenis.
Mortuus ad læti conditur arva Gelæ.
Virtutis specimen, Marathonie campe, fateris
Atque experte tuo, Mede comate, malo.

Trad. : « Fils d'Euphorion, et citoyen d'Athènes, Æschyle a laissé ses « restes inanimés dans les champs de la fertile Gela. Vous parlerez long-temps « de sa valeur, champs de Marathon, et toi, Mède sauvage, qui l'as éprou- « vée dans ta défaite. »

IV.

JUGEMENS SUR L'ENSEMBLE DE SES OUVRAGES. LOUANGES ET CRITIQUES.

L'homme se peint, dit-on, dans ses ouvrages. — Jamais cet axiome de critique ne fut plus vrai que pour Æschyle. Si vous lisiez ses œuvres, sans connaître sa vie et ses mœurs, vous les devineriez sans doute. Dans chaque scène qu'il trace, dans chaque caractère qu'il développe, dans chaque parole qu'il prononce, on retrouve l'empreinte de son âme énergique et sombre, de sa vie austère, de son indomptable courage. Sous chaque vers, on sent le guerrier de Salamine et de Marathon.

Jamais Æschyle n'a cherché à faire couler des larmes. C'est la terreur seule, la terreur profonde et involontaire qui devient entre ses mains le but de la tragédie. Il s'enveloppe d'une horreur mystérieuse, comme d'un sanctuaire, pour répandre autour de lui une sainte épouvante.

Si maintenant on veut faire la part de la différence des temps, des mœurs, des caractères; si l'on veut considérer quelles modifications ont dû apporter une civilisation, une religion nouvelles, plus de vingt siècles jetés au travers, et cependant tenir compte des étonnantes ressemblances, on reconnaîtra sans peine qu'Æschyle fut pour la tragédie grecque ce qu'est aujourd'hui pour la tragédie française cette nouvelle école qui s'est élevée depuis quelques années.

Défauts, qualités, physionomie générale, tournure même de style, tout est conforme entre eux. Que trouvons-nous dans Æschyle? Pour personnages, des héros fabuleux, tels qu'il les avait rêvés, non tels qu'ils existaient sur la terre; des âmes surhumaines dans leurs vies comme dans leurs vertus. L'histoire lui fournit-elle un caractère odieux? Loin d'en adoucir les traits, il le rend plus odieux et plus féroce encore; car son but est la terreur, et non la pitié! Voyez sa Clytemnestre: toute sanglante du meurtre de son époux, elle vient s'en vanter sur la scène avec une dérision amère. Intrépides dans le crime comme dans la vertu, les héros d'Æschyle sont d'une trempe indomptable; et cependant il les représente comme les instrumens d'une fatalité invincible. Il a peint dans l'homme les crimes dont il est l'auteur, les malheurs dont il est victime; et au-dessus de lui, l'aveugle Destin, dont il est le jouet. Aussi voyez avec quel mépris il injurie la fortune humaine; voyez quelles éloquentes déclamations contre cette fausse prospérité, vernis trompeur de notre néant! — Et quand l'homme se refuse à sa fougueuse imagination, lorsque les bornes de notre espèce et de notre étroite sphère ne peuvent contenir sa poésie gigantesque, il va chercher ses héros dans le monde idéal et fantastique; il fait agir et parler l'Océan, la force, la violence; il compose cette sombre et mystérieuse trilogie de Prométhée, allégorie profonde et bizarre, œuvre inexplicable, ridicule et sublime, qui trouve cependant son pendant dans l'école moderne. On dirait encore Caïn voguant avec Lucifer dans les abîmes du néant et de l'infini, sur les ailes poétiques de lord Byron.

Si, continuant ce parallèle, nous examinons l'art d'Æschyle, nous y trouvons ordinairement ce défaut de fables invraisemblables, de plans mal combinés, d'actions mal dirigées, défaut commun à l'école moderne. Il n'intéresse souvent que par le récit des faits, par la vivacité du dialogue, par la force du style, par la terreur du spectacle. Et songez qu'en écrivant ces rapprochemens, qui semblent ici faits à plaisir, je me contente

de traduire les critiques presque contemporaines des anciens auteurs [1].

Le style nous fournira les mêmes observations. Le poète y semble dominé par un enthousiasme sans frein et sans règle. Il prodigue les épithètes, les métaphores; son vers se charge de tours passionnés, d'images frappantes, de comparaisons étranges. Son éloquence est trop forte pour s'assujétir aux recherches minutieuses de l'harmonie et de la correction; son essor est trop audacieux pour ne pas l'exposer à des chutes. Noble et sublime par intervalle, on dirait de rapides éclairs qui traversent l'obscurité ténébreuse de son style; mais trop souvent la pompe de l'expression va jusqu'à l'enflure, trop souvent révoltant par des comparaisons ignobles et des jeux de mots puérils, on ne peut ni trop louer son génie, ni trop blâmer ses défauts [2].

Ajoutons encore, pour terminer ce rapide coup d'œil, que nous pourrions étendre bien au-delà des étroites limites de cet article, qu'il règne dans ses ouvrages une obscurité profonde qui provient, non-seulement de son extrême précision, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. On y rencontre de ces mots longs et bizarres, qui s'élèvent çà et là, pour me servir de l'expression d'un auteur contemporain, comme des tours en ruines [3]. C'est surtout cette affectation de néologisme, qui en rend la traduction si pénible et l'intelligence si difficile.

Æschyle était le premier. Il ouvrait la carrière, ses mérites et ses défauts lui appartenaient tout entiers; il n'avait d'autre modèle que lui. Nos Æschyles modernes ont-ils la même excuse?

[1] Voyez les reproches que lui fait Aristophanes dans la *Comédie des Grenouilles*. -- Denis d'Halicarnasse, *de Prisc. Script.*, *cap.* 2, et *de Compos. Verb.*, *cap.* 22. Dion, Chrysostôme, etc., etc.

[2] Aristophanes, *in ran.* -- *Vita Æschyl.* -- Denis d'Halycarnasse. *De Comp. Verb.*, *cap.* 22. -- Longin, *du sublime*, *cap.* 15, etc.

[3] Aristophanes, *Comédie des Grenouilles*, vers 1036.

Et si vous demandez ce que pensaient les Athéniens, je vous répondrai qu'Æschyle composa quatre-vingt-dix pièces [1], et qu'ils n'en couronnèrent que treize.

Il est vrai qu'ils étaient fort mauvais juges. Nous aurons encore occasion de le dire plus loin.

V.

ESPRIT DU THÉATRE GREC.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de nous arrêter ici un moment pour exposer, en quelques mots, l'esprit général de ce théâtre grec, dont nous allons parcourir les chefs-d'œuvre.

La tragédie était en Grèce une poésie éminemment nationale, ce fut là son caractère distinctif. Attribut du culte de Bacchus, ornement obligé de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances populaires, non-seulement elle fit partie de la religion de l'État, mais encore de sa politique. Il n'en était pas à Athènes, comme de nos jours ; alors, une représentation théâtrale était quelque chose de sérieux. L'État y contribuait de ses deniers ; fournir le chœur était une fonction publique décernée aux premiers citoyens ; et le peuple entier se pressait dans un théâtre immense. Aussi, dès sa première origine, la tragédie eut-elle une physionomie majestueuse et un but élevé. Ce n'était pas seulement comme simple délassement, comme divertissement populaire qu'elle était admise par la sagesse du législateur, mais encore comme un enseignement profond et efficace offert au peuple

[1] Selon Suidas. L'écrivain grec, anonyme de sa vie, en compte 70 et cinq drames satyriques. Le catalogue des titres recueilli par Fabricius lui en attribue un bien plus grand nombre. Indépendamment de ces pièces de théâtre, Théophraste et Suidas prétendent qu'il composa des élégies.

sous l'attrait du plaisir. Il lui fut ordonné d'élever l'âme vers les grandes actions, de la fortifier par le spectacle des grands malheurs supportés avec courage, surtout de célébrer la gloire nationale ; et jamais la tragédie ne manqua à son noble mandat.

Ce profond sentiment de nationalité empreint sur toutes les œuvres des Grecs l'est plus fortement encore dans la tragédie. Faibles par le nombre, mais prédestinés à de grandes choses par le génie, ils sentaient le besoin de se réunir, de se serrer en un faisceau, de s'augmenter, pour ainsi dire, de tout leur passé et de leur avenir. Toutes les croyances, toutes les passions de la patrie et de la gloire, devaient être portées dans leur âme au plus haut degré d'exaltation. Or, l'amour de la patrie est dans son histoire ; et où est son histoire, sinon dans la poésie populaire ?

La tragédie fut en Grèce cette poésie populaire. Ses vers, entourés de toute la magie d'un spectacle superbe, récités avec enthousiasme devant d'innombrables spectateurs appelés là comme à une solennité publique, se gravaient dans toutes les mémoires, et perpétuaient jusque dans l'âme du prisonnier qui les chantait sur la terre de servitude [1], les grandes idées d'amour de la patrie, de dévouement et de résignation.

Aussi, depuis son berceau jusqu'à son cercueil, la tragédie grecque n'est-elle, pour ainsi dire, qu'un hymne perpétuel en l'honneur de la patrie. Toujours fidèle aux antiques traditions, elle ne fit paraître sur la scène que des héros grecs. Crimes et vertus, succès et disgrâces, tout en elle était vrai et national. Elle croyait la patrie assez riche de gloire pour ne la tirer que des annales paternelles, sans aller en chercher des lambeaux à l'étranger. Elle ne rougissait pas de l'histoire de son pays : au contraire, elle n'étudiait, ne représentait qu'elle seule.

[1] Telle était l'occupation des prisonniers athéniens en Sicile. Ils chantaient les vers d'Euripide. Et de là naquit ce proverbe : « Il est mort en Sicile, où il y récite des vers. »

Nous pouvons ici faire une remarque. Tel a toujours été le caractère de la tragédie, partout où elle est née d'elle-même, partout où, pour ainsi dire, elle a poussé du sol comme un arbre indigène et vivace. Dans ce cas, elle a toujours été exclusivement nationale. Elle est née pour retracer, pour agrandir encore la gloire de sa patrie. Alors, elle se lie intimement à son histoire, elle s'identifie avec elle; car elle n'est en effet que l'histoire mise en action.

Qu'arrive-t-il? C'est que les peuples qui n'ont point été créateurs de théâtres n'ont point de tragédies historiques. Ils ont beau, pour dissimuler leur pauvreté, emprunter à leurs voisins, et chercher à s'enrichir d'une scène factice, on reconnaît sans peine leur nudité sous ces lambeaux d'une étoffe étrangère; car la tragédie, fidèle à ses traditions nationales, s'en pénètre, s'en colore; elle prend la teinte du ciel, du sol, du peuple qui la vue naître. Née en Grèce, elle est grecque avant tout; et, si vous la recevez d'Athènes ou d'Argos, vous voudrez en vain dissimuler votre larcin; Athènes et Argos seront transportées chez vous avec la tragédie, et vous ne verrez, sur votre théâtre, soi-disant national, que des Athéniens.

Lorsque Rome, toute-puissante, voulut avoir aussi sa tragédie, incapable de la créer elle-même, elle la fit venir de Grèce, comme une partie du butin: aussi, ce ne furent pas les Romulus, les Numa, les Fabius qu'elle vit sur ses théâtres; il n'y parut que des Hercules, des Thésées, des Hippolytes; lorsque les Français, dédaignant leur littérature nationale, cherchèrent à s'en créer une nouvelle; qu'ils voulurent un autre théâtre que leurs *sotties* et leurs mystères, ils tatonnèrent long-temps; enfin l'art grec et romain fit irruption, prit possession de la scène, et ce fut une longue suite d'Œdipes, d'Orestes, d'Achilles, de Phèdres, que représentèrent nos comédiens. Les autres peuples de l'Europe moderne ont eu leur tragédie nationale, tragédie différente de la tragédie grecque, née sur le sol, et aussi tragédie historique: l'Angleterre a son Shakespeare, l'Espagne son Cal-

deron, l'Allemagne son Schiller. — La France attend encore son créateur tragique. Mais prenons garde d'emprunter encore en croyant innover, et de voir, à la suite de quelque importation étrangère, arriver sur nos théâtres les Anglais et les Allemands, comme autrefois les Espagnols, les Grecs et les Romains.

Et qu'on ne dise pas que les Grecs n'eurent une tragédie exclusivement nationale, que parce que, seuls alors dans le monde, ils ne connaissaient que leurs héros et leur histoire. Ils avaient été civilisés par l'Asie et l'Égypte d'une manière plus rapprochée et plus immédiate, qu'ils ne civilisèrent jamais l'Italie ou la Gaule, et cependant, jamais une mitre égyptienne ou asiatique ne parut sur le théâtre d'Athènes [1]. Tandis que les philosophes et les historiens allaient puiser aux sources étrangères, qu'Hérodote et Platon se rendaient en Égypte, Æschyle, Sophocle, Euripide, fidèles à leur mission, se renfermaient dans les limites de la patrie. Poètes nationaux, ils n'avaient de mémoire et de poésie que pour les annales de la nation. La tragédie était née à Athènes ; avant tout, elle devait être athénienne.

C'est avec cette connaissance du profond sentiment de nationalité qui dirigeait les tragiques grecs, que nous allons analyser les ouvrages du premier d'entre eux.

VI.

ANALYSES ET TRADUCTIONS. — AGAMEMNON.

Représentée pour la première fois sous l'archonte Philoclès,

[1] Il faut excepter *les Perses* d'Æschyle. Mais, bien que le lieu de la scène soit en Asie, la Grèce fait seule le sujet de la tragédie, tragédie nationale, s'il en fut jamais.

la deuxième année de la vingt-huitième olympiade, cette tragédie est la première des trois qu'Æschyle a composées sur la famille des Atrides. Le génie d'Æschyle, génie sombre, énergique, incorrect et bizarre s'y développe tout entier : aussi, un grand nombre de critiques l'ont-ils déclarée inintelligible [1].

Mais cette obscurité même qui règne dans tout l'ouvrage semble l'environner d'un voile mystérieux qui en fait ressortir les gigantesques proportions. Cette poésie vague et figurée, ce style étrange et ténébreux inspire l'épouvante, et quelque chose de cette horreur profonde, de ce saisissement involontaire que l'on éprouverait dans le sanctuaire des dieux infernaux.

Il ne faut donc pas chercher dans cette pièce d'action habilement conduite, de situations adroitement amenées, ni, enfin, ce qui constitue ordinairement un drame bien conçu. Le talent d'Æschyle n'appartient qu'à lui seul ; seul il en a le secret. De ce chaos de monologues, de chants, de déclamations, il fera jaillir des beautés sublimes. Les situations dramatiques naîtront du sujet brusquement et sans art, mais avec une effrayante énergie ; le spectacle sera quelquefois bizarre, mais toujours attachant et pittoresque ; les yeux seront éblouis, et l'âme épouvantée.

Nul poète n'a dessiné avec autant de vigueur ce caractère dissimulé, sanguinaire, audacieux, de Clytemnestre ; nul n'a peint, avec autant de poésie, l'égarement prophétique de la malheureuse Cassandre. Mais le reste n'est plus qu'un tissu de récits ampoulés, de descriptions inutiles, de déclamations obscures, dont notre analyse pourra donner une idée. Cette pièce fut couronnée par les juges athéniens.

L'exposition est bizarre. On voit un homme perché sur le haut d'une tour. Cet individu, placé là haut en sentinelle, parle

[1] Le père Brumoy, le père Rapin et le célèbre Saumaise (*De Hellenisticâ, ep. ded.*). Brumoy regardait comme l'édition la plus correcte de son temps, celle de Stanley, quoique encore bien fautive, et Lefranc de Pompignan, celle de Paw.

[1] An. et traduction jusqu'au vers 264. Les renvois se rapportent à l'édition de Weizelius, Leipsick, 1827.

et chante pour se désennuyer. Il doit observer le fanal qui, allumé de rochers en rochers, annoncera aux Grecs la prise de Troie. Mais depuis dix ans, il se morfond en vain, et n'a plus de commerce, dit-il, qu'avec les astres. Tout à coup, au moment où il recommence ses plaintes, il voit briller le bienheureux signal. Alors il court l'annoncer ; mais ses paroles ambiguës font soupçonner que tous ne recevront pas cette nouvelle avec autant de plaisir que lui. Si ces voûtes pouvaient parler, que ne diraient-elles pas !

A ce moment, des vieillards entrent sur la scène, qui représente la place publique d'Argos. Là, groupés à la porte du palais des rois, ils déplorent la funeste guerre qui a entraîné Agamemnon loin de sa patrie. Semblables à deux vautours qui, privés de leurs petits, battent l'air de leurs ailes puissantes, tournoient au-dessus de leur aire et fondent sur le ravisseur, ainsi Agamemnon et Ménélas ont poursuivi le perfide Pâris. Mais qui peut prévoir l'issue des combats ? Gémissez, immolez des victimes, versez des larmes : rien ne changera le destin.

Tout à coup le théâtre s'ouvre et l'on voit, dans le lointain, Clytemnestre chargeant les autels d'offrandes, répandant des libations et brûlant des parfums.

— Pourquoi ces fêtes ? pourquoi cette joie ? pourquoi les lampes du temple resplendissent-elles de feux ? Balancés tour à tour entre la crainte et l'espérance, verrons-nous enfin les Atrides revenir triomphans dans le palais de leurs pères ?

Mais la fille de Tyndare achève en silence les cérémonies sacrées, tandis que les vieillards continuent leur triste mélodie.

Car le souvenir cruel d'anciens oracles assiége leur pensée : le sang doit couler pour venger le sang d'Iphigénie !

Clytemnestre les interrompt tout à coup par un cri de joie :

« [1] Heureuses les nouvelles, dit-elle, que la nuit a révélées !

— Les Argiens ont détruit la ville de Priam.

[1] Εὐάγγελος μὲν, etc. Traduction et an. jusqu'au vers 503.

— Que dis-tu? tu nous trompes sans doute?

— Troie est aux Grecs : depuis la nuit qui a enfanté ce jour, cette ville superbe n'existe plus.

— Et quel messager a pu venir avec une telle vitesse?

— Un feu brillant qui éclaire l'Ida, tel a été le signal convenu : transmis de rochers en rochers, il est parvenu jusqu'aux portes d'Argos. »

A ces paroles, les vieillards se livrent à la joie, mais cependant un secret soupçon vient s'y mêler encore, lorsqu'un héraut paraît, le front ceint d'une couronne d'olivier.

« [1] Salut, dit-il, salut au pays de mes pères, à la terre d'Argos. Dix ans ont lui sur toi, ô ma patrie, depuis mon départ! Combien de mes espérances j'ai vu se briser! Une seule ne m'a pas failli, toujours j'ai désiré mourir sur la terre d'Argos, et partager le tombeau de mes ancêtres. Salut rivage sacré! salut brillant éclat du soleil! salut palais de mes rois, demeure chérie, murailles vénérables! recevez pour long-temps et avec honneur, votre souverain. Car le puissant Agamemnon arrive enfin, ramenant avec lui l'allégresse dans tous les cœurs.

« Troie est détruite, continue le héraut; il n'est plus pierre sur pierre; mais que de maux les Grecs n'ont-ils pas eu à souffrir! Mais la joie est venue avec la victoire. »

Clytemnestre engage le héraut à retourner vers Agamemnon pour presser son retour; pour elle, elle va l'attendre dans son palais.

« Va dire à Agamemnon qu'il revienne promptement dans une ville qui le chérit; dis-lui qu'il trouvera dans sa demeure une femme fidèle, aussi pure qu'il l'a laissée. »

[2] La reine rentre dans son palais et le chœur, resté, avec le messager, demande si Ménélas revient avec son frère. Non; ce prince

[1] Traduction littérale depuis le vers 503. Ὦ πατρῷον, etc.

[2] Analyse et traduction du v. 617 au v. 896.

a été séparé, par une tempête, du reste de la flotte : le soleil seul peut connaître s'il est vivant encore ou descendu aux enfers.

« Que de désastres, s'écrient les vieillards, ont été enfantés par le crime d'Hélène ! son nom seul présageait la perte des vaisseaux, des guerriers et de la ville [1]. Pourquoi portait-elle à Troie une alliance de deuil ? Pourquoi Pâris, dont la jeunesse était pleine de charmes et de grâces, a-t-il, par un fatal amour, souillé de sang sa malheureuse patrie ? C'est Erynnis elle-même qui a scellé cet hymen aux fruits amers, cet hymen dont naquirent l'audace, le remords et le désespoir ! »

En ce moment, Agamemnon paraît monté sur un char superbe, et suivi de Cassandre sa captive. Le chœur s'empresse autour de lui, et Agamemnon reçoit ses félicitations avec reconnaissance. Bientôt il se prépare à entrer dans son palais, et Clytemnestre se présente sur le seuil.

Cette criminelle épouse lui adresse un discours long, embarrassé, artificieux, où elle lui raconte tous les maux qu'elle a soufferts, toutes les craintes qui l'ont assiégée pendant son absence. D'insolens ennemis venaient l'injurier jusque dans son palais, lui annonçant la mort de son époux et l'arrivée d'un nouveau Géryon, monstre à trois corps, qui envahissait ses états. Souvent elle n'a échappé au nœud fatal qu'elle s'était préparé, que par le zèle de mains étrangères. Forcée, par la crainte de l'avenir, d'éloigner de ce palais son cher Oreste, sa seule espérance, le chagrin et l'insomnie ont creusé ses yeux ; ses larmes ont tracé un sillon sur son visage, le bruit et le vol léger d'un moucheron bourdonnant troublait son sommeil. « Mais je te revois enfin [2], s'écrie-t-elle, tu es pour moi comme le dogue vigilant pour la maison, le hauban pour le navire, la

[1] Allusion au nom d'Hélène, Ελενας, Ελανδρος, Ελεπτολις ; jeu de mots intraduisible.

[2] Traduction littérale du v. 896 au v. 912. Λέγοιμ' ἂν ἄνδρα, etc.

colonne puissante pour le palais qu'elle soutient, le fils unique pour son père; comme la terre apparaissant aux matelots désespérés, comme un beau jour après la tempête, comme une source d'eau vive au voyageur altéré... Epoux chéri, descends de ce char; mais ne place pas à terre ce pied qui a renversé Troie. Esclaves, pourquoi tardez-vous? ce soin vous regarde; étendez des tapis sur le chemin: qu'une route de pourpre se déroule à l'instant devant lui, et ramène dignement le triomphateur dans son palais qui ne l'espérait plus revoir [1]. » Agamemnon se refuse à recevoir des honneurs qui ne sont dus qu'aux dieux; il n'est qu'un simple mortel, et l'éloignement de toute pensée arrogante est le plus beau présent de la Divinité. D'ailleurs, pour juger du bonheur d'un homme, il faut qu'il ait vécu. Il cède enfin, mais cède à regret. Il craint qu'un dieu jaloux ne l'aperçoive rentrant dans son palais, et foulant la pourpre à ses pieds.

« Grand Jupiter, s'écrie la reine en le suivant, accomplis mes vœux, et achève ce que tu m'as promis! »

Le chœur des vieillards, resté sur la scène avec Cassandre, exprime toutes ses inquiétudes sur le sort réservé à son roi. Sans cesse poursuivi par les prédictions de Calchas, il ne peut croire à tant de félicité; il n'ose se livrer à la joie. Un pressentiment invincible lui présage de grands malheurs.

Tout à coup Clytemnestre revient, et invite Cassandre à entrer dans le palais; ses instances sont vaines, et la fière captive garde un silence obstiné. La reine, furieuse de sa résistance, déclare qu'elle saura bien la façonner au joug, et se retire.

Les vieillards, pleins de compassion, engagent la captive à se soumettre.

« [2] Hélas! hélas! hélas! Apollon! Apollon! telle est sa seule réponse.

[1] Analyse et traduction du v. 916 au v. 1070.

[2] Traduction du v. 1072 au v. 1129. ὀτοτοῖ ποποῖ δᾶ, etc.

— Pourquoi te lamenter ainsi, au nom du dieu des oracles? il ne peut soulager tes douleurs.

— Hélas! hélas! hélas! Apollon! Apollon!

— O funeste présage! pourquoi appelle-t-elle ce dieu qu'on invoque seulement dans les sortiléges?

— [1] Apollon! Apollon! toi qui me perdis déjà, tu me perds une seconde fois!

— Elle paraît l'implorer dans ses maux. Elle croit que ce dieu soulagera sa captivité.

—Apollon! Apollon! toi qui m'as perdue, où m'as-tu amenée? Dans quelle demeure?

— Dans celle d'Agamemnon; si tu ne le sais pas, je te l'apprends; je ne te trompe pas.

— Elle est maudite des dieux; que de complices! O assassinats! ô piéges affreux! — Un homme tombe! le sol est sanglant!

... Oui, j'en crois ces témoignages, ces enfans qui pleurent, ces massacres, ces mets impies dévorés par un père!...

Hélas! que prépare-t-on encore? quel nouveau sacrilége va donc enfanter ce palais funeste? quel crime odieux? Tout secours est impossible!

O malheureuse! est-ce là le sort que tu prépares à l'époux que tu as lavé de tes propres mains? Comment dirai-je sa fin? Elle s'approche... Des mains barbares se lèvent pour frapper!

Hélas! hélas! que vois-je? Est-ce un voile d'enfer? C'est un tissu nuptial, complice d'un meurtre. Puisse une sombre furie la poursuivre de ses cris lugubres jusqu'au jour de son trépas!

— De quelle furie parles-tu? reprend le chœur.

— Ah! Ah! Voyez! Voyez! Écartez le taureau de la génisse!

[1] Autre jeu de mot qu'il est impossible de rendre: απολλιον εμος; mon destructeur.

Il est enveloppé dans un voile ; elle frappe; il tombe dans un vase rempli d'eau. »

[1] Cette horrible prédiction a jeté l'épouvante dans le cœur des vieillards, qui l'interrompent par de fréquentes questions pour en pénétrer le sens. Mais Cassandre, dans un délire prophétique, n'entend rien ; bientôt elle prédit sa propre mort. Elle pousse des gémissemens, et déplore l'hymen de Pâris, la ruine de sa patrie. Enfin, vaincue et rappelée à elle-même par l'obsession des vieillards, elle déclare qu'elle parlera sans énigme : « Un monstre exécrable va de sang-froid plonger un poignard dans le sein du vainqueur d'Ilion. Et cette femme qui va assassiner son époux, comment l'appellerai-je? Avec quelle perfide joie elle a reçu son époux? Vous ne me croyez pas, mais l'événement justifiera bientôt mes paroles. »

Un nouveau délire s'empare de ses sens :

« [2] Hélas ! dit-elle, quel feu court dans mes veines ? Ah ! Apollon, destructeur des animaux féroces, à moi, à moi ! malheureuse que je suis. Une lionne à deux pieds, alliée à un loup, en l'absence du lion généreux, me massacre !... Elle aiguise un coutelas pour venger, sur son époux, ma présence en ces lieux. Pourquoi conservé-je encore ces ornemens dérisoires, ce sceptre, et sur mon front, ces bandelettes prophétiques? Je vous souillerais par ma mort. Allez, tombez dans mon malheur ! Je vous échangerai contre des ornemens plus convenables à ma destinée; allez enrichir quelque autre prophétesse. Voici qu'Apollon lui-même me dépouille de mes nobles vêtemens !... Et maintenant, ce prophète qui me fit prophétesse, m'a jetée dans une destinée de mort. Un tombeau étranger m'attend au lieu du tombeau de mes pères... Mais les dieux ne laisseront pas notre mort impunie. Il vous viendra un vengeur. Un fils frappant sa mère punira le meurtre de son père... Mais pourquoi montrer tant

[1] Analyse du v. 1130 au v. 1256.

[2] Traduction littérale du v. 1256 au v. 1292. παπαῖ, οἷον τὸπῦς, etc.

de faiblesse, quand j'ai vu la ville de Troie faite ce qu'ils l'ont faite; quand ceux qui ont pris cette ville, quand la justice céleste réserve à ses vainqueurs une semblable destinée?.... Je saurai bien m'ouvrir les portes de l'enfer. »

[1] Elle veut se donner la mort, mais les vieillards la retiennent. Ils refusent de croire à ses prédictions fatales. Pour les convaincre, elle leur fait des présens, qu'elle les prie de garder comme témoignages de la vérité, et entre enfin dans le palais.

Bientôt tous les doutes sont éclaircis. Des cris retentissent derrière le théâtre; on entend, dans l'intérieur du palais, Agamemnon qui appelle à son secours. Les vieillards délibèrent sur ce qu'ils feront; ils se préparent à briser les portes du palais, lorsque la reine elle-même paraît tout à coup sur le seuil.

« Je ne rougis pas d'avouer ce que j'ai fait, » dit-elle; et elle raconte avec quelle perfide scélératesse elle a précipité son époux dans le piége; elle se vante de son crime : elle l'a d'abord frappé deux fois, et un troisième coup l'a atteint lorsque déjà il touchait la terre; elle se glorifie d'être encore couverte de son sang, et invite tous ceux qui l'entendent à se réjouir avec elle.

A ce moment les portes du palais s'ouvrent, le corps sanglant d'Agamemnon paraît aux yeux du peuple, qui s'est assemblé en foule. Les vieillards accablent de reproches amers cette reine homicide; mais elle répond avec audace : « Voilà votre Agamemnon; le voilà massacré de ma propre main. » Le chœur prononce contre elle une sentence d'exil. « Tu veux me chasser, dit-elle, m'exposer aux fureurs vengeresses du peuple? C'est lui qu'il fallait bannir, lui qui a fait couler le sang de ma fille. En vain tu me menaces; le secours d'Ægisthe ne me manquera pas. » Les vieillards consternés pleurent la mort de leur roi. « Pourquoi la terre ne nous a-t-elle pas engloutis avant que nos yeux aient vu ces malheurs? Qui l'ensevelira maintenant? qui le pleurera? qui versera des libations sur son tombeau? »

[1] Analyse et traduction du v. 1295 au v. 1551.

La reine ajoute le sarcasme à son crime [1]. « Ce soin ne vous appartient pas. Nous l'avons tué de nos mains, nos mains l'enseveliront; sa famille ne gémira pas sur son tombeau, mais Iphigénie, sa fille, recevant, comme elle le doit, son père entre ses bras, le guidera elle-même sur le fleuve des douleurs. »

[2] Les reproches du chœur poursuivent de nouveau cette femme dénaturée, et la présence d'Ægisthe vient encore ajouter à l'horreur de cette situation. Il outrage le souvenir d'Agamemnon, il raille, il injurie le chœur, qui se consume en vaines menaces, et appelle inutilement le peuple aux armes.

Ægysthe et Clytemnestre lui imposent silence, et rentrent dans le palais au milieu de l'effroi et de l'agitation publique.

LES CHOÉPHORES.

Ce titre bizarre signifie littéralement : *les porteuses de libations funèbres* [3]. Le sujet de la pièce est la vengeance tirée par la fils d'Agamemnon du meurtre de son père, sujet traité successivement par Sophocle et Euripide, sous le nom d'*Électre*. L'appellation étrange de la tragédie d'Æschyle en explique cependant assez bien le sujet, et rappelle surtout la scène sublime qui la commence, et qui est une des plus énergiques de tout le théâtre grec.

Le lecteur sous les yeux duquel nous ferons passer successivement les trois pièces des trois poètes, pourra facilement en faire le parallèle. Mais nous dirons ici à l'avance, qu'à notre avis, Euripide, qui eut l'inconvenance de tourner en ridicule, dans sa tragédie, celle d'Æschyle, s'est montré bien inférieur

[1] Traduction littérale du v. 1551 au v. 1560.

[2] Analyse et traduction jusqu'au v. 1673 et dernier.

[3] Χοηφοροι.

à ses deux rivaux, entre lesquels la couronne peut rester un moment indécise.

Quant à la tragédie d'Æschyle, nous y remarquerons toutes les qualités et tous les défauts de cet auteur. Une exposition sublime d'effet et d'énergie, amène une reconnaissance dont les moyens sont invraisemblables ; les caractères dessinés avec vigueur, y sont poussés jusqu'à l'atrocité. Clytemnestre, qui, en apprenant la mort d'Ægisthe, crie et demande une hache, conserve bien l'intrépidité sanguinaire qu'Æschyle lui a donnée ; mais le sang-froid d'Oreste, qui discute longuement avec sa mère, et l'emmène avec lui, malgré ses supplications, pour l'égorger, révolte, et cause une impression pénible que ses remords et ses fureurs ne peuvent effacer.

Le commencement de cette pièce est perdu. Mais tout fait présumer qu'il ne manque que quelques vers.

On voyait s'élever, au fond du théâtre, un monument funèbre entouré d'un bois sacré, tombeau d'Agamemnon. Conduits par l'oracle d'Apollon, Oreste et Pylade y sont venus déposer une offrande funéraire :

« [1] Mercure infernal ! dit Oreste, toi qui veilles sur le royaume de mon paternel, sois mon sauveur et mon appui, je t'en conjure ! Enfin, je revois ma terre natale ! Je reviens parler à mon père, au fond de son tombeau ; entends mes vœux !.... [2] Cette boucle de cheveux, je l'offre à Inachus, qui a nourri mon enfance ; cette seconde sera un don expiatoire... Mais que vois-je? qu'elle est cette troupe de femmes qui s'avancent revêtues de

[1] Ερμῆ χθόνιε, etc. Traduction littérale.

[2] Ici le texte est altéré, et plusieurs vers manquent. Il est très-difficile de former un sens raisonnable avec les fragmens décousus qui restent : nous donnons celui-ci moins, peut-être parce qu'il nous semble le meilleur, que parce qu'il est nouveau. Voici le texte, qui varie au reste dans toutes les éditions :

...πλόκαμον Ἰνάχῳ θρεπτήριον
Τον δευτερον δὲ τον δὲ πενθητήριον.

On pourrait traduire encore :

« Que les manes de mon père reçoivent cette nouvelle offrande de mes cheveux, dont le fleuve Inachus a reçu les prémices. »

robes de deuil ? — Je vois ma sœur Électre accablée de tristesse. — Pylade, cachons-nous pour apprendre sûrement ce que veulent ces femmes. »

Électre, accompagnée des jeunes Argiennes, s'est approchée du monument. — Epouvantée par un songe, Clytemnestre veut appaiser l'ombre irritée d'Agamemnon. Elle a envoyé Électre déposer des offrandes sur son tombeau.

« [1] Esclaves, dit Électre, gardiennes fidèles de ce palais, vous qui m'accompagnez dans ce triste devoir, conseillez-moi ! Après avoir versé sur ce tombeau ces libations funéraires, quels vœux formerai-je ? quelles prières adresserai-je à mon père ? Dirai-je que j'offre ces dons de ma mère, comme ceux qu'une femme chérie offre à son cher époux ? Non ! je n'ai pas cette audace, et ma bouche reste muette en plaçant cette offrande sur le tombeau paternel ; ou bien lui dirai-je, ainsi que l'ordonne la loi humaine, de rendre à ceux qui m'envoient une couronne de mort, récompense digne de leurs forfaits ? ou bien, silencieuse, répandrai-je honteusement, ainsi qu'à péri mon père, ces libations sur le sol, comme on jette une lie impure, en épanchant ce vase d'un œil sec et sans pitié ? O mes amies, aidez-moi de vos conseils ; car notre haine est commune. Ne la renfermez pas par crainte dans le fond de votre cœur ; la destinée atteint également l'homme libre et l'homme esclave. »

Le chœur lui conseille des paroles de vengeance.

« [2] Eh bien ! s'écrie-t-elle alors, après quelque hésitation : Mercure infernal, tu m'as promis qu'ils entendraient mes vœux, ces dieux souterrains, ces dieux défenseurs du palais paternel, et la terre elle-même, qui enfante toute chose, et engloutit ensuite ce qu'elle a créé. Et moi, versant cette onde pure sur les cendres [3]

[1] Δμωαὶ γυναῖκες, etc. Traduction littérale du v. 84 au v. 103. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

[2] Traduction littérale du v. 124 au v. 151. Ἑρμῆ χθονίε. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

[3] Quelques éditions portent Βροτοῖς au lieu de Φθιτοῖς : c'est une erreur évidente.

d'un père, je le supplie d'avoir pitié de moi et de mon cher Oreste, et de nous rétablir rois dans son palais. Maintenant, on nous dirait comme retranchés du sein de notre famille, repoussés par une mère qui a épousé cet Ægiste, meurtrier de son premier époux ! Moi je suis esclave ; Oreste est exilé, et eux ils vivent dans les délices, dissipant insolemment le fruit de tes travaux ! Qu'Oreste puisse arriver heureusement ici, voilà ce que j'implore de toi. Exauce-moi, ô mon père ! Accorde-moi un cœur plus vertueux que celui de ma mère, et des mains pures. Tels sont les vœux que je fais pour nous. Mais pour nos ennemis, ô mon père, puisse un vengeur leur apparaître ! Au milieu des pieuses supplications que je t'adresse [1], telles sont les horribles imprécations que j'appelle sur leur tête ! Que tous les hommes vertueux soient avec nous, ainsi que les dieux, la terre et la justice qui donne la victoire. C'est en formant de tels vœux que je répands ces libations. Vous, esclaves, pleurez et jetez des fleurs, en chantant l'hymne des funérailles. »

[2] Le chœur obéit à ses ordres ; mais tout à coup elle s'arrête saisie d'étonnement. Une boucle de cheveux semblables aux siens est sur le tombeau. Qui les a déposés ? Clytemnestre aurait-elle insulté ainsi à l'ombre d'un époux ? « Si c'était Oreste ? » dit le chœur. Mais comment croire qu'il ait osé venir jusqu'ici ? Des traces de pas viennent confirmer ce premier soupçon. Mais doit-on s'abandonner à une espérance si légère ? Tandis qu'elle est en proie à cette incertitude, Oreste paraît à ses regards. « Tu vois, lui dit-il, le vengeur que tu as invoqué. Je suis Oreste.

— N'est-ce pas une ruse ? ô étranger, répond-elle en tremblant, voudrais-tu te jouer de ma peine ?

— Eh ! voudrais-je insulter à la mienne ? répond Oreste. » Et il lui présente pour gage de la vérité un voile qu'Électre a tissu de ses propres mains.

[1] Quelques éditions ont mis κακῆς ἀρᾶς ; nous préférons καλῆς, qui fait contraste avec le κακὴν ἀράν du vers suivant.

[2] Analyse et traduction du v. 167 au v. 269.

« Voilà donc le vengeur que j'ai si long-temps attendu! s'écrie-t-elle enfin convaincue.

— Jupiter! Jupiter, reprend Oreste, contemple ce jeune rejeton d'un aigle qui a péri dans les enlacemens d'une hydre traîtresse! jette un regard sur moi et sur Électre, ma sœur; tous deux chassés de notre demeure! relève la splendeur de notre maison abattue par le crime! »

C'est l'oracle d'Apollon qui l'amène; mais que sa position est cruelle! mille maux l'attendent, et s'il refuse de punir sur sa mère le crime qui a privé son père de la vie, et s'il la punit.

Mais la piété filiale, mais la pitié qu'il ressent pour son peuple opprimé, mais le respect dû aux dieux, le forcent de secouer toute crainte. Et il prépare intrépidement la vengeance.

Électre l'anime encore : elle vient avec le chœur lui retracer la mort de son père, les outrages qu'à essuyés son cadavre enseveli sans pompe, les affronts qu'elle-même a subis; et tous deux s'approchent de l'autel, confondent leurs invocations et leurs prières.

« [1] O terre! s'écrie Oreste, accorde-moi de venger mon père!

— O Proserpine, interrompt Électre, accorde-nous ta puissance!

— Souviens-toi, ô mon père, du bain qui a causé ta mort!

— Souviens-toi du filet dans lequel ils t'ont enveloppé;

— Et des liens qui t'enlacèrent!

— Et du voile perfide dans lequel tu es tombé! »

[2] Électre triomphe enfin de voir toutes les incertitudes de son frère terminées. « Entends mes dernières paroles, ô mon père, dit-elle! vois tes enfans penchés sur ton tombeau! Tu n'es pas descendu tout entier dans ta tombe, et ton ombre ne sera plus privée de larmes pieuses! »

Oreste explique alors comment il compte exécuter son dessein.

[1] Ω γᾶι' ἄνες μοι, etc. Traduction littérale jusqu'aux vers 496.

[2] An. et traduction du v. 499 au v. 354.

[1] C'est par ruse qu'ils ont massacré l'homme qu'ils devaient respecter ; c'est par ruse qu'ils tomberont sans vie à leur tour. « Vous, adresse-t-il au chœur, veillez au-dehors. » Puis il s'approche du palais.

« Qui es-tu ? lui demande un esclave.

—Annonce à Ægisthe que je lui apporte une grande nouvelle. »

Clytemnestre vient elle-même recevoir les étrangers, auxquels elle offre l'hospitalité. Oreste dit s'appeler Daulius de Phocide ; le Phocéen Strophius l'a chargé de venir annoncer à Argos la mort d'Oreste, et lui a donné l'urne qui renferme ses cendres.

A cette nouvelle, Électre feint de se livrer à la douleur, et Clytemnestre ordonne de recevoir l'étranger avec distinction.

La nourrice d'Oreste a appris son malheureux sort : elle accourt déplorer devant le chœur la funeste destinée de ce jeune prince. Et, tandis que ces femmes cherchent à la rassurer, Ægisthe accourt. Il veut interroger lui-même ce messager, et entre dans le palais.

Mais à peine a-t-il passé le seuil, qu'on entend des cris, et tout à coup un esclave sort plein de trouble et de terreur. « Ægisthe n'est plus ! dit-il ? Où est Clytemnestre ? que fait-elle ? »

Attirée par ces clameurs, celle-ci s'avance sur la scène. « Pourquoi ces cris ? Donnez-moi promptement une hache ; que je voie si nous sommes vainqueurs ou vaincus. » En ce moment, Oreste paraît, sur le seuil, un fer sanglant à sa main.

« Je te cherche, Clytemnestre !

— [2] Hélas ! cher Ægisthe, tu es donc mort !

— Tu regrettes cet homme ! bientôt tu seras avec lui dans le même tombeau. Sois-lui fidèle jusqu'après sa mort !

— Arrête, ô mon fils ; respecte ces mamelles qui t'ont nourri.

— Pylade, que ferai-je ? Rougirai-je de tuer ma mère ?

— Que te disent les oracles du Dieu ? Et les sermens que tu as faits ? mort aux impies !

[1] Traduction et an. jusqu'au vers 890.

[2] Οἴ 'γώ. Τέθνηκας, etc. Traduction littérale jusqu'au vers 913.

— Tu l'emportes ; et tes conseils sont justes. Suis-moi ; je veux t'égorger sur son corps ; vivant, tu l'as préféré à mon père ; meurs avec lui, tu l'as aimé.

— Je t'ai nourri dans ton enfance ; laisse-moi vivre dans ma vieillesse.

— Tu as tué mon père, et je vivrais avec toi !

— Le destin seul est coupable, ô mon fils.

— C'est ce même destin qui cause ton trépas.

— Tu ne crains donc pas les malédictions d'une mère ?

— Tu ne m'as mis au monde que pour cette infortune. »

C'est en vain que Clytemnestre implore le pardon de son fils ; sa mort est résolue. « Plaignons-les tous deux ! s'écrie le chœur. » Bientôt Oreste fait ouvrir les portes du palais ; et l'on voit les corps d'Ægisthe et de Clytemnestre. « Vous tous, s'écrie-t-il, voyez les assassins de mon père, les usurpateurs de son trône ! Ils avaient juré de donner la mort à mon père, et de mourir ensemble. Ils ont tenu leurs sermens. Et leur mort a été commune. » Puis il étale aux yeux du peuple les monumens du crime de sa mère, les liens, le voile fatal encore taché de sang qui enveloppa le malheureux Agamemnon. C'est en présence de ces tristes restes, que lui-même il cherche à se justifier.

Mais déjà la vengence des dieux s'appesantit sur lui ; il croit voir à ses côtés les Furies prêtes à le déchirer. Le chœur l'engage en vain à chasser ces pensées funestes. « Vous ne les voyez pas, répond-il ; mais moi, je les vois ; elles me poursuivent ! » — Et il sort égaré, furieux.

« Grands Dieux ! s'écrie alors le chœur, quand donc l'inflexible nécessité sera-t-elle satisfaite ! »

[1] Ἴδεσθε Κῶρας, etc. Traduction du v. 973 au v. 989.

Explication de la planche.

Fig. 1. Costumes de femme : tiré d'un bas-relief trouvé dans les ruines du théâtre de Bacchus. — Fig. 2. Masques d'homme et de femme.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

UNIVERSELLES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE.

VI.

ÆSCHYLE.

DEUXIÈME PARTIE.

I. Rôle du chœur dans la tragédie grecque. — Son influence politique.
II. Analyses et traductions. — Euménides.
III. Les sept Chefs devant Thebes.
IV. Les Suppliantes.
V. De la tragédie contemporaine et critique.
VI. Analyses et traductions. — Les Perses.

I.

RÔLE DU CHOEUR DANS LA TRAGÉDIE GRECQUE, SON INFLUENCE POLITIQUE.

Bien que nous n'ayons encore fait qu'entrevoir à peine l'art d'Æschyle, puisque deux de ses tragédies ont seules encore passé sous nos yeux, nous devons, je crois, arrêter ici un moment les

regards du lecteur attentif, et lui soumettre quelques idées dont il trouvera plus tard les preuves dans le courant de cet ouvrage.

Un des caractères distinctifs du théâtre grec, celui même qui le distingue le plus des théâtres modernes, c'est la présence continue sur la scène d'un chœur, témoin de l'action. En Grèce, où la vie était toute publique, ce chœur semblait une chose toute naturelle. On ne pouvait être surpris à Athènes de voir le peuple intervenir dans les actions des rois et des princes. Il fallait d'ailleurs, sur ce théâtre éminemment national, que la nation eût un représentant, et ce représentant fut le chœur. Cette idée de la nécessité du chœur dans la tragédie, était même gravée si profondément dans l'esprit des Grecs, que les critiques de cette époque le regardaient comme l'essence constitutive du théâtre, et qu'Aristote affirmait que la pièce commençait seulement au moment où le chœur entrait sur la scène.

Ce qu'il importe donc de considérer, c'est la différente physionomie de ce chœur dans les différens âges du théâtre grec. C'est en lui que nous saisirons le plus facilement les différentes nuances qui les distinguent.

On peut de plus retrouver, dans cette étude, l'aperçu historique de l'esprit public dans Athènes, à ces diverses époques. Le chœur, dans la tragédie grecque, est le type du peuple, est l'expression de la nationalité républicaine. Ainsi, plus l'esprit public aura d'énergie, plus le patriotisme sera ardent, plus le sentiment de nationalité sera jeune et vivace dans le peuple athénien, et plus le chœur aura une large part sur ce théâtre, plus son action y sera marquée, et ses paroles retentissantes. Tout est un, tout se tient dans l'histoire grecque.

Anciennement, ainsi que nous l'avons vu, le chœur religieux et politique, car la religion était politique chez les Grecs, remplissait à lui seul tout le théâtre. Lorsque Thespis et ses rivaux y introduisirent un récit et peu à peu une action informe, le chœur, tout en cédant une partie de ses droits,

conserva sa suprématie, et ces faibles tentatives étaient presque absorbées par sa prodigieuse supériorité. Æschyle, le premier, en introduisant sur la scène une action réelle et combinée, fit descendre le chœur de la première place. Mais, bien que désormais réduit à un rôle secondaire, le chœur exerce encore une grande influence. L'empire des anciennes traditions se fait sentir, et l'action, dans Æschyle, roule presque entièrement sur le chœur. Dans Sophocle, déjà plus éloigné, le chœur n'est plus acteur, il est témoin ; et dans Euripide, plus jeune que ses deux rivaux, le chœur n'est presque plus qu'un hors d'œuvre. Il chante dans les intermèdes pour varier le spectacle ; mais il ne fait que chanter, et dans l'Iphigénie en Aulide, il chante aussi bien le combat des Centaures et des Lapithes, ou bien des sentences morales, que les louanges d'Iphigénie et d'Agamemnon.

Dans les sept pièces d'Æschyle que l'antiquité nous a léguées, le chœur, sans cesse mêlé à l'action, prenant part à tous les événemens, est l'âme de la tragédie entière. Ainsi s'est formé le lien de transition du genre ancien au genre moderne. Il faut même avouer que cette combinaison qui intéressait sans cesse le chœur à la tragédie, sauvait bien des invraisemblances qui se rencontrent dans les successeurs d'Æschyle, et surtout dans Euripide : qui ne trouverait absurde de voir Phèdre avouer son amour pour Hippolyte, ce fatal secret qui la tue, en présence d'une foule de femmes, rangées au fond du théâtre? On s'est récrié de tout temps sur cette invraisemblance, et l'on a accusé le chœur ; il fallait accuser Euripide. Et l'on verra, en lisant *les Perses* d'Æschyle, quel parti cet homme de génie savait tirer de ce chœur, en apparence si inutile. N'oublions pas d'ailleurs, afin de juger toujours sainement, quelle était l'idée du chœur, idée politique et nationale avant tout.

Aussi voyons dans quelles circonstances s'est développée toute la puissance du chœur. Du temps de la tragédie primitive, lorsqu'il existait seul encore, y eut-il jamais nation plus unie, plus enflammée du saint amour de la patrie, que les Grecs?

Lorsque le chœur de Phrynichus faisait fondre en larmes Athènes entière, n'était-ce pas Thémistocle qui le conduisait, et devant un patriotisme si ardent, devant un sentiment de nationalité si énergique, la flotte de Xercès n'allait-elle pas se disperser, et son armée innombrable s'anéantir? Et lorsque le vieux soldat de Salamine et de Platée vint régner à son tour sur le théâtre, n'était-ce pas ce sentiment, exalté par l'orgueil insultant de la victoire, qui faisait applaudir aux larmes et à l'humiliation du chœur *des Perses* d'Æschyle?

Lorsque Sophocle succéda à son rival déjà vieilli, les succès avaient produit leurs fruits. L'esprit public se relâchait, le patriotisme se perdait dans des idées gigantesques de domination et de grandeur; et, lorsque Euripide parut, déjà la triste guerre du Péloponnèse avait éclaté, et la nationalité et la liberté d'Athènes devaient rester ensevelies sous les ruines qu'elle avait causées.

Ce rapprochement seul suffit à l'histoire du chœur tragique.

Nous n'aurons pas besoin de prouver plus longuement le but politique de la tragédie athénienne. Nous avons déjà montré à quel point elle était nationale. Mais cette espèce d'égoïsme qui constitue la nationalité fait du pays une idole à laquelle tout doit être sacrifié. Aussi, fidèle à son mandat, la tragédie, née sur le sol athénien, n'eut-elle d'encens que pour Athènes, que pour ses héros, son gouvernement et ses dieux. Bien que, dans l'origine, la Grèce entière fût embrassée dans ce commun amour, et que les sujets de la tragédie fussent indifféremment puisés dans les annales des différens peuples de la confédération, plus tard, lorsque les rivalités, les guerres eurent divisé la Grèce, les Grecs eux-mêmes furent sacrifiées souvent à la vanité athénienne : Lacédémone, Thèbes sont humiliées à chaque pas dans les tragédies de Sophocle et d'Euripide, devant leur fière rivale. L'amour de la patrie porté au plus haut point d'exaltation chez Æschyle, se personnifie, se rapetisse davantage chez ses successeurs.

Mais la tragédie avait aussi son enseignement. Instituée pour élever et louer la patrie, elle devait pouvoir la réformer au besoin. Si quelques poètes louaient les lois, les mœurs, le gouvernement de la république, il était permis à d'autres de les blâmer, et souvent les applaudissemens étaient le prix d'un reproche fait avec art. Lorsque les mœurs antiques, célébrées par Æschyle, furent altérées; lorsque la grandeur de la patrie, dont Sophocle avait été le digne interprète, fut ébranlée, la philosophie monta sur le théâtre avec Euripide; elle voulut réformer les abus par la voix populaire de la tragédie. C'est ainsi que dans l'*Hippolyte*, dans l'*Andromaque*, dans l'*Hélène*, il attaqua et le gouvernement et les mœurs d'Athènes avec véhémence; et le peuple athénien, tout en refusant de suivre l'avis, tout en conservant cette corruption républicaine attaquée par Euripide, reconnut le droit du poète, applaudit à son patriotisme, mais ne se corrigea pas.

La tragédie était donc la poésie épique et religieuse popularisée, la poésie devenue l'expression du patriotisme et de la politique; nous allons la trouver dans Æschyle à son plus haut degré d'exaltation et de rudesse.

II.

ANALYSE ET TRADUCTION. — EUMÉNIDES.

De toutes les pièces du théâtre grec, il n'en est peut-être pas de plus bizarre que celle-ci. Nous sommes aujourd'hui si peu habitués à cette théologie matérielle des Grecs, à ces dieux qui marchent, agissent, parlent comme de simples mortels, se forment en tribunal, plaident et s'injurient comme des avocats, qu'on

ressent involontairement un sentiment d'étonnement et de dégoût en lisant cette étrange pièce.

Les commentateurs ont cherché à justifier de leur mieux Æschyle de cette composition, qui termine d'une si brusque manière cette dramatique histoire de la famille d'Agamemnon. « On ne doit pas trouver ridicule, disent-ils, une tragédie qui ne l'était certainement pas au gout du peuple le plus poli de l'univers [1]. » Nous concevons que les Athéniens aient applaudi à la représentation d'un jugement de l'Aréopage, présidé par Minerve, à l'apparition de Mercure, d'Apollon et des Euménides, qui chantent les louanges de leur patrie [2]. Mais il nous sera aussi permis de dire que partout, même à Athènes, cette pièce devait manquer d'action, de vérité, et qui pis est, d'intérêt.

Sans doute il y a des morceaux d'une rare énergie et d'une poésie brillante dans les chœurs des Furies, dans les plaintes d'Oreste, dans les imprécations de Clytemnestre; il devait y avoir aussi de beaux effets de décors et de mise en scène. Tout le monde sait qu'au moment ou les Furies se répandent en hurlant sur le théâtre, il y eut parmi les spectateurs, lors de la première représentation, des femmes qui ressentirent, avant terme, les douleurs de l'enfantement, et des enfans qui périrent d'effroi. Mais tout cela ne peut constituer le mérite d'une pièce; tout cela ne peut faire oublier l'ennui de l'interminable plaidoirie qui la remplit presque tout entière, et le ridicule de cette discussion entre Apollon et les Furies, sur le plus ou le moins de parenté du fils ou de la mère. Il n'y a rien qui mérite moins le nom de tragédie.

Nous n'avons pas besoin de prévenir qu'en ce moment nous ne jugeons cette pièce que comme œuvre théâtrale, en nous

[1] Brumoy. *Théâtre des Grecs*, vol. 3, p. 336.

[2] Il paraît cependant que le peuple goûta peu cette sorte de tragédie, puisqu'on prétend que c'est pour celle-ci qu'Æschyle manqua d'être lapidé comme impie.

arrêtant au point où l'art dramatique parvint depuis. Mais, si nous la considérions, au contraire, sous le point de vue allégorique, en nous reportant au temps où elle fut écrite, nous aurions a faire quelques réflexions sur la tendance religieuse du théâtre à cette époque ; réflexions qui demanderaient quelques développemens, et qui trouveront place plus tard dans le courant de cet ouvrage. On peut donner du poids à cette opinion qui ferait des Euménides une œuvre allégorique, en rappelant que le peuple Athénien crut qu'Æschyle avait dévoilé les mystères d'Eleusis, et voulut le déchirer dans sa rage fanatique. Pour nous, nous nous abstiendrons de prononcer ; expliquer un semblable drame serait tâche trop difficile ; car il n'est rien dans cette œuvre bizarre, qui puisse constituer une action dramatique.

Le lecteur s'en apercevra sans peine dans notre analyse.

LES EUMÉNIDES.

Oreste, poursuivi par les Euménides, est arrivé dans le temple de Delphes, pour se mettre sous la protection d'Apollon. Ces redoutables divinités l'ont suivi dans ce séjour sacré ; mais, cédant à l'influence du Dieu, elles se sont endormies autour de leur victime.

[1] Cependant la Pythie s'avance, et remplit les rites religieux ; elle invoque tour à tour les dieux et déesses qui président aux oracles. « Mais, que vois-je, dit-elle ; un homme dont les mains sont tachées de sang ! et autour de lui des femmes ou plutôt des Gorgones horribles ! leur corps hideux est noir ; leurs ronflemens épouvantent, leurs yeux féroces inspirent la terreur ! »

[1] Analyse et traduction du v. 1 au v. 64.

Tout à coup, Apollon paraît. Il amène Oreste sur le devant de la scène ; il lui conseille de profiter du sommeil des Furies pour fuir. « [2] Cours te jeter, lui dit-il, aux pieds de la statue de Minerve, et compte sur moi. »

Oreste lui obéit, et part sous la garde de Mercure.

La fuite de son meurtrier a éveillé Clytemnestre dans son tombeau. Son ombre s'élève lentement sur la scène, et adresse aux Furies ces reproches :

« [2] Eh quoi! vous dormez ! Et moi, abandonnée dans la foule des morts, objet de mépris et de haine, sous le poids de ce meurtre qui m'accable, j'erre honteusement au hasard !..... Est-ce là le prix du culte que je vous avais voué? Vous dormez, et le perfide s'échappe de vos liens comme un faon léger. Écoutez-moi, ô Divinités infernales! Écoutez-moi! C'est l'ombre de Clytemnestre qui vous appelle pendant votre sommeil ! »

On entend pour toute réponse les ronflemens du chœur des Euménides.

« Tu ronfles! Tu dors! reprend Clytemnestre avec colère. Ne vas-tu pas te lever? »

Les Euménides continuent à ronfler, et l'une d'elles s'écrie, en s'agitant dans son sommeil :

« Arrête! Arrête! Arrête!

— Que fais-tu? continue l'ombre de Clytemnestre. Lève-toi! lève-toi! c'est assez dormir! »

Les Furies s'éveillent enfin, et se répandent sur le théâtre en poussant des hurlemens terribles. Oreste leur est échappé!

Elles accusent Apollon, ce jeune dieu qui les a indignement trompées et endormies. Il paraît à leurs cris, et les chasse de son temple, dont elles souillent la pureté, et tous, ils se donnent rendez-vous au tribunal de Pallas.

[1] Analyse et traduction du v. 64 au v. 179.

[2] Εὕδοιτ' ἂν ὠή, etc. Traduction depuis le vers 94.

— J'y poursuivrai le meurtrier d'une mère, s'écrie l'Euménide.

— Et moi je serai son défenseur, dit Apollon. »

La scène change. On voit Oreste à Athènes, embrassant la statue de Minerve [1].

« [2] O puissante déesse, ô Minerve protège-moi ! C'est par l'ordre d'Apollon que je viens embrasser tes autels ; je me prosterne dans ton temple, aux pieds de ta statue, ô déesse ! que ta justice me protège ! »

[3] Mais déjà les Furies ont atteint leur proie ; elles l'entourent, elles déroulent autour de lui leurs danses infernales, et font retentir à ses oreilles leurs chants funèbres.

« O nuit profonde ! ô ma mère, écoute la voix de tes filles... Elles redisent pour leur sacrifice le chant frénétique et terrible, le chant qui brûle le cœur ! C'est l'hymne des Euménides qui enchaîne les âmes et dessèche les coupables.

— L'inexorable Destin nous a imposé une fonction terrible : de poursuivre sans relâche le meurtrier jusqu'à ce que la terre recouvre son cadavre : alors même, il ne sera pas délivré ! Pour ce sacrifice, redisons ce chant frénétique et terrible, ce chant qui brûle le cœur ; c'est l'hymne des Euménides, qui enchaîne les âmes et dessèche les coupables. »

Ces cris attirent Minerve dans son temple. Oreste se jette à ses pieds, et lui demande son secours ; les Euménides lui exposent son crime affreux. Minerve hésite, et ne veut pas décider seule une aussi grande cause ; elle annonce qu'elle va former un tribunal d'hommes purs et religieux qu'elle se contentera de présider. Ce tribunal sera établi pour le reste des temps [4].

[1] Ἄνασσ' Ἀθάνα, etc. Traduction littérale du v. 235 au v. 244.

[2] Analyse et traduction du v. 245 au v. 515.

[3] Ἐπὶ δὲ τῷ τεθυμένῳ, etc. Traduction littérale depuis le vers 329.

[4] L'Aréopage, dont Æschyle indique ici à tort la fondation, était beaucoup plus ancien. Ce tribunal reçut son nom du dieu Mars, qui y fut jugé le premier, dit Pausanias (*in Atticis*); Oreste le fut long-temps après, sous Démophon, roi d'Athènes (*Marbres d'Arondel*).

Les Euménides se plaignent en vain de cette décision. Le tribunal se forme ; le héraut sonne de la trompette pour recommander le silence, et Apollon se porte comme défenseur d'Oreste.

Il commence par déclarer que tout s'est fait par l'ordre de Jupiter.

« Quoi ! s'écrie l'Euménide, Jupiter aurait ordonné la mort d'une mère pour venger celle d'un homme !

— Peut-on comparer une femme perfide à un guerrier, à un roi qui tient son sceptre des Dieux !

— Qu'est-ce qu'un père ? reprend l'Euménide. Jupiter lui-même n'a-t-il pas enchaîné le sien ?

— Cela est vrai, répond Apollon ; mais il y a loin entre enchaîner un Dieu, et massacrer un homme. D'ailleurs, la naissance n'est due qu'au père, et non à la mère, simple dépositaire de l'enfant. Demandez à Minerve elle-même qui est née sans mère du cerveau de Jupiter. »

Le plaidoyer fini, les juges vont au scrutin, tandis qu'Apollon et les Euménides se disent des injures. Minerve, née sans mère, vote en faveur d'Oreste, innocent à ses yeux. Le nombre des suffrages est égal des deux parts, et Oreste est en conséquence déclaré absous.

Grande colère des Euménides ; mais Minerve les appaise en leur promettant un temple à Athènes. Après quelques difficultés, elles acceptent, et la tragédie est terminée.

III.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

Plus on étudie Æschyle, plus on s'aperçoit, je ne dirai pas de son ignorance de l'art dramatique ; mais de la physionomie

étrange de l'art à son époque. C'est la faute du temps, et non celle de l'homme. Les ressorts de pitié, de surprise, de terreur si habilement employés par ses successeurs, lui sont complètement étrangers. A peine l'Agamemnon et les Choéphores en présentent-elles quelques traces. Dans le reste de ses œuvres, il n'a, pour ainsi dire, que deux formes, le dithyrambe et l'allégorie religieuse des Euménides et des Prométhées que nous verrons plus tard, et l'épopée belliqueuse des *Sept Chefs devant Thèbes*, et des autres tragédies de ce genre que nous allons voir.

Nulle tragédie, plus que celle des *Sept Chefs*, n'offre la vive empreinte du génie martial d'Æschyle : « Mes pièces, disait-il quelquefois, ne sont que des reliefs des festins d'Homère. Et c'est à celle-ci surtout qu'on peut appliquer ce mot. Rien de plus homérique, en effet, que la description des chefs qui menacent Thèbes : on dirait un fragment détaché d'une nouvelle Iliade, bien plutôt que la scène importante d'une tragédie.

On reconnaît dans celle-ci, l'influence du drame héroïque à son berceau ; il n'était entre les mains de Thespis et de ses disciples qu'un tissu de récits entrecoupés de chants ; dans cette œuvre d'Æschyle nous retrouvons presque la forme de cette ancienne tragédie. L'action est nulle : des récits, des chants, des descriptions, du spectacle ; mais nulle intrigue, nul intérêt, nulle situation, une poésie admirable d'harmonie et de figures ; mais poésie épique, que sa noblesse et sa magnificence prive du naturel et de la vivacité que demande la scène. Les anciens appelaient cette pièce l'*Enfantement de Mars* [1], expression heureuse qui rend bien la couleur belliqueuse et fière du poëme ; mais, à coup sûr, c'est un enfantement épique plutôt que théâtral.

Cependant nous devons remarquer le talent d'Æschyle pour ce que l'on appelle vulgairement aujourd'hui la *mise en scène*, ce qui est aussi, comme nous l'avons déjà dit, un des plus grands

[1] Aristophanes, *in Ranis*, v. 1053. -- Plutarque, *in Symp*, lib. 7, cap. 10.

mérites du drame moderne. L'ouverture de cette pièce devait produire un effet immense. On voyait des femmes éperdues, des citoyens, des soldats, un roi donnant des ordres, enfin tout le tumulte d'une ville assiégée. Plus tard, les femmes qui embrassent en suppliantes les statues des dieux, tandis qu'on entend au loin le bruit du combat, et que le roi seul intrépide leur impose silence; et enfin ce beau cortége, cette pompe guerrière qui apporte sur la scène les cadavres du vainqueur et du vaincu baignés des larmes de leurs sœurs. Tout cela, représenté sur un théâtre immense, avec ce luxe de costumes et de décorations qu'Athènes savait mettre à ces fêtes nationales, devait offrir un spectacle attachant aux yeux ravis du peuple, assemblé. Au reste cette tragédie avait chez les anciens une haute réputation. Un auteur contemporain, le poète comique Aristophanes, introduisait dans une de ses pièces satyriques Æschyle se glorifiant d'avoir écrit les *Sept Chefs devant Thèbes*, et les Athéniens applaudissaient [1].

Æschyle avait composé quatre drames sur l'histoire d'OEdipe et de sa famille : *Laïus, le Sphinx, les Sept Chefs devant Thèbes*. Cette dernière est seule parvenue jusqu'à nous.

La scène était pleine de désordre et de tumulte. Des troupes de femmes effrayées par l'arrivée de l'ennemi, des citoyens, des soldats, remplissaient le théâtre. Le roi Étéocle, au milieu d'eux, les exhorte, les encourage. En même temps il donne ses ordres avec précision et fermeté. « Courez aux remparts! Montez sur le haut des tours! Tenez ferme devant les portes! »

A ce moment un soldat accourt. « [2] Puissant roi de Thèbes, Étéocle, je t'apporte des nouvelles certaines de l'armée ennemie. J'ai tout vu de mes yeux : sept chefs impitoyables ont égorgé un taureau sur un bouclier noir, et la main dans le sang de la vic-

[1] Aristophanes, *in Ranis*.

[2] Ἐτεόκλεες, φέριζε, etc. Traduction littérale jusqu'au vers 54.

time, tous ont juré par Mars, Bellone, et la Terreur affamée de carnage, de détruire Thèbes jusque dans ses fondemens ou de périr sous ses remparts. Les dons funèbres qui doivent rappeler leur souvenir aux auteurs de leurs jours, ils les ont portés sur le char d'Adraste, en versant des larmes; mais nulle parole de pitié n'est sortie de leur bouche. Leur cœur de fer ne respire que la guerre. On dirait des lions féroces qui s'animent au combat.

— [1] O Jupiter, s'écrie Étéocle, ô terre, ô dieux protecteurs! O puissante imprécation de mon père, n'abattez pas sous l'effort de ses ennemis conjurés, une ville grecque, une ville dévouée à votre culte et à vos autels! secourez-nous! »

Étéocle sort avec les soldats, et il ne reste sur le théâtre qu'une troupe timide de femmes éperdues qui remplissent l'air de leurs gémissemens; des lieux où elles sont placées, elles aperçoivent et suivent avec anxiété les mouvemens de l'armée ennemie.

« Des escadrons nombreux s'avancent, s'écrient-elles; ils obscurcissent les airs d'un nuage de poussière, et leurs cris perçans viennent jusqu'à nous. Hélas! hélas! ô dieux, ô déesses de l'Olympe! sauvez-nous! protégez-nous!

— Quel son frappe mes oreilles? N'est-ce pas celui des boucliers qui se heurtent? N'est-ce pas celui des piques et des javelots? ô Mars, ô dieux tutélaires! accourez à notre secours!

— Oh ciel! c'en est fait! les chars approchent. O vénérable Junon! entendez-vous les essieux crier sous le poids des guerriers? Quel sort les dieux ont-il réservé à notre patrie! Oh! un déluge de pierres tombe déjà sur nos tours! »

Et elles courent avec terreur çà et là sur le théâtre, se jetant aux pieds des autels, et embrassant les statues des dieux.

Etéocle reparaît et les réprimande avec colère. « Taisez-vous! s'écrie-t-il; entendez-vous mes ordres?

[1] Au. et traduction jusqu'au vers 375.

roulent des serpens enlacés. Il pousse des cris forcenés, enivré de la furie de Mars, roule des yeux égarés comme une bacchante..., l'épouvante marche devant lui.

— Hyperbius, dont la devise est Jupiter, saura vaincre celui dont Typhée est le symbole.

— Le cinquième guerrier a reçu pour poste la porte du Nord, auprès du tombeau d'Amphion. Il jure par la lance qu'il porte, et que son audace impie met au-dessus des dieux, qu'il renversera la ville de Cadmus, malgré Jupiter lui-même. Ainsi parle ce fier rejeton d'une nymphe des montagnes. Guerrier adolescent, un duvet naissant couvre à peine ses joues; mais son âme est cruelle, et son nom seul rappelle qu'il est le fils d'une vierge [1]; son règne est farouche, et il se présente devant nos murs en portant une devise insultante. La honte de notre patrie est gravée sur son bouclier d'airain. Nous y voyons clouée l'image effrayante du sphinx, ce monstre cruel, tenant entre ses griffes un des enfans de Cadmus. Il veut que cette image soit en butte aux traits nombreux des Thébains, dont il ne saurait pas devoir combattre faiblement Parthénopée l'arcadien! Il n'est pas venu de si loin pour se déshonorer. »

On lui oppose le frère d'Hyperbius.

« [2] Je te nommerai pour le sixième un homme sage et vaillant, devin habile, Amphiaraüs, placé devant la porte d'Homolois; il réprimande avec colère le violent Tydée, ce meurtrier impie, fauteur de troubles, fléau d'Argos, flambeau de furies, instrument de meurtre, conseil d'Adraste dans cette guerre funeste. Il attaque également ton frère; il va chercher jusque dans son nom un sujet de reproches [3], et lui adresse ces paroles sévères : « Certes, c'est une occasion bien agréable aux Immortels, et

[1] Le nom de Παρθενοπαῖος, Parthénopée, signifie littéralement fils d'une vierge.

[2] Ἕκτον λέγοιμ' ἄν, etc.

[3] Πολυνείκης, Polynice, signifie beaucoup de querelles.

digne d'être célébrée à jamais par la postérité, que de ravager, et ton pays natal, et les temples des dieux de tes pères, que de les livrer en proie à une armée étrangère ! malheureux ! ta vengeance pourra-t-elle essuyer les larmes de ta mère [1] ? Et ta patrie que le fer ennemi aura ravagée pour ta cause, comment t'obéira-t-elle ? Pour moi, le destin me l'a dit, je serai enseveli sur cette terre, sur cette terre ennemie où bientôt je vais périr. Combattons, j'espère au moins ne pas périr sans gloire. » Ainsi parle cet habile devin. J'ai vu la surface arrondie de son bouclier simple et toute d'airain ; on n'y remarque aucun insigne. Peu lui importe de paraître brave ; il se contente de l'être. Il fait une ample moisson de ces grandes pensées qui germent dans les profonds sillons de son âme.

Étéocle ne peut s'empêcher de joindre ses éloges à ceux de l'officier : « O destin, s'écrie-t-il, devais-tu associer un homme aussi vertueux à ces criminels !

— [2] Le septième des chefs, répond l'espion, celui qui marche contre la septième porte, je te le nommerai enfin : c'est ton frère. Quelles menaces, quelles imprécations terribles ne lance-t-il pas sur la malheureuse Thèbes ! Proférant d'exécrables souhaits, il voudrait pénétrer dans la ville, te combattre et mourir en t'arrachant la vie. Ou bien vivant encore tous deux, te punir par un exil honteux de l'exil qu'il a souffert. Voilà les discours que profère l'audacieux Polynice. Il invoque, il appelle à son aide les dieux de ses pères, les dieux juges de ce combat. Il porte représenté sur son large bouclier un double emblême. Un guerrier couvert d'armes dorées et brillantes est conduit par une femme qui s'avance avec majesté. On reconnaît la Justice à ces paroles qu'elle profère : « Je le rétablirai sur son trône ; il rentrera dans sa patrie et dans le palais de ses pères. »

[1] Je suis ici la leçon adoptée par Laporte-Dutheil : Μητρὸς δέ πηγὴν τις κατασβέσει δίκη ; ce passage a été généralement peu compris.

[2] Τὸν ἕβδομον δή, etc.

Étéocle reste un moment incertain. Il reste seul des chefs thébains pour combattre Polynice. Il croit qu'une fatalité irrésistible le pousse contre son frère, et il s'écrie :

« O haine inexorable des dieux ! ô race infortunée d'Œdipe! voilà l'effet des malédictions paternelles !.. Eh bien ! j'éprouverai moi-même ce que peuvent les armes de Polynice ; j'éprouverai cette devise gravée sur son bouclier, et nous verrons si la Justice elle-même le conduit par la main ! — Qu'on m'apporte mon épée, ma lance et mon bouclier ! »

C'est en vain que le chœur essaie de détourner Etéocle de ce projet impie. « Le ciel a proscrit la famille de Laïus, s'écrie-t-il, eh bien ! qu'elle périsse !

— Le sang que tu brûles de répandre est sacré pour toi !

— Plus de pitié ! Les imprécations de mon père ont séché les pleurs dans mes yeux. Elles me suivent partout ; et me disent : Venge-toi, et après, meurs !

— Quoi ! Verser le sang d'un frère ? Peux-tu le vouloir !

— Oui, je le demande aux dieux ! »

Et il sort impétueusement. Le chœur, resté seul, attend dans les angoisses de l'inquiétude, le résultat de ce combat funeste.

C'est un soldat qui vient l'annoncer. Thèbes est délivrée, mais Etéocle et Polynice sont morts. Ils se sont mutuellement égorgés.

Bientôt l'on voit arriver une troupe de soldats thébains portant les corps des deux rois ; Antigone, Ismène, leurs sœurs, les accompagnent. Elles gémissent et pleurent sur ces cadavres, dont le chœur contemple avec effroi les profondes blessures. Mais au moment où elles se disposent à les transporter à la sépulture royale, un héraut arrive, et défend au nom du sénat d'ensevelir Polynice. Antigone déclare qu'elle s'opposera à ce décret injuste. Une partie du chœur se range à ses côtés auprès du corps de Polynice, et l'autre emporte Etéocle. « Nous lui devons, s'écrient-elles, la vie, et la liberté.

IV.

LES SUPPLIANTES.

De toutes les pièces d'Æschyle, celle dont nous allons donner l'analyse est, sans contredit, la plus faible. Tout ses défauts s'y retrouvent, manque d'action, d'intérêt, de caractère; et ses grandes qualités de situations fortes, de vivacité, d'énergie, manquent aussi totalement. Le style même nous semble participer à la monotonie du sujet. Le chœur des Suppliantes chante quelques belles odes. Mais c'est une faible ressource pour soutenir toute une tragédie.

Il paraît étrange qu'Æschyle ayant choisi l'histoire des Danaïdes pour la mettre en théâtre, ait pris pour sujet de sa pièce un épisode aussi froid, aussi insignifiant que leur débarquement sur la terre d'Argos. Ce n'est pas ainsi qu'en aurait agi un poëte d'une époque plus moderne; mais nous devons nous reporter à l'état de l'art dramatique, lorsque Æschyle parut. Cette pièce est dans l'ancien style. Le chœur prédomine partout; il compose presqu'à lui seul le drame, dont il est le personnage principal. Mais, au milieu de toutes ces beautés dithyrambiques, le spectateur reste froid, et surtout le spectateur moderne, qui prend un fort médiocre intérêt aux antiquités grecques et à la généalogie d'Io ou de Danaüs.

Nous allons donner de cette tragédie une analyse rapide.

Danaüs et ses cinquante filles abordent sur les côtes de Grèce. Les Danaïdes, en débarquant, chantent un hymne, où elles implorent la protection des dieux et des hommes.

« [1] Nous arrivons des bouches du Nil, disent-elles, et des pays voisins de la Syrie. Si nous fuyons notre patrie, ce n'est pas que la justice de nos concitoyens nous ait chassées, souillées d'un meurtre affreux. — Mais c'est qu'issues du même sang qu'Ægyptus, nous avons refusé l'hymen incestueux qui devait nous unir à ses enfans. — O dieux de nos ancêtres, écoutez nos justes plaintes! ô terre étrangère! nous t'implorons; entends nos gémissemens! vois nos vêtemens déchirés, et ces bandeaux de supplians qui entourent nos têtes. »

Danaüs, leur père, interrompt leurs chants.

« [2] J'aperçois, dit-il, des nuages de poussière; j'entends le bruit des chars; je vois une foule de guerriers armés de piques, couverts de leurs boucliers. Placez-vous, mes filles, en suppliantes, au pied des statues des dieux; que vos paroles, que vos regards, que tout enfin respire en vous une chaste pudeur. »

En effet, une troupe de soldats se répand sur la scène; à leur tête est Pélasgus, roi d'Argos. Il interroge sévèrement les Danaïdes.

« O femmes! comment avez-vous osé, sans hérauts, sans conducteur, vous avancer sur cette terre? Qui êtes-vous? répondez.

— Nous sommes Argiennes d'origine; nous descendons d'Io. »

Pélasgus a peine à le croire. « Vous ressemblez plutôt, leur dit-il, à des Lybiennes qu'à des Argiennes. Ne seriez-vous pas des Indiennes vagabondes, ou des Amazones sauvages? — Donnez-moi des preuves de ce que vous avancez. »

Et les Danaïdes donnent leur généalogie. Pélasgus finit par y ajouter foi, et leur demande quel service il peut leur rendre.

« Ne nous abandonnez pas aux fils d'Ægyptus.

— Mais c'est m'exposer à une guerre cruelle!

— Si vous combattez pour la justice, la justice combattra

[1] Χθονα συγχορτον Συριᾳ, etc. An. et traduction du vers 5 au vers 180.

[2] Ὁρῶ κόνιν, etc. An. et traduction jusqu'au vers 524.

pour vous. — Nous avons couvert de rameaux supplians les autels ; mais si vous refusez d'exaucer nos prières, voyez-vous ces ceintures, ces bandeaux ?

— Eh bien ?

— Nous attacherons ainsi de nouvelles offrandes aux statues de vos dieux.

— Je ne vous comprends pas. Quelles offrandes ?

— Nous-mêmes ! vous nous verrez bientôt suspendues à ces autels ! »

Pélasgus, effrayé, hésite. — D'un côté, une guerre terrible, de l'autre des infortunes plus terribles encore. — Le peuple seul des Pélasges peut rendre un arrêt suprême, et sur l'avis du roi, Danaüs, prenant en main les rameaux des supplians, va le solliciter.

Les Danaïdes, restées seules, adressent à Jupiter, auteur de leur race, et dieu des supplians, une fervente prière.

« [1] Souverain des souverains de la terre, ô le plus heureux, ô le plus puissant des heureux et des puissans du ciel, Jupiter ! écoute, exauce nos vœux ! Envoie contre nos insolens ravisseurs ta redoutable colère ; que leur barque écrasée chavire, tandis que la nôtre ira surgir au port.

« Jette un regard de pitié sur les enfans de la divine Io, postérité célèbre de cette nymphe qui te fut autrefois si chère. — C'est d'elle et de toi que nous descendons. »

Bientôt leurs prières sont exaucées. Danaüs revient, comblé de joie. Les Pélasges, par leur décret, permettent aux Danaïdes d'habiter leur contrée, et leur assurent abri et protection. Un nouvel hymne atteste la reconnaissance des filles d'Io. Elles chantent déjà leur patrie adoptive, et peignent sa prospérité future.

Danaüs interrompt leurs chants ; car il aperçoit la flotte

[1] Ἄναξ ἀνάκτων, μακάρων, etc. An. et traduction depuis le vers 524.

d'Ægyptus. Il les conjure de ne rien craindre, et court avertir les Pélasges. Cependant ses filles gémissent et tremblent. Elles voient arriver les fils d'Ægyptus, et se réfugient tout éplorées dans les sanctuaires des dieux. « O Pélasges, s'écrient-elles, venez nous défendre ! accourez ! »

Mais un héraut paraît seul. Il cherche à les entraîner ; elles résistent.

« Vous me suivrez de gré ou de force ! leur dit-il.

— Ah ! nous sommes perdues !

— Il faut donc vous saisir, et vous traîner par les cheveux, puisque vous ne m'écoutez pas. »

Mais Danaüs et Pélasgus, à la tête d'une troupe nombreuse de soldats, arrivent enfin. Pélasgus réprimande et chasse honteusement le héraut. Celui-ci se retire en menaçant les Pélasges.

« Préparez-vous à la guerre ! s'écrie-t-il.

— Nous sommes prêts, répond Pélasgus. »

Les Danaïdes reconnaissantes tombent à ses genoux.

« Roi bienfaisant ! soyez à jamais heureux ! »

Pélasgus se retire, et la pièce finit par un chœur d'actions de grâces chanté par les Danaïdes.

V.

DE LA TRAGÉDIE CONTEMPORAINE ET CRITIQUE.

Jusque ici nous avons vu la tragédie ne représenter à l'admiration ou au blâme des hommes, que des faits déjà ensevelis dans la nuit des siècles anciens. Elle les remettait en mémoire, rappelait à la lumière et à la vie ces héros morts depuis tant

d'années, et les amenait sous les yeux du peuple pour retracer les événemens de leur existence passée. C'était là sa première et son habituelle mission.

Cependant la tragédie crut devoir, de temps à autre, saisir des traits de l'histoire contemporaine, et les porter sur le théâtre. On vit des personnages encore vivans monter sur la scène, et les spectateurs entendirent le récit d'événemens passés sous leurs yeux, et dont ils avaient pu être acteurs.

On conçoit dans quelle voie périlleuse la tragédie se trouvait alors engagée. Tout blâme pouvait être satyre, tout éloge pouvait dégénérer en flatterie. Ce genre de tragédie *critique* et *contemporaine* chemine sans cesse entre deux écueils, et il serait peut-être convenable de le proscrire. Le jugement de la tragédie doit être comme celui de l'histoire, calme et désintéressé; un jugement dicté par la passion n'a plus de valeur morale; et qui peut espérer de voir sans passion les événemens contemporains?

Il ne nous reste des Grecs qu'une seule tragédie de ce genre critique et contemporain. — Celle des Perses d'Æschyle. Déjà ce sujet avait été traité par Phrynichus. A peine l'armée de Xerxès était-elle détruite, que ce poète célébrait la victoire de ses concitoyens. Ce ne fut que huit ans plus tard, sous l'archonte Menon, qu'Æschyle donna sa tragédie.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions du genre en lui-même. Maintenant nous conviendrons que la pièce d'Æschyle présente des beautés d'un ordre supérieur. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus théâtral, de plus frappant que Xerxès, ce roi si puissant, paraissant tout à coup sur la scène, seul, fugitif, et ne rapportant de tous ses trésors et de son immense armée, qu'un carquois vide. Quelle gloire pour Athènes! Quelle adresse du poète d'avoir ainsi mis les louanges des vainqueurs dans la bouche des vaincus!

On peut cependant reprocher à Æschyle la présence trop prolongée du spectre de Darius. Une ombre ne peut rester si

long-temps sur la scène, et tenir de si longs discours sans détruire entièrement toute illusion, et tout l'effet de son apparition.

VI.

LES PERSES.

Lorsque la scène s'ouvrait, un chœur de vieillards rangés auprès de Darius semblait tenir une assemblée. L'un d'eux se levait, et leur adressait ce discours :

« [1] Sages gardiens de cet empire, dont la fidélité a reçu en dépôt le pouvoir et les trésors de la Perse, pendant que Xerxès, le puissant fils de Darius, va porter la guerre sur la terre des Grecs, quel sera le sort de ce monarque, et de l'armée nombreuse qu'il entraîne à sa suite. De fâcheux présages me troublent et m'agitent; les forces de l'Asie ont abandonné ses rivages. En vain nos provinces désertes soupirent après le retour de leurs jeunes guerriers. En vain chaque jour nous attendons des nouvelles de l'armée, — nul messager n'arrive. Cependant les murs de Cissie et d'Ecbatane sont dépeuplés!..... La Perse entière rappelle ses enfans.

— [2] L'armée royale, répond le chœur, cette armée destructrice de cités puissantes, est déjà sur le rivage ennemi : ses vais-

[1] Τάδε μὲν Περσῶν, etc. Quelques éditions mettent ce chœur en dialogue. Cette forme prête plus à l'intérêt de la scène. L'édition de Weizelius réunit tout en un seul chant, ce qui est peut-être plus conforme à l'esprit général du théâtre grec.

[2] Πεπέρακεν μέν, etc.

seaux, traversant le détroit, ont enchaîné la mer sous une route flottante, imposée aux flots orageux.

— Le maître belliqueux de la populeuse Asie, reprend le Coryphée avec enthousiasme, entraîne dans tout l'univers la race divine des Perses, à la fois sur terre par ses soldats, sur mer par ses vaisseaux. Il se confie à la vaillance de ses capitaines, ce descendant égal aux dieux du fils divin de Danaë [1]. »

Mais bientôt une nouvelle pensée de doute et de terreur vient se mêler à ses chants; la Perse est dépeuplée, et la fortune est infidèle.

Tout à coup les vieillards se lèvent et se prosternent.—Ils ont vu arriver la reine Atossa, la mère de Xerxès.

« O puissante reine des Perses [2], s'écrient les vieillards à genoux, vénérable épouse de Darius, et mère de Xerxès, épouse d'un dieu et mère d'un dieu! salut! »

Mais ces hommages ne peuvent dissiper la profonde tristesse d'Atossa. Elle est venue chercher auprès de ces sages vieillards du repos et des conseils, car de funestes pressentimens l'agitent, un songe affreux cause sa terreur.

« [3] Il m'a semblé voir, leur dit-elle, deux femmes; l'une était couverte de vêtemens grecs. Leur haute stature, leur beauté majestueuse les distinguaient des femmes d'aujourd'hui, elles paraissaient sœurs. Le sort avait donné en partage, à celle-ci la Perse, à l'autre la Grèce. Tout à coup, ainsi qu'il me semblait le voir, une querelle s'éleva entre elles, mon fils cherche à calmer leur colère; il les attache à son char, et pose le joug sur leurs

[1] *Persée :* car c'est ainsi que j'entends Χρυσόγονε γενεᾶς. On sait que la tradition faisait descendre les *Perses* de ce *fils de l'Or*. Je crois avoir saisi le sens de cette phrase obscure, que beaucoup de traducteurs n'avaient pas comprise.

[2] Ω Βαθυξώνων ἄνασσα, etc. v. 155.

[3] Ἐ δόξατην μοί δύο, etc. v. 181.

épaules. L'une, docile au frein, semblait s'énorgueillir du poids de son maître; mais l'autre, secouant ses liens, a tourné contre le char ses mains furieuses, a rompu les rênes et brisé le joug; Xerxès renversé, tombe dans la poussière. J'ai cru voir Darius venir à son secours; il avait pitié de son fils. Mais Xerxès, rempli de honte et de douleur, déchire ses vêtemens. »

Les vieillards cherchent à rassurer cette mère désolée. Elle les interroge sur ce peuple, sur cette Athènes que son fils attaque.

« S'il était maître d'Athènes, répondent les vieillards, il le serait bientôt de la Grèce entière.

— Les Athéniens ont-ils des armées nombreuses?

— Ils ont ces mêmes soldats qui déjà nous ont vaincus. — Mais, continue le vieillard, bientôt, ô reine, tu sauras le sort de ton fils. Je vois un messager qui s'avance à grands pas.

— [1] O villes de l'Asie, s'écrie cet envoyé, ô puissant empire de la Perse! un seul coup renverse ta fortune, anéantit ta prospérité. Tout est perdu!... ô reine, ô vieillards! Il n'y a plus d'armée!

— O revers terrible! ô revers inattendu! hélas! hélas! Perses! remplissons ces lieux de cris lugubres.

— Salamine! reprend l'envoyé, nom funeste à nos concitoyens; ô ville d'Athènes, je ne puis penser à toi sans gémir!

— Athènes, ô ville terrible! répètent les vieillards; que son souvenir sera cruel à nos familles! que de femmes de Perse lui redemanderont leurs époux; que d'orphelins lui redemanderont leurs pères!

— Et mon fils? s'écrie la reine.

— Notre souverain vit encore, répond l'envoyé; Xerxès voit la clarté du jour. »

Alors, il raconte tous les détails du combat.

[1] Ὦ γῆς ἁπάσης, etc. v. 249.

« [1] O reine, dit-il, un mauvais génie, une divinité fatale semble avoir précipité le moment de l'attaque. Un soldat de l'armée athénienne vint dire à ton fils Xerxès, qu'aussitôt que les ombres de la nuit couvriraient la terre, les Grecs, loin d'attendre le combat, fuiraient en secret chacun de leur côté, pour échapper à une mort certaine. A peine a-t-il entendu ces paroles, que, ne soupçonnant ni la ruse de ce Grec, ni le courroux des dieux, Xerxès donne ses ordres à tous ses capitaines : « Aussitôt que les rayons du soleil auront disparu derrière l'horizon, et que la nuit descendra du ciel, que trois rangs de vaisseaux ferment toutes les issues, que le reste de la flotte investisse de toutes parts l'île d'Ajax. » Il devait nous en coûter la vie, si les Grecs échappaient au trépas, si leur fuite pouvait trouver une seule retraite. C'est ainsi que le roi l'avait décidé. Il ne savait pas l'avenir que lui réservaient les dieux. Dans le plus grand ordre, avec la plus grande sécurité, les soldats prirent leur repas, et chaque pilote prépara tout sur son agile vaisseau. Lorsque la lumière du soleil disparut, et que la nuit fut venue, chaque chef de rame, chaque guerrier se rendit à son poste, chaque rang de vaisseaux appelait après lui le rang qui le suivait. Ils naviguent ainsi, chacun dans l'ordre qui lui est assigné, et pendant toute la nuit les capitaines des navires disposent l'armée navale. Cependant la nuit s'avance, et la flotte des Grecs ne songe pas à la fuite. Et lorsque la brillante aurore répandit sa douce lumière sur la terre, un cri perçant et cadencé s'élève de l'armée des Grecs, et l'écho des rochers de l'île nous le renvoie plus terrible encore. La terreur s'empare des Perses, trompés dans leur attente. Car ce n'était pas pour fuir que les Grecs poussaient ce majestueux cri de guerre; ils le poussaient en marchant audacieusement au combat. Le son de la trompette vient encore enflammer leur ardeur. L'onde gémit et blanchit sous les coups redoublés de leurs rames ; bientôt nous pouvons

[1] Ἦρξεν μέν, ὦ δέσποινα, etc. 352-431. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

apercevoir toute leur armée. L'aile droite se met la première en marche dans le plus bel ordre ; la flotte tout entière suit, et déjà nous pouvions entendre ce cri de toutes parts : « Allez, enfans de la Grèce, allez ! délivrez votre patrie, délivrez vos enfans, vos femmes, les temples des dieux de la patrie, les tombeaux de vos ancêtres : c'est pour eux que vous combattez aujourd'hui. » Alors, de nos rangs, le cri perçant des Perses leur répond : il n'y avait plus de temps à perdre, et les proues d'airain des navires vont se heurter. Un vaisseau grec commence l'attaque, et brise le couronnement d'une galère phénicienne. Alors chaque vaisseau se précipite sur le vaisseau opposé. D'abord, la flotte persane soutient le choc avec vigueur ; mais nos vaisseaux, trop nombreux, sont entassés dans le détroit ; ils ne peuvent mutuellement se porter secours ; au contraire, ils se heurtent entr'eux de leurs éperons d'airain ; les rames se brisent. Les Grecs conservent leurs rangs, nous entourent, nous accablent de tous côtés ; nos vaisseaux renversés sont coulés à fond. La mer disparaît sous les débris des naufrages, et sous les cadavres. Les morts couvrent les rivages et les écueils. Chaque navire de la flotte des Perses prend la fuite en désordre. Les Grecs les poursuivent, les frappent, les écrasent avec des fragmens de rames, des débris de bancs, comme des thons et de timides poissons pris au filet. D'affreux gémissemens retentissent sur les flots. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Non, je ne pourrais, ô reine, te raconter tous ces malheurs, quand même je parlerais dix jours entiers. Apprends seulement que jamais un seul jour n'a vu périr autant de guerriers.

— O reine malheureuse ! s'écrie Atossa ; ô plus malheureuse armée ! O songes ! ô apparitions nocturnes, présages trop certains de tant de désastres ! O mes amis, offrons un sacrifice à la terre, aux dieux du ciel, aux dieux des enfers ! nos maux ne sont peut-être pas encore sans remède ! »

Elle s'éloigne un moment, mais reparaît bientôt, apportant les apprêts du sacrifice. Pendant qu'il s'accomplit, pendant

qu'elle répand les libations sacrées, le chœur chante un hymne d'invocation.

« [1] O vous, toutes divinités souterraines! ô terre! ô Mercure! souverain des mânes, laissez reparaître à la lumière l'âme de Darius!

— O mon roi, ô mon maître! montre-toi! parais sur le faîte de ce monument funéraire dans tout l'appareil de ta gloire, faisant briller les lames d'or de ta tiare royale! Parais, ô Darius, père de ton peuple, ô Darius!

« O roi, père de Xerxès, apprends ses malheurs et les nôtres! Les enfers nous enveloppent de leur nuit fatale; notre jeunesse est tombée sous la faux du trépas. O Darius! père de ton peuple! ô Darius! »

Tout à coup, émue par ces touchantes invocations, l'ombre de Darius sort de son cercueil. Les vieillards, effrayés, se prosternent.

« Quel nouveau revers accable donc les Perses, demande-t-elle, pour que vos pleurs me tirent du tombeau? »

Atossa lui raconte et l'entreprise et les malheurs de Xerxès. « O notre ancien maître! s'écrie le chœur; quel conseil donnerez-vous à votre peuple abattu par l'infortune?

— De ne plus faire la guerre aux Grecs, répond Darius, quand même vous auriez une armée plus nombreuse encore que la première. Celle même que Xerxès a laissée en Europe n'en sortira pas. Les dieux vengeront leurs temples incendiés, leurs autels abattus, leurs statues profanées, et traînées dans la fange. Le châtiment égalera le crime... Témoins de la vengeance des dieux, souvénez-vous à jamais de la Grèce et d'Athènes! »

Après ces mots, Darius disparaît, et laisse le chœur plongé dans une méditation profonde.

[1] Ἀλλὰ χθόνιοι δαίμονες, etc. 628.

L'arrivée du malheureux Xerxès l'en tire bientôt. Il est seul, les vêtemens déchirés, un carquois vide sur ses épaules.

« Infortuné que je suis! s'écrie-t-il. — O fortune cruelle, comment survivre à tant de honte!

— Prince infortuné, répond le chœur, la Perse, gémissante, te redemande ses enfans, multitude innombrable dont tu as peuplé les enfers!

— Ah! je suis la seule cause de tant de revers! »

Les vieillards lui nomment et lui redemandent un à un les capitaines qui l'avaient suivi, et Xerxès, accablé de douleur, ne peut que répondre à chaque fois : « Ils ont péri!

— Quoi! s'écrient-ils enfin, tout est donc anéanti!

— Vous voyez ce qui me reste.... ce carquois.... ce carquois où étaient mes flèches!

— C'est là tout ce que tu rapportes de ce prodigieux armement?

— Soldats, armes, bagages, trésors.... tout le reste a disparu!

— O honte, ô douleur!

— Pleurez avec moi, pleurez! et retirez-vous dans vos demeures.

— O Perse, ô malheureuse Perse!

— Hélas! O mon armée, ô mes vaisseaux!

— O honte, ô défaite! Prince, nous gémissons avec toi. »

Avant de passer à l'examen de la tragédie religieuse, genre où la muse tragique se montra toujours fidèle à sa primitive origine, et dont le seul Æschyle nous donne un modèle dans toute sa pureté, nous allons épuiser tout ce qui nous reste à dire sur les tragédies historiques et politiques du père du théâtre grec.

Les six pièces que nous venons de faire passer sous les yeux du lecteur sont les seules qui soient parvenues jusqu'à nous, et

encore ne nous sont-elles parvenues que mutilées par la main du temps. Nous avons signalé en plusieurs endroits les lacunes que présentaient les manuscrits. Il en est d'autres encore, trop peu importantes pour que nous ayons cru devoir y arrêter l'attention du lecteur, et qui se rencontrent dans les Euménides, les Suppliantes, etc.

Indépendamment de ces six tragédies, on a conservé, des autres œuvres du poète, quelques vers et souvent même quelques mots, que l'on peut voir rassemblés dans l'édition de Thomas Stanley.

Parmi ces fragmens, tous en général fort exigus, et dont on aurait peine à saisir souvent le véritable sens, les plus étendus appartiennent aux tragédies de l'Ætna, pièce composée par Æschyle en l'honneur d'Hiéron de Sicile, pour l'inauguration d'une ville que ce prince venait de fonder sous ce nom; à celle des Danaïdes, sujet différent de celui des Suppliantes, à celles des Epigones, de Niobé, et de Philoctète, sujet où le premier tragique luttait avec un des chefs-d'œuvre de Sophocle, et dont la perte nous prive d'un intéressant parallèle entre ces deux grands génies, etc., etc.; puis quelques vers qu'on ne sait à quel titre attribuer, et que Stanley a compris sous le titre d'*Incerta*.

Nous avons dit au commencement de ces Études sur Æschyle, qu'il avait, sur la fin de ses jours, composé des élégies. On a conservé cinq vers, que l'on pense appartenir à l'une de ces poésies. Quatre de ces vers se suivent et forment un sens. Voici ce seul échantillon du génie dithyrambique du père de la tragédie:

« La noire Parque a moissonné ces vaillans guerriers qui délivrèrent leur patrie; mais elle est toujours vivante, la gloire de ces morts généreux, dont la poussière d'Ossa recouvre les cadavres. »

Jusque dans cet imperceptible fragment, on retrouve l'inspiration sublime, l'élan patriotique et généreux du poète dévoué, qui ne chantait la gloire de sa patrie qu'après avoir combattu pour sa liberté. Cela seul suffirait pour rendre évidente à mes

yeux l'authenticité de ce fragment. C'est Æschyle tout entier, en ces quatre vers, Æschyle bouillant d'enthousiasme guerrier, et dont l'âme belliqueuse s'émeut et s'enflamme au bruit des armes. Rien de plus beau pour lui que de combattre et de vaincre pour sa patrie ; à ses yeux cette gloire est seule impérissable. En lisant ces vers, on reconnaît le poète qui ne croyait devoir inscrire sur son tombeau comme titre à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité que les combats de Marathon et de Salamine.

Certes, on ne peut que regretter la perte de ces élégies ; c'eût été sans doute un beau fleuron de plus à ajouter à la couronne lyrique de la Grèce, et un titre de plus à la gloire d'Æschyle. On y aurait vu se développer, libre de toute entrave de la scène, le génie indépendant du poète, et on eût pu applaudir jusqu'à ses écarts.

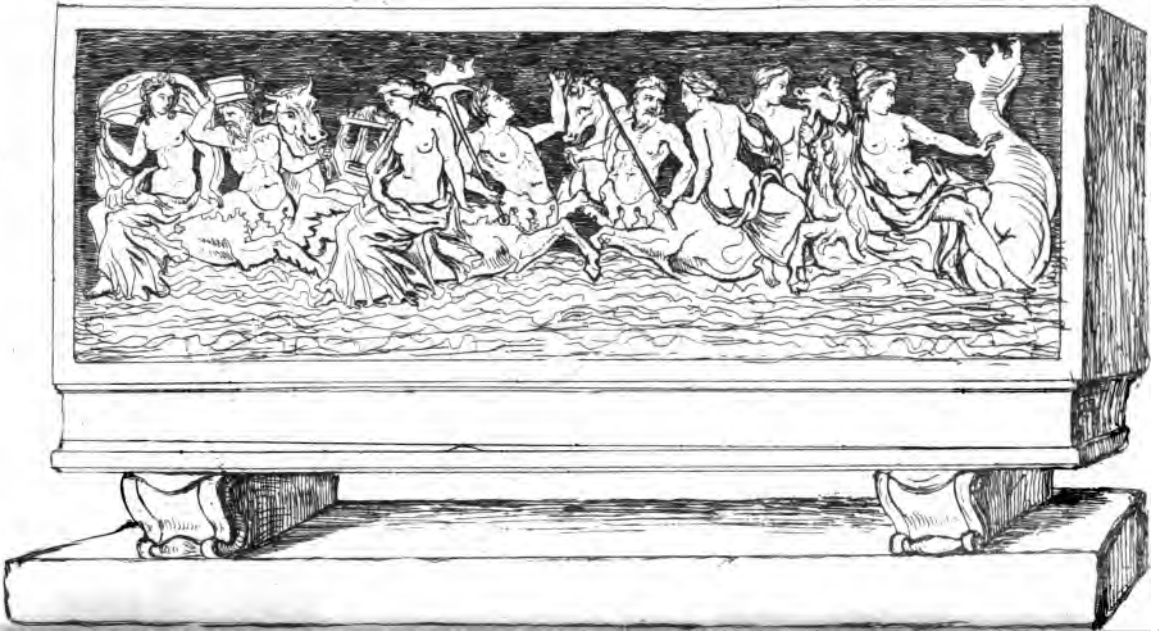
Maintenant nous allons envisager le talent d'Æschyle sous une autre face. Nous allons assister au développement religieux de la tragédie grecque.

Explication de la planche.

Fig. 1. Portrait d'Æschyle.
Fig. 2. Un masque théâtral tiré de la Melpomène antique.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



ÆSCHYLE.

TROISIÈME PARTIE.

I. De la tragédie allégorique et de son but religieux.
II. Analyse et traduction de Prométhée.

I.

DE LA TRAGÉDIE ALLÉGORIQUE ET DE SON BUT RELIGIEUX.

Il se présente dans l'histoire poétique de tous les peuples une coïncidence singulière. Tous les commencemens de l'art dramatique, ont été puisés aux sources religieuses. Le berceau du théâtre est toujours sur l'autel.

Nous avons assez insisté sur l'origine de la tragédie en Grèce, pour que nous n'ayons plus besoin de développer longuement cette idée. Pour notre théâtre moderne, le seul théâtre national que nous ayons eu, il naquit dans le giron de l'Église, et grandit sous la bannière sacrée; nos anciens mys-

tères en font foi [1]. Et si nous abandonnons notre poésie européenne, pour aller fouiller l'antiquité de la poésie asiatique, cette seconde source de l'intelligence humaine, nous trouvons encore en Orient le théâtre appuyé sur la religion recevoir d'elle la naissance, et lui donner de l'éclat à son tour [2].

Cette étonnante concordance doit avoir sa cause dans l'essence même de la poésie dramatique. Elle est en effet essentiellement religieuse. Aujourd'hui que le théâtre, devenu entièrement profane, est en butte à l'anathème de l'Église, une semblable assertion peut paraître bizarre; il semble étrange d'associer, même en pensée, les mystères de la religion avec les intrigues des coulisses. Mais en se reportant aux temps anciens, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le théâtre fut aussi bien une institution religieuse qu'une institution politique et nationale, ainsi que nous l'avons déjà vu; et le théâtre, en paraissant se perfectionner, en abandonnant l'allégorie

[1] On peut en juger facilement par les titres seuls de quelques-uns des *mystères* représentés à la grande édification des fidèles dans le commencement du XIVe siècle : l'*Assomption de la glorieuse vierge Marie*, mystère à trente-huit personnages; le *Mystère de la sainte Hostie*, à vingt-six personnages; le *Mystère de monseigneur saint Pierre et de monseigneur saint Paul*, à cent personnages, etc., etc.

[2] Je ne puis m'empêcher de consigner ici quelques détails curieux sur le théâtre primitif de l'Inde; cette contrée mère de la civilisation orientale. C'est durant le *Ram-Iatra*, fête annuelle célébrée en l'honneur du dieu Rama, comme autrefois en Grèce aux fêtes de Bacchus, que l'on voit des représentations théâtrales qui ont servi de modèles aux ouvrages plus réguliers que l'on a faits par la suite. Ces représentations, qui roulent presque toutes sur les exploits de Rama, et sur la victoire que ce dieu bienfaisant remporta sur Rawham, le principe du mal, sont mêlées de chants et de récits exactement comme les tragédies grecques. Ceux des Indiens qui paraissent avoir conservé les traditions les plus anciennes, puisque leurs livres sacrés sont écrits en langue balie, considérée comme antérieure au samscrit par quelques savans, les Burmans, ont, de temps immémorial, consigné les mystères de Rama dans des drames scéniques qu'on exécute encore en public le jour de la fête de ce dieu (*Holwel, Interesting historical Events*, chap. 7. — Recherches asiatiques (*Asiatic Researches*), vol. VI, p. 301), etc., etc.

mystique, pour traiter des sujets de la vie humaine, dévia réellement de son principe, et renia sa vocation.

En traitant de la poésie sacrée et de la poésie primitive, telle qu'elle fut personnifiée dans Orphée, nous avons montré que cette poésie était restée ensevelie dans les antres de l'initiation, qu'elle n'était comprise que par un petit nombre de fidèles auxquels l'hiérophante confiait cette parole de vie. Ce n'était pas en demeurant ainsi cachée dans l'ombre et le silence, loin de tous les yeux qu'elle pouvait porter ses fruits; il fallait répandre parmi le vulgaire les vérités qu'elle avait enveloppées sous le voile de l'allégorie; mais il fallait en même temps les entourer d'un éclat assez grand pour éblouir le peuple, pour le captiver par l'admiration du spectacle, et enchaîner sa raison par l'émotion des sens. — C'est dans ce double but que la tragédie fut inventée.

Elle sortit donc du sanctuaire des temples; elle mit au jour les trésors de poésie, d'allégorie, et d'enseignement, qu'ils recélaient. Ce fut la religion mise en action; ce furent les mystères de l'initiation mis à la portée de tout le monde. Pour se faire comprendre du peuple, les dieux se firent peuple; ils vinrent agir et parler sur le théâtre pour être vus et entendus. De cette profanation des mystères orphiques naquit le théâtre grec, comme le théâtre moderne naquit chez nous de la profanation des mystères chrétiens. Ainsi le théâtre avait une mission religieuse à remplir, et il la remplit trop bien peut-être. Il devait enseigner à tous un culte allégorique et le mettre à la portée de toutes les intelligences; il le popularisa en effet, mais le matérialisa en même temps. L'intelligence grossière du vulgaire, habituée désormais à voir des hommes représenter les dieux, se figura à son tour les dieux comme des hommes; mais en les entourant, il est vrai, de ce prestige de majesté, de gloire et de puissance, dont la magnificence théâtrale lui donnait une idée. Elle ne put plus désormais séparer la pensée allégorique du voile dont on l'avait entourée pour la lui faire comprendre. On avait voulu rendre la foule reli-

gieuse; on la rendit superstitieuse et matérialiste. — Le but avait été atteint et dépassé en même temps.

La tragédie fut donc l'enseignement religieux populaire, comme elle fut l'enseignement politique. Le théâtre fut chez les Grecs ce qu'il devait être partout, s'il était fidèle à sa mission : l'école du patriotisme, du gouvernement et de la religion.

Cette mission fut surtout remplie par Æschyle. Nous l'avons déjà vu poète national par excellence. C'est lui aussi qui nous fournira l'exemple le plus frappant du drame religieux.

Il en avait sans doute composé un grand nombre; on le devine sans peine en parcourant les titres de pièces qui nous ont été transmis. Il ne nous en reste aujourd'hui qu'une seule : c'est la seconde des trois qu'il composa sur Prométhée, et qui contenaient la vie entière de ce demi-dieu, son vol, ses liens et sa délivrance.

Nous n'essaierons pas de pénétrer quel pouvait être le sens mystique de cette pièce; nous n'essaierons pas davantage de comprendre et d'expliquer comment elle a pu être représentée. On n'y voit paraître que des personnages allégoriques; la scène se passe plutôt dans l'air que sur terre, et si la description qu'en fait le poète lui-même était exacte, on devait voir sur le théâtre la terre trembler, des nuages de poussière s'élever dans l'air, et la foudre étinceler sur un ciel ténébreux. De semblables effets de théâtre annonceraient un mécanisme bien compliqué pour l'enfance de l'art.

Il est des divinités que l'habitude de voir représentées nous a rendues familières, et dont la figure s'est. pour ainsi dire, humanisée; mais il n'en est pas de même dans le Prométhée d'Æschyle; ses êtres allégoriques qui paraissent sur la scène appartiennent à l'imagination du poète, ou sont représentés avec des attributs étranges, qui choquent toutes les traditions reçues, et révoltent notre imagination.

Le chœur de Prométhée est composé de nymphes de l'Océan, qui viennent sur un char ailé. Comment les nymphes de l'O-

céan étaient-elles représentées sur un char, et un char ailé? comment surtout les représentait-on à demi-nues, *sans chaussure*[1], sur le théâtre d'Athènes, où régnait la plus scrupuleuse décence, et d'où les femmes même avaient été bannies si longtemps?

L'Océan vient visiter Prométhée. Comment Æschyle avait-il figuré l'Océan? comment surtout le figura-t-il monté *sur un quadrupède léger qui secoue impatiemment ses ailes*, ainsi que nous le lisons dans la pièce? et enfin quel pouvait être ce quadrupède?

Æschyle introduit ensuite Io, cette fille d'Inachus, que Jupiter changea en génisse pour la dérober aux regards jaloux de Junon. M. Dacier, un des anciens commentateurs les plus érudits, et dont le nom seul fait autorité, assure qu'elle paraisssait sur le théâtre sous la figure réelle d'une génisse [2]. En vérité, j'ai peine à le croire; il me semble que les Athéniens eussent trouvé très extraordinaire de voir cet animal figurer sur la scène, et de l'entendre parler.

Enfin, Vulcain n'est que le satellite de deux êtres allégoriques, la Force et la Violence. Comment représenter aux yeux la Force et la Violence?

Nous n'essaierons pas de résoudre ces questions, et nous ne prolongerons pas davantage cette discussion. Peu importe d'ailleurs aujourd'hui de comprendre ces détails de mise en scène. Nous n'y avons arrêté un moment nos lecteurs que pour leur donner une idée des difficultés qu'on rencontre dans l'intelligence de ces œuvres allégoriques de la mythologie grec-

[1] Ἀπέδιλος

[2] D'autres commentateurs pensent que de la figure de génisse Io n'avait que les cornes. Cette opinion paraîtrait peut-être plus vraisemblable. Les Nymphes disent expressément qu'Io avait des cornes au front, Βούκερω παρθένου mais cette expression signifiant littéralement *jeune vierge qui a des cornes de bœuf*, indique suffisamment que la métamorphose n'était pas complète.

que. Il nous suffira de leur faire remarquer toute la profondeur de ce caractère de Prométhée, cette inexorable énergie du demi-dieu qui, cloué vif sur un rocher, insulte encore et brave son tyran. Remarquons de plus ces invectives répétées contre Jupiter, le chef de la théologie païenne, peint dans cette pièce sous les plus sombres couleurs, comme un despote impitoyable, comme un usurpateur qui a détrôné des divinités plus anciennes que lui, et dont le sceptre sera brisé un jour par l'ordre du Destin, ce Destin supérieur à tout et dont Prométhée est le confident et l'interprète. On sent dans tout cela les traditions et les dogmes d'un culte différent du culte vulgaire : c'est la voix de l'initié qui s'enveloppe d'allégorie pour se faire entendre du peuple qui l'écoute. Certes, ici plus encore que dans les Euménides, Æschyle avait révélé les mystères.

II.

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

La scène devait présenter aux yeux du spectateur une solitude affreuse, sommet d'une montagne escarpée. Quatre divinités s'y trouvaient rassemblées, la Force et la Violence, Vulcain et le malheureux Prométhée.

Nous voici arrivés aux extrémités de la terre, s'écrie la Force[1] dans les rochers de la Scythie, dans un impénétrable désert. Vulcain! c'est à toi d'exécuter les ordres que t'a

[1] Χθονὸς μὲν εἰς τηλουρὸν etc. Traduction jusqu'au vers 6. An. et trad. au vers 87. Nous ferons observer ici qu'en grec, la Force, Κράτος est un personnage masculin.

donnés ton père; et d'enchaîner sur ces rochers aigus, avec des liens de diamant, Prométhée, ce hardi protecteur des hommes.

Vulcain, saisi de pitié, ne peut se résoudre à remplir son cruel ministère, il faut pour l'y contraindre que la Force ait recours aux menaces.

— Qu'attends-tu? ne crains-tu pas que Jupiter ne s'aperçoive de ta lenteur?

Il cède en gémisssant, et tout en demandant pardon à sa victime muette et résignée, en maudissant son art; il exécute les ordres impitoyables du dieu suprême qu'il représente comme un tyran farouche.

— Fais passer ses mains dans ces anneaux, lui crie la Force, attache-les au rocher; frappe, frappe encore... enfonce au milieu de sa poitrine, enfonce ce coin aigu de diamant.

— O malheureux Prométhée, s'écrie Vulcain, je gémis de tes tourmens!

— Quoi! tu le plains! tu plains un ennemi de Jupiter! crains de devenir à plaindre à ton tour.

— Ne vois-tu donc pas le spectacle affreux de ses souffrances?

— Je vois un supplice mérité. Continue, enchaîne-lui les jambes et les pieds; que les fers pénètrent jusque dans les chairs.

— C'en est fait! dit Vulcain.

— Maintenant, continue la Force avec ironie, insulte les dieux, ô Prométhée! fais-leur des larcins pour enrichir la faible race des mortels. Qu'ils viennent donc aujourd'hui te délivrer de tes souffrances!

Les divinités disparaissent, et Prométhée reste seul. Alors, pour la première fois, il élève la voix.

« [1] O voûtes de l'Éther! vents rapides, sources saintes des fleuves, flots innombrables des mers, terre féconde, soleil dont la course embrasse l'univers, je vous invoque! regardez-moi, voyez quels tourmens les dieux font souffrir à un dieu! voyez quels tourmens affreux j'endure, tourmens qu'une longue suite de siècles ne pourra terminer; voilà l'arrêt, l'arrêt atroce que le jeune souverain de l'Olympe a porté contre moi!

Je ne puis taire la cause de mes disgraces, et je crains de la révéler. C'est à ma libéralité pour les mortels que je dois mes souffrances. J'ai dérobé en leur faveur le feu céleste, ce feu, source de tous les arts, source d'abondance et de bonheur! voilà mon crime. »

Tout à coup il interrompt ses plaintes; il entend des sons harmonieux, il sent de doux parfums... Ce sont les nymphes de l'Océan qui viennent le visiter, à demi-nues et portées sur un char ailé. Elles s'arrêtent dans les nuages pour converser avec lui, et gémir sur ses douleurs.

Mais Prométhée conserve toute la fierté de son inflexible caractère; il brave et menace encore Jupiter, dont la puissance tyrannique l'écrase. — Un jour ce monarque si fier aura besoin de moi; mais ni ses flatteries ni ses menaces ne m'arracheront mon secret.

Compatissant à ses malheurs, et admirant sa fermeté, les nymphes descendent des nuages, et viennent se grouper autour de lui; bientôt l'Océan lui-même se rend sur le sommet de la montagne, il monte un monstre ailé, et s'arrête dans les airs.

Il vient offrir son secours à Prométhée. « Jamais, lui dit-il, *jamais tu n'*auras de plus fidèle ami que l'Océan.

— *Eh quoi!* répond Prométhée, toi aussi tu viens compatir à mes souffrances!

[1] Ὦ δῖος αἰθὴς etc. Traduction jusqu'au vers 97. An. et Traduction jusqu'au vers 436.

— Oui, et je viens aussi te donner des conseils. M'en croiras-tu? Sache te conformer au temps, et ne te révoltes plus contre la main qui te châtie. Je vais te quitter pour essayer de te délivrer de tes souffrances. Jupiter, je le crois, ne me refusera pas cette faveur.

— Je loue ta générosité, et je ne l'oublierai jamais. Mais ce serait en vain; et prends garde d'être enveloppé dans ma disgrace.»

L'Océan insiste encore. Mais Prométhée le persuade enfin, et il s'éloigne. Celui-ci reste plongé dans une sombre méditation. Il interrompt enfin les chants du chœur.

«[1] Non! ne croyez pas que je garde le silence par orgueil ou par dédain; mais mon cœur se consume de rage, quand je songe à l'ignominie de mon supplice. Ces nouveaux dieux, à qui, si ce n'est à moi, doivent-ils leur fortune? mais je tais tout cela; vous ne le savez que trop bien. Apprenez seulement l'ancienne condition des mortels, et comment, d'abord ignorans et faibles, ils sont devenus par mes soins intelligens et habiles. Je le dis, non pour leur en faire un reproche, mais pour vous instruire de ma bienveillance pour eux. Avant moi, ils avaient des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre. — Moi seul, je leur ai tout appris, tout enseigné.

— Garde-toi à l'avenir de bienfaits qui te coûtent si cher!

— Les décrets du sort s'accompliront, reprend Prométhée. Tout cède à la nécessité. »

Une seconde victime de Jupiter paraît en ce moment sur la scène; c'est la malheureuse Io, cette jeune nymphe, fille d'Inachus, que poursuit la colère de Junon. Elle pousse des cris lamentables, et vient s'arrêter auprès de Prométhée, épuisée de fatigue et de douleur.

Entourée par le chœur des nymphes qui plaignent ses souffrances, elle leur fait connaître la cause de ses malheurs,

[1] Μή τοι χλιδῇ etc., vers 456.

l'amour de Jupiter et la haine de Junon. Chassée de sa famille et de sa patrie, défigurée par les cornes, qui depuis ce moment ont poussé sur son front, elle erre, sans but et sans repos, de climats en climats. «Est-il sur la terre, s'écrie-t-elle, un être plus infortuné que moi? mais que me reste-t-il encore à souffrir? ou bien, s'il est encore quelque remède à mes maux, ne me le cache pas, je t'en conjure!»

Alors Prométhée lui fait connaître les fatigues qui l'attendent encore et les pays qu'elle aura à parcourir.

« [1] O ciel! ô malheureuse que je suis! s'écrie Io, que fais-je de la vie? ne devrais-je pas plutôt me précipiter sur le champ du haut de ce rocher, et en expirant au fond du précipice, y laisser enfin toutes mes souffrances? il vaut mieux mourir une fois que de ressentir chaque jour mille tortures.

— Comment donc supporterais-tu mes douleurs? moi, qui ne peux mourir! pour toi, tu peux toujours entrevoir un terme à tes peines; mais pour moi, il n'en est point; il n'en est point, à moins que Jupiter ne soit renversé de son trône usurpé.

— Quoi, Jupiter peut un jour être détrôné!»

C'est là le secret de Prométhée. Il hésite long-temps à le révéler. Il cède enfin, et annonce à Io que de sa race naîtra son libérateur; et au milieu de ses prédictions confuses, il désigne Hercule comme le héros qui le délivrera de ses liens.

Bientôt un nouvel accès de fureur saisit la malheureuse Io. Elle s'enfuit en poussant des cris perçans. Prométhée resté seul avec ses nymphes, écoute leurs chants en méditant sur la destinée.

« [2] Oui, dit-il enfin, Jupiter, quelque orgueilleux qu'il soit, sera humilié; il le sera à cause de l'hymen qu'il médite, cet hymen qui le chassera du trône. Alors s'accomplira la ma-

[1] Τί δῆτ' ἐμοὶ ζῆν etc. Traduction et an. depuis le vers 746.

[2] Ἦ μὴν ἔτι Ζεὺς etc. Traduction et an. depuis le vers 906.

lédiction de son père Saturne, chassé par son fils; et nul d'entre les dieux ne peut le préserver du sort affreux qui le menace; nul, si ce n'est moi. Moi seul, je le sais. Qu'il aille en ce moment fatal s'asseoir avec fierté sur les nuées au milieu des vents orageux, et secouant dans ses mains ses foudres brûlantes : rien ne pourra le garantir alors d'une chute ignominieuse et terrible. Il se prépare à lui-même son adversaire, invincible fléau dont les armes enflammées plus puissantes que la foudre, plus bruyantes que le tonnerre du ciel. Le trident, effroi de la terre et des mers, le trident, arme de Neptune, sera brisé!

—Eh quoi! s'écrie le chœur avec effroi, ne crains-tu pas de parler ainsi?

— Que craindrais-je? je ne puis mourir!

— Mais tes maux ne peuvent-ils pas encore être aggravés?

—Eh bien! qu'il le fasse! je m'attends à tout!.. je n'ai pour lui que du mépris!»

A ce moment Mercure paraît dans les airs, il vient sommer Prométhée, au nom de Jupiter, de déclarer ouvertement quel est cet hymen, quel est ce rival qui doit lui ravir le trône. Prométhée lui répond avec ironie : « Retourne vite aux lieux d'où tu viens, lui dit-il; tu ne sauras rien de moi... Il n'est ni torture ni ruse qui puisse m'arracher mon secret, à moins que Jupiter ne brise ces liens affreux qui me déchirent. Sans cela, qu'il lance sur moi ses feux étincelans, qu'il y mêle la neige et les frimas, que son tonnerre ébranle la terre, et renverse l'univers, il ne pourra pas me contraindre à lui nommer celui qui lui enlevera le sceptre de l'Olympe.

— Prévois, ô Prométhée les suites de ton obstination!

— J'ai tout vu, j'ai tout décidé.»

Mercure renouvelle encore ses avertissemens et ses menaces. Prométhée reste inflexible. Alors la menace s'exécute, et Prométhée lui-même l'annonce.

«[1] La terre tremble, dit-il, le tonnerre éclate avec fracas, le ciel brille d'éclairs enflammés, des tourbillons de poussière s'élèvent dans l'air. Les vents déchaînés se heurtent et se combattent, la mer se confond avec la voûte du ciel. Cette tempête qui cause tant d'effroi est dirigée contre moi seul! O ma mère! auguste déesse! ô voûtes célestes qui éclairez le monde, voyez quels injustes tourmens on me fait souffrir! »

Voici la seule partie qui nous reste entière de l'œuvre allégorique composée par le poète sur Prométhée, et qui comprenait son vol, son châtiment et sa délivrance. La barbarie et le temps nous ont ravi l'exposition et le dénoûment de ce grand drame; nous n'en connaissons que le nœud.

Cependant on a conservé quelques précieux lambeaux du *Prométhée délivré*. Nous n'essaierons pas de rétablir l'ordre de ces fragmens exigus que nous allons religieusement traduire : le lecteur y reconnaîtra cependant sans peine le même caractère de mysticisme et d'allégorie qui distingue le Prométhée enchaîné.

Au nombre des personnages sont Hercule, la Terre et les Titanides, qui, sans doute, composaient le chœur.

« Nous venons près de toi, lui disent-elles, pour considérer tes chaînes et tes douleurs. »

Et elles ajoutent, en parlant des lieux qu'elles ont parcourus :

« Le Phase, cette grande limite où finit l'Asie et commence l'Europe.

— Race des Titans, répond Prométhée, associée au sang des dieux, née du ciel, voyez-moi lié, enchaîné sur ces roches aigues, comme un vaisseau, qu'épouvantés par la nuit, les timides matelots attachent aux rescifs. C'est ainsi que le fils de Saturne m'a enchaîné sur ces rochers; encore sa puissance a-t-elle emprunté la main de Vulcain; c'est lui, c'est Vulcain qui traversa mes membres de ces coins terribles; déchiré par

[1] Χθὼν σεσάλευται etc. Traduction depuis le vers 1080.

cet art infernal, j'habite, malheureux que je suis, cette demeure des furies! voilà le troisième jour depuis le jour terrible qui fut le premier, depuis que le satellite ailé de Jupiter me déchire de ses ongles acérés et me dévore. Rassasié de mes entrailles, il pousse un cri immense, s'envole, et lorsque mon foie s'est renouvelé, il revient avec joie à son horrible pâture. C'est ainsi que je nourris moi-même mon supplice, ce bourreau qui m'accable vivant d'une douleur mortelle. Et vous le voyez! retenu par les liens que m'imposa Jupiter, je ne puis écarter de mon sein ce cruel oiseau; ainsi, veuf de moi-même, je souffre mille tortures, et je souhaite la mort qui me délivrerait de mes maux. Mais la puissance de Jupiter éloigne de moi le trépas; et cette plaie qui vieillit et s'envenime depuis des siècles de tourmens affreux, est infligée à ce corps misérable, ce corps qui sous l'ardeur du soleil humecte chaque jour de son sang et de sa sueur les rochers arides du Caucase. »

Ailleurs, il adresse la parole à Hercule.

« Tu marcheras, lui dit-il, contre l'intrépide armée des Ligures; mais, malgré ta belliqueuse ardeur, je le sais, tu ne livreras pas de combat. La destinée ordonne que là tu abandonnes tes flèches, et tu ne trouveras pas une seule pierre à arracher du sol; car, partout, il est mou et sans consistance. Te voyant dans cette extrémité, Jupiter aura pitié de toi; au-dessus du champ de bataille il lancera une pluie de pierres, la terre s'obscurcira, et bientôt après tu vaincras l'armée ligurienne...

Tourne sur la droite; aussitôt que tu seras parvenu au souffle de Borée, prends garde au mugissement affreux qu'il va pousser, de peur qu'il ne t'enlève dans son orageuse haleine..... — Le flot sacré de la mer Rouge roule sur un sable de pourpre, le lac étincelant de la fertile Ethiopie, voisin de l'Océan, où le soleil dont l'œil embrasse le monde, rafraîchit dans l'onde son visage immortel et la fatigue de ses coursiers... »

..... Ensuite il ira vers le peuple, le plus vertueux, le plus hospitalier de la terre, les Gabiens, chez qui le soc de la charrue ou le tranchant du fer n'ont jamais déchiré le sein de la terre, qui s'ouvre et enfante d'elle-même...

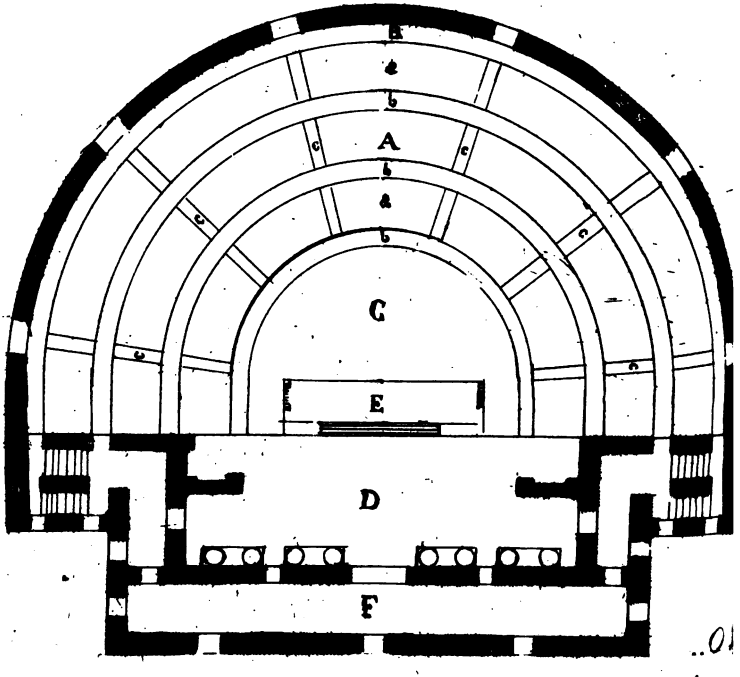
Voilà tout ce que l'on a pu rassembler du troisième Prométhée. C'est ici que nous terminerons, et cet aperçu de la tragédie religieuse et les œuvres d'Æschyle.

Explication de la planche. — Chœur de Néréïdes d'après le bas-relief d'un sarcophage antique. Les chevaux marins, les centaures et autres animaux fantastiques, qui se trouvent dans cette composition, peuvent donner une idée de ceux qui figuraient dans le Prométhée d'Æschyle.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

f 1

f 2



ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

UNIVERSELLES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE.

VII.

SOPHOCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Etat de la tragédie à cette époque.
II. Détails sur la distribution du théâtre d'Athènes. -- Machines, décorations, costumes, acteurs.
III. Formalités des représentations théâtrales. -- Composition des pièces.
IV. Vie de Sophocle.
V. Jugemens sur ses ouvrages. -- Louanges et critiques contemporaines.
VI. Analyse et traduction. -- Œdipe roi.

I.

ÉTAT DE LA TRAGÉDIE.

La tragédie, échappée des tombereaux de Thespis [1], avait été recueillie, élevée, ennoblie par Æschyle. Sa voix puissante et grave savait jeter dans l'âme du spectateur les émotions ter-

[1] Voyez à l'article Æschyle l'histoire des commencemens de la tragédie grecque.

ribles de l'épouvante; mais rude encore, elle n'avait pas dans ses douleurs cette dignité soutenue et cette harmonieuse noblesse qui seules peuvent arracher des larmes, et soulever dans les cœurs les douces émotions de la pitié. Elle attendait un homme dont le génie fécond sut joindre la grâce à la force, la noblesse et le naturel des pensées aux élans désordonnés des passions : cet homme fut Sophocle. Avec lui commença la véritable grandeur de la tragédie grecque, et elle s'éteignit avec lui; car sa longue vie embrassa toute la splendeur du théâtre. Il lutta contre Æschyle et prit le deuil d'Euripide. La vie de Sophocle fut donc en quelque sorte la vie de la tragédie grecque. C'est donc ici le lieu de décrire ce théâtre dont la destinée et la gloire semblaient attachées à celle du poète, et montrer ce qu'il était lorsqu'il naquit, ce qu'il était lorsqu'il mourut.

II.

DÉTAILS SUR LE THÉATRE D'ATHÈNES. — MACHINES, DÉCORATIONS, COSTUMES, ACTEURS.

Composé d'abord de quelques planches posées à la hâte sur des tréteaux, construit ensuite en bois, le premier théâtre d'Athènes s'écroula pendant qu'on jouait une pièce de Pratinas [1]. Il fut alors reconstruit en pierre avec magnificence à l'angle de la citadelle.

C'était un vaste et superbe édifice : autour du monument

[1] Aristophanes, *in Thesmoph.*, v. 402. Schol., *ibid.* Hesychius; Suidas; Brumoi, *Discours sur la tragédie grecque. Dictionn. dramat.*, art. Théâtre des anc.

régnait un portique, au-dessous duquel se déroulaient en demi-cercle trois étages de gradins, séparés par de larges allées, et communiquant entre eux par des escaliers. Au bas s'étendait l'orchestre, qui restait vide et réservé aux exercices du chant et de la danse; en face s'élevait la scène. Sur le premier rang des gradins se plaçaient les magistrats, les généraux, les sénateurs, les prêtres; au-dessus les jeunes gens; le troisième étage était abandonné au reste du peuple. On remarquait des places réservées pour les dames d'Athènes, qui se trouvaient ainsi séparées des hommes et des courtisanes, et un banc d'honneur destiné aux grands citoyens auxquels la nation avait décerné cette récompense [1]. L'entrée du théâtre était gratuite [2].

C'était déjà un spectacle animé et joyeux que l'aspect de l'assemblée; trente mille spectateurs, et peut-être plus encore, se pressaient sur les gradins. Les uns faisaient étendre sous

[1] Démosthènes, *in Midiam.* Ulpian., p. 688. Schol. Aristoph., *in Pace*, 733. Pollux, *Onom.*, lib. 4, cap. 19. Théophraste, *Caract.*, cap. 2. Cap. 5, Hesych. *in* Νεμεσ. Schol. Aristoph. *in Av.*, v. 795. Id. *in Eccl.*, v. 22. Schol. *ibid.*, etc.

[2] Cette assertion mérite quelques développemens. Des entrepreneurs étaient chargés d'une partie de la dépense qu'occasionait la représentation des pièces. Ils reçurent d'abord en dédommagement une légère rétribution de la part des spectateurs. (Démosth., *de Corond. Caractères* de Théophraste, cap. 2.) Bientôt cependant il fut défendu d'exiger le moindre droit à la porte; mais alors le théâtre était de bois, et fort étroit: le peuple se pressait en foule pour y entrer, et un petit nombre pouvait seul y trouver place: de là des querelles, des rixes, et le gouvernement ordonna que désormais on paierait une drachme par tête. (Hesychius, Suidas, etc.) Les riches furent dès-lors en possession de toutes les places; mais leur prix fut bientôt réduit à une obole par les soins de Périclès. Bientôt même, connaissant la passion du peuple pour les spectacles, et voulant se l'attacher en le flattant, il fit passer un décret par lequel un des magistrats devait, avant chaque représentation, donner à chaque pauvre citoyen deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour subvenir à ses besoins tant que dureraient les fêtes.

La construction d'un grand théâtre aurait dû arrêter cette libéralité; mais le décret fut maintenu, et cette dépense fut prélevée sur la caisse des contributions des alliés pour la guerre contre les Perses. (Isocrate, *de Pace.*) Un orateur ayant proposé de détruire cet abus, un décret de l'assemblée générale défendit, sous peine de mort, de toucher à cet article. (Ulpian, *in Olynth.* Démosthènes.)

leurs pieds des tapis de pourpre, et se penchaient sur des coussins apportés par leurs esclaves; d'autres se faisaient servir du vin, des fruits, des gâteaux, buvaient et mangeaient en riant. Des voiles de pourpre, tendus au-dessus de leur tête, les préservaient de l'ardeur du soleil; car le théâtre n'était pas couvert, et si par hasard une pluie soudaine venait à inonder la salle, chacun fuyait, le théâtre et les acteurs étaient abandonnés; tous cherchaient un refuge dans les temples et sous les portiques voisins.

La scène était divisée en trois parties : le thymelé où se tenait le chœur, la scène proprement dite, et enfin la partie réservée aux décorations et aux machines [1].

Les Grecs se servaient en effet de machines variées. On voyait sur leur théâtre des changemens soudains, des dieux qui descendaient du ciel, des fantômes qui sortaient du sein de la terre, des messagers célestes qui traversaient le théâtre en volant. On peut juger d'ailleurs de la simplicité de leur mécanisme, par celui dont ils usaient pour imiter le tonnerre; ils se contentaient de jeter de fort haut des cailloux dans une urne d'airain [2].

Les décorations qui ornaient la scène étaient divisées en trois classes bien distinctes: celles de la tragédie, de la comédie et de la satyre, genre de spectacle particulier aux Grecs, et dont nous traiterons plus tard. Dès le premier coup d'œil, le spectateur pouvait ainsi reconnaître quel genre de pièce il allait voir jouer devant lui. Les décorations de la tragédie, dont nous nous occuperons ici spécialement, représentaient ordinairement la place publique d'une ville magnifique; au fond, le portique d'un superbe palais, dont les trois entrées étaient ornées de colonnes : celle du milieu était réservée au premier acteur, celles de droite et de gauche aux rôles secondaires, le chœur entrait par les côtés. Cependant cette uniformité n'était pas constante;

[1] Pollux, lib. 4, cap. 19. Vitruve, lib. 5, cap. 8. Platon, *in Conv.*, t. III, p. 194. Plut., *in Démétr.*

[2] Schol. Aristoph., *in Nub.*

tantôt les yeux du spectateur rencontraient une campagne riante ou une solitude affreuse [1], un port couvert de navires ou les tentes d'un camp et tout l'appareil de la guerre [2]. La grande étendue de la scène permettait souvent aux décorateurs, au lieu d'imiter la nature, de la transporter elle-même sur le théâtre, d'y élever de véritables palais, et d'y amonceler des rochers de granit [3].

Il fallait à une semblable scène des acteurs aussi grands qu'elle. Des hommes d'une taille ordinaire, perdus au milieu de ces constructions colossales, eussent échappé aux regards de ces milliers de spectateurs renfermés dans cette enceinte immense, et leur faible voix n'eût pas pu parvenir aux oreilles attentives de la foule. Aussi les acteurs chaussaient-ils le cothurne, qui les exhaussaient quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongeaient leurs bras; leur poitrine, leurs épaules, toutes les parties de leur corps étaient également élargies [4]; leur voix elle-même devenait forte et bruyante, et c'est à cela principalement que servait le masque qui enveloppait la tête des acteurs.

Il y eut cependant plusieurs motifs à cet usage, qui nous paraît aujourd'hui si bizarre. Les lois et les mœurs d'Athènes ne permettaient pas aux femmes de monter sur la scène [5]; tous les

[1] Euripide, tragédie d'*Électre* et d'*Iphigénie en Tauride;* Sophocle, *Philoctète;* Æschyle, *Prométhée.*

[2] Sophocle, tragédie d'*Ajax furieux;* Euripide, *Iphigénie en Aulide, Rhésus, les Troyennes.*

[3] Les peintres athéniens ignoraient, ainsi que tout le prouve, les règles les plus simples de la perspective. Ainsi, à moins d'appeler la réalité au secours de leur ignorance, ils ne purent jamais arriver aux étonnans effets de nos décorateurs modernes. Les anciens citent cependant comme ayant excellé dans leur art, Agatharcus, contemporain d'Æschyle et de Sophocle, qui développa, dans un savant commentaire, les principes de son art (Vitruve, *Præf.*, lib. 7); Timagène et ses successeurs, qui se perfectionnèrent dans les écrits de Démocrite et d'Anaxagore sur le dessin. (Vitruve, *ibid.*)

[4] Lucien, *de Saltat.*, cap. 27. Winckelmann, *Hist. de l'art*, t. II, p. 194.

[5] Platon, *de Republica*, lib. 3. Plutarque, *Vie de Phocion.* Lucien, *de Saltat*, § 28. Aulu-Gelle, liv. 7, chap. 5.

rôles étaient donc joués par des hommes. Mais alors que seraient devenus le charme et l'illusion des rôles d'Iphigénie, d'Antigone et de Phèdre? Le masque vint au secours de la vraisemblance. Un homme, couvert d'un visage féminin qu'ornaient toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, et dont l'éloignement dissimulait la physionomie immobile, put, sans choquer les regards, prendre le nom et le rôle de ces princesses célèbres. Dès-lors chaque personnage eut une figure, un aspect invariable, dont le type se perpétua, et qui fit de tous les héros, peu nombreux d'ailleurs, des tragédies grecques, comme une suite de portraits historiques. Dès l'entrée de l'acteur, le spectateur nommait Hercule, Oreste ou Agamemnon, dont il reconnaissait les traits figurés sur le masque, et nous verrons plus tard quelle source inépuisable de satyre la comédie d'Aristophanes sut tirer de cette invention [1]. Nous avons déjà vu que l'immensité de la scène athénienne demandait pour ainsi dire une voix plus qu'humaine. La bouche ouverte du masque, revêtue de lames d'airain et de métaux sonores, servait de porte-voix, et répandait sur l'assemblée ces accens véhémens qui inspiraient l'épouvante [2].

Les costumes participaient aussi de cette uniformité qui régnait sur le théâtre grec. Ils ne différaient que par leur plus ou moins de richesse. Les rois ceignaient leur front d'un diadème, s'appuyaient sur un sceptre surmonté d'un aigle, et portaient de longues robes flottantes où brillaient l'or, la pourpre et toutes les couleurs. Les héros étaient toujours armés et couverts d'une

[1] Le masque ne fut même d'abord employé qu'afin de favoriser, par l'impunité, les traits satiriques que lançaient contre les spectateurs les premiers comédiens. Thespis et ses imitateurs se barbouillaient le visage de lie, et couvraient leur front d'amples couronnes de lierre; plus tard ils cachèrent leur figure sous une pièce de toile. (Suidas; Poll., lib. 10, cap. 39. Athénée, lib. 14, cap. 22.) Æschyle fut le premier qui modela le masque. Lui-même, aidé de ses rivaux Chærilus, Phrynicus et Patinas, étendit et perfectionna cette idée, rendue en même temps nécessaire, ainsi que nous venons de le voir, par les mœurs et les dispositions du théâtre.

[2] Aulu-Gelle, lib. 5, cap. 7. Pline, liv. 37, cap. 20. Athénée, lib. 14, cap. 22. Suidas. Dubos, *Réflexions critiques*, t. III.

peau de lion, de tigre ou de sanglier; tous ceux qui se trouvaient dans l'infortune revêtaient un habit brun ou noir, et quelquefois tombant en lambeaux. Le costume indiquait toujours, d'une manière invariable, le rang, le sexe et la fortune du personnage [1].

Les acteurs qui devaient être chargés des premiers rôles n'appartenaient pas au choix de l'auteur; ils étaient tirés au sort par l'archonte, parmi ceux de la république [2], et ils jouaient également dans la comédie et la tragédie [3]. Au reste, quoique exposés à tous les inconvéniens de leur profession, les huées, les sifflets, les injures, ils jouissaient d'une grande considération, et se trouvaient quelquefois chargés de hautes fonctions politiques [4]. On attachait même à cette qualité d'acteur un certain honneur, puisqu'il fallait avoir le titre de citoyen pour pouvoir figurer sur la scène, même dans les chœurs [5].

Le chœur, composé d'abord de cinquante acteurs sous Æschyle, réduit ensuite à douze, et reporté enfin à quinze par Sophocle, était conduit par un coryphée, qui prenait la parole en son nom, tantôt déclamait et tantôt chantait en se mêlant à l'action. Dans les intermèdes, qui tenaient lieu de nos entr'actes, toutes les voix se réunissaient et chantaient en-

[1] Schol. d'Aristophanes, *in Avibus*, v. 512, et *in Nubibus*, v. 70. Poll., lib. 4, cap. 18. Suidas; Lucien, *de Saltation*. Brumoi, *Disc. sur la trag. grecq.*

[2] Les auteurs avaient cependant le droit de les choisir, lorsqu'ils avaient été couronnés dans une des fêtes précédentes. (Hesychius et Suidas.)

[3] Ulpian, *in Demosth.*, p. 653.

[4] Le fameux acteur Aristodème fut envoyé en ambassade par la république d'Athènes auprès de Philippe de Macédoine. (Æschine, *de Fals. leg.*) On cite encore parmi les grands acteurs de l'antiquité, Théodore, Polus, etc. Le premier acteur devait être excessivement supérieur aux deux autres, dont le troisième même était à ses gages. (Plutarque, *Præcept. reip. ger.*) Le premier acteur pouvait gagner jusqu'à un talent (5,400 fr.) en deux jours, somme exorbitante pour les temps anciens. Les anciens tragiques, Thespis, Phrynicus, Æschyle même, jouaient dans leurs pièces. Sophocle fut le premier qui s'en dispensa, et la faiblesse de sa voix en fut seule cause. (*Vie de Sophocle*. Brumoi, *Th. des Grecs.*)

[5] Ulpian; Démosthènes, *in Mid.* Plutarque, *in Phocion*.

semble [1]. Souvent les acteurs mêlaient la danse aux paroles; danse imitative et grave, dont le but était de rendre avec plus d'énergie les sentimens dont l'acteur était pénétré [2]. La tragédie grecque, mélange de déclamation, de danse et de chant, était donc assez semblable à nos opéra. La musique simple et lente ne servait qu'à régler la voix [3]. L'acteur qui chantait était accompagné par la flûte, et celui qui déclamait, par la lyre. Le chant était précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte.

III.

FORMALITÉS DES REPRÉSENTATIONS THÉATRALES. — COMPOSITION DES PIÈCES.

Les représentations théâtrales n'avaient lieu que trois fois dans l'année, aux fêtes de Bacchus; les premières avaient lieu au

[1] Les choristes entraient sur le théâtre précédés d'un joueur de flûte qui réglait leurs pas, quelquefois se suivant un à un, quelquefois trois, quelquefois cinq de front; souvent ils se partageaient en deux groupes, dirigés par deux coryphées, et réunis à la fin dans un morceau d'ensemble. (Sophocle, *in Ajac.*) Ordinairement ils s'avançaient de droite à gauche en chantant la *strophe*, revenaient de gauche à droite pour l'*antistrophe* dans un temps égal, et chantant d'autres paroles sur le même air; ils s'arrêtaient ensuite en face de l'acteur, et chantaient l'*épode*.

[2] La danse tragique s'appelait *Emmélie;* nous parlerons plus tard de la danse comique. Quelques acteurs excellèrent dans la danse tragique, entre autres Callipide, surnommé le Singe pour son habileté à contrefaire la physionomie et les gestes de toutes les passions. (Athénée, lib. 1, cap. 18; lib. 14, cap. 6. Platon, *de Leg.*, lib. 7. Plutarque, *in Symp.*, lib. 9. Lucien, *de Saltat.* Hesychius.)

[3] On avait banni de la musique théâtrale les genres qui procédaient par quart de ton ou par plusieurs demi-tons de suite, comme trop difficiles à parcourir; la lyre donnait seulement et successivement l'octave, la quarte et

Pirée; les secondes, qui se trouvaient situées au mois de décembre, ne duraient qu'un jour. C'était un mois après, aux grandes dionysiaques, qu'étaient réservées les pièces importantes; on en donnait douze ou quinze, et quelquefois davantage. Leur représentation commençait de très-bonne heure le matin, et durait quelquefois toute la journée [1]. Avant que la représentation commençât, on avait soin de purifier le lieu de l'assemblée; quand elle était finie, différens corps de magistrats montaient sur le théâtre, et faisaient des libations sur un autel consacré à Bacchus.

Les pièces, pour être admises, devaient être présentées au premier des archontes, qui les déclarait dignes du concours. Il tirait ensuite au sort un petit nombre de juges engagés par serment à juger sans partialité : c'était ce tribunal qui décernait la couronne au vainqueur. Dans l'origine, chacun des adversaires produisait une *trilogie*, ou trois tragédies réunies par une même pensée; ils y joignaient une petite pièce satyrique. Sophocle, vainqueur d'Æschile par une trilogie, fut le premier qui ne présenta au concours qu'une seule pièce, et cet usage s'établit insensiblement [2]. Outre le nom du vainqueur, on proclamait les deux poètes qui avaient approché le plus de la couronne, et celui du citoyen qui avait fait les frais de la mise en scène. Cet emploi était devenu une charge publique très-coûteuse et très-honorée; ce citoyen prenait le nom de chorège.

Les pièces grecques se divisaient en quatre parties : le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur. Au reste, l'action n'offrait qu'un tissu de scènes coupées par des intermèdes ou chants du

la quinte. (Plutarque, *de Music.* Ælien; Hesychius; Lucien, *in Harmonid.* *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. XIII, p. 271. *Mémoire de l'abbé Roussier sur la musique des anciens*, p. 11.)

[1] Dans les fêtes de Bacchus, qui ne duraient qu'un jour, on représentait cinq ou six drames, soit tragédies ou comédies. (Xénoph., *Memor.*, lib. 5. Æschines, *in Ctesiph. Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. XXXIX.)

[2] Suidas, in Πρατιν. et in Σοφοκλ. Plutarque, *Vie de Cimon.* Lucien, *in Harmonid.*, cap. 2. *Dicæ arque.*

chœur resté sur la scène. Le nombre et la longueur de ces intermèdes était laissé au choix du poète. Le *Philoctète* de Sophocle n'en offre qu'un seul, et l'*Antigone* du même poète en compte sept. Rien n'indiquait les autres parties du drame, rien n'en déterminait les dimensions; ordinairement cependant, le prologue, servant à l'exposition du sujet, se terminait au premier intermède; l'épisode, qui venait ensuite, s'étendait jusqu'au dernier; le reste composait l'exode. Ainsi le théâtre ne restait jamais vide [1].

La tragédie n'emploie communément, dans les scènes qui doivent être déclamées, que le vers iambique; mais dans les chants et les chœurs, elle déploie toutes les richesses et l'harmonie des rhythmes les plus variés.

Voilà quel était le théâtre, voilà quels étaient les usages et la physionomie de la tragédie athénienne; voyons maintenant quel fut celui qui régna sur la scène le plus long-temps et avec le plus d'éclat. Il est utile de connaître la vie de l'homme dont les ouvrages, après plus de deux mille ans, commandent encore notre admiration.

IV.

VIE DE SOPHOCLE.

Les Grecs venaient de triompher à Salamine du redoutable ennemi qui avait médité leur ruine; le roi de Perse Xerxès, après avoir vu sa flotte anéantie par les talens de Thémistocle et le courage des Athéniens, avait pris la fuite, et un trophée

[1] Aristote, *de Poet.*, t. II, cap. 6, cap. 12. Brumoi, *Théâtre des Grecs.*

élevé sur le rivage de Salamine signalait à la fois sa honte et la délivrance de la Grèce. Tout à coup un jeune homme couronné de fleurs s'avance, la lyre à la main, au milieu des Grecs qui entouraient ce monument de leur gloire. D'abord la régularité de ses traits, les grâces de son maintien, captivent et charment tous les regards; bientôt la mélodie de sa voix, l'harmonie de ses vers, remplissent les auditeurs d'étonnement et d'admiration; on l'applaudit, on l'emmène en triomphe : c'était Sophocle. Alors il n'était âgé que de seize ans [1].

Quelques années plus tard, Athènes expiait par des fêtes une de ses trop fréquentes ingratitudes. Les restes de Thésée venaient d'être rapportés dans sa patrie par le fils de Miltiade. On célébrait ce retour inespéré du premier héros d'Athènes. Un brillant concours fut ouvert sur le théâtre tragique; et alors seulement Æschyle, le père et le roi de la tragédie, apprit qu'il avait un rival. Un jeune homme, qui avait à peine dépassé sa vingtième année, fut déclaré vainqueur; et ce jeune homme, c'était Sophocle.

La représentation venait de finir. Le premier archonte n'avait pu tirer au sort les juges qui devaient décerner la couronne, et les spectateurs divisés faisaient retentir le théâtre de leurs clameurs. Le tumulte croissait d'instant en instant, lorsqu'on vit paraître sur le théâtre les dix généraux de la république; à leur tête marchait Cimon, parvenu par ses victoires et ses libéralités au comble de la gloire et du crédit. Ils s'approchèrent de l'autel de Bacchus pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence, et cette cérémonie sacrée, apaisèrent un moment le tumulte; l'archonte les choisit pour désigner

[1] Schol., *Vit. Soph.* Athénée, lib. 1, cap. 17. — Sophocle naquit au bourg de Colonne, dans la deuxième année de la soixante-onzième olympiade, selon les uns, et selon les autres la quatrième année de la soixante-dixième olympiade, c'est-à-dire vers l'an 497 avant J.-C., vingt-sept ans après la naissance d'Æschyle, quatorze ans avant celle d'Euripide. (Σοφοκλέους Βιος. Rochefort, *Œuv. de Soph.* Schol. Aristoph., *in Ran.*, v. 75. *Marbres d'Oxf.*, époq. 57. Casin, *Fast. att.*, t. II.)

le vainqueur, les fit asseoir, reçut leur serment, et ils couronnèrent Sophocle.

Tel fut le commencement de la gloire du poète et de sa rapide élévation, qu'il dut tout entière à ses talens; car sa naissance était obscure [1]. Aujourd'hui le poète a fait oublier l'homme politique; on apprendra peut-être avec surprise que Sophocle fut général et commanda des armées. Il partagea l'autorité avec Périclès; mais il ne pouvait lutter long-temps contre la supériorité d'un semblable rival, qui rendant, il est vrai, justice à sa valeur, disait que bon soldat et mauvais capitaine, il avait le bras meilleur que la tête. Cependant les Athéniens estimaient assez haut son mérite de général, puisqu'après le succès de la tragédie d'*Antigone* ils le chargèrent du commandement de l'armée qu'ils envoyaient à Samos, bien qu'il eût alors soixante-cinq ans.

Mais tandis que les Athéniens récompensaient ainsi ses talens militaires, aujourd'hui oubliés, ils méconnaissaient souvent son talent de poète, qui seul a fait sa gloire. Sophocle, auteur de plus de cent tragédies [2], ne fut couronné que dix-huit fois, et lorsqu'il présenta son chef-d'œuvre, l'*OEdipe roi*, il se vit préférer je ne sais quel Philoclès qui avait traité le même sujet, que la froideur de ses ouvrages et l'amertume de ses vers avaient fait surnommer le Bilieux.

D'autres déplaisirs attendaient encore Sophocle à la fin de sa carrière; l'ingratitude de ses enfans vint attrister sa vieillesse. Pressés de jouir de sa fortune, ils l'accusèrent d'être tombé en enfance, et l'appelèrent au tribunal pour lui faire donner un curateur. Sophocle parut devant les juges, et, pour toute défense, lut la tragédie d'*OEdipe à Colonne* qu'il venait de terminer. Les juges se levèrent, saisis d'admiration, et le reconduisirent à sa demeure au milieu des applaudissemens du peuple.

[1] Suivant la plupart des auteurs, le père de Sophocle était forgeron. D'autres cependant prétendent qu'il était né d'une famille illustre.

[2] L'auteur anonyme de sa vie lui en attribue cent treize, Suidas cent vingt-trois, d'autres un plus grand nombre encore.

Ce triomphe termina la vie du grand poète. Suivant les uns, il mourut du plaisir de se voir couronné ; suivant les autres, il fut, comme Anacréon, étouffé par un grain de raisin. Il était âgé de quatre-vingt-onze ans. La même année avait vu s'éteindre Euripide, cette autre gloire de la scène antique. Sophocle, honorant son rival, prit le deuil, et défendit aux acteurs, qui ce jour-là jouaient une de ses pièces, de porter des couronnes de fleurs. Il restait seul désormais, et lorsqu'il mourut, la tragédie grecque descendit avec lui dans la tombe.

Quelques poètes restaient encore ; mais ils étaient trop faibles pour supporter le poids de l'héritage de Sophocle. Parmi ceux dont on a conservé les noms [1], nous citerons ici le seul Iophon, fils de Sophocle, mais éclipsé par les rayons de la gloire paternelle.

La renommée de Sophocle ne fit que croître encore après sa mort, et bientôt l'admiration que les Athéniens ressentaient pour ce beau génie dégénéra en adoration superstitieuse. Des fables absurdes se répandirent dans le peuple : tantôt c'était Esculape qui était venu habiter dans la maison de Sophocle ; tantôt c'était Hercule qui lui apportait une couronne d'or ; tantôt c'était Bacchus apparaissant pour honorer les funérailles du poète ; selon d'autres, ses prières auraient suffi pour écarter la contagion qui ravageait l'Attique. Enfin les Athéniens mirent au rang des dieux cet homme qui leur semblait si supérieur à l'humanité, et Sophocle eut un temple où il fut adoré sous le nom de Dexiôn [2].

[1] Voici les plus connus de ces poètes :

Philoclès, rival heureux de Sophocle, composa un grand nombre de pièces. La muse tragique semblait se plaire dans cette famille ; son neveu Astydamas fut encore plus fécond que lui ; il fut couronné quinze fois, et son fils, qui portait le même nom, continua cette descendance de poètes.

On doit ensuite nommer Ion de Chio, dont les ouvrages furent couronnés, mais dont le style, d'une pureté excessive, était aussi d'une excessive froideur ; Agathon, dont les vers, surchargés d'épithètes et d'ornemens inutiles, manquaient de cet attrait que peuvent seuls donner la vivacité et le naturel ; enfin Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, et Théodecte. Ælien, lib. 14, cap. 13. Longin, *Traité du sublime*, cap. 33. Athénée, lib. 5. Diodore de Sicile, lib. 14, etc.

[2] Rochef., *Vie de Sophocle*.

V.

JUGEMENS SUR LES OUVRAGES DE SOPHOCLE. — LOUANGES ET CRITIQUES CONTEMPORAINES.

Sophocle venait à peine d'expirer, que le poète comique Aristophanes fit représenter une pièce où Bacchus, paraissant pour juger le différend élevé dans les enfers entre les poètes dramatiques, assignait le premier rang à Æschyle, le second à Sophocle, et le dernier à Euripide [1]. Cette décision, applaudie par le peuple d'Athènes, était alors conforme à l'opinion générale.

Depuis, d'interminables discussions se sont élevées sur le mérite de ces trois poètes, les parallèles se sont multipliés, les jugemens se sont contredits; ainsi en France on a long-temps opposé Corneille à Racine, et Voltaire à tous deux. Nous sommes trop éloignés aujourd'hui des rivalités littéraires de la Grèce pour prendre parti dans cette querelle. Nous allons en esquisser les principaux traits, d'après les principaux critiques.

Sophocle enrichit la scène athénienne de nouvelles décorations; il introduisit quelques modifications dans le costume des acteurs, et tandis qu'Æschyle s'était contenté de deux personnages, il en introduisit souvent un troisième sur la scène. Voilà quelle fut son influence sur l'appareil extérieur et matériel de la tragédie; elle fut plus grande encore sur la tragédie elle-même.

Æschyle l'avait élevée dans les hauteurs fabuleuses; son style inégal et bizarre se ressentait de ces conceptions gigantesques. Sophocle sut la faire redescendre à la portée de ses auditeurs,

[1] Aristophanes, *in Ran.*, v. 1560.

sans cependant lui faire rien perdre de sa première majesté. Ses héros sont à la distance précise où notre admiration peut atteindre; assez élevés pour mériter notre respect, assez près de nous pour exciter notre intérêt et notre pitié. Son style est à la fois plein de force, de magnificence et de douceur; toujours noble, mais toujours naturel, il sait, même dans la peinture des passions les plus violentes, conserver à ses héros toute leur dignité; mais aussi cette grandeur soutenue, cette inaltérable majesté, jettent-elles un peu de froideur sur ses scènes tragiques, et n'a-t-il pas su exploiter ces faiblesses du cœur humain si fécondes en vives émotions de terreur et de pitié, véritables ressorts de la tragédie. C'est en cela surtout qu'excellait Euripide, son rival, auquel il est bien supérieur sur tout le reste. Aussi le premier critique de l'antiquité a-t-il résumé tout ce parallèle en une seule phrase : Æschyle a peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être, Sophocle tels qu'ils devraient être, Euripide tels qu'ils sont [1].

De tous les ouvrages qui remplirent la longue carrière de Sophocle, il ne nous reste que sept tragédies : *OEdipe roi, OEdipe à Colonne, Antigone, Électre, les Trachiniennes, Ajax furieux* et *Philoctète*. De pareils ouvrages ne peuvent que faire regretter vivement ceux que nous avons perdus.

L'*OEdipe roi*, première pièce de la grande trilogie [2] composée par Sophocle sur cette famille des Labdacides si célèbre par ses crimes, si féconde en tragédies sanglantes, est généralement considéré comme le chef-d'œuvre de Sophocle, et comme celui de tout le théâtre grec. Malgré quelques défauts sévèrement critiqués par quelques auteurs [3], cette pièce est conduite avec un art jusqu'alors inconnu aux poètes tragiques. Les situations, dramatiques et terribles par leur simplicité même, semblent

[1] Aristote, *de Poet.*, cap. 25.

[2] *OEdipe roi*, *OEdipe à Colonne*, *Antigone*.

[3] On peut, par exemple, reprocher à Sophocle d'avoir laissé ignorer trop long-temps au spectateur qu'OEdipe passe pour le fils de Polybe; d'avoir trop prolongé la querelle d'OEdipe et de Créon; et d'avoir ajouté un acte

naître sans effort du sujet ; tout s'enchaîne, tout marche vers une catastrophe inévitable qui intéresse et touche le spectateur, bien qu'il l'ait long-temps prévue à l'avance. Vous êtes entraîné, séduit par la magie de ce style si brillant et si simple, si élégant et si énergique, si noble et si naturel à la fois ; ce style dont Sophocle seul paraît avoir eu le secret, et qui suffirait pour faire de l'*OEdipe roi* un chef-d'œuvre.

Nous allons le faire connaître à nos lecteurs, en essayant de le mettre sous leurs yeux non-seulement tel qu'il est écrit, mais encore tel qu'il devait être représenté. Nous en agirons ainsi successivement avec tous les ouvrages du même auteur.

VI.

ŒDIPE ROI.

A l'ouverture de la première scène, le théâtre présentait un magnifique coup d'œil ; on voyait la place publique devant le palais d'OEdipe. Les gradins étaient couverts de vieillards et de prêtres portant les rameaux des suppliants et les bandelettes sacrées ; au fond, on voyait des groupes de peuple embrassant les autels des dieux. OEdipe sort de son palais et s'adresse à la foule prosternée devant lui :

« [1] O mes enfans, derniers rejetons de l'antique Cadmus, pourquoi vous prosternez-vous ainsi sur les marches de ce palais,

entier après que la situation d'OEdipe est connue. Ce défaut parut même si choquant à quelques hellénistes, et au célèbre Boivin entre autres, qu'il crut que ce cinquième acte n'était pas de Sophocle. Rien ne justifie d'ailleurs cette opinion.

[1] Ὦ τέκνα, Κάδμου, etc., traduction littérale du premier vers jusqu'au vers 78.

portant les rameaux de supplians? En même temps la fumée des sacrifices, les gémissemens, les chants pieux remplissent notre cité. Vous le voyez, je n'ai pas envoyé vers vous de héraut selon l'usage; mes enfans, je suis venu moi-même, moi le célèbre Œdipe! — Parle, vieillard, c'est à toi qu'il convient d'exprimer leurs désirs. Qui vous amène ici? la crainte ou l'espérance? Il n'est rien que je ne fasse pour vous secourir; je serais bien insensible, si je n'étais touché de semblables prières.

— Souverain de ma patrie, répond le grand-prêtre, ô Œdipe! vois combien de citoyens se prosternent au pied de tes autels! Les uns si jeunes qu'ils se traînent à peine, les autres dans la force de l'âge, les autres, ministres des autels, accablés par la vieillesse, et moi, grand-prêtre de Jupiter. Le reste des Thébains se prosterne en suppliant sur la place publique, dans les deux temples de Pallas ou sur la cendre prophétique de l'Isménus. Cette ville, tu le vois, Œdipe, trop long-temps battue par la tempête, ne peut plus lever la tête au-dessus de cette mer de mort qui la submerge. L'espérance d'une heureuse fécondité périt dans le calice des fleurs, périt dans nos troupeaux, périt dans le sein même de nos épouses infortunées. Un dieu cruel, armé des feux d'une contagion funeste, est venu fondre sur notre cité, et changer en un désert la demeure des enfans de Cadmus. L'enfer s'enrichit de nos pleurs et de nos gémissemens. Nous ne venons pas t'implorer comme un dieu, ni moi ni ces enfans qui se pressent autour de tes autels domestiques, mais comme le premier des hommes dans les vicissitudes de la vie et dans les calamités envoyées par les dieux. C'est toi qui, arrivant dans les murs de Cadmus, nous as délivrés du tribut que le Sphynx nous avait imposé. Personne de nous ne t'en apprit ni ne t'en fournit les moyens; par la seule inspiration des dieux tu parles, et tu nous sauves. Maintenant, ô le plus puissant des mortels, Œdipe! nous t'implorons tous encore, nous demandons ton secours, si tu as entendu une voix du ciel ou une voix de la terre pour nous sauver; car j'ai vu les grands malheurs inspirer aux hommes

expérimentés de grandes résolutions [1]. Ainsi viens, ô le plus sage des hommes! relever Thèbes abattue; viens! cette ville t'appelle aujourd'hui son sauveur pour reconnaître tes anciens bienfaits; mais nous les oublierions sans doute si, sauvés par tes soins, tu nous y laissais retomber. Sauve notre patrie par un sage conseil, tu l'as déjà fait sous de favorables auspices; montre-toi le même aujourd'hui. Tant que tu régneras sur ces lieux, ne vaut-il pas mieux pour toi régner sur des hommes que sur un désert? Les vaisseaux, les remparts ne sont rien une fois dépourvus de leurs habitans.

—Malheureux enfans, répond OEdipe, je suis loin d'ignorer les maux dont vous venez vous plaindre auprès de moi. Je vois la douleur qui vous accable; mais cette douleur n'est rien en comparaison de la mienne. La vôtre n'a qu'un seul objet; vous souffrez seuls pour vous-mêmes; mon cœur gémit et pour moi, et pour vous et pour mon peuple tout entier. Ne croyez pas m'avoir tiré du sommeil et du repos. Sachez que depuis long-temps je pleure sur vous; que depuis long-temps mes méditations ont tenté mille routes pour échapper au fléau. La seule qui me fût ouverte, je l'ai suivie. J'ai envoyé le fils de Ménécée, Créon, mon parent, vers le temple de Delphes, pour demander au dieu ce que je dois faire, ce que je dois ordonner pour le salut de Thèbes. J'ai compté les jours, j'ai mesuré le temps de son absence, et son retard m'afflige. Que fait-il? Son absence a de beaucoup dépassé le terme où elle devait se borner. Lorsqu'il sera de retour, je serais le plus méchant des hommes si je n'exécutais tout ce que le dieu aura prescrit.

— [2] A peine ces paroles sont-elles prononcées que le grand-prêtre annonce à OEdipe l'arrivée de Créon. Créon, plein de

[1] Je traduis Συμφορας dans son sens le plus ordinaire. On peut cependant expliquer ainsi cette phrase avec le scholiaste : J'ai vu souvent que plus les hommes ont d'expérience, plus les suites de leurs conseils sont énergiques.

[2] An. et trad. du vers 78 au vers 215.

joie, apporte la réponse de l'oracle, qu'il croit favorable. La contagion ne cessera que lorsqu'on aura chassé de Thèbes le meurtrier de Laïus. Œdipe interroge Créon sur les détails de ce meurtre. Créon répond qu'ils sont inconnus.

— C'est donc à moi, s'écrie Œdipe, qu'il appartient de les découvrir; — et je les punirai!

Sur cette assurance, le grand-prêtre se retire avec les jeunes gens. — Œdipe reste seul sur le théâtre, plongé dans une méditation profonde. Le chœur des vieillards occupe la scène, et chante pendant l'intermède les louanges des dieux et des déesses, auxquels il adresse des prières.

— O douce voix de Jupiter, qui t'élances de l'opulent sanctuaire de Python, qu'annonces-tu à la célèbre Thèbes? Mon cœur tremble de crainte. O divinité secourable! ô Pean! ô dieu de Délos! je suis saisi devant toi d'un saint respect. Est-ce maintenant, est-ce plus tard que tu accompliras ton oracle? Dis-le-moi, fils de l'Espérance aux rêves d'or! dieu à la voix céleste!.....

Œdipe interrompt tout à coup les chants du chœur.

— [1] Vous implorez les dieux. — Mais ce que vous implorez, ces soulagemens à vos douleurs, ces secours contre cette contagion cruelle, vous les recevrez si vous voulez écouter mes conseils et les suivre. Je vais parler comme étranger à ce que nous venons d'entendre, étranger au crime qui s'est commis, et dont je ne pourrai découvrir la trace si on ne me met sur la voie. — Maintenant, reçu depuis peu au nombre des citoyens de Thèbes, je ne peux que publier ce décret :

Quiconque d'entre vous sait de quelle main a péri Laïus, fils de Cadmus, j'ordonne qu'il vienne me le découvrir. Si le meurtrier craint la dénonciation, qu'il vienne s'accuser lui-même; son châtiment ne sera pas cruel : il sera exilé. Si le meurtrier est étranger, que celui qui le connaît le déclare; une

[1] Αἰτεῖσ' ἀδ' αἰτεῖς, etc. Traduction littérale du vers 215 au vers 275.

forte récompense et une reconnaissance éternelle en seront le prix. Mais si vous vous taisez, si, craignant pour un ami ou pour vous-mêmes, vous rejetez l'ordre que je vous donne, écoutez ces paroles : Je veux que cet homme, quel qu'il soit, dans toute la contrée où je commande en maître, ne soit admis ni aux prières, ni aux sacrifices, ni aux lustrations consacrées aux dieux. Je veux qu'on le fuie, qu'on évite sa voix, qu'on le repousse du foyer où il s'asseoit, comme la cause impure du fléau qui nous dévore ; car c'est là ce que m'a fait entendre la voix prophétique du trépied sacré. C'est ainsi que roi comme je le suis, je veux servir les vœux et du dieu et du roi qui n'est plus. Je maudis le coupable, soit qu'il ait été seul, soit qu'il ait eu des complices ; puisse-t-il traîner malheureusement sa malheureuse vie ! Je le maudis ! Fût-il dans ma maison, fût-il mon hôte à mon insu, puisse-t-il éprouver les maux dont je l'ai menacé ! — C'est vous, Thébains, que je charge de l'exécution de ces ordres, à cause de moi, à cause d'Apollon, à cause de votre patrie, qui périt inféconde et délaissée des dieux. Et quand les dieux eux-mêmes n'auraient pas suscité ce fléau, convenait-il de laisser sans vengeance le meurtre d'un si grand roi ? Maintenant je règne en sa place, je possède son pouvoir, son lit, son épouse ; j'en ai eu des enfans, et ces enfans seraient encore un lien de plus qui m'unirait à lui, si les siens n'avaient pas eu un funeste sort, que la fortune a fait peser aussi sur la tête du père. C'est à tant de titres que je le vengerai, comme s'il était mon père ! Je ne négligerai rien pour découvrir le meurtrier du fils de Cadmus, descendant par Polydore et Cadmus de l'antique Agénor. Et pour ceux qui n'obéiraient pas à ce que je viens de prescrire, je demande aux dieux que pour eux la terre soit inféconde et leurs femmes stériles ! qu'ils périssent par la contagion qui dépeuple ces murs, ou par un trépas plus terrible encore ! Mais pour vous, pour tous les autres Thébains qui approuveront mes paroles, puisse la justice qui combat avec nous, puissent tous les dieux leur être à jamais favorables !

— O mon prince, répond le chœur, le prophète Tirésias peut seul nous découvrir le meurtrier!

Déjà OEdipe l'a envoyé chercher. Il arrive enfin, aveugle, et conduit par un jeune enfant. OEdipe s'empresse de l'interroger avec respect; mais à cette question inattendue, Tirésias reste muet et consterné.

— Qu'y a-t-il? s'écrie OEdipe; pourquoi ce trouble?

— Renvoie-moi dans ma demeure, reprend Tirésias d'un ton sombre. Crois-moi, tu en supporteras mieux ton malheur, et moi le mien.

Le chœur éperdu se précipite à ses genoux.

— [1] Prophète, au nom des dieux! ne nous abandonne pas!

— Si je ne révèle pas mes douleurs, reprend Tirésias avec fermeté, c'est pour ne pas révéler les vôtres. Vous ne saurez rien de moi!

— O le plus méchant des hommes! quoi! tu ne parleras pas? s'écrie OEdipe.

— Les choses parleront assez d'elles-mêmes.

— Ton silence me ferait soupçonner que c'est toi... Oui, c'est toi qui as tramé le complot où a péri Laïus.

— Je te dirai la vérité à mon tour, réplique Tirésias irrité. Ces malédictions que tu as prononcées... eh bien! elles retomberont sur ta tête!

— Impudent calomniateur!... dont l'intelligence est aveugle ainsi que les yeux!... ose répéter encore de semblables infamies! C'est avec Créon, sans doute, qui m'a conseillé d'écouter tes avis, que tu as forgé cette réponse?

— OEdipe, tu n'as pas ici d'autre ennemi que toi-même.

— O richesses! ô pouvoir suprême! interrompt OEdipe sans l'écouter, — combien vous soulevez d'envie! Voici Créon, mon parent, mon meilleur ami, qui conspire aujourd'hui contre moi : il se sert de ce prophète imposteur, de ce vil mendiant....

[1] An. et traduct. du vers 276 au vers 512.

— Tu m'outrages, Œdipe ; mais ces outrages, chacun te les rendra bientôt..... car de tous les mortels, nul n'est plus coupable que toi.

— Fuis!... et ne reparais jamais en ces lieux !

— Je pars ; mais auparavant écoute mes paroles. Thébains, le meurtrier de Laïus est dans vos murs ; il passe pour étranger ; bientôt il sera reconnu pour enfant de la cité. Il voit le jour, et ne le verra plus ; il est riche, et deviendra pauvre. On trouvera en lui le père et le frère de ses enfans, le fils et l'époux de sa mère, le meurtrier de son père ! Rentre dans ton palais, Œdipe, et médite ces paroles !

[1] Tirésias sort, et le chœur, resté seul, exprime son incertitude, que les paroles du devin n'ont fait que redoubler. Comment pourrait-il soupçonner Œdipe, le bienfaiteur de Thèbes?

Créon rentre bientôt sur la scène. Il vient se plaindre des soupçons d'Œdipe. Ce prince le suit, et l'interpelle avec colère.

— C'est encore toi ! s'écrie-t-il ; que fais-tu ici? De quel front oses-tu approcher de ce palais, toi qui veux ma mort, qui conspire ouvertement pour m'arracher le diadême !

C'est en vain que Créon répond avec une modération noble et calme ; c'est en vain que le chœur se joint à lui pour apaiser Œdipe, que la colère enflamme de plus en plus.

— Vous voulez donc me chasser de ma patrie? dit Créon.

— Je ne veux pas ton exil, mais ta mort, répond durement Œdipe.

—Au moins tu me diras auparavant le sujet de ta haine.

— Crois-tu donc pouvoir me braver ?

A ce moment Jocaste arrive ; elle se jette entre son frère et son époux. — Arrêtez, malheureux ! s'écrie-t-elle ; que faites-vous ?

— Il veut mon exil ou ma mort, répond Créon.

Œdipe. — Le perfide conspire contre mes jours.

[1] An. et traduct. du vers 462 au vers 771.

Créon. — Puissé-je périr chargé de la haine des dieux, si je suis coupable de ce forfait !

Jocaste et le chœur se précipitent aux genoux d'OEdipe : Songez, lui dit le chœur, à la religion du serment qu'il vient de prononcer.

— C'est ma mort que vous demandez, répond OEdipe ; mais c'est à votre seule prière, non à la sienne, que je me laisse toucher. — Sors, dit-il à Créon, délivre-moi de ta présence.

Créon. — Je pars, méconnu de toi seul, et justifié par tous ceux qui m'entourent.

Jocaste demande quel était le sujet de la querelle. — Il m'accuse, répond OEdipe, de la mort de Laïus : un perfide devin répand ces bruits.

— Peux-tu t'inquiéter de semblables discours ? Un devin, un oracle avait aussi prédit à Laïus qu'il périrait de la main de son fils : cet enfant a été mis à mort, et cependant Laïus a péri sous les coups des brigands, dans un chemin qui se partage en trois branches.

Ce mot fait frémir OEdipe. — Que dis-tu ? dans quelle contrée ?

— Dans la Phocide, entre Delphes et Daulie.

— Dans quel temps ?

— Peu avant ton arrivée.

— O Jupiter ! à quoi m'as-tu destiné ?

— OEdipe ! quelle pensée t'agite ?

— Ne m'interroge pas !... Quels étaient les traits, la taille, l'âge de Laïus ?

— Il était grand ; sa chevelure commençait à blanchir... il te ressemblait même !

— Malheureux ! serait-ce sur moi que je lançais, sans le savoir, mes horribles imprécations ?

— Que dis-tu ?... cher prince !... je n'ose lever les yeux sur toi !

— Ah ! le devin ! je crains qu'il n'ait été trop clairvoyant ! Tu m'en assureras mieux en me répondant encore.

— Je frémis... Je te dirai tout ce que je puis savoir.

— Voyageait-il sans pompe, ou était-il accompagné, comme un roi, de nombreux satellites ?

— Cinq hommes formaient toute sa suite ; dans ce nombre était un héraut. Un seul char portait Laïus.

— Ah !... tout est éclairci !

Il ordonne qu'on fasse venir le seul homme qui survécut au meurtre de Laïus, et il répond à Jocaste, qui lui demande tendrement la cause de son trouble :

— [1] Pourquoi te le cacherais-je au milieu des craintes qui m'agitent ? A qui, dans ma bizarre fortune, pourrais-je mieux accorder ma confiance qu'à toi ? Mon père Polybe est de Corinthe ; ma mère est Dorienne, et se nomme Mérope. Je passais pour le premier des citoyens de Corinthe avant qu'il m'arrivât une aventure qui peut étonner, mais qui ne méritait pas l'importance que j'y mis alors. Un homme, au milieu d'un festin, accablé par l'ivresse, me dit, emporté par le vin, que mon père n'avait en moi qu'un enfant supposé. Accablé de cette insulte, à peine si je pus me contenir une journée entière [2]... J'allai en secret consulter l'oracle de Delphes ; mais Phébus, sans me juger digne d'une réponse, m'annonça tout ce qu'il y a de plus affreux, de plus déplorable, de plus terrible. Il me dit que je devais être uni à ma mère ; que je mettrais au jour une race exécrable aux yeux des hommes ; que je deviendrais le meurtrier de mon père !.... A peine ai-je entendu ces paroles, que, résolu de m'éloigner de Corinthe en mesurant mon chemin sur les astres, je courus vers des lieux où je pourrais éviter les crimes que m'annonçait l'oracle. J'avance, j'approche de ce lieu, où tu dis, Jocaste, que Laïus périt ; et je t'avouerai toute la vérité : là où les trois chemins se joignent, un héraut et un homme tel que tu me l'as dépeint se présentent. Le con-

[1] Κοὐμὴ ςερηθης, etc., traduct. littérale du vers 771 à 781.

[2] Λαθραδε, etc., traduct. du vers 785 à 823.

ducteur et le vieillard lui-même veulent m'écarter de la route. Emporté par la colère, je frappe le guide audacieux qui voulait m'écarter du chemin. Le vieillard, qui m'observait, me voit passer près du char, et me frappe au milieu de la tête avec son fouet. Il en reçut une punition trop forte. Je le frappai du bâton dont ma main était armée. Il tombe à la renverse du haut du char, et tous périssent sous mes coups. Si cet étranger a quelque chose de commun avec Laïus, quel homme fut jamais plus malheureux que moi? Mes mains sanglantes souillent le lit de celui qu'elles ont assassiné! Suis-je donc un criminel? Suis-je donc un être impur?

C'est en vain que Jocaste cherche à détourner Œdipe de ces pensées. Il rentre dans son palais en donnant l'ordre d'amener l'homme qui a survécu au trépas de Laïus. Le chœur, resté seul, déplore les maux de l'ambition.

Jocaste, suivie de ses esclaves portant des parfums et des bandelettes sacrées, sort du palais. Elle va faire un sacrifice pour apaiser le courroux des dieux. A ce moment, paraît un messager. Il demande Œdipe; il lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe.

—Esclave, s'écrie Jocaste, courez avertir Œdipe! Oracles des dieux, qu'êtes-vous devenus! Polybe est mort, et son fils ne l'a pas tué!

Œdipe partage un moment la joie de Jocaste; cependant une idée le trouble encore. Sa mère! ne doit-il pas s'unir avec elle par des liens incestueux? Aussi, bien que la couronne de Corinthe lui soit offerte, il n'y retournera pas. Le messager l'entend et cherche à le détromper.

— [1] Quelle est donc la femme qui vous cause tant de crainte?

— Vieillard, lui répond Œdipe, c'est Mérope, l'épouse de Polybe.

— Et quel est le motif de votre crainte?

[1] Ποίας δε γυναίκος, etc., vers 989. Passage exigé pour le baccalauréat ès-lettres. Morceaux choisis d'Andrezel, p. 172.

— Une prédiction terrible émanée des dieux.

— Peut-elle se dire, ou faut-il qu'on l'ignore?

— La voici : Apollon m'a prédit qu'un jour je souillerais le lit de ma mère, que mes mains répandraient le sang paternel. Voilà la cause de mon exil de Corinthe. Heureux exil, sans doute, mais cruel pour le fils auquel la vue de ses parens serait si douce!

— Cette crainte vous a seule chassé de Corinthe?

— Vieillard, je craignais de devenir le meurtrier de mon père.

— Pourquoi, prince, lorsque je viens pour vous servir, ne vous délivrerais-je pas de cette crainte?

— Certes, ce serait un grand titre à ma reconnaissance.

— C'est pour cela surtout que je suis venu, pensant qu'à votre retour à Corinthe je pourrais en recevoir le prix.

— Jamais je n'y serai avec ceux qui m'ont donné la naissance.

— O mon enfant! on voit bien que vous ignorez ce que vous fûtes.

— Comment, vieillard? Au nom des dieux, achève de m'instruire!

— Si c'est pour fuir vos parens que vous craignez de retourner à Corinthe.....

— Je crains de voir s'accomplir l'oracle d'Apollon.

— Vous craignez de commettre un crime en vivant avec eux?

— C'est là, vieillard, c'est là le sujet d'une éternelle terreur.

— Ignorez-vous qu'elle n'a aucun fondement réel?

— Comment, si je suis en effet le fils de Polybe?

— C'est que Polybe ne vous est rien.

— Que dis-tu? Polybe ne m'a pas donné la naissance?

— Il n'est pas plus votre père que moi.

— Et quelle ressemblance y a-t-il entre celui qui m'a donné l'être et celui qui ne m'est rien?

— C'est que ni lui ni moi ne sommes votre père.

— Et pourquoi donc me nommait-il son fils ?

— Apprenez qu'il vous reçut de mes mains en présent.

— Et pourquoi chérissait-il ainsi le don d'un étranger ?

— Parce qu'il se trouvait sans enfans.

— M'avais-tu acheté, ou étais-tu mon père ?

— Je vous avais trouvé dans les vallées sauvages du Cithéron.

— Pourquoi parcourais-tu ces lieux ?

— J'y gardais les troupeaux des montagnes.

— Tu errais donc comme un berger mercenaire ?

— Mon fils, à ce moment je fus votre sauveur.

— Quels périls m'entouraient lorsque tu m'as trouvé ?

— La plante de vos pieds en rendrait témoignage.

— Dieux ! de quels maux anciens viens-tu me parler !

— J'ai coupé les liens qui traversaient l'extrémité de vos pieds.

— Voilà donc les langes affreux dont j'ai supporté l'opprobre !

— Et c'est de ce malheur que vous avez pris votre nom.

— Au nom des dieux, vient-il de mon père ou de ma mère ? parle !

— Je l'ignore ; celui qui vous remit entre mes mains était mieux instruit sans doute.

— Quoi ! tu m'as reçu d'un autre ? Tu ne m'as pas trouvé ?

— Non ; un autre berger vous donna à moi.

— Quel était-il ? Pourrais-tu me l'indiquer ?

— C'était un des serviteurs de Laïus.

— Du dernier roi de ce pays ?

— Sans doute. Il gardait les troupeaux de ce prince.

— Vit-il encore ? Pourrais-je le voir ?

— Habitans de ce pays, dit le messager en s'adressant au chœur, vous devez le savoir.

Le chœur répond à Œdipe de demander à Jocaste. C'est en vain que cette princesse, qui commence à entrevoir l'affreuse vérité, essaye de détourner Œdipe de ses recherches. Emporté par sa fatale destinée, il la repousse durement.

— Depuis long-temps, lui dit-il, tes conseils me fatiguent.

— Malheureux! fasse le ciel que tu ne te connaisse jamais!

— M'amènera-t-on ce berger? reprend OEdipe avec colère. — Laissez-la s'applaudir de l'orgueil de sa naissance.

— Hélas! hélas! dit Jocaste en se retirant. Infortuné! voilà tout ce que je peux te dire, et ce que je te dis pour la dernière fois.

Le vieux berger arrive enfin. OEdipe se hâte de l'interroger.

— [1] Vieillard, regarde-moi, et réponds à mes questions. Etais-tu au service de Laïus?

— Je fus son esclave, non acheté, mais nourri dans son palais.

— Quel était ton travail, ton emploi?

— Pendant la plus grande partie de ma vie, je gardai les troupeaux.

— Dans quel endroit les conduisais-tu ordinairement?

— Sur le Cithéron et dans les vallées voisines.

— Te souviens-tu d'y avoir vu cet homme?

— A quelle occasion, et de quel homme parlez-vous?

— De celui-ci, qui est devant toi. N'as-tu point eu affaire avec lui?

— Pas assez pour que ma mémoire me le rappelle de suite.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, seigneur, interrompt le messager. Je vais le lui rappeler clairement, car je sais qu'il ne l'ignore pas. Quand, sur les hauteurs du Cithéron, nous conduisions ensemble, lui deux troupeaux, moi un seul, je vivais auprès de lui trois mois entiers, depuis le printemps jusqu'au lever de l'ourse. A l'approche de l'hiver, je conduisais mes troupeaux à l'étable, et lui dans celles de Laïus. N'est-ce pas la vérité?

— Tu dis vrai; mais il y a si long-temps!

[1] Οὗτος σὺ πρέσβυ, etc., vers 1121. Morceau exigé pour le baccalauréat. Extraits d'Andrezel, p. 175.

— Dis-nous, maintenant, ne te souviens-tu pas de m'avoir remis un enfant pour le nourrir comme mon fils ?

— Qu'est-ce que cela ? et pourquoi raconter de semblables histoires ?

— Le voilà, mon ami, le voilà ce jeune enfant !

— Que les dieux t'anéantissent ! interrompt le vieillard bas et avec précipitation ; ne te tairas-tu pas?

— Vieillard ! s'écrie Œdipe, ne le blâme pas ! ce sont tes paroles plutôt que les siennes qui mériteraient un châtiment.

— Quelle faute, ô le meilleur des maîtres, ai-je donc commise ?

— En n'avouant pas l'enfant dont il te parle.

— Il parle sans savoir, et se tourmente sans motif.

— Eh bien ! toi, puisque tu ne veux pas parler de gré, tu parleras de force.

— Au nom des dieux ! épargnez un malheureux vieillard !

— Qu'on lui attache à l'instant les mains derrière le dos.

— Malheureux que je suis ! Et pourquoi ? que voulez-vous apprendre ?

— Lui as-tu remis cet enfant dont il parle ?

— Je le lui ai remis — j'aurais dû périr aujourd'hui !

— Tu périras si tu mens.

— Et bien plus tôt encore si je dis vrai.

— Cet homme, on le voit, cherche des délais.

— Nullement ! j'ai dit que je le lui avais donné.

— D'où l'avais-tu reçu ? Etait-il de toi ou d'un autre ?

— Il n'était pas à moi ; je l'avais reçu...

— De quels citoyens ? de quelle demeure ?

— O mon maître ! au nom des dieux, n'en demande pas davantage !

— Tu es perdu s'il faut que je t'interroge encore.

— C'était un des enfans nés dans le palais de Laïus.

— Etait-ce un esclave ou un de ses enfans ?

— Malheur ! voilà le plus pénible à dire !

— Et à entendre ! mais il faut que je l'entende !

— On l'appelait fils de Laïus... Mais votre épouse, qui est dans ce palais, pourrait vous le dire mieux que moi.

— C'est elle qui te donna cet enfant ?

— Oui, prince.

— Pourquoi ?

— Pour le faire périr.

— Malheureuse mère !

— Dans la crainte d'un oracle terrible.

— Que disait-il ?

— Que cet enfant tuerait les auteurs de ses jours.

— Et comment alors l'as-tu remis à ce vieillard ?

— O mon maître ! j'en eus pitié. Je le lui donnai pour l'emporter dans une autre contrée, sa patrie. Il fut réservé pour des malheurs plus grands encore ; car si vous êtes cet enfant... voyez quelle est votre infortune !

— Hélas ! hélas ! tout est éclairci ! O lumière du jour ! je te vois maintenant pour la dernière fois, moi qui suis né de parens dont je n'aurais jamais dû naître, qui ai formé des nœuds que je n'aurais jamais dû former, versé un sang que j'aurais dû respecter !

Il fuit désespéré. Le chœur, resté seul, s'afflige du néant des choses humaines. Ses chants sont interrompus par l'arrivée d'un serviteur qui sort du palais dans le plus grand trouble.

— Qu'avez-vous à nous apprendre encore ? s'écrie le coryphée.

— Un seul mot : la reine Jocaste est morte !

— Princesse infortunée ! Et comment a-t-elle péri ?

— De sa main. Les circonstances les plus cruelles de sa mort manqueront à mon récit ; mes yeux n'ont pu les voir : mais autant que ma mémoire me le permettra, vous allez connaître toutes ses souffrances. Aussitôt qu'emportée par le désespoir elle eut franchi le seuil du palais, elle court à son lit nuptial, s'arrachant les cheveux de ses deux mains. Elle entre ; elle ferme les portes ;

elle appelle Laïus, cet époux mort depuis si long-temps ; elle retrace la mémoire de ce fils qui, meurtrier de son père, a donné à sa mère une déplorable postérité. Elle gémit sur le lit où la malheureuse a eu un époux de son époux, des enfans de ses enfans. Je ne sais comment le trépas a suivi ses lamentations. Les cris d'OEdipe ont frappé mon oreille, et je n'ai pu voir le malheur qui a terminé ses jours. Nos yeux se sont tournés vers OEdipe errant çà et là, demandant une épée, demandant sa femme, non sa femme, mais la mère de son époux et de ses enfans. Un dieu le guide ; car nul de ceux qui l'entouraient n'eût osé le faire. Jetant des cris terribles, et comme s'il eût suivi son guide invisible, il brise les portes, s'élance dans la chambre, où nous voyons Jocaste embarrassée du lien mortel. Aussitôt qu'il l'aperçoit, le malheureux, poussant d'affreux gémissemens, rompt le lien qui la tient suspendue. Lorsque le cadavre fut couché sur le sol, alors il se passa des choses horribles à voir. Il lui arrache les agrafes d'or de ses vêtemens, et avec elles se crève les yeux, criant en même temps qu'il ne la verrait plus, ni elle, ni l'objet de ses tourmens, ni les fruits de ses crimes ; qu'il ne verrait plus ceux qu'il ne lui était plus besoin de voir désormais, et ceux qu'il aurait pu voir encore. En prononçant ces mots, qu'il répétait avec énergie, il soulevait ses paupières et s'arrachait les yeux. Un sang noir souillait son visage et ne coulait pas goutte à goutte, mais en longs ruisseaux. On eût dit une grêle de sang ! C'est ainsi que l'époux et l'épouse ont confondu leurs maux et leurs douleurs.

Le chœur, saisi d'effroi à cet épouvantable récit, voit OEdipe arriver, le visage souillé de sang, errant en chancelant sur la scène ; il mêle d'abord ses plaintes cadencées aux gémissemens que pousse OEdipe. — Bientôt ce prince infortuné interrompt ce concert de lamentations par un long monologue de phrases entrecoupées, d'imprécations, de prières.

— O Cithéron ! pourquoi m'as-tu reçu ? Pourquoi ne m'as-tu

pas donné la mort? O Polybe! ô Corinthe! ô palais que je crus le palais de mon père! quelle plaie profonde s'ouvrait sous votre brillant appareil!... O funeste chemin! vallée profonde! bois épais! étroit sentier, qui avez bu le sang d'un père répandu par mes mains, conservez-vous encore mon souvenir!...

Créon vient interrompre ses plaintes. Je ne viens pas insulter à tes malheurs, ô OEdipe! mais j'ai cru devoir consulter l'oracle sur ta destinée, et je t'amène tes enfans.

— O puisses-tu être heureux, Créon!... plus heureux que moi!... O mes enfans! où êtes-vous? Venez! venez toucher ces mains... ces mains fraternelles! O combien je pleure sur vous, ô mes filles! vous qui ne pourrez nulle part porter vos pas, sans vous entendre reprocher les crimes de votre père! Plus d'hymen pour vous! plus de joie sur la terre!... O fils de Ménécée, généreux Créon! c'est à vous que je les confie! n'égalez pas leur infortune à mes malheurs!

Après cette prière si pathétique, et que Créon devait si mal exaucer en se souillant plus tard du meurtre de la généreuse Antigone, OEdipe rentre dans son palais pour attendre l'arrêt de son exil, et le chœur termine la pièce par cette maxime si vraie et si souvent répétée depuis :

— Ne donnez jamais à un mortel le titre d'heureux, avant qu'il ait achevé sa carrière sans avoir éprouvé d'infortune.

Explication de la première planche.

Fig. 1. Vue du théâtre de Bacchus à Athènes: cette vue est prise en face de la scène.

Fig. 2. Plan du théâtre restauré. -- A, a, a. Gradins où s'asseyaient les spectateurs. -- B, b, b, b. Allées qui séparaient les étages de gradins. -- c, c, c, c, c, c. Escaliers de communication. -- C. Orchestre. -- D. Scène. -- E. Thymélé, où se tenait le chœur. -- F. Partie de la scène réservée aux machines.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

P2

f. 1

f 3

f 2

f 4

DDO.

SOPHOCLE.

DEUXIÈME PARTIE.

ANALYSE ET TRADUCTION.

I. Œdipe à Colonne.
II. Antigone.
III. Les Trachiniennes.

Sophocle avait près de cent ans lorsqu'il composa *Œdipe à Colonne*, que les anciens regardent comme un de ses chefs-d'œuvre, et auquel il dut son dernier et son plus beau triomphe. Les allusions politiques que cette tragédie renfermait firent sans doute une grande partie de son succès. C'était à la fin de la guerre du Péloponèse; les Thébains, unis aux Spartiates, menaçaient la liberté d'Athènes, lorsque Sophocle lut cette pièce au peuple, opposant ainsi les souvenirs des temps passés aux événemens contemporains, et les Athéniens saluèrent de leurs applaudissemens cette espèce d'évocation de l'ombre d'Œdipe; elle semblait sortir du tombeau pour léguer à Athènes sa puissance et sa haine, pour interdire aux Thébains l'entrée du sol sacré de l'Attique, et leur prédire de sanglantes défaites. Le cercueil d'Œdipe devenait le palladium d'Athènes.

Aujourd'hui que cette puissance d'à-propos est évanouie, et que les passions qui animaient alors les spectateurs ont fait place au jugement sévère et désintéressé de la critique, *OEdipe à Colonne* doit descendre du rang qu'il avait usurpé. Il n'y a plus là, comme dans le premier OEdipe, cette intrigue soutenue, cet intérêt croissant avec l'action, ces scènes habilement enchaînées, se déroulant sous les yeux du spectateur pour amener une catastrophe terrible. Ici l'action est presque nulle, l'intérêt a passé avec les mœurs et les passions qui l'avaient fait naître. Qu'importe aux lecteurs aujourd'hui qu'OEdipe laisse ou non son cercueil à Colonne?

Mais ce qui est de tous les temps, ce sont les beautés de la poésie, ce sont les sentimens nobles et vrais de la piété filiale et de la tendresse paternelle, ce sont les émotions profondes qu'inspire un père errant et malheureux maudissant son fils coupable. Voilà ce qu'on trouve dans l'*OEdipe à Colonne* à un rare degré d'énergie. C'est surtout ce caractère inflexible d'OEdipe, cette sévérité sombre et majestueuse d'un homme battu, mais non accablé par l'infortune, que le poète s'est plu à peindre; cet homme devenu presque divin à force d'être pousuivi par le courroux des dieux, et dont la naissance, dont la vie, dont la mort, sont marquées par des oracles, dont une irrésistible prédestination guide chaque pas, cet homme remplit la pièce entière, et y répand une teinte de terreur religieuse qui passe dans l'âme du spectateur.

Nous ne devons donc considérer cette pièce que sous ce point de vue, comme le spectacle d'OEdipe luttant contre ses dernières douleurs. Nous ne nous arrêterons donc pas à discuter le plus ou moins de vraisemblance des divers incidens; à prouver que le personnage d'Ismène est inutile à côté de celui d'Antigone; que celui de Créon est odieux et presque ridicule, puisqu'il paraît sur la scène seulement pour enlever deux femmes, et pour échouer dans ce dessein; que les scènes sont souvent mal liées entre elles, et que Thésée entre et sort trop souvent sans motif. C'est l'idée seule du poète que nous devons suivre dans son dé-

veloppement. Nous verrons OEdipe dans son exil, subissant d'abord les mépris et l'horreur d'un peuple étranger, exposé ensuite sans défense au courroux de son ennemi, privé de ses filles, seule consolation de son cœur paternel, et enfin, aussi inaccessible à la pitié qu'à la terreur, maudissant un fils ingrat que le malheur et l'ambition ramènent vers lui. C'est dans cette lutte avec son destin que se peint toute la sombre énergie du caractère d'OEdipe. Les préparatifs mêmes de son trépas ne peuvent l'ébranler; il sait que le terme de sa vie est arrivé, et il marche à son tombeau avec cette indomptable fermeté qui a signalé toute sa carrière.

Telle est l'œuvre de Sophocle, et lorsqu'il l'acheva il comptait près d'un siècle de vie.

I.

OEDIPE A COLONNE.

L'exposition de cette pièce est heureuse et théâtrale. La scène représentait une solitude riante; d'un côté s'élevait un bois sacré, où le laurier, la vigne et l'olivier mêlaient leur ombrage. Autour de cette vallée verdoyante serpentait un chemin bordé de rochers. Dans le fond on voyait s'élever la citadelle d'Athènes.

Un vieillard aveugle, guidé par une jeune fille, paraît sur la scène, et semble accablé de fatigue et de douleur.

[1] — O toi, fille d'un vieillard aveugle, Antigone, s'écrie le vieillard, en quels lieux sommes-nous arrivés? De quelles mains OEdipe errant pourra-t-il recevoir quelques faibles secours? O ma fille, vois-tu quelque pierre où je puisse m'asseoir?

[1] Τέκνον, τύφλου γέροντος, etc., traduct. et an. jusqu'au vers 205.

Antigone le conduit à un rocher, sous l'ombrage du bois sacré, et au moment où elle regarde autour d'elle pour reconnaître les lieux où ils se trouvent, un homme paraît sur le chemin.

— Étranger, s'écrie-t-il, quittez ce siége où vous êtes assis; vous êtes dans un lieu sacré où nul ne peut porter ses pas. Il est sous la puissance des divinités terribles filles des ténèbres et de la terre, les Euménides, qui voient tout.

— Puissent-elles jeter sur moi un regard favorable et m'accueillir comme leur suppliant! Cette terre deviendrait mon asile, et je n'en sortirais plus!

Le passant, étonné, n'ose pas prendre sur lui de chasser OEdipe; il veut consulter auparavant ses concitoyens.

— Quelle est donc cette contrée? lui demande OEdipe.

— Elle est sacrée : deux divinités y règnent, Neptune et Prométhée, qui apporta le feu aux mortels. Cette route est la voie d'airain, le rempart d'Athènes. Les champs qui vous entourent ont eu pour roi Colonus, et lui ont emprunté son nom. Aujourd'hui ils obéissent au roi d'Athènes Thésée, fils d'Égée.

Cependant le Coloniate se hâte d'aller informer ses concitoyens de la présence d'OEdipe dans le bois des Euménides, et ce prince adresse à ces terribles divinités une fervente prière. La volonté divine a marqué au pied de leurs autels le terme de sa carrière. Puisque le destin le conduit aujourd'hui dans cet asile révéré, puisse l'oracle s'y accomplir!

— O mon père, interrompt Antigone, gardez le silence! on nous cherche.

Ils se cachent tous deux dans l'épaisseur de la forêt, tandis que des vieillards se répandent sur la scène, et cherchent çà et là avec empressement.

— Quel est-il? où est-il? où trouver ce banni, cet homme audacieux qui n'a pas craint de pénétrer dans le sanctuaire des Euménides? — Je regarde en vain autour de ce bois, je cherche et je ne peux le découvrir.

OEdipe se montre, et le chœur à sa vue pousse un cri d'effroi

et de surprise; il lui ordonne de sortir sur-le-champ du bois sacré. — Arrête! retire-toi! lui crie-t-il; étranger malheureux, nous entends-tu?

— Étrangers, leur dit OEdipe, je vais quitter ce respectable asile, je m'abandonne à vous; ne me trahissez pas.

Il sort du bois sacré et s'asseoit au bord du chemin sur une pierre. Là, le chœur lui demande son nom et sa patrie.

[1] — O étrangers, il n'en est plus pour moi!

— Vieillard, que dis-tu?

— Non! non! je vous en conjure encore une fois, non! ne me demandez pas qui je suis; ne m'interrogez pas davantage!

— Pourquoi?

— O déplorable naissance!

— Achève!

— Ma fille! demande OEdipe à Antigone, que dirai-je?

— Réponds, étranger, reprend le coryphée, de quel sang, de quel père es-tu né?

— Ma fille! que dois-je leur répondre?

— Parle, mon père, lui répond Antigone, tu ne peux te cacher plus long-temps.

— Je vais donc parler. — Comment pourrais-je demeurer inconnu?

— Que de lenteurs! s'écrie le coryphée; t'expliqueras-tu enfin?

— Eh bien! connaissez-vous..... le fils de Laïus?

— Juste ciel!

— Le descendant des Labdacides?

— O Jupiter!

— OEdipe, enfin!

— C'est toi!

— Que ce nom ne vous alarme pas.

[1] Ω ξένοι, ἀπόπτολις, etc., traduct. littérale depuis le vers 205 jusqu'au vers 230.

— Dieux! dieux!

— Infortuné que je suis!

— Dieux! dieux!

— Ma fille! s'écrie Œdipe avec désespoir, que ferons-nous maintenant?

— Lève-toi! interrompt le chœur, sors de la contrée que nous habitons, et ne viens pas attirer sur notre ville de nouveaux malheurs.

— O charitables et vertueux étrangers! s'écrie Antigone, ayez pitié du moins d'une fille infortunée! c'est pour mon père, c'est pour lui que je vous implore!... Notre sort est entre vos mains, comme entre celles d'une divinité secourable!

Mais ces touchantes prières sont à peine écoutées.

[1] — Peut-on jamais attendre quelque secours, quelque bien d'une fausse réputation, d'une gloire usurpée! reprend alors Œdipe avec amertume. La voilà donc cette Athènes qu'on disait si attachée à la religion de l'hospitalité; la seule ville jalouse de sauver un étranger malheureux; la seule ville capable de le secourir! Où sont-elles ces vertus, lorsque vous m'arrachez du siége où je m'étais assis, que vous me chassez de votre patrie par la crainte seule que mon nom vous inspire?... — Et cependant, c'est au nom des dieux que je vous implore!... Je viens, sous la garde de la religion et des dieux, accorder à cette contrée une faveur inespérée; et lorsque son souverain, quel qu'il soit, sera présent, vous entendrez, vous saurez tout! jusqu'alors, gardez-vous d'user envers moi d'une semblable rigueur.

[2] Le chœur répond qu'en effet il ne peut décider seul, mais que Thésée ne peut tarder à se rendre en ces lieux.

Tandis qu'ils l'attendent, Antigone voit arriver de loin une femme montée sur un coursier superbe; une coiffure thessa-

[1] Τί δῆτα δόξης, etc., traduct. littérale depuis le vers 262 au vers 295.

[2] An. et traduct. depuis 296 jusqu'à 330.

lienne ombrage son front. Elle croit la reconnaître... Oui, c'est Ismène, c'est sa sœur, c'est la fille d'Œdipe qui se précipite dans leurs bras.

[1] —O moment de joie! s'écrie Ismène, je puis voir à la fois et un père et une sœur chérie!...

— O mon sang! ô ma fille! répond Œdipe en la pressant entre ses bras; toi, seule en ces lieux!

— Combien de peines aussi ce chemin ne m'a-t-il pas coûtées!

— Chère enfant! embrasse-moi encore! Et quel soin t'amène? — Où sont tes frères?

— En quelque lieu qu'ils soient, ils sont dans la douleur.

— Oh! sans doute, reprend Œdipe avec amertume, ils restent en repos, tandis que de faibles femmes cherchent à leur place à soulager les maux de leur père! — O mon Ismène, quelle effrayante nouvelle viens-tu m'apprendre?

Ismène ne peut en effet lui apprendre que des malheurs. Étéocle et Polynice, les deux fils de ce malheureux père, se sont disputé le trône, et dans cette lutte l'aîné, Polynice, a succombé. Polynice, réfugié dans Argos, rassemble une armée qui va marcher contre Thèbes; mais les deux partis veulent se rendre maîtres d'Œdipe; car l'oracle a déclaré que le peuple qui possédera son tombeau n'aura plus rien à redouter.

[2] — Puissent les dieux, s'écrie alors Œdipe, ne jamais éteindre la haine fatale qui les divise, et puisse la fin de cette guerre qui leur met les armes à la main ne dépendre que de moi seul! Celui qui tient le sceptre le perdrait sans retour; celui qui est sorti de Thèbes ne pourrait y rentrer. Quand je fus avec opprobre chassé de ma patrie, tous deux, loin de me défendre et de me retenir, moi, leur père, ils ont contribué à mon exil! ils l'ont confirmé par un décret!... et je me vis contraint de sortir de ma patrie, fugitif et misérable, lorsqu'un mot de leur

[1] Ὦ δισσα πατρός, etc., trad. de 330 à 434.

[2] Ἀλλ' οἱ θεοί σφι, etc.

bouche aurait pu m'épargner ces douleurs!... Maintenant, ô étrangers, si vous daignez m'accorder votre protection, songez que je serai pour votre ville un rempart, et pour vos ennemis un fléau!

[1] Les vieillards accueillent cette prière, et l'exhortent à se concilier aussi la faveur des Euménides par des libations expiatoires. Ismène court les accomplir, pendant que les vieillards interrogent OEdipe sur ses malheurs.

C'est alors que Thésée arrive. Il adresse à OEdipe quelques mots pleins d'une majestueuse simplicité.

— Je fus autrefois comme toi, OEdipe, étranger et malheureux; comment donc pourrais-je me refuser à te secourir dans l'excès de ton malheur? Je sais que je suis mortel, et que je ne suis pas plus que toi assuré du jour qui suivra celui-ci.

— En récompense, répond OEdipe, je vous offre ce corps malheureux, ce cadavre qui sera un fléau pour Thèbes, et qui, glacé dans la tombe, s'abreuvera un jour du sang bouillonnant de ses concitoyens ingrats!

Thésée recommande OEdipe aux vieillards et s'éloigne. Le chœur chante alors les louanges de Colonne et d'Athènes; mais un cri d'effroi d'Antigone interrompt ses chants. Elle voit Créon s'avancer à la tête d'une troupe de guerriers.

Créon essaie d'abord de persuader OEdipe par la peinture des maux qu'il a soufferts, et qu'il peut souffrir encore lui et sa fille chérie; mais voyant par la réponse ferme et hautaine d'OEdipe qu'il ne peut le tromper, il lui annonce qu'il emploiera la force.

[2] — Et comment espères-tu exécuter cette menace?

— Sur ta fille! répond Créon d'une voix menaçante, et saisissant Antigone. J'en tiens déjà une, l'autre ne tardera pas à me suivre.

[1] Ἐπάξιος μὲν, etc., trad. de 473 à 850.

[2] Ποίῳ σὺν ἔργῳ, etc., trad. de 851 à 939.

— O ciel!

— Et tes douleurs ne s'arrêteront pas à cela.

— Étrangers, s'écrie Œdipe, me trahirez-vous?

— Hâtez-vous de l'entraîner de force, répond Créon à ses soldats, si elle refuse de vous suivre.

— Oh! s'écrie Antigone, quels dieux, quels mortels daigneront venir à mon secours?

Le chœur des vieillards essaie en vain de retenir Antigone; il se jette au milieu des soldats qui l'entraînent; il appelle ses concitoyens aux armes. Antigone crie et se débat.

— O ma fille! dit Œdipe, où es-tu?

— On m'entraîne!

— Étends tes bras vers moi, ô ma fille!

— Je ne puis.

— Ne l'emmènerez-vous donc pas! dit Créon à ses soldats avec emportement.

— Malheureux que je suis! s'écrie Œdipe.

— Arrêtez! ajoutent les vieillards.

Leurs efforts sont inutiles; les soldats entraînent Antigone; et Créon menace encore Œdipe de lui faire subir le même sort, s'il résiste.

— O comble de l'insolence! quoi! tu oserais me toucher?

— Tais-toi!

— Non! les Euménides qui président à ce lieu n'arrêteront pas la malédiction que je lance sur ta tête, ô le plus méchant des hommes!... Puisse le soleil, qui voit tout, te donner une vie et une vieillesse semblables à la mienne!

— Eh bien! quoique seul, je t'emmènerai de force.

— O citoyens! s'écrie le chœur, ô défenseurs de cette contrée, hâtez-vous!

[1] Thésée, rappelé par ces clameurs, accourt, ordonne sur-le-champ à sa suite de poursuivre les soldats de Créon, de les combattre, de leur enlever leur proie.

[1] An. et traduct. de 940 à 1317.

— Et toi, dit-il à Créon, tu ne sortiras pas de ces lieux que ces deux jeunes filles n'aient été remises entre mes mains. Penses-tu donc être dans un pays d'esclaves? et moi, ne me comptes-tu pour rien?

— Tu es le plus puissant, Thésée, je suis seul et sans défense..... Qu'exiges-tu donc de moi?

— Que tu me conduises dans le lieu où tu as caché ces jeunes filles, qui sont devenues nos enfans. Songe qu'en poursuivant ta proie tu es devenu la nôtre.

— Ici, Thésée, tu commandes sans doute; mais de retour dans ma patrie je saurai ce que je devrai faire.

— Menace, si tu veux, mais pars! Et toi, Œdipe, reste tranquille en ces lieux. Je mourrai, ou je te rendrai tes enfans.

Œdipe reste seul avec le chœur des vieillards, qui s'abandonnent à leurs espérances et célèbrent déjà dans leurs chants la victoire que Thésée doit inévitablement remporter.

Bientôt après, en effet, on voit revenir ce prince et les deux filles d'Œdipe, qui courent se précipiter dans les bras de leur père.

— O mes filles! s'écrie-t-il, êtes-vous bien ici toutes deux?

— O mon père! le bras de Thésée et de ses invincibles guerriers nous ont sauvées.

— Venez, mes filles, venez, embrassez-moi! donnez-moi cette joie que je n'espérais plus ressentir... Où êtes-vous?

— Nous voici l'une et l'autre.

— Enfans chéris! soutiens de ma vieillesse!

— Infortunés soutiens d'un infortuné!

— O Thésée, à qui seul je dois un si grand bienfait, que les dieux, ainsi que je le souhaite, t'en paient le prix!... Donne-moi ta main, que je puisse la toucher, que je puisse, s'il m'est permis, baiser ton front... Eh! que dis-je? malheureux que je suis! oserai-je toucher un mortel qu'aucun crime n'a souillé!

Thésée interrompt ces remercîmens pour lui annoncer qu'un

étranger est allé s'asseoir en suppliant auprès de l'autel de Neptune, et qu'il lui demande un moment d'entretien.

— O mon ami! s'écrie OEdipe, n'allez pas plus loin!

— Qu'avez-vous?

— Ne me demandez rien!

— Quoi donc? Expliquez-vous!

— C'est mon fils, prince! mon détestable fils!

Antigone se jette aux genoux de son père, Thésée joint ses prières aux siennes. OEdipe cède, et consent à recevoir Polynice, auquel Thésée va porter cette nouvelle.

Lorsque celui-ci se présente, OEdipe reste muet et le front courroucé. Polynice, un moment interdit, n'ose s'adresser au vieillard.

[1] — Malheureux! que ferai-je? que dois-je faire, ô mes sœurs! Dois-je d'abord verser des larmes sur mes propres malheurs ou sur ceux de mon père? lui que je rencontre accablé par les ans, par son long exil dans une terre étrangère, couvert de vils haillons qui, vieillis sur ses membres amaigris, n'inspirent que le dégoût et la pitié, tandis que sa chevelure hérissée flotte au gré des vents sur son front privé de lumière..... Malheureux que je suis! je n'ai su que trop tard un si déplorable sort! Oui, je suis bien coupable, je l'avoue; mais je viens vous offrir d'indispensables secours, des secours que seul je puis vous donner. O mon père! songe que le respect pour les supplians est assis sur le trône même de Jupiter! qu'il en soit de même auprès de toi! On peut remédier aux fautes, mais non les anéantir..... Tu gardes le silence! daigne donc me parler! Pourquoi te détourner de moi? Pourquoi ne pas me répondre? Me renverras-tu chargé de tes mépris, sans m'adresser une parole, sans m'expliquer d'où vient ton courroux? Filles d'OEdipe, ô mes sœurs! essayez avec moi d'arracher quelques mots de cette bouche-

[1] Οἴ μοι τί δράσω, etc., traduct littérale du vers 1317 au vers 1343.

silencieuse et cruelle ! Faites qu'il ne persévère pas dans son silence, et qu'il ne me renvoie pas avec dédain, moi qui suis le suppliant d'un dieu !.....

— Œdipe, dit alors le chœur, par égard pour celui qui vous adresse ce suppliant, répondez-lui ce que vous devez lui dire, et renvoyez-le après votre réponse.

[1] — Oui ! si ce n'était pas Thésée, votre prince, qui me l'eût envoyé, jamais le son de sa voix n'eût frappé mes oreilles. Eh bien, il va entendre la réponse qu'il mérite, et qui sans doute n'embellira pas le reste de sa vie. N'est-ce pas toi, fils dénaturé, qui régnant dans cette Thèbes où ton frère règne aujourd'hui, en as chassé ton père, l'as réduit à vivre sans patrie, à porter ces indignes vêtemens dont la vue t'arrache des larmes aujourd'hui que tu souffres à ton tour les maux que j'ai soufferts ? Pour moi, je ne m'abaisserai pas à la plainte ; je supporterai ces douleurs, en conservant au fond de mon cœur, toute ma vie, le souvenir de ton crime ; car c'est toi qui m'as plongé dans cette affreuse misère où je vis errant, mendiant ma nourriture de chaque jour. Je périssais sans mes deux filles, qui seules pourvoient à ma subsistance ; et toi, seul, autant que tu le pouvais, toi seul aurais été mon assassin ! Elles seules me soutiennent, me nourrissent, femmes par leur faiblesse, mais bien plutôt hommes par leur courage. Non, fils ingrats, vous n'êtes pas mes fils ! Le dieu vengeur qui te poursuit n'est pas encore pour toi ce qu'il sera un jour, ce qu'il sera lorsque les flots de guerriers s'avanceront sous les murs de Thèbes ; car tu ne renverseras pas ses remparts, et tu tomberas à leur pied baigné dans ton sang, et ton frère avec toi. Voilà les imprécations que déjà j'ai lancées sur votre tête coupable, et qu'aujourd'hui je renouvelle encore pour vous apprendre à respecter ceux dont vous tenez la vie, à ne pas accabler de mépris un père privé de la clarté du jour.

[1] Ἀλλ' εἰ μὲν, ἄνδρες, etc., traduct. littérale du vers 1412 au vers 1459.

Ce n'est pas là l'exemple que vos sœurs vous ont donné : aussi ce palais, ce sceptre qui étaient à vous seront leur partage, s'il est vrai que la justice, fidèle aux lois éternelles, soit assise sur le trône de Jupiter. Va donc, trop odieux mortel; fuis, scélérat, fuis loin d'un père qui te renie! emporte avec toi ces malédictions paternelles! Puisses-tu ne jamais triompher de ta patrie ni rentrer dans les murs d'Argos, mais périr de la main de ton frère, en immolant ce frère qui t'a chassé! Voilà les vœux que je fais pour vous! Je demande au Tartare, devenu maintenant mon dieu tutélaire, de t'envelopper de ses ombres affreuses. J'appelle à mon secours les noires furies qui règnent en ces lieux; j'appelle Mars, qui a versé dans vos cœurs une haine implacable!

Maintenant tu m'as entendu; pars! et va raconter aux Thébains et à tes fidèles alliés de quels présens Œdipe a récompensé ses deux fils!

Polynice reste un moment interdit à ces foudroyantes paroles.

— [1] O malheur! ô voyage fatal! s'écrie-t-il enfin, ô déplorable calamité! malheur à mes compagnons! Etait-ce dans cette espérance que j'étais parti d'Argos? Infortuné que je suis! comment retournerai-je vers mes alliés?

Puis s'adressant à ses sœurs : O mes sœurs! vous qui êtes ses filles, vous qui avez entendu ces imprécations cruelles, je vous en conjure au nom des dieux, s'il faut qu'elles s'accomplissent un jour, et que vous revoyiez votre patrie, ne me repoussez pas avec le même mépris; accordez-moi les honneurs funèbres, et déposez mon cadavre dans le même tombeau!

[2] Après ces paroles, il s'arrache des bras de ses sœurs, qui veulent en vain le retenir. Laissez-moi libre; adieu! vivez heureuses! s'écrie-t-il, et il part désespéré.

Œdipe était resté plongé dans une sombre rêverie; le chœur

[1] Οἴ μοι κέλεσθον, etc., traduct. littérale du vers 1463 au vers 1477.

[2] An. et traduct. du vers 1477 au vers 1609.

commençait un chant religieux, quand tout à coup on entend gronder le tonnerre. OEdipe, à ce bruit, sort de ses méditations, et demande Thésée. Bientôt, dit-il, bientôt la foudre ailée de Jupiter me conduira dans le séjour des morts.

Thésée accourt aux cris du chœur. OEdipe lui annonce qu'il va mourir. Seul et sans guide, dit-il, je vais aller trouver l'endroit qui sera mon tombeau. — Mais qu'il soit à jamais secret... même à mes filles... vous en serez le fidèle dépositaire... — [1] Mais allons! car l'ordre de Jupiter me presse! Marchons sans nous détourner vers le lieu qui m'attend. O mes filles! suivez-moi; c'est moi qui vais vous guider aujourd'hui comme vous m'avez guidé tant de fois. Retirez-vous, ne me touchez pas; laissez-moi trouver moi-même le sacré tombeau où le destin a marqué ma sépulture. Venez ici, venez, c'est là que Mercure et la déesse des enfers me conduisent. — O lumière! qui pour moi n'es devenue que ténèbres, tu frappes mon front pour la dernière fois; bientôt je vais me cacher aux enfers! — O toi, prince, le plus chéri de tous ceux dont j'ai reçu l'hospitalité, et toi, terre d'Athènes, et vous, habitans, soyez à jamais heureux! mais au milieu de votre allégresse, souvenez-vous de ma mort.

[2] Il s'éloigne, suivi de Thésée et de ses filles. Bientôt un messager vient raconter au chœur ce qu'il a pu voir de la mort d'OEdipe. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où la voie se partage, il s'est arrêté. Là, il a dépouillé ses grossiers vêtemens, s'est lavé d'une onde pure; puis, par de touchantes paroles, a calmé la douleur de ses filles. Mais Jupiter a fait gronder son tonnerre souterrain, et une voix est entendue; elle appelait OEdipe.

[3] La frayeur saisit alors les assistans, et nos cheveux se

[1] Χῶρον δ' ἐπεί, etc., traduct. littérale du vers 1609 au vers 1624.

[2] An. et traduct. du vers 1625 au vers 1694.

[3] Ὥστε πάντας ὀρθιας, etc., traduct. littérale du vers 1695 au vers 1720.

dressent sur nos têtes. La voix du dieu recommence : OEdipe! OEdipe ! qui t'arrête ? Marchons ; tu tardes trop. — A peine a-t-il reconnu la voix céleste qu'OEdipe invite Thésée à s'approcher. O mon ami ! lui dit-il, donnez-moi votre main pour gage de la foi constante qui vous liera à ces enfans ; vous, mes filles, donnez-moi la vôtre. Prince, promettez-moi de ne jamais leur nuire ; promettez-moi de veiller sur leurs intérêts, de faire pour elles tout ce que vous pourrez faire. Le généreux Thésée, retenant avec peine ses larmes, lui jure d'accomplir ses souhaits. Alors OEdipe élevant sur ses deux filles ses mains tremblantes : Mes enfans, leur dit-il, il faut quitter ce lieu ; vous ne pouvez voir ni entendre ce qui est interdit aux mortels. — Retirez-vous, et qu'un seul témoin, que Thésée reste à mes côtés.

Obéissant à cet ordre, tous gémissant et versant des larmes, nous avons suivi les pas de ses filles ; mais à peine éloignés à quelque distance, nous tournons la tête : OEdipe avait disparu, et Thésée, la main sur le front, se cachait les yeux comme frappé de terreur à la vue de quelque horrible spectacle. Bientôt après nous l'avons vu se prosterner, et adorer à la fois et la terre et l'Olympe où résident les dieux.

Aussitôt que ce récit est terminé, les jeunes princesses arrivent et font retentir le théâtre de leurs gémissemens. Thésée les suit et veut apaiser leur douleur ; mais il refuse de leur montrer le tombeau de leur père. Il leur annonce que selon sa promesse, il va les reconduire à Thèbes ; et c'est ainsi que se termine la tragédie d'OEdipe à Colonne.

II.

ANTIGONE.

Si l'on jugeait des tragédies de Sophocle par le succès qu'elles ont eu sur le théâtre d'Athènes, celle d'*Antigone* occuperait le premier rang. Elle compta de suite, selon Aristophanes le Grammairien, trente-deux représentations, et l'enthousiasme du peuple fut tel que, pour prix de ce chef-d'œuvre, Sophocle fut nommé au commandement de Samos. Mais nous ferons pour cette pièce la même remarque que pour la précédente. La postérité n'a que trop souvent infirmé les sentences des juges d'Athènes; souvenons-nous que l'*OEdipe roi* n'a pas été couronné.

Deux espèces de sentimens se partagent le cœur de l'homme civilisé; les premiers, que j'appellerai [illegible] appartiennent à tous les temps, à [illegible] un leur source dans les plus intimes affections du cœur, dans ces passions dont le germe est inné en nous, et qui forment pour ainsi dire l'essence de l'âme humaine. Partout, dans quelque siècle et dans quelque langue que ce soit, leur voix est comprise, parce qu'elle est une et uniforme pour tous. Que la tragédie éveille en nous ces sentimens innés, qu'elle émeuve ces passions constitutives de notre être, et son succès sera durable, universel. Elle sera aussi bien française que latine ou grecque. La forme seule aura changé; le fond sera toujours le même.

J'appellerai les seconds sentimens de convention. Ce sont ceux que nos mœurs, que nos lois, que nos habitudes nous ont donnés; ceux-là sont variables et passagers. D'un siècle

à l'autre ils ne se comprennent plus. Il suffit même souvent d'une mer, d'une chaîne de montagnes, d'un fleuve serpentant entre deux nations, pour qu'ils changent du tout au tout. Ici, l'on applaudit ce qui plus loin paraît étrange et ridicule, et ce que les pères avaient adoré a été bien souvent honni et méprisé par les enfans.

Mais ces passions factices, ces sentimens que les habitudes, les lois, les superstitions locales ont créés, ont souvent plus d'empire que les sentimens naturels; et moins un peuple est éclairé, plus il tient à ces affections individuelles de peuple à peuple. Si alors le poète touche à ces sympathies nationales, il émeut les préjugés, les passions populaires; il peut être sûr d'un succès prompt et éclatant, mais d'un succès passager comme sa cause, d'un succès que peut-être la postérité détrompée ne ratifiera pas.

Si nous cherchons maintenant la cause du succès de l'*Antigone* et d'autres tragédies antiques, nous la trouverons dans ces sentimens de convention que le poète a su habilement mouvoir.

Et ne croyez pas que nous le blâmions positivement de l'avoir fait. C'est cela seul qui imprime un type, un cachet particulier à la [illegible] peuple. C'est ainsi que la poésie prend un [illegible] et la terre [illegible] ainsi qu'après que les peuples ont cessé d'exister, l'on retrouve dans leurs œuvres leurs mœurs, leurs passions individuelles, et qu'on peut esquisser les principaux traits de leur physionomie.

C'est un sentiment purement athénien, et que nous comprendrions à peine aujourd'hui, qui fit la fortune de l'*Antigone*, de même qu'un à-propos politique fit celle de l'*OEdipe à Colonne*. Dans l'*Antigone*, la sépulture refusée à un cadavre et donnée par une sœur à un frère, forme toute l'intrigue. Pour nous, cette action est d'un médiocre intérêt; elle en avait un bien grand pour des Grecs, auxquels la religion faisait un précepte sacré de la sépulture des morts. Souvenons-nous que Sophocle vivait encore lorsque dix généraux, vainqueurs dans une

bataille navale, furent condamnés pour avoir négligé, dans l'entraînement de la victoire, de recueillir les cadavres que les vents avaient déjà dispersés sur les flots. — Le succès de l'*Antigone* devait faire prévoir leur condamnation.

Pour nous, aujourd'hui, tout en faisant la part de ce mérite local, nous trouvons encore assez de beautés cosmopolites dans l'Antigone, pour la placer au nombre des plus belles tragédies de l'antiquité. Ce caractère d'Antigone, si beau de dévoûment et d'énergique sensibilité; celui d'Ismène, qui, plus craintive et plus faible, retrouve cependant assez de courage dans l'amitié fraternelle pour demander la mort à la place de sa sœur; la tyrannique sévérité de Créon, l'ardeur passionnée de son fils, attachent et touchent encore le lecteur, parce qu'ils sont aussi vrais à Paris qu'ils l'étaient à Athènes. Ici, nous ferons cependant une remarque : l'amour d'Hœmon pour Antigone produit en partie le dénoûment de la tragédie, et cependant, c'est à peine s'il en est question; quelques mots seuls l'annoncent. Mais ni Hœmon, ni Antigone ne se voient, ne se parlent sur le théâtre; Sophocle paraît avoir mis autant de soin à l'éviter, qu'un auteur de nos jours en aurait mis à le chercher.

Les préjugés nationaux sont encore la cause de cette différence. De même que les femmes ne pouvaient monter sur le théâtre, de même le respect des mœurs y était porté à un point que le langage de l'amour ne pouvait s'y faire entendre. Euripide fut le seul qui osa le mettre dans la bouche de ses princesses, et un cri général de réprobation s'éleva contre lui. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant d'Euripide : contentons-nous d'indiquer ici la retenue du prudent Sophocle.

Le théâtre représentait le vestibule du palais d'Œdipe à Thèbes. Antigone y amenait avec précipitation sa sœur Ismène :

[1] O ma chère Ismène ! ô ma sœur ! dit Antigone, tu connais

[1] Ὦ κοινὸν αὐτάδελφον, etc., traduct. littérale jusqu'au vers 17.

les maux sans nombre, triste héritage d'Œdipe, et que Jupiter a répandus sur nos têtes. Il n'est rien de cruel, il n'est rien de coupable, il n'est rien de honteux dont nous n'ayons épuisé les souffrances : eh bien ! sais-tu maintenant quel édit le nouveau roi vient, dit-on, de publier ?

— Depuis qu'en un seul jour nos deux frères sont tombés sous les coups qu'ils s'étaient mutuellement portés ; depuis l'instant où les ombres de la nuit ont caché à nos yeux la retraite des Argiens, je n'ai rien appris d'heureux ou de funeste.

— [1] Eh bien ! Créon a décerné à l'un de nos deux frères, et il a refusé à l'autre les honneurs de la sépulture ! Il a défendu d'inhumer, de pleurer le malheureux Polynice ; il l'abandonne aux oiseaux avides comme une proie.

A cette triste nouvelle, la sensible Ismène pleure et ne sait que résoudre. Antigone lui reproche durement sa faiblesse, et déclare qu'elle enfreindra cette loi impie. Elle se refuse aux prières et aux remontrances de sa sœur.

— Ecoute sans obstacle, lui dit-elle, les conseils de ta prudence. Pour moi, j'ensevelirai mon frère, et il me sera beau de mourir après lui avoir rendu ce dernier devoir.

— O ma sœur ! que je tremble pour toi !

— Tremble pour ta vie, si tu le veux, mais non pas pour la mienne !

— Va donc, puisque tu le veux, lui dit enfin Ismène ; mais souviens-toi combien tu es chère encore à mon amitié.

Les deux princesses se retirent à la vue des vieillards qui viennent se ranger sur la scène. Ils chantent un hymne de triomphe.

[2] O Phébus ! œil lumineux du jour ! enveloppé des rayons d'une lumière plus pure, tu éclaires aujourd'hui la puissante

[1] Ἥδειν καλῶς, etc., an. et trad. du vers 17 au vers 99.

[2] Ἀκτὶς ἀελίου, etc., traduct. littérale du vers 100 au vers 110.

Thèbes aux sept portes ; tu t'élèves au-dessus des sources de Dircé, et tu presses, comme d'un aiguillon, la déroute rapide de cet Argien qui, couvert d'armes étincelantes, s'avançait en menaçant nos remparts.

[1] Créon les suit. Il les a rassemblés pour leur exposer comment il se conduira dans l'exercice du pouvoir suprême. C'est le commandement, dit-il, c'est la puissance qui fait connaître l'âme et le génie de l'homme. Pour moi, je préférerai toujours les intérêts de la patrie à ceux de l'amitié ; je leur sacrifie même les droits du sang, en ordonnant que le corps de Polynice reste sans sépulture.

Les vieillards applaudissent à cet arrêt, quand paraît un garde tremblant et hors de lui, qui hésite et balbutie longtemps.

— Explique-toi donc enfin ! lui dit Créon avec impatience ; et ton message achevé, va-t'en.

— J'obéis. — On a inhumé le cadavre.

— [2] Que dis-tu ? Quel est l'homme assez audacieux ?...

— Je ne sais. La terre autour du corps n'avait pas été remuée par le fer ; elle n'était pas sillonnée par les roues d'un char. Nul indice qui pût dévoiler l'auteur du crime.... Le corps avait disparu ; il n'était point enseveli ; il n'était couvert que d'un peu de poussière, comme pour éloigner le crime d'impiété ; à l'entour on ne voyait nulle trace de chien avide ou d'animal féroce. A cette vue, nous nous accablons d'injures, nous nous accusons mutuellement. Déjà on tirait le fer, personne n'y mettait obstacle ; chacun était coupable, et personne ne paraissait l'être. Certes ! tous, nous aurions pris avec confiance le fer rouge entre nos mains ; nous étions prêts à marcher sur le feu, à prononcer les sermens les plus terribles [3].

[1] An. et trad. du vers 110 au vers 253.

[2] Τί φής, τίς, etc., traduct. littérale du vers 254 au vers 272,

[3] Ce passage est curieux, puisqu'il montre que les épreuves ou jugemens

[1] Créon l'interrompt pour se livrer à toute sa colère ; il impose silence au chœur, et menace le garde de la mort s'il ne lui amène le coupable. Le soldat, content d'en être quitte à ce prix, sort en se promettant bien de ne pas revenir. Cependant il rentre quelques instans après, ramenant Antigone. C'est elle qui a commis le crime. Les gardes l'ont arrêtée au moment où elle venait, pour la seconde fois, de couvrir de poussière le cadavre de Polynice, et de l'arroser des libations funéraires.

— [2] Parle, Antigone ! s'écrie Créon. Ignorais-tu la loi que j'avais portée ?

— Pouvais-je l'ignorer ? Elle était assez publique.

— Comment as-tu osé l'enfreindre ?

— Qui l'avait promulguée ? Ce n'était ni Jupiter ni Thémis, compagne des dieux infernaux, ces dieux législateurs des hommes. Tes arrêts sont-ils donc si puissans pour faire prévaloir une volonté humaine sur les volontés divines, sur les lois immuables qui ne sont point écrites, et qui dès-lors ne sauraient être effacées ? Il y a plus d'un jour que ces lois existent : éternelles et sans cesse vivantes, nul ne peut assigner leur berceau. Devais-je, par quelque crainte humaine, les violer, ces lois divines, et m'exposer au courroux des dieux [3] ?

— [4] C'est peu d'avoir violé mes lois, interrompt Créon avec colère. — Faut-il encore qu'elle vienne me braver et ajouter ainsi outrage sur outrage ? — Oui, fût-elle la nièce de Jupiter Hercéen, notre dieu suprême, elle périra ; et sa sœur, coupable sans doute comme elle, partagera son châtiment ! — Qu'on l'amène en ces lieux !

de Dieu, par le fer rouge, qui formaient presque toute la jurisprudence criminelle de nos aïeux, étaient anciennement usitées chez les Grecs.

[1] An. et traduct. du vers 284 au vers 452.

[2] Ἤδεις τὰ κηρυχθέντα, etc., traduct. littérale du vers 453 au vers 466.

[3] Cette phrase reçoit différens sens chez les différens traducteurs. Nous avons cherché à les concilier.

[4] An. et trad. du vers 466 au vers 817.

Pendant qu'Antigone conserve sa fermeté et sa noblesse au milieu des menaces et des injures, Ismène paraît, tremblante et baignée de larmes.

— Approche! s'écrie Créon, toi, aussi rampante, mais aussi cruelle que la vipère! As-tu pris part à la sépulture de Polynice?

— Ce crime.... répond Ismène avec effort, c'est moi qui l'ai commis. Je réclame ma part du châtiment.

— Que dis-tu? s'écrie Antigone; tu serais injuste: tu n'y as pas consenti, et j'ai agi sans toi.

— Tu es malheureuse, reprend Ismène à voix basse et avec tendresse: toute douleur doit nous être commune.

— Pourquoi vouloir mourir avec moi? Mon trépas seul doit suffire.

— Si je suis séparée de toi, comment supporter la vie?

— Tu avais choisi de vivre; moi, de mourir.

— Ah! le crime fut égal entre nous!

— Ces deux sœurs sont insensées! s'écrie Créon avec dépit. L'une l'a toujours été, et l'autre vient de le devenir. — Tu choisis donc de subir avec cette indigne femme un indigne châtiment?

— Quoi! tu ferais mourir, Créon, celle qui dut être l'épouse de ton fils!

— Il peut trouver ailleurs d'autres nœuds à former.

— O mon cher Hœmon! s'écrie Antigone, est-ce là ce que tu attendais de ton père[1]!

— Cessez de m'importuner de cet hymen. Soldats! qu'on les entraîne!

Pendant que le chœur chante, Créon se livre à une méditation profonde. Il en est tiré par l'arrivée d'Hœmon.

[1] Je crois devoir suivre les éditions qui mettent cette exclamation dans la bouche d'Antigone, où elle paraît plus convenablement placée que dans celle d'Ismène.

— Qui t'amène ? lui adresse vivement son père. Instruit du sort de ta fiancée, viens-tu faire ici éclater tes fureurs ?

— Mon père ! répond Hœmon avec modération, je te suis soumis. Il n'est point d'hymen préférable au bonheur de t'obéir.

— Bien ! reprend Créon, sans se laisser tromper par ce calme apparent. — Voilà le principe et la règle qui doit guider ton cœur ; que le fol amour d'une femme n'altère jamais de semblables sentimens. Repousse cette femme comme une cruelle ennemie ; elle a osé désobéir à mes lois. Fidèle à ces mêmes lois, j'ordonnerai sa mort. L'anarchie est le plus grand des maux ; elle perd les familles et détruit les états. Obéissance à celui qui commande, voilà le salut de tous !

— O mon père ! répond Hœmon avec fermeté, les dieux seuls donnent aux hommes la prudence, le premier de tous les trésors. Tu as raison, sans doute ; mais moi j'ai pu entendre les murmures du peuple ; Thèbes gémit du sort de cette princesse infortunée, traitée en coupable pour la plus vertueuse des actions ! Pour moi, dont le seul désir est ton bonheur et ta gloire, ô mon père ! je te conjure de te laisser fléchir !

— C'est donc de toi qu'à mon âge je recevrai des leçons ?

— Qu'importe l'âge ? ne voyez pas ma jeunesse, voyez mes conseils.

— Quels conseils ! d'honorer des coupables ?

— Antigone, disent tous les Thébains, ne mérite pas ce nom.

— Assez ! on voit bien qu'il combat pour une femme.

— Et vous, pour vos intérêts !

— Scélérat ! tu accuses ton père !

— Oui, quand il est injuste.

— Cœur perfide, et digne d'être subjugué par une femme ! — Tu ne parles que pour elle.

— Je parle pour vous, pour moi, pour le dieu des enfers.

— Je ne souffrirai jamais que tu l'épouses ! elle mourra !

— Si elle meurt, sa mort sera suivie d'une autre.

— Comment ! ton audace va jusqu'à menacer ton père ?

— Non ! s'écrie Hœmon en sortant, elle n'expirera pas sous mes yeux... ou les vôtres ne me verront plus !

Le chœur essaie en vain d'apaiser Créon, qui, plein de colère, ordonne aussitôt le supplice d'Antigone.

Il sort pour donner ses ordres, et l'on voit bientôt Antigone entourée de soldats, traverser le théâtre.

[1] — Voyez-moi, ô mes concitoyens, commencer mon dernier voyage, et jeter sur le soleil un dernier regard..... pour la dernière fois ! Le dieu des enfers me conduit vivante dans son empire. Pour moi, il n'a pas été d'hymen ; nul chant d'hyménée n'a résonné pour Antigone ; elle est la fiancée de l'Achéron.

— Oui, répond le chœur, cherchant à consoler sa douleur. Mais quelle gloire pour toi de descendre ainsi dans le séjour des morts, sans l'atteinte des maladies ou du glaive homicide, vivante et libre, seule entre tous les mortels !.....

[2] Malheureuse ! vous riez de mes douleurs ! Au nom des dieux paternels, pourquoi m'insulter avant que j'aie rendu le dernier soupir ? O murs de ma patrie ! ô citoyens fortunés ! fontaines de Dircé, bois sacrés de la belliqueuse Thèbes, soyez témoins du sort cruel qui m'enlève aux pleurs de mes amis, qui me plonge dans la prison du tombeau ! Infortunée, je n'habiterai ni chez les hommes ni chez les ombres, ni parmi les vivans, ni parmi les morts !..... [3] O furies qui présidèrent à l'hymen de ma mère, aux embrassemens incestueux des malheureux auteurs de ma malheureuse existence, que je vais rejoindre chargée d'imprécations, privée d'hymen ! — O mon frère, tu as formé des nœuds funestes, et, mort, tu as tué ta sœur vivante !

[1] Ὁρᾶτε μ'ὦ, γᾶς, etc., traduct. littérale du vers 817 au vers 833.

[2] Οἴ μοι, γελῶμαι, etc., traduct. littérale du vers 850 au vers 865.

[3] Ἰὼ ματρῷαι λέκτρων, etc., traduct. littérale du vers 877 au vers 883.

Créon vient interrompre ces plaintes touchantes, en donnant, avec colère l'ordre d'entraîner Antigone.

[1] — O sépulcre! s'écrie-t-elle alors; ô lit nuptial! ô demeure éternelle, vous me servirez de chemin pour rejoindre la foule de mes parens que Proserpine a reçus au séjour des morts, et dont je péris la dernière et la plus misérable! Je descendrai aux enfers, chérie des auteurs de mes jours, chérie de toi, Polynice, ô mon frère! vous tous dont j'ai lavé de ma main les restes inanimés, que j'ai honorés des devoirs funèbres; et voilà, ô Polynice, le prix des soins pieux que je t'ai rendus!...

[2] — Soldats! reprend Créon, vous paierez cher votre lenteur!

Ils entraînent Antigone, qui s'écrie, conservant toute sa noblesse : Thèbes! vois quel traitement on fait subir à ta souveraine!

A peine a-t-elle quitté la scène, qu'on voit arriver le devin Tirésias, aveugle et conduit par un jeune enfant. Il essaie en vain d'apaiser Créon, en lui faisant part des présages funestes qui annoncent la colère des dieux; Créon reste inflexible et le chasse avec mépris. Tirésias se venge de Créon comme il s'est vengé d'Œdipe, et ses prédictions ambiguës jettent la terreur dans le cœur du roi. Il consulte le chœur, qui lui conseille de délivrer Antigone. Il s'y résout avec peine; mais il cède enfin et sort avec sa suite.

Bientôt après accourt un messager, qui annonce au chœur cette terrible nouvelle : Hœmon n'est plus!

Aux gémissemens du chœur, la mère d'Hœmon, la reine Eurydice sort du palais, et le messager raconte alors toutes les circonstances de ce déplorable événement.

— Nous venions de rendre à Polynice les derniers devoirs [3],

[1] Ὦ τύμβος, ὦ νυμφεῖον, etc., traduct. littérale du vers 904 au vers 915.

[2] An. et traduct. du vers 944 au vers.

[3] Αὖθις πρὸς λιθόστρωτον, etc, traduct. littérale du vers 1218 au vers 1253.

et nous nous dirigions vers le cachot de la jeune vierge, lit nuptial de Pluton; de loin, du fond de ce tombeau, un de nous entend sortir de douloureux gémissemens, et court l'annoncer au roi. S'approchant de plus près, il distingue bientôt des cris plaintifs dont la cause est inconnue. Cependant il jette un cri lamentable : malheureux! dit-il, mes pressentimens seraient-ils véritables? n'est-ce pas au plus grand des malheurs que cette route me conduit? la voix de mon fils a retenti à mon oreille. Esclaves! courez; volez au tombeau d'Antigone, examinez la pierre qui en ferme l'entrée, pénétrez-y, et dites-moi si c'est la voix de mon fils que j'entends, ou si quelque dieu m'a trompé. Nous exécutons les ordres de notre maître; nous voyons Antigone suspendue à la voûte par sa ceinture qui lui servait de lien. Hœmon la serrait entre ses bras, déplorant le trépas de son amante, le crime de son père, et la perte de ses amours. Créon à ce spectacle s'élance dans le souterrain et l'appelle : malheureux, que fais-tu? quel désespoir t'égare? Sors, ô mon fils, je t'en supplie. Hœmon jetant sur lui un regard farouche, et le regardant avec horreur, sans répondre, tire son glaive et court furieux; son père fuit, mais l'infortuné tournant sa colère contre lui-même, plonge son épée dans son sein, et entourant de ses bras défaillans la taille d'Antigone, rougit de son sang qui sort avec son dernier soupir, les joues livides de son amante.

A peine ce funeste récit est-il terminé, que la reine sort sans proférer une parole. Le messager craignant quelque dessein funeste, la suit pour le prévenir; et en même temps Créon entre livré au plus affreux désespoir, et accompagnant le corps de son fils.

Bientôt le messager vient mettre le comble à sa douleur, en lui apprenant la mort de la reine. — Le fond du théâtre s'ouvrait alors, et l'on voyait Eurydice baignée dans son sang, étendue sur les marches du vestibule au pied de l'autel de Minerve.

Créon tombe anéanti. Et le chœur termine la pièce par cette sentence :

— L'orgueilleuse vanité des hommes superbes leur attire

souvent d'immenses supplices, qui leur apprennent, mais trop tard, à connaître la sagesse.

III.

LES TRACHINIENNES.

Le véritable titre de cette pièce serait la mort d'Hercule; mais on trouve souvent dans les anciennes tragédies de ces titres qui semblent n'avoir aucun rapport avec l'action [1]; mode assez habituelle à nos littérateurs modernes, et qui, toute neuve qu'elle paraît, est, comme on le voit, renouvelée des Grecs.

Cette pièce est sans contredit la plus faible de toutes celles qui nous restent de Sophocle. L'action y est nulle; deux personnages principaux se partagent l'intérêt, Déjanire et Hercule; mais Déjanire disparaît vers le milieu de la pièce, avant l'arrivée d'Hercule, et Hercule n'y paraît que pour mourir. Le spectacle de ses douleurs trop prolongé fatigue, et l'action reste ainsi la même pendant la moitié de la pièce. La jeune Iole, cause innocente de la jalousie de Déjanire et de la mort d'Hercule, qui aurait pu fournir un rôle intéressant et neuf sur le théâtre grec, est un personnage muet qui ne figure que dans une scène. Ajoutez à cela une exposition en monologue non motivé, et qui retombe dans l'enfance de l'art, et vous verrez à quelle distance nous nous trouvons de l'*OEdipe roi*, et même de l'*Antigone*.

Cependant, pour rendre toute justice à Sophocle, même lors qu'il se montre au-dessous de lui-même, nous devons signaler

[1] Les Trachiniennes signifie les habitantes de Trachis. C'est en effet dans cette petite ville de Thessalie que se passe l'action.

les endroits dignes d'éloges. La jalousie de Déjanire, bien amenée et bien conduite, jette sur tout le commencement un vif intérêt, qui malheureusement s'éteint trop tôt, et les souffrances et les plaintes d'Hercule sont de cette poésie énergique et noble dont nous avons déjà trouvé des modèles, et qui est encore cette fois digne de Sophocle.

[1] A l'ouverture de la tragédie, Déjanire est seule avec une esclave ; elle rappelle ses malheurs, qui sont encore loin d'être finis. Disputée par Hercule au fleuve Achéloüs qui briguait sa main, elle a suivi dès-lors la fortune de ce héros errant. Réfugiée à Trachis loin de son époux, que les ordres d'Eurysthée et sa bouillante valeur entraînent toujours dans de nouveaux périls, elle vit dans de continuelles alarmes. Aujourd'hui, elle apprend de son fils Hyllus qu'Hercule assiége la ville d'Eurytus [2] dans l'Eubée ; un oracle qui lui prédit la mort ou la victoire et le bonheur sous ses remparts, met le comble à ses craintes.

Mais bientôt elles vont se dissiper. Un messager accourt lui annoncer le triomphe et le retour d'Alcide ; il précède l'ami de ce héros, Lichas, qui arrive au milieu des chants de joie du chœur et entouré d'une troupes de jeunes captives.

A peine le récit des travaux et des exploits de son époux a-t-il satisfait la tendresse inquiète de Déjanire, qu'elle jette un regard de compassion sur ces jeunes vierges vouées désormais à l'esclavage.

[3] — O mes amies ! adresse-t-elle aux femmes qui composent le chœur, une vive pitié m'émeut à la vue de ces captives infortunées arrachées à leurs parens, transportées sur la terre d'exil, libres tout à l'heure, aujourd'hui esclaves. O Jupiter protec-

[1] An. jusqu'au vers 302.

[2] Cette ville s'appelait Œchalie. Il y en avait une du même nom en Thessalie.

[3] Ἐμοὶ γὰ οἶκτος, etc., traduct. depuis le vers 302 jusqu'au vers 314.

teur! puissé-je ne voir ainsi jamais ton bras s'appesantir sur mes enfans!

— Infortunée, adresse-t-elle à la jeune Iole, qui marche à la tête de ses compagnes, qui es-tu? vierge encore ou déjà mère? Lichas! dis-moi quelle est sa famille.

[1] — Je l'ignore.

— Ne serait-elle pas la fille même d'Eurytus? Jeune fille, raconte-nous toi-même tes malheurs.

— Ne l'interrogez pas! interrompt vivement Lichas.

Iole, accablée par la douleur, garde en effet le silence, et les captives conduites par Lichas entrent dans le palais. Le messager arrête Déjanire, qui s'apprête à les suivre.

— Reine, attends un moment!

— Que me veux-tu?

— Lichas vous trompe, ou il nous a trompés.

— Comment!

— L'amour seul a conduit Hercule sous les remparts d'Œchalie. Cette jeune captive est la fille d'Eurytus; on l'appelle Iole, et c'est pour l'enlever à son père qu'Hercule a dévasté l'Eubée. Je l'ai appris de Lichas lui-même.

— Malheureuse! où suis-je? quel fléau ai-je reçu dans ma demeure?

A ce moment, Lichas sort du palais, Déjanire court au-devant de lui.

— Lichas, lui dit-elle, sais-tu dire la vérité? quelle est cette femme? [2]

— Elle vient de l'Eubée; j'ignore quel est son père.

— Lichas! regarde-moi! A qui crois-tu parler?

— A ma souveraine, à Déjanire, à l'épouse d'Hercule, si mes yeux ne me trompent pas.

— Tu avoues que je suis ta souveraine! Eh bien! je t'ordonne de me dire quelle est cette captive?

[1] Trad. et an. du vers 315 au vers 402.

[2] Καὶ τὸ πιστὸν, etc., trad. et an. du vers 402 au vers 1063.

— Quel intérêt si grand...

— Pourquoi cacher qu'elle est fille d'Eurytus? ne l'as-tu pas dit toi-même?

— Quel imposteur a pu...

— Au nom de Jupiter, pourquoi me tromper? Ne puis-je entendre de sang-froid une semblable nouvelle? Hercule n'a-t-il pas déjà eu d'autres amantes? ont-elles jamais essuyé de ma part la moindre violence?

Lichas, vaincu par l'adresse de Déjanire, avoue le fatal secret, et dès-lors Déjanire se livre à sa douleur.

— O mes amis! c'est donc une rivale qui va partager avec moi le lit et les embrassemens de mon époux! Voilà ce qu'Alcide m'envoie après sa longue absence pour me récompenser de mes soins et de ma tendresse!

Mais elle possède un moyen pour ramener à elle le cœur d'Hercule; c'est un philtre puissant qui doit rallumer l'amour éteint : c'est le sang que le centaure Nessus expirant, lui a conseillé de recueillir pour cet usage. Elle en a teint une tunique, elle l'a enfermée dans une boîte scellée que Lichas reçoit de ses mains comme un présent qu'elle destine à son époux.

Mais à peine Lichas est-il parti, qu'elle s'abandonne à ses craintes. Un événement terrible accroît sa terreur; à peine un rayon de soleil est-il venu frapper le flocon de laine trempé dans le sang de Nessus qui a servi à teindre la tunique, et il a été réduit en cendres. — Est-ce donc là le sort qui attend Hercule?

Bientôt l'affreuse vérité se fait connaître tout entière. Hyllus accourt éperdu. Il a tout vu. — Sachez, crie-t-il à Déjanire, qu'en ce jour vous avez assassiné mon père et votre époux!

— O ciel! mon fils! quel mot avez-vous prononcé?

— Je l'ai vu! reprend Hyllus en décrivant les souffrances horribles d'Hercule; il tordait ses membres, il se roulait sur le sol. Voilà l'attentat que vous avez conçu, exécuté sur mon père; puisse la justice divine, puisse Erinnys vous en punir... si un pareil souhait m'est permis!

Déjanire, accablée de remords, se retire sans prononcer une parole. Les reproches d'Hyllus la poursuivent encore; et bientôt l'on apprend qu'elle s'est donné la mort. Hyllus, désabusé trop tard n'a pu embrasser que son cadavre.

Cependant, on apporte sur la scène Hercule endormi. Les douleurs lui ont laissé un moment de repos. Mais bientôt il se réveille, et dans l'excès de sa souffrance, il profère ces plaintes :

[1] — Que d'épreuves terribles, que de maux affreux à raconter, mon corps n'a-t-il pas eu à souffrir! Cependant, ni l'épouse de Jupiter, ni l'odieux Eurysthée, ne m'avait fait éprouver de souffrances semblables à celles dont la fille d'Œnée m'a enveloppé avec ce filet fatal, tissu par les Furies, instrument de ma mort. Il s'est attaché à mes flancs, il a dévoré mes chairs, il déchire ma poitrine, il boit mon sang. Tout mon être se dissout, enchaîné de ces liens funestes; et ce que n'ont pu faire ni la lance de mes ennemis, ni l'armée des géans enfans de la terre, ni la fureur des animaux féroces, ni les Grecs, ni les Barbares, ni tous les monstres dont j'ai purgé la terre, elle seule l'a fait! Une femme, une faible femme, n'ayant pas même la force d'un homme, seule, et sans le secours du fer, triomphe d'Hercule! O mon fils! montre-toi digne de ton père; ne respecte plus le vain nom de mère, va de tes propres mains la prendre dans son palais, conduis-la devant moi, que je sache si tu plaindras plutôt mes souffrances que les siennes, en la voyant recevoir le juste châtiment de son crime. Va, mon fils, ose-le; prends pitié du sort pitoyable de ton père, qui gémit et pleure comme une femme. Spectacle humiliant que nul n'avait encore pu voir, jusqu'à ce jour la souffrance n'avait pu m'arracher un soupir; mais maintenant, infortuné, je suis faible, et je pleure! Viens; approche de ton père. Vois quels maux je supporte; vois, je sou-

[1] Ἠπολλὰ δὴ καὶ θερμὰ, etc., traduct. littérale du vers 1063 au vers 1127. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres. Extraits d'Andrezel, p. 177. Ce même morceau est traduit en vers iambiques dans *les Tusculanes* de Cicéron.

lèverai les voiles qui me couvrent. Regarde! regardez tous ce corps déchiré; voyez dans quel état se trouve le malheureux Hercule. — Ah!... ah!... malheureux!... Oh! oh!... Les déchiremens redoublent; leur pointe aiguë pénètre mes entrailles, et la douleur qui me dévore ne me permet plus de relâche. Roi des enfers, reçois-moi! Jupiter perce-moi de tes traits; écrase-moi de ta foudre, ô maître du tonnerre! Le mal redoublé; il m'accable, il me déchire. — O mes mains! ô mes épaules! ô ma poitrine! — O mes bras, est-ce vous que je vois? vous qui avez autrefois terrassé ce sauvage habitant de la forêt de Némée, ce lion terreur des campagnes; et l'Hydre de Lerne, et cette armée d'êtres à double forme, ces centaures hardis, farouches, indomptables; et le sanglier d'Erymanthe, et ce monstre à trois têtes, habitant des entrailles de la terre, enfanté d'Echidna; et ce dragon, gardien des pommes d'or, aux extrémités de l'univers? Mille et mille travaux ont prouvé mon courage et ma force, qui n'avait pu trouver encore de vainqueur. Maintenant, mes membres sont brisés, déchirés; un mal inconnu triomphe de moi; moi. né d'une mère illustre, et fils de Jupiter; mais je vous le jure, tout expirant, tout anéanti que je suis, je saurai me venger de l'auteur de mes maux. Elle apprendra dès-lors, et enseignera à tous, que mort ou vivant, je sais punir les traîtres!

Hyllus lui répond que Déjanire s'est donné la mort en connaissant le triste effet du présent de Nessus. Hercule comprend alors que son heure est venue. Il fait jurer à son fils de lui obéir, et lui ordonne de le transporter au mont Œta, d'y déposer son corps sur un bûcher, et d'y mettre lui-même le feu. Hyllus se dispose en gémissant à accomplir ces dernières volontés, et l'on emporte Hercule.

Explication de la planche II. -- Fig. 1. Costume d'homme, fragment d'un bas-relief trouvé dans les ruines du théâtre de Bacchus à Athènes. -- Fig. 2. Masque d'Hercule tiré de la Melpomène antique. -- Fig. 3. Cothurne masculin. -- Fig. 4. Cothurne féminin.

SOPHOCLE.

TROISIÈME PARTIE.

I. Électre.
II. Ajax furieux.
III. Philoctète.

Nous pouvons nous arrêter ici un moment. Déjà, spectateurs attentifs, nous avons vu se dérouler sous nos yeux plus de la moitié de ce petit nombre de chefs-d'œuvre qui, seuls ont survécu au naufrage qui a englouti leurs frères; qui, seuls, forment aujourd'hui cette couronne littéraire dont le temps a brisé peut-être les plus beaux fleurons. Cependant, autant qu'il nous l'est permis, nous commençons à connaître Sophocle, et nous pouvons presque avec certitude juger le poète d'après son œuvre.

Sophocle s'était formé une haute idée de la noblesse et de la dignité humaine. Son âme indépendante et fière se plaisait dans le spectacle sublime que présente l'homme luttant contre un inflexible destin. Partout on voit dans ses œuvres cette empreinte de constance dans le malheur, d'intrépidité dans la souffrance, de fermeté sévère dans le conseil, qui semble élever

l'humanité au-dessus de sa condition naturelle d'humilité et de faiblesse. Sophocle, comme son héros, est toujours le *tenacem propositi virum*, l'homme persévérant et dévoué.

Qu'avons-nous vu dans ses œuvres? Cet Œdipe, type sublime de la volonté humaine aux prises avec une invincible fatalité; Œdipe, dont l'indomptable caractère, si énergiquement dessiné dans l'*Œdipe roi*, se développe avec de si vastes proportions dans l'*Œdipe à Colonne;* Œdipe, admirable création, parfaite en deux drames, si forte et si belle, que quelques fragmens dérobés à la grande unité grecque, enveloppés d'ornemens étrangers et portés sur la scène française, brillent encore de tout l'éclat de la nouveauté et de la jeunesse: car le temps ne peut rien sur les œuvres du génie, et c'est encore Œdipe que le spectateur enthousiaste applaudit sous tel nom moderne.

Nous ne parlerons pas du rôle d'Hercule. Ces personnages demi-dieux sont froids à la scène. Sophocle lui-même a échoué à cet écueil. Mais voyez comme il se relève dans ce caractère si touchant d'Antigone! et remarquons ici cette nouvelle transformation de la pensée créatrice du poète. Qu'a-t-il voulu peindre encore? N'est-ce pas la force de l'âme jointe à la faiblesse du sexe? N'est-ce pas cette physionomie d'Œdipe, déguisée cette fois sous les attraits de la jeunesse et des grâces féminines? Mais sans cesse on voit surgir sous ces voiles enchanteurs, la grande idée de dévouement et de persévérance. Rien ne peut détourner Antigone du but qu'elle s'est proposé: tendresse de sœur, amour ardent et pur, péril certain, elle dédaigne, elle oublie tout; la tombe s'ouvre sous ses pas, et elle s'y précipite les yeux ouverts. Eh bien! nous allons retrouver dans Electre cette même constance, mais dépouillée cette fois de cette douceur, de cette religieuse mélancolie qui jette tant de charme sur la fille d'Œdipe. Intrépide, mais calme et résignée, Antigone tombe avec cette majestueuse simplicité et cette fierté touchante des anciennes vestales, en s'enveloppant du son voile virginal. — Electre, aigrie par la

persécution et le malheur, déploie toute l'énergie de son âme, et l'exhale en plaintes amères. Rien ne peut amollir ce cœur de fer que l'adversité a trempé; chaque parole respire l'orgueilleuse férocité des Atrides, et le spectateur, maîtrisé par cette volonté indomptable, entend en frémissant, mais sans être étonné, cette voix dénaturée qui crie à l'assassin de sa mère gémissante : Redouble ! !

Cependant Sophocle savait que de tels caractères sont rares. L'œil ne voit qu'avec étonnement de semblables colosses s'élever de loin en loin du sein de l'humanité. Aussi a-t-il su placer auprès et comme à l'ombre de ces créations gigantesques, quelqu'un de ces êtres indécis et faibles, dont l'humble stature en accuse les énormes proportions. Plus le type de la fermeté s'exalte, plus celui de la mollesse et de la douceur s'enlace à lui. Vous voyez cette idée féconde en contrastes dramatiques, à peine indiquée dans l'Antigone dont l'âme tendre sympathise encore avec celle d'Ismène. Dans l'Electre, elle grandit et se développe. La lutte entre les deux sœurs se prolonge, et sans cesse la faible et crédule Chrysothémis se trouve opposée aux sauvages emportemens d'Electre.

Nous ne nous appesantirons pas plus long-temps sur cette idée, qu'il suffit d'avoir présentée au lecteur. Nous croyons lui avoir montré le but de Sophocle, et il est facile de trouver les traces de cette grande pensée dans toutes les œuvres du poète.

L'*Electre* peut, à notre avis, se placer parmi elles au premier rang, à côté de l'*OEdipe roi*. De nombreuses imitations en ont porté trop souvent les principales beautés sur la scène française, pour que nous nous arrêtions à les rapporter ici. Nous n'avons non plus aucune critique fondamentale à faire connaître. Une exposition heureuse, des caractères énergiques et bien soutenus, des contrastes habilement ménagés, des situations dramatiques fortement combinées, un dénouement d'un grand effet, voilà ce que le lecteur va trouver dans Electre.

mon père ; envoyez-moi mon frère ; je ne puis supporter seule le poids d'une douleur qui s'aggrave chaque jour.

[1] Le chœur de femmes qui entre alors sur la scène, vient adoucir et partager les regrets d'Electre. Mais quoi, disent-elles, ni tes gémissemens ni tes imprécations ne pourraient retirer ton père de l'empire de Pluton. Pourquoi donc consumer ta vie dans les larmes? Vois ta sœur Chrysothémis, vois ton jeune frère, dont l'absence....

— Heureux ce frère, quand Mycènes le reverra, conduit par la main des dieux!.... Mais moi, au milieu des fêtes impies de ce palais homicide, accablée d'outrages, je l'attends pour me délivrer de tant de misères, et je meurs en l'attendant!

Au milieu de ces plaintes, on voit sortir du palais la jeune Chrysothémis suivie de femmes qui portent dans leurs mains des offrandes et des libations. Elle s'approche de sa sœur, et ses discours affectueux ne peuvent l'apaiser.

— Ma vie est déplorable, je le sais, s'écrie Electre; mais elle me suffit. Et du moins les tourmens que je cause à mes ennemis sont autant d'honneurs que je rends à celui qui est dans le tombeau.

Electre ne sait pas encore le malheur qui la menace. Chrysothémis est venue pour le lui apprendre. Ægisthe est absent; mais sitôt qu'il sera de retour, il la fera plonger dans un sombre cachot.

— Qu'il vienne donc! s'écrie Electre avec toute l'énergie du désespoir.

— Malheureuse! répond Chrysothémis éperdue, qu'osas-tu demander? — méprises-tu donc la vie?

— Ma vie est douce, en effet, et mérite d'être regrettée!

— Electre! tu ne te laisseras donc pas fléchir?

— Jamais!

— Eh bien! dit Chrysothémis avec abattement, je vais où l'on m'a ordonné d'aller.

[1] An. et traduct. du vers 117 au vers 450.

— Où? A qui sont destinées ces offrandes?

— Au tombeau de mon père. Ma mère, effrayée par un songe, m'a chargée de les y porter.

— O ma sœur! s'écrie Electre, gardez-vous bien de porter à mon père ces offrandes impies de celle qui l'a immolé!... Rejette-les, ô ma sœur [1]! et, coupant les boucles flottantes de tes cheveux et des miens, faible présent, mais je ne puis offrir que ce que j'ai, prenant encore cette ceintore pauvre et sans ornemens, suppliante, demande-lui que du fond de son tombeau, sa main puissante nous protége contre nos ennemis; demande-lui qu'Oreste revienne vainqueur les accabler de sa colère, afin que nos mains, pleines de riches offrandes, puissent désormais en orner son tombeau!

Chrysothémis, entraînée par les conseils d'Electre, s'apprête à les suivre. Le chœur l'applaudit, lorsque Clytemnestre paraît sur le seuil du palais.

— Te voilà donc libre encore, Electre, s'écrie-t-elle; Ægisthe est absent, on le voit, et mon autorité est méconnue! en vain partout tu m'accables d'injures. Oui, j'ai tué ton père; je suis loin de le nier, et je l'ai tué justement; j'ai vengé ma fille Iphigénie, dont il fut le bourreau!

— Et c'est pour la venger aussi que tu as épousé son complice! c'est pour la venger qu'Oreste, mon frère, traîne dans l'exil une vie infortunée, et que je suis réduite au plus dur esclavage! maintenant, va publier partout que la méchanceté, la haine et l'impudence sont mon partage; si cela est vrai, c'est que je n'ai pas dégénéré du sang que j'ai reçu de toi!

— Fille dénaturée, ne rougis-tu pas d'insulter ainsi ta mère?

— C'est en voyant des actions honteuses qu'on apprend à les imiter.

— J'en jure par Diane, quand Ægisthe reviendra, tant d'au-

[1] Τεμοῦσα κρατὸς βοστρύχων, etc., traduct. littérale du v. 450 au v. 461.

dace sera punie. — Tais-toi maintenant, et laisse-moi achever mon sacrifice.

Elle s'approche de l'autel d'Apollon qui s'élève sur la scène, et lui présente ses offrandes.

En ce moment paraît le gouverneur d'Oreste.

— Jeunes filles, s'écrie-t-il, qui de vous pourra m'indiquer la demeure d'Ægisthe? Mais n'est-ce pas là son épouse? Son aspect annonce une reine. — Salut! je vous apporte d'agréables nouvelles que vous envoie Phanote le Phocéen[1].

— Quelle nouvelle?

— Oreste est mort! Ce mot renferme tout.

— O malheureuse! s'écrie Electre.

— Que dites-vous, étranger, que dites-vous? n'écoutez pas cette femme.

— Je dis qu'Oreste est mort.

— Je me meurs! interrompt Electre.

Alors, pour satisfaire la curiosité de Clytemnestre, l'étranger raconte les détails de la mort d'Oreste. Vainqueur dans tous les combats des jeux Pythiens[2], il allait remporter la dernière couronne, lorsque, renversé de son char et foulé aux pieds des chevaux, il a perdu la vie.

A ce triste récit, Clytemnestre s'aperçoit qu'elle est encore mère; elle ne sait si elle doit s'attrister ou se réjouir. Mais bientôt les lamentations d'Electre lui rendent toute sa haine. — Enfin, toi et ton Oreste, vous mettrez un terme à vos plaintes; ou plutôt, maintenant gémis en liberté sur tes malheurs!

Elle sort avec l'étranger. Electre, seule avec le chœur, se livre à tout son désespoir.

— Ne cherchez pas à me consoler, dit-elle aux femmes qui

[1] Les interprètes entrent ici dans une longue et fastidieuse dicussion; quelques-uns veulent que ce nom soit celui d'une ville. Nous avons choisi le sens le plus probable.

[2] Sophocle commet à cet endroit un révoltant anachronisme. Les jeux pythiens furent institués cinq cents ans plus tard. Aristote au reste l'en blâme vivement dans son *Art poétique*, ch. 23.

la conjurent de retenir ses cris. — J'ai tout perdu, même l'espérance.

Au même moment, Chrysothémis accourt rayonnante de joie : — Oreste vit, Oreste est ici, s'écrie-t-elle : lui seul peut avoir répandu sur le tombeau de mon père ces offrandes pieuses, ces boucles de cheveux que j'y ai trouvées.

— Insensée ! lui répond Electre ; il est mort ! et toutes nos espérances sont mortes avec lui.

Autant la joie de Chrysothémis avait été vive, autant son abattement est profond.

— Eh bien ! écoute, reprend Electre ; promets-moi de me seconder, et je nous délivre toutes deux.

— Comment ?

— Il faut immoler Ægisthe !

Chrysothémis recule à cette effrayante proposition.

— O mes amies ! dit-elle au chœur ; son esprit s'égare ! — Y penses-tu, ma sœur ?

— Je m'attendais à ta réponse, interrompt Electre avec mépris ; et j'exécuterai seule ce que j'ai seule conçu.

Chrysothémis, tremblant pour elle, veut en vain la dissuader de cette imprudente entreprise ; Electre refuse de l'écouter, et elle sort désespérée.

En ce moment arrivent Oreste et Pylade qui porte l'urne funéraire.

— Jeunes filles, leur dit Oreste, pourriez-vous m'indiquer la demeure d'Ægisthe ? Nous sommes chargés d'un message concernant Oreste. Dans cette urne légère, nous apportons les tristes restes de ce prince qui n'est plus.

— O étranger ! s'écrie Electre, au nom des dieux, permets-moi d'embrasser cette urne, et de gémir sur elle et sur moi. — Puis, saisissant l'urne :

[1] O dernier souvenir du plus aimé des hommes, restes de

[1] Ὦ φιλτάτου μνημεῖον, etc., traduct. littérale depuis le vers 1131 jus-

mon cher Oreste ! ces espérances que j'avais en t'éloignant de ces lieux, que sont-elles devenues au moment où je te reçois? Ce que je tiens en mes mains n'est plus qu'une cendre vaine, et tu étais brillant de force et de santé, cher enfant, quand je t'envoyai loin de ce palais. Ah ! j'aurais dû quitter la vie avant de t'avoir dérobé au trépas pour t'envoyer sur une terre étrangère ; tu aurais trouvé la mort sans doute en ce funeste jour ; mais au moins tu aurais trouvé une place dans le tombeau de ton père. Et maintenant, hors de ta patrie, sur la terre d'exil, tu meurs loin des bras de ta sœur. Ce ne sont pas mes mains, malheureuse que je suis, qui ont répandu sur ton corps l'eau lustrale, qui ont recueilli sur ton bûcher le triste fardeau de tes cendres ; des étrangers t'ont rendu ces funèbres devoirs, et tu reviens dans mes bras, lorsqu'une urne étroite renferme tes tristes restes. O malheureuse ! que sont devenus ces soins que je prenais de ton enfance, ces soins qui me coûtaient de si douces fatigues ? Alors tu n'étais pas plus cher à ta mère qu'à moi. Nul de nos serviteurs n'était chargé des soins de ta nourriture : c'était moi seule ; et c'était moi qui recevais de toi le doux nom de sœur. Maintenant la mort a tout détruit dans un seul jour ; ce funeste orage a tout enlevé. Ton père est mort, je péris, et tu meurs. Nos ennemis triomphent. Ta mère, marâtre impie, est enivrée de joie, et cependant, combien de fois tes secrets messages m'avaient-ils promis que tu viendrais la punir ! Mais une divinité, ton ennemie et la mienne, nous a ravi cette joie, et au lieu de ces traits chéris dont l'image occupait mon souvenir, ne m'a envoyé qu'une ombre et une cendre vaine ! Malheur à moi ! malheur à moi ! déplorables restes d'un frère ! Hélas ! hélas ! quel funeste retour ! Cher frère ! tu ne reviens ainsi que pour m'arracher la vie. Reçois-moi donc dans l'infernale demeure ; anéantis tous deux, entrons dans l'empire du néant

qu'au vers 1176. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres. Extraits d'Andrieux, p. 183.

pour l'habiter à jamais. Tant que tu vis la lumière, j'aimais à la partager avec toi : aujourd'hui je désire la mort pour partager ton tombeau. Les morts seuls ne sont pas malheureux.

— [1] Juste ciel, dit Oreste, que lui dirai-je ; quels discours lui tiendrai-je dans le trouble où je suis ? Je ne suis plus le maître de mes transports.

— Quelle peine secrète t'agite, étranger ? que signifient ces paroles ?

— Voilà donc cette célèbre Electre !

— C'est elle-même, et dans un état bien misérable.

— Quelle triste destinée !

— Etranger, qui te fait gémir sur mon infortune ?

— Fille des rois, quelles humiliations impies ne t'a-t-on pas fait souffrir !

— Oui, c'est bien Electre que tu vois et que tu plains, généreux étranger.

— Quelle vie malheureuse, sans époux et sans appui !

— Pourquoi donc, étranger, me regarder ainsi en gémissant ?

— Jusqu'à ce moment, je ne connaissais pas tous mes malheurs.

— Et comment as-tu donc appris à les connaître ?

— En voyant la foule de maux qui t'accablent.

— Et tu n'en vois cependant qu'une bien faible partie.

— Comment pourrais-je en voir de plus cruels ?

— Quoi ! ne suis-je pas forcée de vivre avec les meurtriers....

— Les meurtriers de qui ? Quelle nouvelle infortune vas-tu me révéler ?

— Ceux de mon père ! et la violence m'a rendue leur esclave.

[1] Φεῦ, φεῦ· τί λέξω, etc., v. 1180-1242. Passage exigé pour le baccalauréat ès-lettres. Morceaux choisis d'Andrezel, p. 183.

— Qui a pu t'y contraindre ?

— Une femme, qui a bien le nom de mère, mais qui n'en a pas la tendresse.

— Qu'a-t-elle fait ? t'aurait-elle frappée ?

— Les coups, la persécution de chaque jour, toutes les souffrances enfin m'ont été réservées.

— Eh quoi ! nul ami qui te protége, qui te défende ?

— Non, je n'en eus qu'un seul, et tu apportes ici ses cendres inanimées.

— Infortunée ! quelle compassion je ressens pour toi !

— Jusqu'à ce jour, tu es le seul mortel qui ait eu pitié d'Electre.

— Aussi, suis-je le seul qui sois venu prendre part à tes peines.

— D'où viens-tu ? Le sang t'unirait-il à ma famille ?

— Je te le dirais si j'étais sûr de la bienveillance de celles qui nous écoutent.

— Leur fidélité m'est connue, et tu peux y compter.

— Eh bien ! laisse cette urne ; tu vas tout apprendre.

— Au nom des dieux ! étranger, ne me l'enlève pas !

— Crois-en mes paroles ; tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

— Non ! au nom de ce que tu as de plus cher ! ne me prive pas du seul bien qui me reste !

— Je ne puis souffrir...

— Infortunée que je suis ! ô mon Oreste ! on va m'arracher l'urne où tu reposes.

— Cesse ce funeste langage... C'est à tort que tu gémis.

— Quoi !... c'est à tort que je pleure sur un frère qui n'est plus ?

— Il ne te convient plus de prononcer cette parole !

— Suis-je donc indigne même de le pleurer !

— Il n'est rien dont tu ne sois digne !... mais ceci n'est pas...

— Quoi ! n'ai-je pas entre mes mains la cendre d'Oreste ?

— Ce n'est point celle d'Oreste; elle n'en a que le nom.
— Et dans quel lieu est donc le tombeau de cet infortuné?
— Il n'en existe pas... Un vivant n'a pas de tombeau!
— Jeune homme! que dis-tu!
— La vérité.
— Oreste est vivant?
— Aussi bien que je le suis.
— Quoi! tu serais Oreste?
— Vois l'anneau de mon père, et connais si je dis la vérité!
— O lumière à jamais chérie!
— Chère à jamais pour moi!
— O douce voix d'Oreste! je puis enfin t'entendre!
— Oui, tu l'entends.
— C'est bien lui que je serre dans mes bras!
— Et dès ce moment tu pourras l'y serrer sans cesse[1].
— Ô mes concitoyennes, ô mes amies! Voyez Oreste qu'un stratagème a fait périr, et qu'un stratagème vient de rendre à la vie!

En vain Oreste, craignant d'être découvert, l'engage à modérer sa joie. — Quoi! je te verrais, je t'embrasserais, j'entendrais ta voix chérie, et je pourrais ne point faire éclater mes transports et mes cris! Non! — D'ailleurs qu'avons-nous à craindre? Ce palais n'est rempli que d'une vaine troupe de femmes.

En ce moment accourt le gouverneur : — Imprudens! s'écrie-t-il, que signifient ces cris? Voulez-vous donc périr? — Hâtez-vous pendant que Clytemnestre est seule; bientôt vous aurez à combattre des ennemis plus redoutables et plus nombreux.

Oreste se dispose à entrer dans le palais avec ses deux compagnons. Ils s'approchent de l'autel d'Apollon, et adressent leur prière à ce dieu protecteur de leur famille. C'est le meurtre de leur père qu'ils vont punir!

[1] Ὡς τὰ λοιπ' ἔχοις ἀεί, etc. On pourrait encore traduire avec le scholiaste en sous-entendant ἄγαθα, « Puisses-tu posséder de même tous les objets de tes désirs! »

Le chœur reste plongé dans l'anxiété la plus profonde ; bientôt des cris lamentables se font entendre.

— Ciel ! ô ciel ! le palais est rempli d'assassins ! s'écrie Clytemnestre derrière le théâtre. Ægisthe, où es-tu ?

— Entendez-vous ? dit Electre, avec une joie sauvage, au chœur, qui paraît saisi de terreur.

— O mon fils ! mon fils ! prends pitié de ta mère !

— Tu n'en eus autrefois ni pour son père ni pour lui, reprend Electre.

— O ciel ! je suis frappée !

— Redouble, si tu peux !

— O ciel ! encore !

— Puisse Ægisthe périr ainsi ! — Et elle court au-devant d'Oreste, qui paraît, tenant à la main son épée ensanglantée.

— Tout a réussi dans ce palais, dit-il ; la malheureuse est morte !

— Cachez-vous ! dit le chœur, je vois Ægisthe.

Le prince arrive plein de joie. Il a reçu la nouvelle de la mort d'Oreste, et veut en entendre le récit ; il insulte à la feinte douleur d'Electre.

— Je l'ai vu de mes yeux, dit-elle, et si ce spectacle peut vous plaire, vous en jouirez à votre tour.

— Faites silence ! s'écrie Ægisthe, et que ces portes s'ouvrent à tous les yeux. Si quelqu'un avait pu se livrer à de vaines espérances, qu'il apprenne, en voyant le cadavre d'Oreste, à se soumettre désormais au frein de mon autorité.

Le palais s'ouvre, et l'on voit un cadavre couvert d'un voile, étendu dans le fond. Oreste est debout à ses côtés.

— Quel heureux spectacle ! dit Ægisthe ; levez ce voile !

— Lève-le toi-même, répond Oreste.

Ægisthe le lève, et recule éperdu. — Qu'ai-je vu ! Clytemnestre !... Dans quelles embûches suis-je tombé !

— Il ne s'agit plus de parler ! s'écrie Oreste d'une voix terri-

ble, mais de mourir ! Entre dans ce palais, pour tomber à l'endroit où tu as immolé mon père !

Égisthe sort, et Oreste le suit. — Race d'Atrée, s'écrie le chœur, que de maux tu as soufferts ! Puisse-tu avoir enfin recouvré le bonheur et la paix !

II.

AJAX FURIEUX.

Nous avons, ainsi qu'il est d'usage, altéré dans notre traduction le titre de cette tragédie. Il signifie littéralement *Ajax Porte-fouet*[1].

Cette pièce est avec celle des *Trachiniennes* la plus faible de toutes celles de Sophocle. Indépendamment du sujet, qui pouvait plaire à des Grecs, mais qui manque pour nous d'intérêt, elle est coupée d'une manière vicieuse. L'action est double ; on dirait deux tragédies : le sujet de l'une serait la mort d'Ajax, et celui de la seconde, la sépulture d'Ajax. Ce défaut n'est pas le seul. Je ne parlerai pas de l'exposition faite par une déesse ; ridicule pour nous, elle était bonne chez les Grecs. Mais la folie d'Ajax, qui aurait pu être intéressante, me paraît mal traitée ; son délire, quand il paraît sur la scène, est froid, et quand on le revoit ensuite rendu à la raison, entouré du sang et des cadavres des animaux égorgés, ce spectacle, trop prolongé, devait soulever le cœur.

Ce n'est pas qu'on ne trouve de beaux morceaux de poésie ; mais ils ne peuvent balancer à eux seuls les défauts d'une con-

[1] Αἴας μαστιγοφόρος.

ception aussi vicieuse ; sans doute les plaintes et le suicide d'Ajax, l'inquiétude de ses compagnons qui le cherchent, sans voir son cadavre gisant sur la scène, sont dramatiques; mais ces lambeaux de pourpre ne peuvent cacher la nudité du sujet, et faire excuser les interminables disputes de Teucer et de Ménélas, puis de Teucer et d'Agamemnon, qui viennent sans motif, les uns après les autres, se dire des injures, sans que l'action avance d'un pas.

Nous ajouterons, pour rendre au poète la justice qui lui est due, que le rôle de Tecmesse est intéressant et naturel ; celui du jeune Eurysace, quoique muet, est aussi d'un effet touchant, et la scène où Teucer, obligé de s'éloigner, confie le cadavre d'Ajax à sa femme et à son fils, dévouant aux dieux infernaux quiconque oserait violer ce dépôt sacré, est noble et pathétique.

Mais, nous l'avons dit, et nous le répétons, ce sont des lambeaux de pourpre sur une étoffe grossière, de rares étincelles au milieu d'une nuit profonde ; malgré tous les efforts des commentateurs, cette pièce est mauvaise, et même devait l'être à Athènes.

Nous allons la parcourir rapidement.

[1] Le théâtre représentait une partie du camp des Grecs devant Troie. Ulysse seul s'avançait avec précaution vers la tente d'Ajax, et Minerve, placée derrière lui sur un nuage, semblait n'être visible que pour le spectateur.

Cependant, il converse avec elle, et la déesse lui apprend que le dépit d'être privé des armes d'Achille a troublé la raison d'Ajax. Il voulait, pendant la nuit, égorger ses chefs, auteurs de cette injustice; mais Minerve a détourné son bras, et il n'a massacré que les troupeaux de l'armée. Je vais, ajoute-t-elle, te faire jouir du spectacle de la folie.

Elle appelle Ajax. Ulysse tremble et prie humblement la déesse

[1] Ἀεὶ μέν, ὦ παῖ, etc., an. et trad. jusqu'au vers 286.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

f 1

f 2.

DDO...

de n'en rien faire. Minerve rit de ses craintes, et lui promet de fasciner les yeux du terrible fils de Télamon.

Ajax paraît. Salut, Minerve! s'écrie-t-il, en reconnaissant la déesse; salut, fille de Jupiter! Tu arrives à propos! Certes, j'ornerai tes temples de riches offrandes, en honneur de si grands exploits!

— Bien! raconte-moi donc et la mort des Atrides, et les tourmens que tu réserves à Ulysse.

— A ce renard rusé? Je l'ai attaché à une colonne, et je le frapperai de verges jusqu'à la mort.

Ajax rentre dans sa tente, et Ulysse le plaint. — Il est mon ennemi, je le sais, mais il est malheureux; son sort me fait réfléchir sur ma faiblesse.

— Que cet exemple te serve donc, répond Minerve; qu'il t'apprenne à ne pas insulter les dieux, à ne pas t'énorgueillir de la supériorité de tes forces et de ta puissance. Un jour suffit pour élever et pour abattre toute fortune humaine. Les dieux aiment la vertu et punissent l'impiété.

Après cette maxime, la déesse disparaît, et Ulysse se retire. Un chœur de Salaminiens paraît sur la scène; ils demandent Ajax. La captive, devenue depuis son épouse, Tecmesse, sort de la tente, et leur apprend qu'après un accès de violent délire, Ajax repose dans sa tente.

— Que s'est-il donc passé?

— [1] Vous allez tout savoir. C'était au milieu de la nuit, à l'heure où les feux du soir commencent à s'éteindre; tout-à-coup il saisit sa lance et s'apprête à sortir. Je l'arrête : Que fais-tu, Ajax? lui dis-je; sans ordre, sans l'appel du hérault, que cours-tu tenter? As-tu entendu le son de la trompette? Mais l'armée tout entière est livrée au sommeil. Il me répond par cette sentence si courte et si connue : Femme! le silence est l'ornement des femmes! A ces paroles, je ne puis que me taire. Il s'élance seul hors

[1] Ἅπαν μαθήσῃ τοὔργον, etc., traduct. littérale depuis le vers 286 jusqu'au vers 313. An. et trad. jusqu'au vers 829.

de la tente. Qu'a-t-il fait? Je ne sais. Mais lorsqu'il rentra, il traînait captifs à sa suite des taureaux, des chiens, proie champêtre. Il coupe la tête aux uns, attache les autres comme des captifs, les déchire de coups de fouet; ensuite, franchissant de nouveau le seuil de sa tente, il adresse la parole à je ne sais quelle ombre. Il semblait parler et d'Atride et d'Ulysse, poussait de longs éclats de rire en racontant la vengeance qu'il avait tirée de leurs insultes. Il rentre dans sa tente, et alors seulement, revenant à lui-même, il voit le carnage affreux dont elle est remplie; il le voit, il se frappe la tête, et pousse un cri terrible. Il se jette sur ces cadavres entassés, s'arrache les cheveux, et reste assis dans un morne silence. Ce ne fut que long-temps après qu'il commença à gémir.

On entend la voix d'Ajax derrière la scène.

— Malheureux! s'écrie-t-il.

— O mes amis! entendez-vous?

— Mon fils! ô mon fils!

— Ah! infortunée que je suis! Mon cher Eurysaces! il t'appelle! que te veut-il? où es-tu?

— Il paraît rendu à lui-même.— Ouvrez la tente, que je le voie.

Tecmesse ouvre la tente, et l'on voit Ajax étendu au milieu des animaux qu'il a égorgés. A cette vue, le chœur se répand en lamentations, auxquelles Ajax joint les siennes; en vain Tecmesse cherche à le consoler. Il demande son fils, et sa mère l'amène. Il le prend, l'embrasse, et son âme farouche semble un moment s'adoucir; mais bientôt il ordonne à Tecmesse de l'emporter, et laisse échapper cette parole sinistre : Un médecin habile ne doit pas avoir recours aux charmes et aux chants magiques pour les maux qui réclament le fer.

— O mon maître, ô Ajax! que veux-tu faire?

— Ne cherche pas à le pénétrer et ne le demande pas.

A cette parole, Tecmesse se répand en gémissemens; Ajax la fait taire et se retire. Elle le suit pour chercher à l'attendrir, tandis que le chœur se lamente; et lorsque ce héros rentre sur le

théâtre, il semble avoir renoncé à son funeste projet. Il sort, et sur les paroles ambiguës qu'il prononce, ses compagnons se livrent à la joie.

Bientôt un messager arrive tout éperdu, et interrompt leurs chants en demandant Ajax. A peine a-t-il appris qu'il vient de sortir, qu'il pousse un cri de désespoir. — Ajax est mort, ou Calchas est un faux prophète. Calchas a prédit que si Ajax sortait de sa tente, il périrait.

— Hâtons-nous, s'écrie Tecmesse, courons, cherchons Ajax, ne nous arrêtons pas si nous voulons sauver un héros qui ne cherche qu'à périr.

Le chœur sort en désordre avec Tecmesse, et le théâtre change. Il représente une solitude hérissée de rochers et de forêts; Ajax paraît seul.

[1] Déjà, dit-il, le glaive meurtrier est dressé, prêt à porter un coup aussi sûr qu'il peut l'être. Ce don d'Hector, le plus haï, le plus détesté par moi de tous nos ennemis, nouvellement aiguisé par mes mains, est enfoncé dans cette terre ennemie de Troie; je l'ai si bien affermi moi-même de tous côtés, qu'au gré de mes plus ardens souhaits, il terminera promptement mon existence. Enfin, je suis prêt! Maintenant, Jupiter, c'est à toi d'achever le reste; je ne te demande pas une grande faveur; fais connaître à Teucer cette triste nouvelle; qu'il soit le premier à venir enlever le corps de son frère, tombé sur son épée sanglante; que mon corps ne soit pas auparavant souillé par les regards d'un ennemi, et livré ensuite aux morsures des chiens et des vautours. Voilà, ô Jupiter, le vœu que je t'adresse; et je t'invoque en même temps, Mercure, conducteur souterrain des ombres; qu'un profond sommeil m'entraîne rapidement aux enfers, aussitôt que ce glaive aura traversé ma poitrine. J'appelle à mon secours ces vierges puissantes dont l'œil est sans cesse ouvert sur les calamités humaines, les terribles Euménides; qu'elles voient de quelle infortune m'accablent les Atrides. Puissent-elles

[1] Ὁ μὲν σφαγεὶς ἕστηκεν, etc., traduct. littérale du vers 829 au vers 898.

donner une fin cruelle à ces hommes cruels ; et comme je péris de ma propre main, puissent-ils périr de la main de leurs proches! Venez! ô furies vengeresses ; accourez, exercez votre colère sur toute cette armée! Et toi, dont le char parcourt la voûte des cieux, ô soleil! quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens un moment tes rênes d'or, pour annoncer mon triste destin à mon père accablé par les ans, et à ma malheureuse mère. L'infortunée! aussitôt qu'elle aura reçu cette déplorable nouvelle, de quel immense deuil remplira-t-elle sa demeure! Mais à quoi bon ces regrets superflus? Hâtons-nous de terminer notre ouvrage. O mort! viens! désormais je n'habiterai, je ne converserai plus qu'avec toi. Et toi, brillante lumière du jour, soleil étincelant, je te vois, je t'invoque, et c'est pour la dernière fois! O sol sacré de la patrie! ô Salamine, pénates paternels! murs illustres d'Athènes! amis avec lesquels je passai ma jeunesse ; et vous fleuves et champs de Troie, je vous salue! Adieu, ô parens chéris! C'est à vous qu'Ajax adresse sa dernière parole! désormais il n'en prononcera plus qu'aux enfers.

A peine Ajax s'est-il frappé d'un coup mortel, qu'une partie du chœur entre d'un côté du théâtre.

— Que d'inutiles travaux viennent s'ajouter à des travaux plus inutiles encore! Où n'ai-je pas été! Mais, j'entends du bruit?

— Ce sont vos compagnons, répond l'autre moitié du chœur entrant de l'autre côté.

— Qu'y a-t-il?

— Rien!

Des cris perçans frappent leurs oreilles, c'est la voix de Tecmesse ; elle accourt éperdue, palpitante ; elle a découvert le corps d'Ajax.

— O Ajax! s'écrient-ils, du même coup tu nous as tous tués!

Tecmesse au désespoir jette son voile sur le cadavre et le cache à tous les yeux. Bientôt Teucer accourt pour lui rendre les derniers devoirs ; mais Ménélas le suit, et lui ordonne avec hauteur de le laisser sans sépulture.

Teucer répond avec colère ; ils se menacent tous deux, et Ménélas sort plein de courroux :

Je n'ai plus qu'un mot à dire, s'écrie-t-il, gardez-vous d'ensevelir Ajax.

— Et moi qu'un mot à répondre, répond Teucer fièrement : Je l'ensevelirai.

Forcé de quitter le cadavre d'Ajax pour aller lui chercher un tombeau, Teucer le confie à la garde de Tecmesse et de son fils.

— Venez, enfant, dit-il, embrassez votre père, gardez-le ; que personne ne puisse vous en arracher !

Après avoir mis ainsi ce dépôt sacré à la garde de la faiblesse et de l'enfance, Teucer sort, mais reparaît bientôt pour s'opposer à Agamemnon, qui revient renouveler sans fruit les menaces de Ménélas. Heureusement Ulysse arrive, et par un retour de générosité, que sa compassion pour Ajax dans la première scène avait fait prévoir, il persuade à Agamemnon de le laisser ensevelir.

— Quelque haine qu'on puisse avoir dans le cœur, dit-il en terminant, il est injuste d'attaquer un grand homme après sa mort.

III.

PHILOCTÈTE.

Il ne nous reste plus, pour avoir atteint le terme de notre carrière, et montré à nos lecteurs Sophocle tout entier, qu'à mettre sous leurs yeux une tragédie que de nombreux critiques ont regardée comme son chef-d'œuvre et celui du théâtre grec ; c'est le *Philoctète*.

Nous donnerons ici à ce bel ouvrage le tribut d'éloges qu'il mérite. De toutes les tragédies antiques, c'est sans contredit celle qui prête le moins à la critique. Tout marche, tout s'enchaîne avec art; les situations sont dramatiques et vraies, les caractères bien tracés et bien soutenus, la conception hardie par sa simplicité même, et l'exécution pleine de naturel et de grandeur; mais nous ajouterons aussi que la pièce est froide; quelque bien ménagée que soit l'action, quelque intérêt qui s'attache aux noms de Pyrrhus, d'Ulysse et de Philoctète, la simplicité du sujet, et la monotonie d'une action bornée à trois personnages, laissent trop peu de place à ces vives émotions de l'âme qui sont l'apanage de la tragédie.

C'est là le seul reproche qu'on puisse faire au *Philoctète*, reproche qui, à mon avis, suffit pour le faire descendre de la première place, que doit occuper l'*OEdipe-roi*.

Nous ne parlerons pas ici du dénouement; il pouvait être bon en Grèce; aujourd'hui cette divinité qui descend du ciel tout exprès pour terminer le drame, nous paraît inconvenante et froide. Cependant pour briser l'indomptable résolution de Philoctète, il ne fallait rien moins qu'une main divine, et l'on ne peut que louer Sophocle d'avoir employé cette ressource, légitime à son époque. C'est ainsi qu'on peut dire avec Horace :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus[1].

Et c'est ce que Sophocle a fait dans le *Philoctète*.

Le spectateur voyait devant ses yeux une côte sauvage, hérissée de rochers. Deux hommes s'avançaient avec précaution, et le plus âgé, prenant la parole :

[2] Voici donc le rivage de Lemnos, rivage inhabité que les

[1] Tr. Et ne faites descendre un dieu sur le théâtre, que pour un dénouement digne d'une main céleste.

[2] Ἀκτὴ μὲν ἥδε, etc., traduct. littérale jusqu'au vers 7. An. et traduction jusqu'au vers 219.

flots de la mer battent de toutes parts ; rivage que l'homme semble fuir. Fils d'Achille, du plus vaillant des Grecs, ô Néoptolème ! c'est ici que, sur l'ordre des chefs de l'armée, j'abandonnai le fils de Pæan, Philoctète, que dévoraient les douleurs affreuses de son pied blessé... Mais pourquoi te retracer ces anciens événemens ? Philoctète, apprenant mon arrivée, pourrait découvrir le piége où je compte le surprendre. Vois, cherche si tu aperçois l'antre frais et tranquille qui lui sert de retraite.

Néoptolème s'éloigne alors d'Ulysse, gravit les rochers qui l'entourent, et crie du haut de la colline qu'il voit la caverne.

— Y serait-il endormi ?

— Non, la grotte est déserte. J'y aperçois des feuillages foulés qui lui servent de lit, un vase de bois... et, ô ciel ! des lambeaux sanglans étendus au soleil.

— C'est là sa demeure, il n'en faut plus douter.

Néoptolème redescend, et Ulysse achève de lui découvrir ses desseins. — Fils d'Achille, lui dit-il, il faut par vos discours tromper, séduire Philoctète. Pour y parvenir, n'épargnez contre moi ni reproches ni injures ; employez votre adresse pour lui ravir ses armes invincibles, les flèches d'Hercule, qui seules peuvent renverser Ilion. Je sais que la nature ne vous a point fait pour dire ou tramer des impostures ; mais il est doux de triompher. Osons un moment, et nous nous montrerons justes ensuite.

— Fils de Laërte, reprend Néoptolème, ce que je n'aime point à entendre, je n'aime pas à l'exécuter. Je suis prêt à emmener Philoctète par la force ; mais par la ruse, oh ! non !

Ulysse emploie toutes les ressources de son éloquence pour persuader Néoptolème. Long-temps ce jeune homme résiste avec toute la franchise de son caractère. Enfin, ébloui par ces grands mots de gloire et d'intérêt de la patrie qu'Ulysse prodigue à ses yeux, il cède, mais cède à regret.

— Va donc! je vais agir et tâcher de surmonter ma honte.

— Tu n'as pas oublié mes conseils?

— Non, certes! il me suffit de les avoir entendus une fois!

Ulysse joyeux s'éloigne, et lui promet, s'il tarde trop, de lui envoyer un complice sous les habits de pilote. Des soldats de Néoptolème entrent alors et se répandent sur la scène. Leur chef s'approche du jeune roi, et lui demande ses ordres.

— Epiez Philoctète, et avertissez-moi de son arrivée.

Bientôt en effet le chœur annonce qu'il entend ses gémissemens, qu'il le voit s'approcher; et Philoctète entre sur la scène, couvert de vêtemens en désordre, et se traînant à peine.

[1] — O étrangers! s'écrie-t-il dès qu'il aperçoit les guerriers; qui êtes-vous? Comment, sur un léger navire, avez-vous pu aborder à cette île sauvage sans port et sans habitans? Grands dieux! quelle est votre nation? votre patrie? Je crois reconnaître le vêtement des Grecs, ce vêtement dont l'aspect m'est encore si cher! Oh! répondez-moi! que j'entende votre voix! Ayez pitié d'un malheureux qui vit seul dans le désert!

[2] — Etranger, répond Néoptolème, nous sommes Grecs, puisque tu désires le savoir.

— O voix mille fois chérie! qu'il m'est doux, après tant d'années, d'entendre ces accens! Mais quel besoin, quel dessein, quel souffle bienfaisant vous amène? Apprends-le-moi, je t'en conjure.

— Je suis né dans l'île de Scyros, répond Néoptolème froidement, et j'y retourne. On m'appelle Néoptolème, fils d'Achille. — Tu sais tout.

— O fils d'un père que j'ai tant aimé! s'écrie Philoctète; ô généreux rejeton du vieux Lycomède, d'où venais-tu quand tu as abordé cette terre inhospitalière?

[1] Ἰὼ ξένοι, etc., traduct. littérale jusqu'au vers 227.

[2] Ἀλλ' ὦ ξέν' ἴσθι, etc., traduct. littérale jusqu'au vers 248.

— J'arrive de Troie.

— De Troie ! que dis-tu ? Tu n'étais pas sur notre flotte quand nous partîmes pour ce rivage ?

A cette parole, Néoptolème feint d'être étonné. Il questionne à son tour Philoctète, qui s'écrie :

[1] —Infortuné ! il faut que je sois bien haï des dieux, puisque je souffre, et que mes souffrances sont ignorées dans ma patrie, dans la Grèce entière ! tandis que les infâmes qui m'ont abandonné rient et s'applaudissent en silence ; tandis que le mal qui me dévore s'accroît chaque jour ! O mon fils ! ô fils d'Achille ! je suis cet homme (on te l'a dit sans doute) qui tient entre ses mains les flèches d'Hercule ; je suis le fils de Pæan, Philoctète ! C'est moi que les Atrides et le roi d'Ithaque ont indignement abandonné dans ce désert, déchiré par les douleurs horribles que la morsure envenimée d'un serpent m'a causées ; c'est alors que ces lâches, conduisant loin de Chrysa leur flotte sur ce rivage désert, vinrent m'y déposer et reprirent leur course. Ils profitèrent d'un moment de sommeil causé par les fatigues de la mer, et qui me saisit dans un de ces antres profonds, pour fuir, en me laissant, comme au dernier des hommes, quelques lambeaux pour m'envelopper, quelques alimens pour me nourrir. Puissent-ils être réduits à un semblable partage ! Quel penses-tu, ô mon fils ! que dut être mon réveil après leur départ ! Que je versai de pleurs, que je poussai de cris ! en voyant cette flotte fendre sans moi les ondes, et sur la rive, nul homme pour me secourir, pour soulager mes souffances ! Je regardai partout autour de moi, et partout je ne trouvai que la douleur. — Mais qu'elle était abondante et cruelle ! Cependant les jours succédèrent aux jours, et dans cette étroite caverne, réduit à ma seule industrie, il me fallut pourvoir à mes besoins.

[1] Ὦ πόλλ' ἐγὼ μοχθηρός, etc., traduct. littérale jusqu'au vers 316. Passage exigé pour le baccalauréat ès-lettres. Morceaux choisis d'Andrezel, p 186.

271689A

Cet arc fournit à ma nourriture, en perçant de mes traits les colombes qui volaient sur ma tête. Ensuite, je me traînais avec peine et douleur pour aller ramasser ma proie; et lorsqu'il me fallait puiser une eau limpide pour étancher ma soif, et lorsque dans l'hiver, quand les frimats couvraient la terre [1], il me fallait couper un peu de bois, malheureux, je rampais encore avec douleur. Et le feu me manquait! mais en frappant des cailloux les uns contre les autres, avec peine, une étincelle en jaillit, et c'est elle qui m'a sauvé. Cet antre que j'habite, le feu que j'entretiens, me procurent tout, excepté de ne pas souffrir. Maintenant, ô mon fils! apprends quelle est cette île. Jamais le navigateur ne vient de son gré sur ce rivage, où il ne trouverait nul port, nul espoir de commerce, nul abri hospitalier. Le pilote prudent s'en éloigne; mais quelquefois la tempête l'y jette: car de semblables accidens doivent en effet arriver dans un si long espace de temps. Quand ces étrangers s'approchent de moi, ô mon fils! ils semblent me plaindre, et me donnent, en déplorant mon malheur, quelque nourriture, quelque vêtement; mais nul, quand je l'en supplie, ne veut me ramener dans ma demeure. Infortuné! déjà s'écoule la dixième année, depuis que je meurs chaque jour de misère et du mal que je nourris et qui me dévore. Voilà, mon fils, l'état où m'ont mis Ulysse et les Atrides; que les dieux le leur rendent!

Après ce touchant récit, il interroge Néoptolème. Il apprend qu'insulté par les Atrides, par Ulysse, qui lui ont enlevé les armes de son père, le jeune guerrier retourne furieux dans sa patrie. Il demande avec anxiété des nouvelles de ses compagnons; mais Achille est mort. — Ajax a cessé de vivre.

— Et ce fils de Sisyphe, vendu à Laërte, Ulysse, ne meurt pas! s'écrie Philoctète.

[1] Καὶ τοῦ πάγου χυθέντος οἷα χείματι: C'est là, je crois, le seul sens raisonnable à donner à ce vers, au lieu de traduire comme le P. Brumoy: Dans les rigueurs de l'hiver, quand l'île est inondée.

— Nestor est plongé dans la douleur ; le trépas de son fils Antiloque l'a laissé sans appui.

— Et Ulysse vit encore !... Et Patrocle ?

— Il n'est plus.

— Cela devait être, répond Philoctète avec amertume ; les dieux semblent se plaire à fermer les enfers à l'injustice, à la fraude, pour y précipiter la justice et la vertu.

— Puissent enfin les dieux, fils de Pæan, dit Néoptolème, vous délivrer du mal qui vous déchire. Adieu ; je retourne à Scyros.

[1] — O mon fils ! s'écrie alors Philoctète, au nom des mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher au monde, je te conjure, je te supplie de ne pas me laisser en proie aux maux que tu as vus, que tu as appris. Prends-moi comme un ballot dans un coin du navire. Un semblable fardeau te sera bien à charge, je le sais ; cependant, daigne le supporter. Pour les cœurs généreux, la honte est un ennemi, et la bienfaisance est leur gloire. Si tu refuses ma prière, ce sera pour toi une tache ineffaçable, et si tu l'exauces, une louange éternelle. Si j'arrive vivant au pied du mont Œta, si tu peux supporter cet inconvénient d'un jour, ose-le ! jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine, partout où tu voudras, partout où je t'incommoderai le moins. Au nom de Jupiter, le dieu des supplians, accorde-moi cette faveur, laisse-toi fléchir. Malgré mes douleurs, je me jette à tes pieds ; ne me laisse pas dans ce désert, où l'on ne rencontre nuls vestiges humains ; conduis-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, où règne Calchodoon. De là, la route est si courte jusqu'au mont Œta, au mont Trachine, où le Sperchius répand ses eaux limpides ; là je pourrai revoir un père chéri. — Hélas ! depuis tant d'années, je crains de l'avoir perdu ! car souvent ceux qui ont abordé ce rivage ont dû

[1] Πρὸς νῦν σε πατρὸς, etc., traduct. littérale du vers 467 au vers 505. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

lui porter mes instantes prières de m'envoyer un vaisseau pour me tirer d'ici. Mais il est mort, ou ceux que j'avais chargés de ce soin m'ont bientôt oublié, et sont retournés dans leur patrie. Maintenant, toi que je regarde comme mon sauveur et mon guide, sauve-moi, prends pitié de moi, en voyant combien de malheurs imprévus menacent les mortels; combien, au sein du bonheur, on est souvent près de l'adversité. Celui que la prospérité environne doit fixer ses yeux sur la misère; et, bien qu'il soit heureux, prendre garde d'être surpris par la souffrance.

Les compagnons de Néoptolème, qui composent le chœur, joignent leurs instances aux siennes. Néoptolème, après une feinte résistance, se laisse attendrir, et promet à Philoctète de l'emmener avec lui.

Au milieu des transports de Philoctète, un étranger, vêtu d'un costume de pilote, amené par un soldat de Néoptolème, approche. Il apporte au jeune chef de fâcheuses nouvelles. Les Grecs le poursuivent. Quelques mots ambigus éveillent aussi les soupçons de Philoctète, et l'envoyé, pressé de questions, finit par avouer qu'Ulysse et le fils de Tydée, Diomède, ont reçu en même temps la mission d'amener à Troie le fils de Pæan. Dès-lors Philoctète, effrayé par ce nouvel artifice, presse le départ; et, soutenu par Néoptolème, va chercher dans sa grotte l'arc et les flèches d'Hercule.

Mais tout à coup il pousse un gémissement et s'arrête.

— Eh bien! lui demande Néoptolème, qu'as-tu, fils de Pæan?

— Rien. Marchons. — Ah! dieux!

— Pourquoi donc gémir et invoquer les dieux?

— Pour qu'ils me sauvent et me soient favorables... Ah! oh!

— Qu'éprouves-tu? Tu gardes le silence?

— Oh! je me meurs! ô mon fils! je ne puis plus déguiser ma souffrance! — O ciel! ô ciel! le voilà, le voilà cet ennemi

1 An. du vers 540 au vers 734, et trad. jusqu'au vers 748.

terrible. — Malheureux que je suis ! c'en est fait ! mon fils ! mon fils ! il me déchire, il me dévore. Oh !!! au nom des dieux, si tu as ton glaive, coupe-moi le pied ! Hâte-toi, n'épargne pas ma vie ! frappe !...

[1] C'est au milieu de ces souffrances que Philoctète confie à Néoptolème les armes d'Hercule.

— Prends cet arc, lui dit-il ; garde-le jusqu'à ce que mes tourmens soient calmés. Quand mes douleurs approchent de leur terme, le sommeil me saisit. Si les Grecs venaient pendant mon repos, je t'en conjure au nom des dieux, garde-toi de leur livrer ces armes que je te confie !

Bientôt les douleurs s'accroissant, Philoctète redouble ses prières entrecoupées par ses cris. — Oh ! mon ami ! ne m'abandonne pas ! Oh !... je t'en supplie !

— Rassure-toi ; je ne te quitterai pas.

Accablé par la souffrance, Philoctète tombe et se roule sur le sol. Saisi d'horreur et de pitié, Néoptolème veut le relever ; mais le malheureux se débat et pousse des cris horribles. — Laisse-moi ! laisse-moi ! Je meurs si tu me touches ! — Puis, épuisé, anéanti, il reste haletant et immobile. — O terre ! dit-il d'une voix creuse, engloutis un mourant qui ne peut plus se relever !

Cependant la douleur s'éloigne peu à peu, et il s'endort.

Alors Néoptolème tient conseil à voix basse avec ses compagnons, auprès du héros endormi. Il a suivi les conseils d'Ulysse ; il tient entre ses mains les armes d'Hercule et la destinée d'Ilion ; il devrait fuir avec elles ; — mais sa conscience se révolte contre une semblable trahison. Il attendra le réveil de Philoctète, et lui annoncera qu'il doit l'emmener à Troie.

Philoctète se réveille ; il pousse un cri de joie en retrouvant Néoptolème, qu'il n'espérait plus revoir ; mais le trouble du jeune guerrier l'inquiète, et lorsqu'il apprend enfin le sort qui lui est réservé, il se livre au plus violent désespoir.

[1] Ar. et traduct. jusqu'au vers 926.

[1] —O le plus atroce, ô le plus perfide de tous les hommes, ô le plus odieux de tous les traîtres! quel crime, quelle trahison as-tu tramée contre moi! Misérable! tu ne rougis pas de voir encore ton suppliant, celui qui a embrassé tes genoux et auquel tu arraches la vie en lui enlevant ses armes! Oh! rends-les moi, je t'en conjure! Mon fils! rends-les moi! Au nom des dieux paternels, ne me dépouille pas de mes armes!... Malheureux que je suis! — Il ne me répond plus. — Il me regarde froidement et sans pitié. — Rivage de Lemnos, rochers battus des tempêtes, antres profonds, retraites d'animaux sauvages, monts escarpés! c'est à vous que je m'adresse, vous seuls pouvez m'entendre; vous seuls accoutumés à mes plaintes, écoutez-moi gémir de la perfidie du fils d'Achille!... Malheureux! je suis trahi! Que dois-je faire? Rends-moi cet arc; — reprends ton caractère... Que dis-tu? tu gardes le silence?... Ah! je suis mort! — O caverne! je reviens à toi sans armes et sans subsistance. Je me consumerai seul, abandonné dans cet antre, sans pouvoir percer de mes flèches l'oiseau qui fend les airs, l'animal qui parcourt la montagne; j'expirerai, et je deviendrai leur proie à mon tour; mon sang paiera leur sang! et je le dois à un perfide que j'ai cru sincère. — Néoptolème! ne meurs pas avant que je sache si ton cœur peut encore s'ouvrir à la vertu; mais s'il est inflexible, puisses-tu périr d'une manière infâme!

[1] Touché de ces plaintes déchirantes, Néoptolème balance; mais Ulysse paraît. Il lui reproche sa lenteur. A sa vue, le désespoir de Philoctète redouble; dans sa rage de se voir trahi et dépouillé par son ennemi, il veut se donner la mort. Les soldats l'arrêtent et l'enchaînent; il ne peut alors que maudire ses oppresseurs.

— Vous tous, infâmes persécuteurs, périssez, périssez d'une manière infâme! périssez, je le demande. — Et vous, ô dieux

[1] Ω πῦρ σύ, etc., traduct. littérale du vers 926 au vers 962.

[1] An. et trad. jusqu'au vers 1221.

de ma patrie ! dieux qui voyez mes souffrances, punissez, punissez-les un jour ; mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les tous périr à mes yeux, et je me croirai guéri !

Ulysse rit de ses plaintes et de ses imprécations, et entraîne Néoptolème, qui le suit à regret.

Philoctète, resté seul avec les compagnons de Néoptolème, se traîne en gémissant vers sa grotte ; c'est en vain que le chœur essaie d'interrompre ses plaintes par ses conseils.

— Moi ! vous suivre ! s'écrie-t-il avec toute l'énergie de son inflexible caractère ; jamais ! jamais ! Non, quand même Jupiter, environné des feux éternels, serait prêt à m'écraser de son tonnerre. Périsse Ilion, périsse l'armée entière qui l'assiége, périssent les traîtres qui m'ont abandonné !

Il demande à grands cris une épée, une hache, pour s'arracher sa déplorable existence, et cache enfin dans son antre son inexorable désespoir.

[1] L'on voit alors revenir Néoptolème ; il s'avance d'un pas rapide, et Ulysse le suit. — Où cours-tu ? lui dit-il.

— Je cours réparer mon crime, répond le jeune guerrier.

Il veut rendre à Philoctète les armes d'Hercule. Ulysse, épouvanté de ce dessein, essaie en vain de l'arrêter.

— Que dis-tu ? fils d'Achille ; quel mot as-tu prononcé ?

— Veux-tu que je le répète ?

— C'est déjà trop de l'avoir entendu une fois.

— Sache-le donc bien ; car j'ai tout dit.

— Eh ! n'est-il pas ici quelqu'un pour s'opposer à tes projets ?

— Qui l'oserait ?

— Toute l'armée des Grecs et moi.

Néoptolème répond avec mépris. — C'est donc contre toi, s'écrie Ulysse, que nous aurons à combattre.

— Soit ; j'y consens.

— Vois-tu ma main sur la garde de mon épée ?

[1] An. et trad. jusqu'au vers 1471.

— Tu verras la mienne t'imiter ; la voici toute prête.

Ulysse n'ose pas pousser plus loin ses menaces ; il se retire, et Néoptolème le regarde partir avec dédain. Puis, il appelle Philoctète, et lui rend ses armes, qu'il n'espérait plus revoir.

Mais Ulysse est de retour, accompagné de ses soldats. Philoctète, transporté de fureur à sa vue, veut le percer de ses flèches. — Néoptolème lui arrête le bras, et sauve ainsi noblement les jours de celui qui, tout à l'heure, osait le menacer. Il veut persuader à Philoctète de le suivre à Troie, où il trouvera la santé et la gloire ; mais c'est en vain ; aigri par ses malheurs, le fils de Pæan reste inflexible.

— Laisse-moi souffrir les maux qu'il faut que je souffre, lui répond-il, et ne me parle plus de Troie !

Néoptolème se résigne, et tous deux sont prêts à s'embarquer pour Scyros, quand Hercule apparaît dans le ciel, et ordonne à Philoctète d'aller vers les murs d'Ilion. Il ne peut résister à cet ordre céleste, et part en faisant de touchans adieux au désert qui lui a servi d'asile.

Nous avons parcouru tout ce qui nous reste de Sophocle. Pour les personnes qui voudraient consulter les textes, et faire de cet auteur une étude particulière, nous leur indiquerons les travaux de MM. Boivin, Brunck, Dauvilliers, Triclinius, Heath, Tyrwith, Dawes, Dupuis, etc., etc. Les éditions d'Alde et d'Etienne, avec les interprétations des scholiastes et le manuscrit de la bibliothèque du roi.

Explication de la planche III. -- Fig. 1. Portrait de Sophocle d'après le buste antique. -- Fig. 2. Une scène de l'*Électre* représentant Électre, Clytemnestre et Chrysothémis, d'après un bas-relief antique de la villa de Médicis.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

UNIVERSELLES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

POÉSIE.

VIII.

EURIPIDE.

I. Etat de l'art dramatique à cette époque. Influence d'Euripide.
II. Vie d'Euripide.
III. Critiques contemporaines et jugement de l'ensemble de ses ouvrages.
IV. Analyses et traductions. — Electre.

I.

ÉTAT DE L'ART DRAMATIQUE A CETTE ÉPOQUE. INFLUENCE D'EURIPIDE.

Le théâtre d'Athènes compte trois grands poètes tragiques. Pour juger de la dissemblance de leurs œuvres, pour deviner les causes des nuances qui les divisent, il suffit de connaître et leur caractère, et leur genre de vie. Æschyle avait été soldat; Sophocle fut soldat et général. Euripide fut philosophe.

Ce fut donc, pour ainsi dire, une nouvelle école, un nouveau genre de drame qui s'éleva sur la scène avec ce dernier. Æschyle, nourri dans le tumulte guerrier de l'invasion persane, jeté, les armes à la main, au milieu de cette lutte où il s'agissait de la vie et de la liberté de la patrie, enflammé de cet enthousiasme que les grands événemens suscitent toujours dans les grandes ames, ne respira que la guerre et le carnage. Sa poésie, née sous la tente, échappée de la bataille, semble bardée de fer. On croit entendre retentir dans ses vers le chant de la trompette et le cri du combat; c'est le poète de Mars, c'est le héros de Salamine; il chante, il parle comme il a combattu.

Sophocle, né dans la joie de la victoire, dont l'enfance vit les trophées de sa patrie, dont la jeunesse, enivrée de gloire et de puissance, admira l'Asie tremblant au nom d'Athènes, au milieu des séductions, du luxe, de l'éclat d'une domination fondée par la victoire, homme d'état et général, Sophocle porta sur la scène cette majesté, cette dignité calme, apanage de la puissance et de la force triomphante. C'est le temps de la toute-puissance d'Athènes et de la Grèce; c'est le règne des arts et de la tragédie.

Euripide, plus jeune, n'a pas assisté aux fêtes de la délivrance; il n'a pas été saisi par cet inexprimable ravissement, par cette confiance sublime en soi-même qui suit un succès inespéré; il n'a pas vu le moment du triomphe : il n'en a vu que l'abus. Il a vu l'arrogance, la tyrannie, les exactions des Athéniens changer peu à peu en haine la confiance des peuples qui furent leurs compagnons de gloire; il a vu l'insolence, la légèreté, l'injustice du peuple, la corruption et la fausseté des grands; il a vu les premiers signes précurseurs de cette tempête qui devait éclater par l'effroyable guerre du Péloponnèse. Euripide est devenu philosophe. Il a porté sur la scène les vérités, les sentences, les déclamations de l'Ecole. La tragédie de prophétesse inspirée et guerrière, de reine majestueuse et révérée, s'est faite philosophe et réformatrice.

Elle met sous les yeux des spectateurs les fautes et les vices honteux de l'humanité pour leur apprendre à les fuir. Son but est d'être utile plutôt qu'agréable, d'instruire plutôt que de charmer.

Voilà la nouvelle et dernière transformation de la muse tragique que nous allons étudier dans Euripide. Nous avons exposé quelles en étaient les causes extérieures et matérielles. Il nous sera facile d'en développer toutes les conséquences religieuses et morales.

La tragédie, née dans les cérémonies du culte, avait longtemps conservé son caractère mystique, sa physionomie allégorique et dévotieuse. Æschyle en avait été le digne interprète. Ses drames incohérens, mais sublimes, étaient à la fois religieux et je dirais presque impies; impies, puisqu'ils profanaient les mystères accessibles aux seuls initiés en les divulgant et en jetant aux applaudissemens de la multitude les trésors du sanctuaire, impies, comme tout théâtre à son origine, comme celui de toutes les nations européennes qui jouèrent Dieu et les saints par piété; mais ils étaient religieux, puisque sous le voile allégorique de l'action théâtrale ils cachaient les dogmes et les rites du culte. Telle fut, à cette époque, la mission du théâtre, et Æschyle l'avait bien comprise. Ses œuvres, qui aujourd'hui nous paraissent incompréhensibles et bizarres, étaient alors claires et simples. Tandis que le vulgaire, ébloui seulement par la pompe du spectacle, entraîné par le charme de la poésie, se livrait à une jouissance fugitive, l'initié goûtait un plaisir plus pur et plus durable en entrevoyant la vérité cachée sous l'attrait des illusions mensongères des sens. Mais bientôt cette tradition religieuse de la tragédie s'altéra et se perdit. L'art dégénéra en se perfectionnant. Il suivit la marche de l'esprit public, il descendit des sommités religieuses et mystiques aux vérités philosophiques et politiques. Æschyle, c'était l'inspiration grande, forte et religieuse : Euripide fut l'application philosophique; insinuante, moraliste et positive. Dans Æschyle, la force était encore rude

et grossière, mais l'exaltation de la pensée, sublime : dans Euripide, la forme est harmonieuse et polie, mais la pensée énervée et souvent corruptrice.

Nous ne parlons pas de Sophocle. Il a marqué la transition des deux genres. C'est l'instant heureux de la perfection de l'art; il a encore toute la puissance de la pensée originelle, et possède déjà toutes les ressources de l'expression. Il est aussi éloigné de l'enfance de l'art que de sa décadence.

Mais on ne peut nier qu'Euripide n'ait hâté cette décadence. Plus naturel et plus tendre, plus habile à faire naître l'intérêt, à émouvoir les passions que ses deux rivaux, il eut comme poète, comme homme, un incontestable mérite; mais comme chef d'école, son influence fut pernicieuse. Entre ses mains, la pureté primitive de l'art fut altérée. En peignant tant de héros dégradés par l'adversité, tant de scènes de honte, de scandale et de forfaits, il sut encore instruire, car son but était philanthropique et moral. Mais la foi n'existait plus; il avait tué l'allégorie. Après lui la foule des poètes se précipita dans cette route qu'il avait ouverte, route semée de succès faciles; le but philosophique qu'Euripide avait voulu atteindre fut bientôt oublié dans les œuvres immorales qui se précipitèrent à sa suite. La tragédie ne spécula plus que sur les émotions sensuelles, et le peuple, déjà dégradé et voisin de la corruption, se laissait entraîner par ces tableaux dangereux, où lui-même courait au-devant de la coupe empoisonnée qui lui était offerte.

Il faut le dire avec franchise : c'est au charme même de ces tableaux, au talent avec lequel Euripide savait les colorer, qu'on doit attribuer la décadence des mœurs athéniennes. Le théâtre, devenu l'école des passions au lieu d'être celle des vertus courageuses et patriotiques, ouvrit une porte par laquelle se glissèrent jusque dans le sanctuaire le mépris et la dérision des choses pures et saintes, l'oubli de la Divinité et de la patrie.

Car le théâtre s'étant écarté de sa mission religieuse, ne

tarda pas à s'écarter aussi de sa mission nationale, au moins ce précieux dépôt, si fidèlement administré par Æschyle et Sophocle, cette gloire de la patrie qu'ils avaient si soigneusement conservée, fut respecté par Euripide. Mais une fois la barrière de la tradition religieuse franchie, celle de la tradition historique ne pouvait arrêter long-temps les esprits novateurs. Elle fut renversée. On vit paraître sur la scène des sujets entièrement feints. Le caprice du poète régna seul. Rien qui rappelât désormais à l'esprit du peuple la gloire de la patrie, rien qui l'excitât à l'enthousiasme des vertus patriotiques. Le nom du poète qui le premier consomma cette dernière profanation du théâtre mérite d'être cité : c'est Agathon[1]. Il avait été l'ami d'Euripide. Il prouva ainsi qu'il ne connaissait nullement l'essence de la poésie dramatique, et fit douter qu'Euripide l'eût mieux connue que lui.

II.

VIE D'EURIPIDE.

Euripide naquit à Salamine. C'était au moment de la grande invasion de Xerxès en Europe. Les Athéniens avaient abandonné leur ville pour se réfugier sur leurs vaisseaux. Les vieillards et les femmes avaient trouvé dans Salamine un abri hospitalier. C'est là que l'Athénienne Clito donna le jour à Euripide[2], tandis que son époux Mnésarque combattait pour le salut de la patrie. Il naquit donc à l'ombre des trophées qu'Æschyle avait élevés, et que célébrait Sophocle.

[1] Aristote, *de Poetis*, cap. 9.

[2] La deuxième année de la septième olympiade, 479 ans avant J.-C.

Mais les palmes guerrières qui avaient entouré le berceau du jeune enfant n'influèrent pas sur sa destinée future. Les travaux militaires et la gloire des armes n'eurent jamais d'attraits pour lui. Son caractère grave, réservé, méditatif, le portait vers les études sérieuses et paisibles, et dès sa plus tendre jeunesse il ne connut que trois passions, celle de la poésie, qui élève l'ame, de la philosophie, qui cherche et découvre la vérité, et de l'éloquence, qui l'enseigne aux hommes.

On le vit donc, studieux disciple, fréquenter les écoles les plus célèbres[1]. Prodicus lui enseigna l'éloquence; et le philosophe Anaxagoras l'admit au nombre de ses élèves, parmi lesquels il comptait déjà le célèbre Périclès. Euripide embrassa avec ardeur les principes du maître, et il l'eût sans doute suivi dans la périlleuse carrière où son génie l'entraînait, lorsque les disgrâces du maître firent réfléchir le disciple. Anaxagoras était trop supérieur à ses contemporains pour ne pas exciter leur haine et leur envie. Ses connaissances en physique lui valurent le renom d'impie et de sorcier, et lorsqu'il osa avancer que le soleil n'était qu'un globe de feu plus gros que la Grèce, on cria au blasphème. Sa vie fut menacée. Les prières et le crédit du tout-puissant Périclès, son disciple et son ami, lui valurent la faveur de l'exil. Euripide, jeune encore, fut effrayé de cet exemple. Il vit combien de périls entouraient la profession de la vérité lorsqu'elle apparaissait nue et sans ornemens; il renonça au métier de philosophe, sans renoncer à la philosophie; et l'injustice des Athéniens envers Anaxagoras leur valut un grand poète tragique de plus. Ils auraient presque pu se glorifier de leur inepte jugement : il avait été bon à quelque chose.

[1] Euripide même se livra avec tant de zèle à l'étude de la philosophie, qu'on raconte que ne pouvant, par la médiocrité de sa fortune, se procurer les écrits mystérieux et sublimes d'Héraclite, ce philosophe dont la réputation égalait la bizarrerie, il s'avisa de les apprendre par cœur. — *Vit. Euripid.* p. 29. Del. de Sal., p. 262.

Lorsque Euripide entra dans la carrière dramatique, il n'avait que dix-huit ans; mais la maturité de son âme avait devancé la maturité de son âge. Déjà l'austérité de son caractère se peignait sur son visage et dans son maintien. Rarement le voyait-on sourire : et jamais une joie désordonnée ne vint troubler le calme sévère de sa physionomie.

Cependant on accusa ses mœurs; on prétendit que cette vertu farouche n'était qu'un vernis dont il cachait les scandales secrets de sa conduite. On prétendit que cette haine qu'il affectait contre les femmes n'était que la vengeance d'un cœur trop passionné pour elles[1]. Mais peu nous importe aujourd'hui. Euripide peut être calomnié, sans doute : maintenant les calomnies sont passées, et les œuvres restent.

On a fait à Euripide un reproche plus grave : on l'a accusé d'avoir vendu sa poésie, et trafiqué de sa conscience; car la vérité historique dans la tragédie était alors une chose sérieuse. De son temps, le théâtre était un tribunal où l'histoire apparaissait avec ses vertus, ses malheurs et ses crimes, pour y recevoir une gloire ou un blâme éternels. L'office du poète était alors grand et noble; mais il fallait que le juge qui décidait ainsi de la mémoire des ancêtres eût la force de sa haute mission, que son jugement fût droit et ses mains pures. Eh bien! on accusa Euripide d'avoir falsifié, à prix d'argent, ce grand verdict de la tragédie : on l'accusa d'avoir reçu des Corinthiens cinq talens pour calomnier l'innocente Médée, pour jeter sur cette princesse l'horreur du meurtre de ses fils, que les Corinthiens auraient commis eux-mêmes, et pour envelopper ainsi sa mémoire de cette horrible renommée qui

[1] Quelqu'un disait à Sophocle : Euripide déteste les femmes! — Oui, répondit Sophocle, qui cependant avait eu à se plaindre de la calomnie; mais c'est dans ses tragédies. *Voy.* Ælien. *Var. his.*, lib. 2, cap. 13. — Aristophanes, *in Thesmoph.*. —Barnes, *in Vitâ Eurip.*, n° 19. — Athénée, lib. 13, cap. 8. — Stobée *serm.* 6. — Hiéron, Ap. Athen. lib. 13, etc.

y pèse encore aujourd'hui[1]. Hâtons-nous d'ajouter ici que d'autres auteurs justifient Euripide.

Il est au reste, dans l'antiquité, un témoignage bien plus puissant encore de l'intégrité et de la vertu d'Euripide; c'est celui de Socrate. Le grand philosophe était l'ami du poète. Il retrouvait dans ses drames quelques-unes des vérités qu'il s'efforçait de répandre, et, quoiqu'ennemi du théâtre, il y allait toujours applaudir les tragédies d'Euripide.

De même que Socrate, le poète heurtait les idées reçues, et attaquait sans pitié les vices et les erreurs partout où il croyait les voir. Peu favorable à la démocratie, il en faisait le but constant de ses allusions amères, et de même que Socrate, sans doute, il eût succombé sous la haine de ses ennemis qui exploitaient habilement la colère du peuple, s'il ne se fût lui-même condamné à l'exil. Il s'expatria et alla vivre à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine, comme Æschyle à celle d'Hiéron.

Mais au milieu des courtisans, Euripide sut conserver son intégrité et son indépendance. Chéri d'Archelaüs, il ne lui demanda jamais rien, et ne le flatta jamais. Ce roi le pria un jour d'attacher son nom à une de ses tragédies, le poète refusa. Une autre fois, dans une circonstance où l'usage permettait d'offrir au souverain de la Macédoine quelques faibles présens, comme un hommage d'attachement et de respect, tandis que la foule intéressée des courtisans et des flatteurs accomplissait ce devoir, et s'empressait autour du prince, Euripide ne parut pas. Archelaüs lui en fit quelques légers re-

[1] Ælien, *histoires diverses*, liv. 5, ch. 22. Apollodore, *biblioth.* lib. 1, cap. 9; et les auteurs cités par le scholiaste d'Euripide — Pausanias parle du monument expiatoire élevé par les Corinthiens en mémoire de ce meurtre, dans son *Voyage de Corinthe*. Pour ceux de nos lecteurs qui tiendraient à éclaircir le point historique, et à réhabiliter la mémoire de cette fameuse enchanteresse, nous leur indiquerons la dissertation sur Médée de Delisle de Sales.

proches : « Quand le pauvre donne, répondit Euripide, il demande[1]. »

Un pareil désintéressement, si rare à la cour des rois, lui avait mérité toute la confiance et l'amitié d'Archelaüs; ce prince le combla de dons et d'honneurs[1]; mais cette cour, asile alors de tous les grands talens de la Grèce, ainsi qu'autrefois l'avait été celle d'Hiéron de Sicile[3], fut bientôt privée de celui qui en faisait le principal ornement. Euripide périt à l'âge de soixante-seize ans. Sa fin fut tragique. Selon sa coutume, quand il composait des vers, il se promenait dans un lieu écarté : des chiens furieux se jetèrent sur lui, et le déchirèrent.

Les Athéniens, qui n'avaient pu le conserver vivant, voulurent au moins le posséder mort. Ils envoyèrent des députés en Macédoine pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes. Mais Archelaüs, dont la douleur avait déjà éclaté dans de magnifiques obsèques, le refusa. Il voulut que la Macédoine possédât les restes d'un si grand homme, et il lui fit ériger un monument superbe près d'Aréthuse. Les Athéniens cherchèrent à se consoler de ce refus en élevant à Euripide un cénotaphe sur la voie qui conduisait d'Athènes au Piréc.

Au reste, ils ne séparèrent pas sa mémoire de celle de leurs deux grands poètes tragiques. Réunis tous trois dans une commune vénération, Athènes les présenta toujours ensemble à l'admiration du monde. Un décret du peuple leur fit ériger des

[1] Brumoy, *Discours sur le parallèle des théâtres*, pag. 201. Josua Barnes *in Vitâ Euripidi* et *Euripid. in Arch.*, t. 2, p. 455.

[2] Un courtisan demandait un jour avec importunité à Archelaüs un vase d'or d'un grand prix. En effet, dit Archelaüs, il faut que je le donne; mais ce sera à Euripide. Il est juste que ce soit toi qui le demande, et lui qui l'obtienne. — Plutarque, *de la Mauvaise honte*. — Brumoy, *Parall*, des th.

[3] On remarquait à cette époque à la cour d'Archelaüs, le fameux peintre Xeuxis, créateur de la peinture, Thimothée, réformateur de la musique, Agathon, Euripide, etc.

statues, et leurs ouvrages furent conservés comme un trésor national dans les archives publiques.

III.

CRITIQUES CONTEMPORAINES ET JUGEMENT SUR L'ENSEMBLE DE SES OUVRAGES.

Nous avons déjà expliqué en quoi consistaient principalement les modifications apportées par Euripide dans l'art dramatique en général. Nous allons juger ses ouvrages. Il nous suffira d'indiquer ici les critiques contemporaines qu'il eut à subir.

Elles furent nombreuses et violentes. Les esprits, accoutumés à la majestueuse simplicité, à la décence religieuse des premiers tragiques, se troublèrent en voyant Euripide traîner avec audace sur le théâtre les vices et les faiblesses de l'humanité, arracher le voile qui les couvrait, et les exposer au blâme public, ou bien les représenter avec tant d'art, les peindre avec tant d'éloquence, que le talent du poète faisait pardonner aux crimes et aux erreurs du héros. Il y avait eu innovation. dès lors, il dut y avoir admirateurs enthousiastes et détracteurs systématiques. Tel est le sort de toute idée nouvelle présentée par un homme de talent : le fanatisme des éloges ne trouve d'égal que dans le fanatisme de la critique.

Ce fut par lui que se distingua le poète comique Aristophanes. Ennemi acharné d'Euripide, il ne laissait passer aucune occasion d'attaquer sa personne ou ses œuvres; s'il l'eût pu, il l'eût étouffé sous le ridicule dont il se plaisait à le couvrir. Et c'était sur ce même théâtre où Euripide avait étalé

la pompe de ses tragédies, qu'Aristophanes venait déclamer contre lui ses sanglantes et risibles satyres[1].

Sans doute la bile fougueuse d'Aristophanes l'emportait trop loin. Mais on doit convenir qu'un grand nombre de ses critiques sont fondées. En général, Euripide dispose mal son sujet et noue difficilement son intrigue. Bien inférieur à Sophocle, qui ne connaît pas d'égal dans cette partie sur le théâtre grec, ses situations sont mal amenées, et souvent ne sont pas amenées du tout. En général l'action des pièces d'Euripide est fort compliquée, et surtout dans les plus faibles. Mais ce n'est pas richesse, c'est embarras. Presque toutes ses expositions sont vicieuses. A l'exception de deux ou trois[2] tragédies, où l'exposition se rattache au sujet, dans toutes les autres, elle ne consiste qu'en un ridicule prologue fait soit par un personnage de la pièce, soit par un dieu qui descend du ciel tout exprès pour mettre le spectateur au fait et lui raconter à l'avance tout ce qu'il va voir sur la scène.

Le dialogue prête autant à la critique. Il blesse quelquefois toutes les règles de la vraisemblance. A force de multiplier les sentences et les réflexions, Euripide affaiblit les situations les plus dramatiques ; pour le plaisir d'étaler ses connaissances et de se livrer à des formes oratoires, il se perd dans des digressions savantes et des discussions oiseuses qui refroidissent l'intérêt. De là les louanges des philosophes et des orateurs, et les critiques des poètes.

Mais maintenant hâtons-nous de mettre l'éloge à côté du blâme ; hâtons-nous de parler de ce style enchanteur, harmonieux, pathétique qui semble le vrai langage des passions ; hâtons-nous de dire que nul poète ne sut, comme Euripide, trouver le secret d'émouvoir et d'attendrir ; que nul ne sut

[1] Une pièce tout entière d'Aristophanes, *les Grenouilles*, est dirigée contre Euripide. Nous avons déjà eu occasion d'en parler.

[2] Médée, par exemple, et Iphigénie en Aulide.

mieux que lui découvrir et mettre sur la scène toutes les faiblesses du cœur humain. C'est là son premier, son plus vrai mérite. Le naturel et la finesse des caractères, la vérité et l'énergie des passions, le pathétique des situations et des catastrophes, voilà ce qui place Euripide au rang des premiers poètes tragiques. Il plaît, il charme, il entraîne, et l'esprit séduit, fasciné, suit, sans presque s'apercevoir de ses défauts. Æschyle dominait par la terreur, Sophocle par l'admiration; Euripide domina par la pitié : aucun de ses rivaux ne fit couler plus de larmes : c'est à la pitié qu'il dut ses triomphes.

Aussi Euripide excella-t-il dans la peinture des caractères féminins, il sut en pénétrer tous les détours, en étudier toutes les mœurs, en analyser toutes les passions. Sans cesse il les produisait sur la scène avec un talent toujours nouveau. Hécube, Iphigénie, Phèdre, Médée, Alceste, Andromaque, tous ces types féminins que les modernes ont répétés, ont copiés à l'infini, sont dus au seul Euripide. Quel génie dramatique peut se glorifier d'une plus belle couronne?

Faisons ici une remarque. Euripide, en multipliant les rôles féminins, en introduisant l'amour sur le théâtre[1], s'écartait des mœurs dramatiques d'Athènes. Il souleva contre lui les esprits sévères de son temps. Ils lui reprochaient avec amertume de souiller la pureté de la scène tragique et de corrompre les mœurs publiques en prêtant aux vices l'autorité des grands exemples. Mais aussi il se rapproche bien plus des habitudes de notre siècle, dont la société féminine est la principale base. Aussi, de tous les poètes dramatiques de la Grèce, est-il celui auquel notre théâtre a fait les emprunts les plus multipliés. Il a presque à lui seul défrayé pendant un siècle

[1] Il n'en est pas question dans Æschyle. Une seule pièce de Sophocle, celle d'Antigone, en porte quelques traces; mais il n'y joue qu'un rôle insignifiant; nous en avons expliqué la cause dans notre analyse de cette pièce.

notre scène française, tandis qu'Æschyle ne nous a rien donné. C'est qu'Euripide est de tous les poètes grecs celui qui connut le plus le cœur humain tel qu'il est; c'est que l'art entre ses mains a perdu sa couleur nationale, qu'il est devenu cosmopolite. L'homme est le même partout, à quelques légères nuances près, et c'est l'homme au point de vue philosophique qu'Euripide a surtout voulu peindre.

Nous ne nous arrêterons pas à signaler, dans l'analyse de ses tragédies les nombreux emprunts que lui ont faits les maîtres de notre scène. Un semblable parallèle nous mènerait trop loin. Le lecteur instruit pourra facilement y suppléer.

IV.

ANALYSES ET TRADUCTIONS : ÉLECTRE[1].

Le sujet de cette tragédie est déjà bien connu du lecteur. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit des Choëphores d'Æschyle et de l'Electre de Sophocle. Euripide luttant dans un sujet traité avec une si grande supériorité par ses deux rivaux, avait trop présumé de ses forces; il est resté au-dessous d'eux, et même au-dessous de lui-même. Sans doute la nécessité de faire autrement nuit quelquefois au désir de faire bien. Mais Sophocle avait vaincu les difficultés; Euripide en fut accablé. Son Electre est, à mon avis, une de ses pièces les plus faibles. Son intrigue est invraisemblable, obscure; son exposition froide et décousue, selon son défaut ha-

[1] Nous commencerons par cette pièce pour que le lecteur qui a déjà vu les Choëphores d'Æchyle, et l'Electre de Sophocle, ait plutôt un point de comparaison entre les trois auteurs. A l'avenir nous suivrons généralement pour l'ordre des tragédies, celui qui a été adopté par J. Barnes, dans sa belle édition d'Euripide (1691).

bituel. Quelle différence avec les superbes expositions de Sophocle et d'Æschyle!

Même infériorité dans les caractères et les situations; ce n'est plus là l'énergie, la verve entraînante, l'effrayante vérité d'Æschyle et surtout de Sophocle. D'abord, froidement cruels, les héros de la pièce finissent par ressentir des remords inattendus : donner des remords à Electre! c'est méconnaître et défigurer le plus énergique caractère que l'antiquité nous ait transmis.

Nous ne nous arrêterons pas à relever une à une toutes les invraisemblances de l'action, ni la ruse maladroite qui sert à conduire Clytemnestre sous le couteau des assassins, piége si mal tendu qu'il n'aurait pas dû réussir, ni l'étrange dénoûment où l'on voit deux demi-dieux descendre sur la scène où leur présence était fort inutile: — La pièce ne pouvait-elle pas, comme dans Æschyle et Sophocle, se terminer sans eux?

ÉLECTRE.

Une humble demeure s'offrait sur le théâtre aux yeux du spectateur. Sur le seuil, un paysan adressait à sa patrie un long discours, dans lequel il rappelait tous les maux qui avaient suivi le funeste départ d'Agamemnon pour Troie. Ce prince périt à son retour, victime d'un crime affreux; sa fille, Electre, a été donnée en mariage par sa mère dénaturée à ce paysan. Mais il a respecté la fille de ses rois, Electre n'a été son épouse que de nom.

Bientôt elle sort elle-même de la cabane. Simplement vêtue, elle porte sur sa tête une urne qu'elle va remplir à la fontaine voisine.

« O nuit, s'écrie-t-elle, mère des astres brillans, vois à quelles humiliations m'a réduite une mère homicide! »

Son époux s'avance vers elle, et lui reproche avec tendresse sa persévérance dans ces pénibles occupations. Il cède cependant à la volonté d'Electre, et ils s'éloignent tous deux.

Dans ce moment entrent sur la scène Oreste et Pylade. Oreste vient en ces lieux sur l'ordre d'Apollon. Il doit venger son père! Pour se rendre son ombre propice, déjà il a fait sur son tombeau un sacrifice expiatoire. Maintenant, il voudrait retrouver Electre, sa sœur, qui habite, dit-on, de ce côté avec l'homme qu'on lui a donné pour époux. Electre reparaît alors; elle s'arrête sur le bord de la fontaine, et chante des strophes mélancoliques. Oreste et Pylade s'arrêtent surpris : d'abord ils l'ont prise pour une esclave. Ils se cachent auprès de sa cabane, et écoutent.

Attirées par le chant d'Electre, une foule de jeunes paysannes sont venues se ranger autour d'elle. Au moment où Oreste ayant reconnu sa sœur à ses plaintes touchantes s'avance vers elle, ce timide troupeau s'enfuit épouvanté à la vue de ces hommes armés. « Fuyons! s'écrie Electre elle-même, saisie de terreur. Mais Oreste l'arrête.

— Au nom d'Apollon! dit-elle; laisse-moi la vie.

— Ne crains rien! répond Oreste; mes armes seront terribles à d'autres qu'à toi. Je t'apporte des nouvelles de ton frère. »

Pleine de joie à cette parole, Electre interroge avec une tendre inquiétude, sur le sort de son frère, celui qu'elle croit encore un étranger. Elle lui raconte à son tour tout ce qu'elle a souffert. « Je puis parler sans crainte devant ces femmes, ce sont de fidèles amies. — Dis à Oreste qu'il hâte son retour.

— [1] Et que ferait Oreste, s'il revenait à Argos?

— Peux-tu faire une semblable question!

— Comment pourrait-il mettre à mort les meurtriers de son père?

— En osant contre eux ce qu'ils ont osé contre Agamemnon.

— Quoi! tu oserais l'aider à massacrer ta mère?

[1] Τί δῆθ' Ὀρέστης; Traduction depuis le vers 274 à 228.

— Oui, et de la même hache dont elle a frappé mon père.

— Lui rapporterai-je fidèlement ces paroles ?

— Dis-lui que je mourrai contente quand j'aurai répandu le sang de Clytemnestre.

— Plut au ciel, qu'Oreste lui-même t'entendît!

— Il serait ici, que je ne le reconnaîtrais pas. Un seul, un vieillard, celui qui l'a élevé pourrait le reconnaître.

— Eh bien, que dirai-je à ton frère? »

Electre rappelle une seconde fois les affronts qu'elle a subis, les souffrances, les privations qu'elle a endurées, ne pouvant qu'à force de travail se procurer des vêtemens et une nourriture indispensable[1]. «Tandis que ma mère au milieu des dépouilles phygiennes, s'asseoit sur un trône usurpé qu'entourent des esclaves troyennes, chargées des parures de leur pays, fruit des victoires de mon père; le sang du héros égorgé sèche sans obtenir vengeance. Et le meurtrier monte le char d'où descendit sa victime, et il tient de ses mains criminelles le sceptre d'Agamemnon, ce sceptre qui régissait les rois de la Grèce!»

Le mari d'Electre qui paraît en ce moment sur le théâtre, ne voit pas sans surprise les deux étrangers. Mais Electre lui explique les motifs de leur venue; alors, plein de joie, il les invite à entrer dans sa chaumière, et il court chercher le vieillard qui a élevé Oreste pour lui annoncer les nouvelles qu'il vient de recevoir.

Pendant que le chœur resté hors de la chaumière, célèbre les mille vaisseaux des Grecs et la guerre de Troie, le vieillard arrive amenant un jeune agneau, du fromage et d'autres dons champêtres pour Electre. A peine a-t-il vu cette princesse, qu'il se hâte de lui annoncer une importante nouvelle; en s'approchant du tombeau d'Agamemnon, il y a trouvé des boucles de cheveux et les traces d'un sacrifice récent.—Ces cheveux, ajoute-t-il, ressemblent aux tiens! ils viennent d'un même père! ce sont ceux d'un frère!

[1] Μήτης δ' ἐμή Φρυγίοισιν. Traduction depuis le vers 314 à 322.

— C'est une folie, vieillard, répond Electre, les cheveux peuvent se ressembler, sans que le sang soit le même.

— Mais au moins tu pourrais reconnaître la robe que tu as tissue, et dans laquelle j'enveloppai Oreste pour le soustraire à la mort.

— As-tu donc oublié que je n'étais qu'un enfant alors? comment aurai-je pu fabriquer cette robe? Dans tous les cas, Oreste ne la porterait plus aujourd'hui, à moins qu'elle n'ait grandi en même temps que lui[1].

Pendant cette conversation, Oreste sort de la cabane. A peine a-t-il adressé la parole au vieillard que celui-ci s'écrie :

— [2] Electre, ô ma fille! remercie les dieux!

— Pourquoi?

— Je vois ton frère, le fils d'Agamemnon! je vois Oreste!

— Comment le reconnais-tu? comment pourrai-je te croire?

— Vois cette cicatrice au-dessous du sourcil. Il la reçut devant toi en tombant dans son enfance.

— Que dis-tu? oui, je la reconnais!.. O mon frère! je puis donc t'embrasser contre toute espérance!

— Et moi, répond Oreste, je t'embrasserai sans cesse.

— C'est donc toi!

— Oui, c'est moi, ton seul ami, ton seul appui..

Après les premiers transports de l'amitié fraternelle, ils délibèrent entr'eux sur les moyens de détruire leurs ennemis.

Le vieillard en venant voir Electre a rencontré Ægisthe à peine accompagné de quelques esclaves, et qui se rendait à un sacrifice. Je veux y conduire Oreste; sans doute, dit-il, Ægisthe te croyant étranger t'appellera au festin comme convive.

[1] Nous avons vu, dans les Coëphores d'Æschyle, qu'Oreste se fait reconnaître à sa sœur en lui montrant un voile tissu de ses propres mains; Euripide se moque ici de cette reconnaissance. Il n'a pas tort; mais la scène d'Æschyle, malgré ce défaut, vaut encore, à mon avis, infiniment mieux que la sienne.

[2] Ὦ πότνι' ἔυχου', etc, — 563.

— Convive funeste! si les dieux exaucent mes vœux. Mais, ma mère? elle reste à Argos, et il faudrait les massacrer ensemble.

— C'est moi, répond Électre, qui préparerai le meurtre de ma mère. — Vieillard, tu lui diras que j'ai mis au monde un fils. Elle viendra, et alors, c'en sera fait d'elle.

— Puissé-je le voir, s'écrie le vieillard, et je mourrai content!

Après une courte prière aux dieux, ils se séparent; Oreste court trouver Ægisthe, et Électre se met en embuscade, une épée nue à la main, pour périr en se défendant, si Oreste succombe. Le chœur, seul sur le théâtre, chante la haine et les malheurs d'Atrée et de Thyeste.

Cependant on entend un bruit d'armes au loin et des cris confus. Le chœur effrayé appelle Électre. Inquiète du succès du combat, Electre se désespère. Ah! sans doute Oreste est mort! elle veut se frapper elle-même. Les femmes l'arrêtent, et bientôt accourt un messager qui annonce qu'Oreste est triomphant. Ægisthe est tombé sous les coups de ce prince invincible. Le peuple, ajoute-t-il, a reconnu ton frère; il l'entoure et le couronne avec des cris de joie.

Le chœur célèbre par des chants d'allégresse cet heureux événement. Electre y mêle les transports de sa joie; elle court chercher des guirlandes pour les vainqueurs, et lorsqu'ils reviennent suivi de soldats qui portent le cadavre d'Ægisthe, elle leur ceint le front de fleurs. Puis elle insulte son ennemi mort, et l'accable de reproches. Enfin, on cache dans la cabane ce corps inanimé, car on voit approcher le char de Clytemnestre.

Au moment de commettre le crime, Oreste ressent quelques remords; mais Electre l'encourage :

— Est-ce un crime de venger un père?

— Allons! puisque les dieux le veulent, commettons ce forfait, doux à ma vengeance, mais cruel à mon cœur!

Clytemnestre montée sur un char paraît sur le théâtre, et le hœur la salue de ses chants. Elle s'apprête à descendre; se

esclaves l'entourent. Electre s'approche humblement pour lui donner la main ; mais la reine la refuse.

— C'est à mes esclaves à me rendre ce soin.

— Ne suis-je pas aussi, répond Electre, comme une esclave, chassée de la maison de mon père ?

Clytemnestre cherche à se justifier ; Electre réfute toutes ses raisons avec amertume : Tu avais à te plaindre de ton époux ! mais pourquoi me traiter avec opprobre ; pourquoi ne ne pas rappeler Oreste que tu laisses vivre dans l'exil ?

Clytemnestre n'essaie pas de répondre : elle semble même ressentir quelques remords : elle s'attendrit sur le sort d'Electre qui, seule et sans secours, a mis au jour un enfant malheureux comme elle. Mais je viens, dit-elle, faire aux autels de tes dieux le sacrifice accoutumé du dixième jour. — Ensuite j'irai rejoindre mon époux, qui sacrifie aux nymphes.

— Entre dans cette cabane, dit Electre. Puis, en la voyant, tomber ainsi sans défense dans le piége ; tu y sacrifieras, reprend-elle, mais ainsi qu'il est juste de le faire ; déjà le couteau sacré t'attend, et ce sera toi qui tombera frappée au pied de l'autel, et tu iras rejoindre ton criminel époux dans le palais de Pluton.

Le chœur est resté seul. Il attend avec anxiété, et bientôt des cris lamentables se font entendre.

— O mes enfans, s'écrie Clytemnestre, égorgerez-vous votre mère ?

— Entendez-vous ?

— Ah !! ah !!

— Non ! reprend-il saisi d'effroi, il n'est pas de famille souillée d'autant de crimes que celle de Tantale.

Oreste et Electre reparaissent sur la scène les mains teintes de sang. Ils ont intrépidement préparé, exécuté le crime ; mais maintenant qu'il est commis, ils sont en proie aux remords.

— O terre ! ô Jupiter, maître absolu des hommes, s'écrie

[1] Ἰὼ Γᾶ καὶ Ζεῦ. — 1177.

Oreste; voyez ces meurtres affreux, ces deux cadavres couchés sur la terre, frappés de mes mains, en expiation de mes malheurs! ô Phœbus, ce sont tes oracles qui ont ordonné cette affreuse vengeance, source d'éternels remords!

Electre gémit à son tour.

— Malheureuse que je suis! quel époux voudra de la fille parricide?

— Et n'est-ce pas toi, répondit Oreste, qui m'a excité à cet exécrable attentat, lorsque j'hésitais encore? n'est-ce pas toi qui a découvert son sein, qui l'a offert à mon épée parricide, malheureux que je suis! Tandis que d'une main saisissant sa chevelure...

— Ah! je ne le sais que trop! interrompt Electre.

Le chœur mêle ses reproches à leur repentir.

— Vous avez commis un meurtre infame! Au moins couvrez de son voile le corps de votre mère, cachez ses blessures à tous les yeux. — Malheureuse! tu as enfanté tes meurtriers!

Tout à coup une nuée s'abaisse sur la cabane, et Castor et Pollux apparaissent. Ils viennent prédire à Oreste de longs malheurs, châtiment de son crime. Ils ordonnent à Electre d'épouser Pylade, qui doit l'emmener en Phocide, dans ses états. Pour Oreste, poursuivi par les Furies, il errera de contrée en contrée jusqu'au moment où, paraissant devant le tribunal de Minerve, à Athènes, il sera absous par cette divinité.

Forcés d'obéir à la loi du Destin, Oreste et sa sœur se font de touchans adieux.

— Quoi! cher Oreste, n'avons-nous été réunis un moment que pour être si tôt séparés! — Puis il recommande sa sœur à Pylade, qui, personnage muet, ne prononce pas une parole, et il part. Le chœur lui dit adieu, et les demi-dieux remontent au ciel.

EURIPIDE.

DEUXIÈME PARTIE.

ANALYSES ET TRADUCTIONS.

I. Hécube.
II. Oreste.
III. Les Phéniciennes.

I.

HÉCUBE.

Voici, sans contredit, une des pièces les plus touchantes d'Euripide; une de celles où il a développé avec le plus d'étendue toutes les ressources du pathétique. C'est ici surtout que l'on peut apprécier le caractère de son talent. Que d'intérêt dans ces scènes dramatiques où la malheureuse Hécube se trouve frappée coup sur coup d'immenses infortunes! que

de vérité dans ces caractères si finement tracés, nuancés avec tant de goût et de bonheur, d'Hécube, de Polyxène, d'Ulysse, d'Agamemnon et même de Polymestor, que cependant l'on ne fait qu'entrevoir! Avec quel naturel le poète a su peindre les angoises de l'amour maternel dans Hécube, la noble résignation et la fierté du sang royal dans Polyxène captive, et s'applaudissant d'une mort qui la délivre; le sang-froid et l'ingratitude raisonnée de l'homme politique dans Ulysse! Quel charme de style, quelle harmonieuse poésie! D'où vient cependant que cette pièce, malgré tant de mérites réunis, est languissante, et n'a pu se placer au rang des chefs-d'œuvre de la scène grecque?

C'est qu'elle participe de tous les défauts d'Euripide. La pièce est faiblement intriguée, mal conduite : ce n'est plus là l'énergique conception d'Æschyle, la puissante et majestueuse régularité de Sophocle. Si les détails sont exquis, l'ensemble est défectueux. L'action est complexe; on dirait deux tragédies. Le fil se brise au milieu après la mort de Polyxène, et se renoue par un incident inattendu. Un nouvel intérêt commence avec le cadavre de Polydore, une nouvelle action s'enchaîne et produit une seconde catastrophe qui termine la pièce. L'unité d'action et d'intérêt existe seulement dans le rôle d'Hécube. Telle fut sans doute l'intention d'Euripide. Il crut obéir ainsi à la règle de l'unité d'intérêt, règle que l'on n'enfreint jamais impunément. Il se trompa comme Corneille dans les Horaces, et la même cause a donné le même sort à la pièce française et à la pièce grecque.

Mais dans celle-ci, un malencontreux prologue vient de plus détruire tout l'intérêt en instruisant le spectateur à l'avance de tout ce qui va se passer. L'ombre de Polydore sort tout exprès de terre pour dire aux spectateurs : « Je suis Polydore, et vous allez voir telle ou telle chose. » C'est le premier exemple que nous en ayons rencontré jusqu'à présent, et malheureusement ce ne sera pas le dernier.

HÉCUBE.

L'ombre de Polydore s'élève sur la scène.

« [1] Je viens du royaume ténébreux des morts, où règne, loin des autres dieux, le puissant Pluton, et je suis Polydore, fils de Priam et d'Hécube. »

Il raconte tous les malheurs de Troie. Et lui, jeune encore, envoyé loin du danger, chez Polymestor, roi de Thrace, allié de sa famille, il a trouvé la mort chez cet hôte perfide, et son cadavre est le jouet des flots. Malheureuse famille de Priam! l'ombre d'Achille demande qu'on lui sacrifie Polyxène, qui aborde à ce rivage avec sa mère Hécube. Il voit arriver cette reine captive : O mère infortunée! s'écrie-t-il, un dieu jaloux égale tes malheurs à ta félicité passée!

Il disparaît, et Hécube, soutenue par les jeunes Troyennes esclaves, entre sur le théâtre. Elle arrive encore toute épouvantée de la vision qui a troublé ton sommeil.

« [2] O foudre terrible de Jupiter, s'écrie-t-elle, ô nuit ténébreuse! pourquoi suis-je ainsi tirée de mon sommeil par d'effrayans fantômes? ô terre! mère des songes aux ailes obscures, je rejette avec horreur cette triste apparition de mon fils que j'ai vue, dont j'ai entendu les prédictions; ô dieux! conservez ce fils, dernière espérance de ma maison! conservez-moi ma fille que menacent ces sinistres augures! »

« Hécube! s'écrie une femme du chœur accourant épouvantée, hors d'haleine, et interrompant cette fervente prière, qui ne devait pas être exaucée. Hécube! ta fille, doit être sacrifiée à l'ombre d'Achille. Les Grecs l'ont décidé! je l'ai entendu!

— Oh! malheureuse! s'écrie Hécube; que faire, que devenir, où trouver des défenseurs!

[1] Ἥκω, νεκρῶν etc. An. et traduction jusqu'au vers 68.

[2] Ὦ στεροπὰ Διὸς etc. Traduction et an. jusqu'au vers 172.

—[1] O ma fille! ô mon enfant! viens! viens! entends la voix de ta mère, ô ma fille! viens apprendre cette horrible, cette exécrable arrêt qui menace ta vie!

— Ma mère, pourquoi crier ainsi? répond Polyxène en sortant de la tente.

—O ma fille!

— Eh bien, pourquoi m'appeler?

— O ma fille! ta vie...

— Parle, ne me cache rien.

— O ma fille! fille d'une mère infortunée!

— Que dis-tu?

— Ma fille! les Grecs vont l'assassiner! »

A peine cette terrible parole est-elle prononcée, qu'on voit paraître Ulysse. Il vient froidement, et comme un maître qui dicte ses ordres absolus, annoncer à cette mère éplorée la destinée de sa fille. Et lorsqu'elle demande à lui faire entendre une dernière prière :

« Parle, dit-il; un peu plus, un peu moins, le temps m'importe peu.

— Tu te souviens, Ulysse, quand tu vins dans Ilion pour épier les malheureux Troyens, je te reconnus, et je te sauvai la vie.

— Je m'en souviens, répond Ulysse.

— [2] Eh bien, de ton aveu même n'es-tu pas criminel, toi, qui ayant reçu de moi un si grand bienfait, ne cherches qu'à me nuire? Race ingrate! vous tous qui poursuivez les faveurs populaires, oh! que ne puis-je vous ignorer encore! vous qui n'hésitez pas à blesser vos plus chers amis, si vous croyez par là plaire à la multitude! Justes dieux! de quel prétexte ont-ils pu colorer cette horrible sentence de mort prononcée con-

[1] Ὦ τέκνον, ὦ Παῖ etc. Traduction et an. jusqu'au vers 251.

[2] Οὐκοῦν κακόνῃ etc. Traduction littérale depuis le vers 251 jusqu'au vers 295.—Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

tre cette jeune fille? cette sentence qui souillera d'un sacrifice humain, un tombeau que le sang des taureaux devait seul arroser? Serait-ce qu'Achille veut punir de mort ses meurtriers, et qu'il demande alors le sang de Polyxène? mais quel mal lui a fait cette innocente victime? Ah! c'est Hélène qu'il faudrait conduire à ce tombeau! Hélène qui le perdit en l'amenant devant Troie; et s'il faut qu'une captive meure, s'il faut une victime brillante de beauté, ce n'est pas à nous qu'il faut la demander. Sans doute Hélène est la plus belle, et pour Achille elle fut plus funeste. C'est au nom de la justice que je t'implore. La récompense de mes anciens services que je te demande, écoute : Tu as touché ma main, tu as élevé vers moi une main suppliante; eh bien, c'est aujourd'hui à mon tour; je te demande un bienfait; je te supplie de ne pas enlever ma fille de mes bras, de ne pas la tuer! Mon Dieu! n'est-il pas encore assez de morts! Ma fille fait ma seule joie, et l'oubli de mes maux; elle est ma seule consolation, ma seule patrie, mon seul soutien, mon seul guide dans ma vieillesse. Vainqueurs, ayez un peu de clémence. Heureux aujourd'hui, vous n'êtes pas assurés de l'être demain. Et moi aussi je l'étais, et je ne le suis plus; un seul jour m'a ravi la félicité de toute ma vie. Maintenant, ô Ulysse! je t'implore; prends pitié d'Hécube; retourne à l'armée des Grecs, dis-leur que ce serait une honte d'égorger des femmes sans défense, des femmes que vous avez épargnées aux pieds des autels dans l'ivresse de la victoire, alors, vous en avez eu pitié. Parmi vous la loi est la même pour le meurtre d'un homme libre ou d'un esclave. Quelque discours que tu tiennes, si tu voulais parler, ton rang seul les persuaderait; les paroles ont bien plus de force, lorsque celui qui les prononce a la puissance en partage! »

Ulysse reste inflexible. Alors Hécube n'a plus qu'une espérance :

« Parle toi-même, ô ma fille! fais-lui entendre ta voix harmonieuse, tombe à ses genoux, et lui aussi, il est père!

— [1] Je le vois, Ulysse, tu caches ta main, tu détournes la tête, tu crains que je ne devienne ta suppliante; rassure-toi. Tu ne seras pas importuné de mes prières. Je te suivrai sans plainte; on veut que je meure, et je désire mourir. Craindre la mort serait une lâcheté, et on ne me le reprochera pas. Comment pourrai-je encore tenir à la vie? Fille du roi de toute la Phrygie, c'est ainsi que je commençai mon existence. Elevée dans l'espoir du plus brillant empire, fiancée à des rois qui tous briguaient l'honneur de me voir reine dans leurs états, souveraine au milieu d'une cour de Troyennes, belle entre toutes les vierges de l'Ida, j'étais semblable aux déesses du ciel, en tout, hors l'immortalité. Mais aujourd'hui, je suis esclave! Ce mot seul me fait chérir le trépas. Ah! je pourrais trouver des maîtres cruels; quiconque m'aurait achetée à prix d'argent, pourrait torturer ma triste existence, et moi, sœur des héros, sœur d'Hector, j'irais pétrir le pain de mes seigneurs, balayer leurs palais, tisser leurs vêtemens, et quelque vil esclave pourrait souiller mon lit, ce lit envié par les princes! Non, il n'en sera pas ainsi. Libre, encore, je fermerai les yeux à la lumière, et je donnerai mon corps aux enfers. Conduis-moi donc, Ulysse, conduis-moi à la mort; il n'est plus ici-bas de bonheur ni d'espérance pour Polyxène.—Et toi, ô ma mère, ne dis rien, ne fais rien pour me retenir, et consens à ma mort avant que les outrages de la servitude viennent souiller mon rang; celui qui n'est pas fait pour l'opprobre peut cependant la supporter, il peut baisser la tête sous le joug. Mais la mort sera toujours bien préférable à une semblable vie; car vivre dans la honte est le plus grand des maux.

— O douleur! s'écrie Hécube : Ulysse, c'est moi qu'il faut frapper! je suis la mère de Pâris!

— Ce n'est pas toi que demande Achille.

— Eh bien, nous périrons ensemble.

[1] Ὁρῶ σ' Ὀδυσσεῦ etc. Traduction littérale depuis le vers 542 jusqu'au vers 575. — Morceau exigé pour le baccalauréat es-lettres.

— Non! une seule est assez... et même trop!

— Non! je ne la laisserai pas aller au supplice! je ne la quitte pas!

— O ma mère! écoute-moi : Fils de Larête, pardonne à la tendresse d'une mère. — O ma mère! donne-moi ta main, embrasse-moi... pour la dernière fois! — Conserve-toi pour ma sœur Cassandre, pour mon frère Polydore...

— Ah! je me meurs!.. ma fille!.. ta main encore!.. encore une fois!

— Ulysse! reprend Polyxène, emmène-moi! je sens que mon courage m'abandonne. »

Hécube est restée sur le sol, anéantie par la douleur, tandis que les captives Troyennes déplorent leur triste esclavage. Bientôt leurs chants sont interrompus; c'est le hérault d'Agamemnon, Thalthybius... Le sacrifice de Polyxène est consommé.

Malgré sa douleur, Hécube veut encore entendre ce récit lamentable.

« [1] Tu veux donc rouvrir la source de mes larmes, ô Hécube! je pleurais en voyant cet affreux spectacle; je pleurerai en te le racontant.

» Toute l'armée des Grecs était rassemblée autour du tombeau où devait se faire le sacrifice. Le fils d'Achille, prenant la main de Polyxène, la fit monter sur le tombeau; j'étais auprès, et derrière suivaient les jeunes guerriers choisis pour tenir la victime. Alors le fils d'Achille prenant une coupe d'or, répandit des libations en l'honneur de l'ombre paternelle. Il me fait signe d'imposer à l'assemblée un religieux silence, et aussitôt je prononçai ces paroles : Grecs, faites silence! Peuple, taisez-vous! et la foule se tut aussitôt. Alors Néoptolème : O fils de Pelée! ô mon père! s'écrie-t-il, reçois ces libations funèbres; viens te repaître du sang pur de cette

[1] Δακλᾶ με χρήζεις etc. Traduction littérale depuis le vers 518. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

jeune fille dont nous te faisons le sacrifice. Sois-nous propice; détache nos vaisseaux du port, et accorde-nous un heureux retour dans notre patrie! — Il dit, et toute l'armée se joint à ses prières.

» Alors il tire du fourreau son épée étincelante, et fait signe aux guerriers de saisir la victime; mais elle s'en aperçut, et s'écria : Arrêtez! ô Grecs! destructeurs de ma patrie, je meurs volontairement! Que nul ne me touche! sans trembler, je présenterai la tête; mais laissez-moi, au nom des dieux! que je meure libre! Reine, je rougirais de descendre aux enfers en esclave. La foule s'émeut à ces paroles. Agamemnon lui-même ordonne aux Grecs de la laisser libre, et ils obéissent à cet ordre souverain. La jeune fille l'entend, et saisissant son voile, elle le déchire, découvre son cou, ses blanches épaules, son sein; semblable à une statue aux ravissans contours, elle plie les genoux et prononce ces touchantes paroles : Fils d'Achille, voici mon sein et ma tête... choisis où tu veux frapper; je suis prête. Saisi de pitié le jeune homme hésite et tremble. Il frappe enfin son cou délicat, une source de sang jaillit... Elle tombe mourante, mais en mourant elle songe encore à tomber avec pudeur.

» Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, nul des Grecs ne resta oisif. Les uns jetaient de jeunes rameaux, les autres élevaient un immense bûcher, et si quelqu'un d'entr'eux se refusait à ce travail, tous l'accablaient d'injures.— Quoi! tu restes immobile, lui disaient-ils, tu n'as rien pour faire honneur à cette intéressante victime, ni voile, ni ornemens? tu n'as rien à sacrifier aux mânes de cette jeune fille, si intrépide et si noble dans ses derniers momens? Tels étaient leurs discours, et à mes yeux ton bonheur d'avoir eu une semblable fille ne peut être égalé que par la douleur de l'avoir perdue.

— Au moins, s'écrie Hécube sortant de son accablement, faites que j'aie la consolation de lui rendre les derniers devoirs. — O toi, ma fidèle, mon ancienne servante, prends

cette urne, va puiser l'eau de la mer, afin que je puisse laver le corps de cette fiancée dont la mort est l'époux et le tombeau le lit nuptial! »

D'autres douleurs attendent encore cette mère infortunée. L'esclave qui est allée puiser de l'eau revient éperdue, traînant un cadavre voilé, et poussant des gémissemens affreux.

« O Hécube! s'écrie-t-elle, ô ma reine!

— Malheureuse que je suis, dit Hécube en s'approchant; ce sont donc là les tristes restes de ma Polyxène!

— Elle ne sait rien encore!

— Quoi! — Ah! c'est ma fille Cassandre dont tu m'apportes la tête?

— Elle vit; mais tiens, vois quel est le mort! »

Et elle découvre le cadavre. — Hécube reconnaît Polydore et s'écrie :

« Mon fils!.. je me meurs!.. »

Les femmes captives essaient en vain de consoler cette mère infortunée en déplorant ses malheurs; mais elle ne pousse plus que des cris inarticulés, des plaintes où se mêle à chaque instant le nom de son fils. — En ce moment, Agamemnon paraît, et toutes se taisent.

Le roi des Grecs voyant sur le sol un cadavre troyen, recule de surprise. Hécube hésite; il l'interroge, il la presse :

« C'est mon fils! s'écrie-t-elle, et je te demande vengeance. Aie pitié de moi en considérant mes infortunes. J'ai été reine, et maintenant je suis captive; mère d'une nombreuse famille, et maintenant seule et sans enfans; de tant de fils, il ne m'en reste plus un seul! tant de gloire et de puissance s'est changée en captivité, en fumée que je vois encore s'élever des ruines de ma ville et tourbillonner sous le ciel. — Tends une main secourable à ma déplorable vieillesse, et punis le coupable. »

Ce coupable, c'est Polymestor, l'allié des Grecs. Agamemnon hésite. Il cède enfin, touché par ses prières, et consent à ne pas arrêter la vengeance d'Hécube. C'est tout ce qu'il peut lui promettre.

Hécube envoie aussitôt une captive à Polymestor.

« Elle a, dit-elle, d'importans secrets à lui confier à lui et à ses enfans. »

Pendant qu'elle s'acquitte de ce message, le chœur déplore les malheurs de sa patrie.

« [1] O Ilion, ô ma patrie! tu ne seras plus appelée la ville invincible! La tempête orageuse des Grecs est venue fondre sur ta tête, ils t'ont percée de leurs lances acérées. Ta couronne de tours a été brisée : une noire fumée te souille et t'environne d'un voile de deuil. Mon pied ne foulera plus ton rivage chéri.

» C'est au milieu de la nuit que ma vie a été brisée, à l'heure où après le repas un doux sommeil presse les yeux. Cessant à peine les chants et les festins du soir, mon époux reposait sur sa couche, et sa lance était appendue à la muraille; il ne voyait pas cette troupe effrénée des Grecs, qui franchissait les murailles de Troie.

» Pour moi, je nouais avec art ma chevelure sous ma thiare, je me regardais avec orgueil dans l'orbe resplendissant des miroirs dorés, et je me tenais auprès du lit, prête à m'étendre sur les coussins. Tout à coup, le tumulte a traversé la ville, et ce cri a retenti au milieu de Troie : O fils des Grecs, quand donc, après avoir renversé cette citadelle orgueilleuse, retournerez-vous dans votre patrie?

» Couverte de ma simple tunique, comme une vierge Dorienne, j'abandonne ma couche avec terreur. Mais, infortunée! à quoi m'a servi d'embrasser la statue de la puissante Diane? J'ai vu périr mon époux, et je suis entraînée sur les flots orageux; jetant à peine un dernier regard sur ma triste patrie, lorsque la flotte s'est tournée vers les rivages des Grecs, malheureuse! je suis tombée sans vie sous le poids de ma douleur.

[1] Εὖ μὲν, ὦ πατρὶς Ἴλιὰς Traduction littérale. — Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

» Hélène, sœur de Castor et Pollux, Pâris, ce berger de l'Ida, si funeste à Troie, je les confonds dans une même malédiction; c'est leur fatal hyménée qui m'a enlevée à ma patrie [1]; cet hyménée indigne de ce nom, et qui fut plutôt la fête des Dieux infernaux! Puisse la mer ne la ramener jamais sur le rivage; puisse-t-elle ne revoir jamais sa patrie! »

Ces chants sont interrompus par l'arrivée de Polymestor. Conservant l'odieuse hypocrisie de son caractère, il paraît saisi de tristesse à la vue d'Hécube.

« Je suis prêt à verser des larmes, lui dit-il.

— Et moi, réduite à un tel degré de misère, je rougis de te voir.

— Qu'as-tu à me dire, Hécube?

— Ordonne d'abord à ces soldats de s'éloigner. »

Polymnestor fait signe à sa suite, et elle se retire. Hécube alors, après l'avoir interrogé sur le sort de son fils, lui parle de nouveaux trésors cachés, dit-elle, dans les ruines de Troie, de quelques bijoux dérobés à la rapacité des vainqueurs, et qu'elle voudrait lui confier.

« Où sont-ils? demande vivement Polymestor?

— Dans la tente des captives. — Entre sans crainte; nous sommes seules. — Entre, et ensuite tu iras avec tes enfans rejoindre mon fils! »

Le chœur se divise. Une partie des femmes reste sur le théâtre; l'autre suit Polymnestor, et bientôt l'on entend des cris épouvantables derrière le théâtre.

« Au secours! s'écrie le roi de Thrace, au secours! on m'aveugle! — O mes fils! on les égorge! »

Il sort de la tente furieux, aveuglé, chancelant, et poursuivant de ses hurlemens les femmes qui se dispersent.

« Va! va! lui dit Hécube, crie et menace, tu ne pourras ni

[1] J. Barnes met un point en haut après ἀπωλέσθην. C'est, je crois, une erreur. En le supprimant, on obtient une construction plus simple, et un sens plus clair.

rendre la vue à tes paupières, ni la vie à tes fils que j'ai égorgés de ma main.

— O Thraces! A moi, nation belliqueuse, à moi! s'écrie Polymestor. Grecs! Atrides! je vous vous appelle, je vous implore! A moi! à moi! »

A ses cris, Agamemnon accourt.

« Hécube, dit-il, qu'as-tu fait!

— Où est-elle! où est-elle! s'écrie Polymestor, que je la déchire de mes propres mains! »

Agamemnon le retient. Il se porte comme juge dans ce débat. Hécube prétend qu'elle a puni le roi de Thrace. De quoi est-il donc coupable?

Polymestor raconte sa conduite, et cherche à se justifier; mais Hécube réfute son discours, et Agamemnon le condamne. Transporté de rage, le Thrace vomit contre eux de cruelles imprécations. Il prédit à Hécube qu'elle sera changée en chienne, et à Agamemnon qu'il sera massacré par Clytemnestre. Agamemnon, épouvanté et irrité à la fois, donne l'ordre de le transporter dans une île déserte. Un vent favorable souffle; les Grecs se disposent au départ, et la tragédie finit.

II.

ORESTE.

Nous pourrions redire ici en grande partie ce que nous avons dit d'Electre, pièce qui, dans l'ordre historique des sujets, précède immédiatement celle-ci. Intrigue embarrassée, faible, traînante; caractères faux et incomplètement dessinés; situations dramatiques, mais amenées d'une manière invraisemblable; des beautés de détail et de mise en scène; et un

dénouement de machines, un Dieu qui tombe du ciel. — Cette pièce est en tout semblable à celle d'Électre, et malheureusement elles se ressemblent surtout par leurs défauts.

L'exposition est à peu près la même. Sans être aussi décousue que celle d'Hécube, elle a cependant encore ce défaut d'un long monologue que rien ne justifie. Cependant nous devons savoir gré à Euripide, quand il daigne, ainsi que dans la tragédie qui nous occupe, le rattacher tant bien que mal à l'action.

Ce caractère d'Oreste, en proie aux remords et aux furies, était neuf sur le théâtre grec, et est en effet dramatique. Ce n'est plus l'allégorie palpable d'Æschyle, lorsqu'il nous montre le chœur fantastique des Euménides, dansant en chair et en os, autour du fils d'Agamemnon; les Euménides ici n'existent plus que dans l'imagination troublée du parricide. Oreste est fou, et sa folie, entrecoupée de momens de calme, est pathétique. Nous avons vu Sophocle échouer lorsqu'il a voulu peindre la folie d'Ajax. On s'aperçoit ici que l'étude de l'homme a fait un pas, et que l'esprit observateur du philosophe a précédé l'enthousiasme inspiré du poète.

La première partie de cette tragédie est intéressante et bien conduite. La situation de cette sœur dévouée, qui veille auprès de son frère, privé de raison, tandis que des ennemis puissans conspirent leur perte; leur abandon à tous deux, la trahison de leurs proches, et enfin leur arrêt de mort sans espoir de salut, tout émeut et attache le spectateur. Mais ensuite, quelle accumulation d'atrocités et d'invraisemblances, pour amener un dénouement fantastique! Ce meurtre d'Hélène et de sa fille, combiné de sang-froid, est un lâche assassinat qui révolte, d'autant plus qu'il ne produit rien, et complique encore la situation précaire d'Oreste et de sa sœur; l'incendie du palais, dont ils menacent Ménélas, ne peut les sauver davantage. — Certes, Euripide avait bien besoin du Dieu qu'il fait descendre du ciel tout exprès. Mais le spectateur s'aperçoit aussi de l'embarras du poète, et le Dieu, pour être trop né-

cessaire, devient ridicule; sur un théâtre de Paris, Apollon se serait fait siffler.

ORESTE.

On voyait sur le théâtre Oreste couché, et plongé dans un sommeil agité, à la suite de ses fureurs. Une femme, Électre, sa sœur, est auprès de lui, penchée sur le lit de repos. Bientôt elle s'avance sur le devant de la scène, et déplore les malheurs de sa famille : Tantale, Pelops, Atrée et Thyeste, Agamemnon, aucun n'a pu jouir d'une vie paisible et fortunée; Oreste, le dernier et le plus malheureux de tous, a massacré sa mère pour venger son père, et depuis ce moment, en proie aux furies, il meurt depuis six jours de honte et de remords. — Et c'est aujourd'hui même que les Argiens vont juger le frère et la sœur, et les lapider comme parricides!

Électre n'a plus qu'une seule espérance. C'est Ménélas. Il doit arriver ce jour même; déjà cette Hélène, si fatale à Troie et à sa famille, l'a devancé. Elle est arrivée la nuit dans Argos, avec Hermione sa fille. En ce moment elle entre sur la scène.

Hélène pleure Clytemnestre, sa sœur; Électre regarde Hélène comme l'ennemie de sa famille; ces deux femmes se haïssent, et n'osent se le témoigner ouvertement. Hélène, sachant bien qu'Électre est coupable du meurtre de Clytemnestre, lui propose de porter des offrandes funéraires sur son tombeau.

« Moi! s'écrie Électre; et ne peux-tu les porter toi-même?
— Je crains d'être vue des Grecs. »

C'est alors Électre qui raille Hélène à son tour.

Enfin les deux femmes s'accordent à y envoyer Hermione, fille d'Hélène. Et lorsque la jeune fille est sortie pour accom-

plir ce pieux devoir, le chœur, composé de jeunes femmes Argiennes, entre sur la scène.

« O mes amies! dit Électre à voix basse, le malheureux dort! Ce serait un crime de le réveiller. Marchez à petit bruit et parlez à voix basse. »

Le chœur obéit à ces ordres, et chante à demi-voix autour du lit où repose Oreste. Son immobilité l'effraie.

« Dieux! s'il était mort! Cette trop grande tranquillité m'épouvante. »

Électre s'approche du lit, et Oreste se réveille.

« [1] O sommeil, s'écrie-t-il, doux remède à mes maux, que je te remercie de ta venue! O favorable oubli des peines, Dieu propice! combien les malheureux doivent te souhaiter! — Comment suis-je venu ici? — Où suis-je? Je l'ai oublié; j'avais perdu la raison.

— Cher frère! que ton repos m'a causé de joie! »

Elle le soulève, écarte les cheveux qui couvrent son front et ses yeux, essuie ses lèvres humides d'écume. Profitant de cet instant de calme, elle lui apprend l'arrivée de Ménélas.

Mais bientôt les yeux d'Oreste se troublent de nouveau :

« [2] O ma mère! s'écrie-t-il! je t'en conjure, n'excite pas contre moi ces femmes horribles, dont les cheveux se hérissent en serpens! Les voilà! les voilà qui s'élancent sur moi!

— Reste, infortuné! reste sur ton lit, paisible. Tu ne vois pas ce que tu crois voir.

— O Apollon! elles me dévorent! Elles sont comme des chiennes affamées; elles lancent sur moi d'affreux regards; ces divinités atroces, ces prêtresses infernales!

— Je ne te quitterai pas. Je te serrerai dans mes bras pour contenir ces horribles convulsions. »

[1] Ὦ φίλον ὕπνον θέλγητρον etc. Traduction et An. depuis le vers 222 jusqu'au vers 255.

[2] Ὦ μᾶτερ, ἐ κετεύω etc. Traduction et An. jusqu'au vers 969.

Mais peu à peu ses fureurs s'appaisent.

« Ah! je m'affaiblis, je respire à peine.... Battu par la tempête, je commence à revoir le calme. Chère sœur! pourquoi pleurer en te voilant le visage? Ah! je rougis de t'associer ainsi à mes malheurs! »

Électre le console et l'encourage. Le chœur se mêle par ses chants à ces consolations fraternelles. Électre sort, et l'on voit arriver Ménélas.

Il s'approche du jeune prince, défiguré par le remords et la maladie, et lui demande où est Oreste.

« Le voici, répond celui-ci; il embrasse tes genoux.

— Dieux! s'écrie Ménélas, quel est ce spectre!

— Il est vrai! Bien que je voie encore la lumière du jour, mes maux m'ont anéanti »

Oreste raconte à Ménélas ses crimes, ses malheurs; il le supplie de prendre sa défense. Ce prince ambitieux, qui voudrait recueillir l'héritage de son frère, hésite, et en ce moment le vieux Tyndare, le père de Clytemnestre, paraît couvert de vêtemens de deuil.

« Serpent odieux! s'écrie Tyndare en menaçant Oreste, le parricide ose encore jeter sur moi son regard empoisonné! Quoi, Ménélas, vous parlez à ce monstre impie! »

C'est en vain qu'Oreste essaie de se justifier; Tyndare, dans un long discours, le poursuit de ses malédictions et de ses menaces. Puis il sort furieux, pour animer les juges contre son coupable petit-fils. Oreste implore Ménelas.

« C'est au nom de mon père! Fais pour moi ce qu'il fit pour toi. Durant dix années il a exposé sa vie pour ta querelle. Et moi, je ne te demande qu'un jour, un seul jour et quelques paroles pour le fils de ton bienfaiteur et de ton frère! »

Ménélas répond avec embarras, et l'on entrevoit aisément dans ses vagues promesses de services, ses craintes et ses désirs ambitieux. Il assure cependant qu'il va servir la cause du fils de son frère. Mais Oreste a pénétré ses secrets desseins. Il

se relève avec fierté, lui jette un regard d'indignation, et le laisse partir.

« Habile seulement à combattre pour des femmes! ô mon père, tu n'eus pas d'amis! »

Tout à coup il pousse un cri de joie, et court au devant de Pylade, qui paraît sur la scène. Pylade vient à son secours. Banni lui-même comme meurtrier, par son père Strophius, il conseille à Oreste de fuir.

« Mais comment? Le palais est entouré de gardes. »

Après une mûre délibération, ils se décident au dernier parti qui leur reste : de paraître devant le peuple, de se défendre, et de mourir glorieusement s'il le faut. C'est avec peine qu'Oreste voit Pylade l'accompagner dans un si grand péril; il refuse long-temps, mais cède enfin, et ils partent tous deux, accompagnés des vœux du chœur.

A peine Électre, que l'inquiétude et la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil, a-t-elle appris le départ d'Oreste, qu'un homme hors d'haleine, et en désordre, arrive :

« O fille infortunée du malheureux Agamemnon, tout est perdu. Par l'arrêt des Argiens, ton frère mourra et tu partageras son sort, malheureuse Électre! »

Électre reçoit avec fermeté cette terrible nouvelle. Elle interroge le messager qui lui raconte avec détails tout ce qui s'est passé dans l'assemblée.

« Malgré les discours d'Oreste, Tyndare et les orateurs séditieux l'ont emporté. A peine le prince a-t-il pu obtenir d'éviter l'infamie du supplice. Il a juré que sa main et la tienne exécuteraient aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade et ses amis le ramènent en pleurant, et tu vas voir bientôt ce triste spectacle. Prépare donc, ô malheureuse Électre, le glaive ou le lien fatal qui doit terminer tes jours. Ton rang te sera inutile. Apollon lui-même, loin de te sauver, t'a perdue. »

Électre reste un moment silencieuse; mais bientôt sa douleur se répand en plaintes énergiques et nobles.

« [1] Elle disparaît, la maison de Pelops; elle disparaît, elle périt, elle passe comme l'ombre, sa félicité passée semble lui attirer aujourd'hui ses malheurs; une divinité jalouse la poursuit, et ses concitoyens ont décrété sa mort.

« O mon frère, ajoute-t-elle en courant au-devant d'Oreste, qui rentre appuyé sur Pylade, c'est donc la dernière fois que nous voyons la lumière du jour! — O malheureux Oreste! c'est au moment où tu devais vivre, qu'ils te font mourir! »

Puis reprenant toute sa fierté, et découvrant son sein[1] :

« Frappe! ô mon frère, lui dit-elle, afin qu'une main vulgaire ne vienne souiller le sang d'Agamemnon.

— J'ai bien assez du sang de ma mère, s'écrie Oreste; non je ne puis te frapper.

— Hé bien, ton épée me rendra au moins ce triste office; je veux te serrer encore une fois entre mes bras.

— Triste et vain plaisir, si c'en est un encore que cet embrassement en marchant au trépas!

— O toi, le plus cher à mon cœur; ô toi dont j'étais heureuse et fière d'être la sœur! mon âme! ma vie!

— Tu déchires mon cœur! Est-ce à mon tour à répondre à ta tendresse? Mais pourquoi rougirai-je? O sein fraternel, ô derniers et doux embrassemens! Était-ce là, ô ma sœur, étaient-ce ces funèbres adieux qui t'étaient réservés au lieu des joies maternelles, et des plaisirs d'hyménée!

— O mon frère! un seul glaive ne pourra-t-il donc pas nous frapper du même coup, et nos cadavres reposer dans le même cercueil! »

Pylade interrompt ces plaintes touchantes.

« Cruels! avez-vous cru que je puisse vous survivre? Je contribuai au crime; je partagerai le châtiment. »

En vain Oreste veut sauver cet ami trop tendre.

[1] Βέβακε γε Βέβακεν etc. Traduction et An. depuis le vers 969 jusqu'au vers 1037

Σὺ νῦν μ', ἀδελφὲ Traduction et An. du vers 1037 au vers 1225.

« Oreste ! s'écrie-t-il, je veux mourir avec toi, avec Électre ; elle est ma fiancée ; dès ce moment elle devient mon épouse. »

« Mais avant de mourir, continue Pylade, vengeons-nous ! Que Ménélas apprenne à son tour à connaître la douleur. »

Et il propose à Oreste de tuer Hélène. Oreste accepte sans hésiter. Il demande seulement comment cela est possible.

« N'est-elle pas entourée d'esclaves ?

— Des Phrygiens ! s'écrie Pylade avec mépris, je ne les redoute pas ; d'ailleurs, nous saurons les écarter. Quelle gloire de tuer Hélène, ce fléau de la Grèce entière ! Il n'est pas de crime que cette action n'efface aux yeux des Grecs. Si notre victime échappe, brûlons ce palais, et mourons ensevelis sous ses ruines. »

Il en est ainsi décidé. Hermione, qui va revenir du tombeau de Clytemnestre, sera unie à sa mère ; ou plutôt, sur l'avis d'Électre, on la gardera comme ôtage pour capituler plus avantageusement avec Ménélas ; et sur le point de mettre à exécution ce périlleux dessein, ils adressent à Agamemnon une vive prière.

« [1] O mon père ! s'écrie Oreste, toi qui habites l'ombre infernale ; ton fils Oreste t'appelle ! Viens à son secours !

— Viens, ô mon père, reprend Électre ; si des entrailles de la terre tu peux entendre des enfans qui t'appellent, et qui meurent pour ta cause !

— O Agamemnon ! ajoute Pylade, ami de mon père, exauce aussi mes prières ; sauve les jours de tes enfans !

— J'ai tué ma mère !

— J'ai aiguisé le glaive !

— J'ai tendu le piége, et armé leur courroux !

— C'était pour te venger !

— Pour ne pas te trahir !

— O Agamemnon ! écoute les prières de tes enfans ! »

[1] Ὦ δῶμα νεῶν Traduction et Am. depuis le vers 1225.

Ils cachent leurs épées sous leurs vêtemens, et sortent. Électre reste sur le théâtre avec les femmes du chœur, en proie à la plus vive inquiétude. — Tout à coup elles entendent des cris. — C'est Hélène qui se débat derrière le théâtre.

« O Ménélas! où es-tu? Tu me laisses assassiner!

—Frappez! frappez! s'écrie Électre, redoublez vos coups. »

Mais tout à coup elle se tait. — Elle entend des pas pressés. On court... C'est Hermione! — Sa tranquillité prouve qu'elle ignore le danger qui la menace. Électre l'exhorte à rejoindre sa mère. Elle entre, et à ce moment un esclave phrygien accourt épouvanté. Il pousse de grands cris, et ne sait où se cacher. Le chœur l'arrête et l'interroge. Il raconte alors, en balbutiant, ce qui s'est passé sous ses yeux :

« Hélène était assise, entourée de ses esclaves, qui la rafraîchissaient avec des éventails phrygiens. Elle était occupée à filer un voile de pourpre, qui devait orner le tombeau de Clytemnestre. Les princes grecs, écartant adroitement les esclaves, l'ont priée de passer à l'autel antique de Pelops, pour les écouter. Mais à peine la malheureuse Hélène était elle arrivée en ce lieu sacré, que les Grecs ont tiré leurs épées; Oreste, la saisissant par la chevelure, lui renversait la tête, et allait la frapper, lorsque les esclaves ont voulu l'arracher de ses mains. Pylade, combattant avec valeur, les a mis en fuite. Ils ont tous deux saisis Hélène de nouveau, ont arraché de ses bras Hermione, qui s'y était précipitée, et déjà le glaive était levé sur sa tête, lorsque, par la faveur des dieux, sans doute, elle a disparu. »

A peine l'esclave a-t-il fini son récit, qu'Oreste paraît sur la scène, l'épée à la main. Il force l'esclave à rentrer dans le palais, et annonce son dessein de persévérer jusqu'au bout.

« Si Ménélas, dit-il, ne prend pas ma défense, ses yeux pourront voir le cadavre de sa femme, et celui de sa fille. »

Le chœur, resté en dehors, exprime ses craintes, car il voit une légère fumée sortir du palais. Bientôt naîtra le grand incendie qui dévorera le palais des fils de Pelops.

Ménélas accourt, transporté de douleur et de colère. Il a cependant peine à croire ce nouveau crime d'Oreste. Trouvant le palais fermé, il frappe à la porte avec violence, et voit alors Oreste paraître sur le balcon, suivi d'Électre et de Pylade, et tenant Hermione, le glaive levé, prêt à la frapper. Les angoisses de ce malheureux père sont affreuses. Si Ménélas n'engage pas les Argiens à révoqur l'arrêt de mort, Oreste va tuer sa fille et embraser le palais. L'orgueil et la colère le font hésiter un moment. Alors Oreste fait signe, et l'incendie commence.

Mais tout se dénoue d'une manière aussi subite qu'inattendue. Apollon descend du ciel, et arrêtant le bras d'Oreste prêt à frapper Hermione; il lui ordonne au contraire de la prendre pour épouse, lui impose un exil d'un an, qui sera terminé par le jugement de l'Aréopage d'Athènes. Il apprend à Ménélas que c'est lui qui a sauvé les jours d'Hélène, en la dérobant à ses meurtriers; Électre est donnée en mariage à Pylade; la pièce se termine par une réconciliation sincère des trois princes, sous les auspices d'Apollon, et par les louanges du Dieu, chantées par le chœur.

III.

LES PHÉNICIENNES.

Sous un autre titre, c'est le même sujet que les sept chefs d'Æschyle. On peut facilement faire la comparaison des deux poètes, et ainsi que pour l'Électre, remarquer les dissemblances de leur génie. Seulement ici la partie est plus égale; dans l'Électre, Euripide luttait contre un des chefs-d'œuvre de son rival. Ici les deux tragédies peuvent, dans les œuvres de chaque poète, se classer au même rang.

L'exposition d'Æschyle est superbe de mouvement, de spectacle et d'énergie. Le chœur, mobile de l'ancienne tragédie, répandu sur la scène, présente le coup d'œil le plus imposant; ces femmes éplorées, ces citoyens, ces soldats courant aux armes, ce calme impassible des chefs, tout devait étonner, ravir le spectateur. — Que voyons-nous dans Euripide? Une femme qui vient décliner son nom, et réciter un long monologue; une femme qui raconte, dit-elle, ses malheurs au soleil! — C'était une coutume grecque, ajoutent les commentateurs [1]. Qu'importe, si l'usage est ridicule et froid? Une semblable justification équivaut au reproche.

Mais avec l'exposition d'Æschyle finit l'intérêt de sa tragédie. Là, commence l'art d'Euripide. Après un heureux emprunt à la sublime Iliade; après avoir introduit Antigone, qui, comme Hélène dans Homère, reconnaît les chefs de l'armée ennemie, le poète nous fait assister à cette belle entrevue des deux frères, pleine de vérité, d'action et d'intérêt. Cette création du rôle de Jocaste, si touchante de tendresse maternelle, si pathétique, et si noble, appartient tout entière à Euripide. C'est là son plus grand avantage sur son rival; c'est là le plus beau fleuron d'Euripide.

Mais il retombe bientôt dans ses défauts habituels; l'unité de son action se brise; des épisodes inutiles, qui ne se rattachent que péniblement au sujet principal, en affaiblissent l'effet, viennent se jeter à la traverse, et détournent mal à propos l'attention du spectateur. La querelle de Créon et de Tirésias, le dévouement inutile du personnage de Ménécée, qui ne paraît que pour se tuer, et après la mort des deux princes, qui devrait inévitablement terminer la pièce ainsi que dans Æschyle, cette inutile tyrannie de Créon, qui propose un mariage, pour le voir refuser par Antigone; cette inconcevable apparition d'Œdipe, qui n'entre sur le théâtre, à la dernière scène, que pour se lamenter et sortir; tout at-

[1] Brumoy. — Parallèle des théâtres.

teste ce vice original de conception, malheureusement trop habituel aux œuvres d'Euripide.

Voyez au contraire Æschyle. Sans doute son œuvre manque d'intérêt et d'action dramatique; mais quelle simplicité, quelle unité, quelle énergie! C'est une pièce conçue, exécutée, enfantée d'un seul jet. Nous en avons, au reste, déjà signalé les défauts; nous n'y reviendrons pas ici; nous ferons seulement remarquer la preuve de ce que nous avons avancé au sujet du chœur tragique. Dans Æschyle, il est lié à l'action; pendant la moitié de la pièce, il est personnage principal; il agit seul avec Étéocle. Mais dans Euripide, que fait-il sur le théâtre? Et quelle bizarrerie d'avoir été choisir des Phéniciennes! Comme si déjà il n'était pas assez étranger à tout ce qui se passe, et qu'il le fallut rendre encore plus par son nom et son costume!

IV.

LES PHÉNICIENNES.

Jocaste, s'avançant seule sur la scène, vient raconter au soleil, car elle lui adresse la parole, toute l'histoire de la maison de Laïus et d'Œdipe. Elle n'oublie aucun détail, depuis son mariage avec Laïus et la naissance d'Œdipe, jusqu'aux nouveaux malheurs qui accablent aujourd'hui sa triste famille. Ses deux fils, Étéocle et Polynice se disputent le trône. Le second, dépouillé par son frère, a demandé du secours au roi d'Argos, et revint assiéger Thèbes. Cependant, à la prière de Jocaste, il a consenti à tenter encore les voies de la conciliation, et il doit avoir ce jour même, en ces lieux, une entrevue avec Étéocle.

Après ce récit, Jocaste fait une seconde prière au soleil, et se retire.

Antigone et un vieillard entrent alors sur la scène. Cette jeune princesse a obtenu de la reine la permission de quitter ses femmes, et de monter sur une tour du palais pour considérer l'armée Argienne. Aidée par le vieillard qui l'accompagne, elle parvient à l'endroit le plus élevé du palais.

« [1] O puissante fille de Latone! s'écrie-t-elle en considérant la campagne, la plaine entière étincelle et semble d'airain! »

Puis elle interroge le vieillard :

« Quel est ce guerrier à l'aigrette étincelante, dont le bras agite cet énorme bouclier?

— C'est le prince qui habite auprès de Lerné, le puissant Hippomédon.

— Dieux! et quel est ce terrible guerrier, à l'aspect effrayant, semblable aux géants fils de la Terre?

— C'est le fils d'Œnée, Tydée, qui porte dans son cœur le courage de Mars.

— Quel est ce chef à la longue chevelure, au regard farouche, au visage adolescent?

— C'est Parthénopée, le fils de la nymphe Atalante.

— Mais dis-moi, vieillard, dis-moi où est Polynice?

— Auprès du tombeau des sept filles de Niobé, debout auprès d'Adraste; ne le vois-tu pas?

— Je le vois, mais je le distingue à peine. Oh! que ne puis-je, semblable au nuage léger, fendre l'air vers mon frère! Je le serrerais dans mes bras; pauvre exilé, objet de ma tendresse! O vieillard! qu'il a de grace et de noblesse sous ses armes d'or! Il brille comme un rayon étincelant de l'astre du matin.

— Rentrez, ô ma fille, interrompt le vieillard, voici une

[1] Ἰὼ πότνια etc. Traduction et An. depuis le vers 109.

foule de femmes qui se dirige vers le palais, et la langue médisante des femmes est à craindre. »

Une troupe de femmes entre en effet sur le théâtre. Ce sont des Phéniciennes qui, passant par Thèbes, colonie de Phœnicie, pour aller à Delphes, ont été retenues dans la ville par l'approche de l'armée de Polynice. Elles se livrent à leur frayeur, et déplorent les malheurs qui menacent la ville.

Tout à coup elles voient paraître un guerrier, l'épée à la main. C'est Polynice. Malgré la trève, malgré les promesses d'Étéocle, il craint encore quelque trahison. Cependant, arrivé auprès des autels domestiques, il se rassure, et remet l'épée dans le fourreau. Le chœur se prosterne devant lui, comme descendant d'Agénor, et appelle la reine.

Jocaste accourt et embrasse son fils.

« O mon fils! je te revois donc enfin! O mon fils, embrasse ta mère! Vois, dans la douleur de ton exil, j'ai coupé mes cheveux, et je ne porte plus que des vêtemens de deuil. — Et toi, tu as pu goûter les plaisirs de l'hymen sur une terre étrangère! Je n'ai pas pu allumer pour toi le flambeau de l'hyménée, l'Isménus ne t'a pas donné le bain nuptial; Thèbes n'a pas salué de cris de joie l'entrée de ta fiancée. »

Polynice répond avec tendresse aux caresses maternelles. Il interroge Jocaste sur le sort de sa famille :

« Que fait mon vieux père, dont les yeux ne voient plus que les ténèbres? — Et mes sœurs? ne gémissent-elles pas de mon exil?

— Un Dieu jaloux, s'écrie Jocaste, s'acharne sur la maison d'Œdipe! O mon fils, tes maux ont été grands sans doute?

— Au-delà de toute expression! »

Et il raconte avec chaleur toutes ses souffrances.

« Et cependant, dit-il en terminant, si je conduis une armée contre ma patrie, j'atteste les Dieux que c'est malgré moi. Mais c'est à toi qu'il appartient de nous réconcilier, ô ma

mère, de réunir deux frères, et de sauver à la fois, moi, toi, et Thèbes entière. »

A peine ces mots sont-ils prononcés, qu'Étéocle arrive, jette sur son frère un regard de courroux, et d'un ton hautain :

« [1] Ma mère, me voici! dit-il. Je t'ai voulu faire ce plaisir; je suis venu. Quelqu'un peut-il me dire ce qu'on veut de moi? »

Un pareil début fait présumer l'issue de l'entrevue. C'est en vain que Jocaste essaie de réunir ses deux fils.

« Étéocle, adoucis ces regards farouches et ces mouvemens de colère. Non, ce n'est pas une tête de Gorgone, que tu as devant les yeux; c'est Polynice, c'est ton frère. — Et toi, Polynice, ne détourne pas ainsi la tête; ne peux-tu lui parler en fixant les yeux sur lui?.. Et lui parler le premier?

— Celui qui parle pour la vérité n'a que peu de mots à dire, répond Polynice. »

Et dans un discours énergique et court, mais modéré, il réclame le sceptre qui lui est dû.

« A ce prix je suis prêt, dit-il, à congédier mon armée, et à rendre à mon tour ce trône qu'on m'aura rendu. Mais si on me refuse mon droit, alors je ferai ce que j'ai résolu de faire, et j'atteste les dieux, témoins de la justice de ma cause, que je suis contre toute équité chassé de ma patrie. »

Étéocle répond à peine aux raisons de Polynice, et n'essaie pas de se justifier.

« Je l'avouerai hautement, dit-il; pour trouver une couronne, je monterais au ciel, ou je descendrais aux enfers. Allez, viennent la bataille, les feux, et les armes; attelez vos coursiers, lancez vos chars contre nos murailles... Je ne céderai pas le trône! »

Après de semblables paroles, il faut renoncer à tout espoir de paix. En vain Jocaste, leur adressant tour à tour la

[1] Μᾶτερ πάρειμι, etc. Traduction et An. depuis le vers 449.

parole, veutelle les fléchir. Ils s'aigrissent de plus en plus.

« [1] Le temps se perd en vain discours, s'écrie Étéocle. — Polynice! sors de ces murs, ou tu périras!

— De quelle main? Quel est donc le guerrier invulnérable qui me menacerait de la mort, sans la craindre pour lui-même?

— Il est devant toi. Vois tu cette main?

— Je la vois. L'homme avide est lâche; l'homme coupable craint la mort.

— Tu es bien fier! Tu te fies à la trève qui protége ta vie.

— Je te redemande encore une fois le trône qui m'appartient.

— Et je te le refuse. »

Polynice, se retournant vers les autels :

« Autels des Dieux paternels!

— Que tu viens renverser, interrompt Étéocle.

— Écoutez-moi! exaucez-moi!

— Toi qui portes les armes contre ta patrie!

— O mon père! sais-tu ce que je souffre?

— Il sait ce que tu fais. — Sors de ces lieux!

— Je pars. — Mais laisse-moi le voir.

— Je le refuse.

— Et mes sœurs?

— Tu ne les verras plus.

— Étéocle, où seras-tu dans le combat?

— Pourquoi cette demande?

— Parce que je serai où tu seras.

— Je ne demande pas mieux.

— Infortunée que je suis! s'écrie Jocaste. Et que ferez-vous, ô mes fils!

— L'effet le montrera, répond Étéocle.

— O mes fils, voulez-vous accomplir la malédiction paternelle?

[1] Καὶ σὺ τῶν δ'ἴξω etc. Traduction depuis le vers 596.

— Que tout périsse s'il le faut, s'écrie Polynice; mais j'en jure les Dieux, il périra et je régnerai dans Thèbes.

— Sors, te dis-je! reprend Étéocle avec furie. »

Tels sont les adieux des deux frères. Ils se séparent en se menaçant encore du geste et de la voix. Jocaste, accablée de douleur, rentre dans son palais, et les Phéniciennes, restées seules, chantent la naissance de Thèbes.

Lorsqu'Étéocle reparaît sur la scène, il est suivi de Créon, et ils délibèrent ensemble sur les moyens de défendre la ville contre Polynice. Étéocle, emporté par son courage impétueux et sa haine contre son frère, ne propose que des mesures violentes. — D'abord il veut combattre devant les murs, attaquer avec toutes ses forces l'armée Argienne, et remplir la plaine de carnage. — Ensuite fondre sur elle à l'improviste pendant la nuit. — Chacun de ces projets est combattu par Créon, qui finit par lui persuader d'attendre, renfermé dans ses murailles, l'attaque de l'ennemi, d'opposer à chacun de ses chefs un guerrier expérimenté, et d'allier ainsi la prudence au courage. Étéocle y consent, et demande qu'on lui apporte ses armes.

« Plut à Dieu! s'écrie-t-il, que je me trouve opposé à Polynice. Si je suis vainqueur, Créon, je défends qu'on l'ensevelisse, sous peine de la vie. »

En s'éloignant il prie Créon de voir Tirésias, et d'essayer d'en obtenir un oracle.

« Il voudra bien conférer avec toi; mais avec moi, il refuserait; je l'ai trop irrité. »

Créon, resté seul sur la scène, tandis que le chœur déplore les maux de la guerre, voit bientôt arriver le devin Tirésias, que conduit une jeune fille, et que le fils de Créon, Ménécée, avait été chercher.

A peine ce vieillard, épuisé, haletant, a-t-il repris un peu haleine, que Créon l'interroge. Mais Tirésias, dont l'esprit sait voir les malheurs dans l'avenir, veut garder le silence. En vain Créon le presse.

« [1] Tu le veux maintenant, lui dit-il; mais bientôt tu ne le voudras plus.

— Quoi! je pourrais hésiter de connaître le salut de ma patrie!

— Dis-moi auparavant où est ton fils Ménécée!

— A côté de toi.

— Qu'il s'éloigne!

— Mon fils est discret, et saura se taire.

— Tu le veux, eh bien, soit! — Pour sauver Thèbes, il faut immoler Ménécée! »

A cette affreuse parole, Créon reste confondu; mais bientôt il s'écrie :

« Non, je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris! Que m'importe Thèbes! — Va! retire-toi, vieillard, je ne veux plus de tes oracles! »

Puis changeant tout à coup :

« Oh! je t'en conjure par tes cheveux blancs, garde le silence! Cache aux Thébains ce fatal scret!

— Ce serait un crime envers ma patrie; je ne me tairai pas! »

Il sort, laissant Créon accablé par la douleur.

« Non, s'écrie-t-il, je ne puis consentir à la mort de mon [illegible] »

Et il ordonne à Ménécée de s'éloigner sur-le-champ de Thèbes..

Le jeune héros feint d'y consentir.

« Il veut seulement, dit-il, embrasser encore une fois avant son départ, celle qui lui servit de mère, la triste Jocaste. »

Mais à peine son père est-il sorti, qu'il déclare qu'il est décidé à sauver sa patrie en accomplissant l'oracle.

« L'arrêt est prononcé, s'écrie-t-il avec enthousiasme. Je délivrerai Thèbes! »

Il sort, et le chœur attend sur le théâtre l'issue de ces funestes événemens. Bientôt accourt l'écuyer d'Étéocle, la joie

[1] Βούλει συμέν τοι 906.

peinte sur le visage. Il appelle Jocaste, et s'empresse de lui annoncer d'heureuses nouvelles; car les Thébains sont vainqueurs, et la victoire n'a pas coûté de sang à la famille d'Œdipe. Les deux rois sont pleins de vie. Thèbes doit son salut au généreux Ménécée. Victime expiatoire, il s'est frappé de son épée, en présence de l'armée. Et partout aux sept portes les chefs Argiens ont été repoussés.

« Maintenant, que vont faire mes fils? interrompt Jocaste.

— Reine, ne m'en demande pas davantage. Tes fils sont vivans; que désires-tu de plus? »

Ces paroles ambiguës inquiétent Jocaste. Elle presse l'officier, et apprend enfin que ses fils ont résolu de terminer leur querelle par un combat singulier.

A cette affreuse nouvelle, Jocaste, saisie d'horreur, appelle sa fille Antigone, et toutes deux courent sur le champ de bataille, se jeter entre les deux guerriers.

« Infortunées que nous sommes! s'écrient les femmes du chœur. — Quel est celui que nous devrons pleurer!

Bientôt vient s'offrir à leurs yeux un nouveau sujet de larmes. C'est Créon qui entre, amenant avec lui le corps ensanglanté de Ménécée. La douleur de ce père infortuné se répand en gémissemens et en plaintes lugubres. Le chœur y mêle ses lamentations, et l'officier qui reparaît sur la scène, vient mettre le comble à cette scène de deuil.

Les deux fils d'Œdipe sont morts!

Et la reine Jocaste est morte!

L'officier raconte alors les détails du combat des deux princes. Étéocle, blessé le premier, rend bientôt la pareille à Polynice. Leurs lances se brisent. Alors ils combattent avec l'épée. Après un combat long et douteux, une ruse thessalienne semble assurer la victoire à Étéocle. Il plonge son épée dans les entrailles de Polynice. Le prince tombe baigné dans son sang. Mais tandis qu'il s'approche sans défiance pour dépouiller sa victime qu'il croit expirante, Polynice réunissant ses

forces, lui porte un coup mortel; et ils roulent ensemble sur la poussière.

En ce moment, leur malheureuse mère accourait avec sa fille sur le champ de bataille. Elles se précipitent, elles les embrassent, Etéocle les voit, leur tend une main défaillante et expire. Mais Polynice prononce encore ces paroles :

« [1] Je me meurs, ô ma mère! — oh! que je te plains, que je plains ma sœur et mon frère.—Cet ennemi, je le sens, m'est encore cher. Ensevelis-moi, ô ma mère! et toi, ô ma sœur! dans ma terre natale; appaisez en ma faveur la colère de Thèbes. Que je puisse au moins, tout en perdant le trône, obtenir un tombeau dans ma patrie. — O ma mère, que ce soit ta main qui ferme mes paupières, — et il la prit lui-même pour la poser sur ses yeux. — Ma mère! adieu!.. déjà m'entourent les ombres de la mort. Il dit, et expire. »

Jocaste retire l'épée de ce corps inanimé, s'en frappe, et tombe morte sur les cadavres de ses fils. Cependant une querelle s'élève entre les Thébains et les Argiens, et le combat s'engage. Les Thébains, vainqueurs, chassent l'ennemi loin des murs, et rapportent ici les restes inanimés de leurs princes qu'accompagne la triste Antigone.

On les voit en effet bientôt paraître sur la scène. Antigone paraît échevelée, accablée par la douleur; elle appelle à grands cris Œdipe : elle veut qu'il assiste à cette ruine de sa famille; et lorsqu'il est arrivé sur le théâtre, aveugle et chancelant :

« Mon père! s'écrie-t-elle, tu n'as plus de fils, mon père! tu n'as plus d'épouse! »

Œdipe pousse un cri affreux... Au moment où il s'assure de ce désastre, en écoutant le récit d'Antigone, Créon qui arrive lui prépare encore de nouveaux malheurs.

« Suivant les dernières volontés d'Etéocle, dit-il, il se déclare roi de Thèbes, il veut que son fils Hémon épouse Antigone, qu'Œdipe parte pour l'exil, et que le cadavre de Polynice soit privé de sépulture. »

[1] Ἀπωλόμεθα, μᾶτερ, etc.

En écoutant ces ordres tyranniques, Antigone retrouve toute l'énergie de son caractère. Non seulement Polynice recevra de ses mains les honneurs funèbres, mais elle refuse avec horreur l'époux que Créon lui destine.

« Cette nuit, s'écrie-t-elle, verrait une nouvelle Danaïde! — et j'en atteste ce fer qui saurait bien me délivrer. — J'accompagnerai l'exil de mon père.

— Eh bien, fuis! délivre cette terre de ta présence! »

Œdipe refuse long-temps le secours de sa fille. Il craint de l'entraîner dans les incalculables malheurs de son exil. Enfin il accepte l'offre de sa tendresse filiale, et tous deux partent pour la terre d'exil

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

EURIPIDE.

TROISIÈME PARTIE.

ANALYSES ET TRADUCTIONS.

I. Médée.
II. Hippolyte.
III. Alceste.
IV. Andromaque.
V. Les Suppliantes.

I.

MÉDÉE.

Voici une des plus originales créations d'Euripide, voici un caractère qui lui appartient tout entier. Nous avons déjà vu même qu'on a pu lui reprocher d'avoir falsifié l'histoire. Mais ici nous ne devons nous occuper de son œuvre, que sous le point de vue du mérite tragique, et nous n'avons presque plus alors que des éloges à lui donner.

En effet, sans rien perdre de ses éminentes qualités, Euripide a su cette fois éviter ses défauts habituels. Son action, sans être ni bien vive, ni bien fortement conçue, est au moins également soutenue, et débarrassée enfin de tous ces épisodes inutiles, de toutes ces disgressions oiseuses dont nous avons jusqu'ici critiqué la stérile richesse. Son exposition, sans être remarquable, est naturelle et touchante; elle sort du sujet même, qualité rare chez Euripide, et en développe avec simplicité et clarté, toutes les circonstances. Le spectateur assiste avec intérêt à la conversation naïve de deux vieux serviteurs, interrompue par les plaintes et les imprécations de Médée, que l'on entend sans la voir, et la présence des deux enfans innocens, que menace la jalouse fureur de leur mère, ajoute quelque chose de dramatique à la situation.

Mais c'est surtout dans le caractère de Médée qu'Euripide a montré toute la puissance de son génie. Il fallait là une création toute entière; il n'avait pas de modèle, et nous pouvons dire à sa louange, qu'il en a laissé un, qu'on ne s'est pas encore lassé d'imiter.

Avec quelle finesse et quelle énergie de poète a-t-il su rendre toutes les nuances de ce caractère vindicatif et violent, mais qui cependant conserve encore ces sentimens purs et nobles que la nature met dans les grandes ames; sans la passion qui l'égare, Médée eut été vertueuse, autant qu'elle devient criminelle. De là ces pathétiques incertitudes; de là ces cris de la nature outragée, qui lui fait entendre sa voix au milieu de toutes les fureurs de la jalousie et de la haine. Quels combats ne livre pas son cœur maternel, avant de céder à cette soif de vengeance, qui veut se baigner dans son propre sang! Quels adieux touchans à ses enfans qu'elle va égorger! Mais aussi quelle terrible énergie, quand une fois elle a pris son atroce résolution!

« Oublions un moment que je suis leur mère, s'écrie-t-elle, et pleurons après s'il le faut! »

Voilà le caractère de Médée; il est tout entier dans cette

seule pensée. L'élévation de son génie ne lui permet pas d'ignorer qu'elle sera criminelle et malheureuse; mais elle a la force de braver le crime et le remords. Sa passion l'entraîne toujours, mais elle ne la suit pas en aveugle, et elle en a d'abord pesé toutes les conséquences. A quelque prix que ce soit il faut qu'elle se venge! Pour parvenir à son but, rien ne lui coûte : quelle duplicité, quelle ruse dans cette ame en apparence si emportée et si fière; comme elle s'abaisse et s'humilie pour satisfaire plus sûrement sa haine! elle sait au besoin supplier Créon, embrasser ses genoux. Mais à peine a-t-il exaucé sa prière; à peine est-il hors de sa présence, quelle effrayante ironie dans ses paroles! Sa haine, un moment comprimée, n'en est devenue que plus terrible, et son orgueil a grandi de son abaissement.

Pour terminer ce rapide coup d'œil, rappelons le succès que cette création éminemment dramatique a obtenu dans tous les siècles. On peut en juger par le nombre des copies. La plus ancienne appartient au poète latin Ennius, qui se contenta de traduire la tragédie d'Euripide. Cicéron nous a conservé quelques-uns de ses vers. Après lui, Ovide s'exerça sur ce même sujet, et sa tragédie, dont Quintilien ne cite malheureusement qu'un seul vers[1], obtint le plus grand succès. On dit que Mécénas avait aussi composé une Médée. Celle de Sénèque nous a été transmise tout entière; celle de Corneille est trop connue pour qu'il ne nous suffise pas de la citer. Nous ne parlerons pas des opéras.

MÉDÉE.

La nourrice de Médée est seule sur le théâtre.

1 *Servare potui, perdere an possim rogas?* J'ai pu le sauver, et tu me demandes si je pourrais le perdre!

« [1] Plut aux Dieux, dit-elle, que jamais le navire Argo, franchissant les roches Cyanées, n'eut abordé à Colchos! Que jamais les pins élevés dont il est construit, n'eussent été coupés sur le mont Pelion! Médée, ma maîtresse, ne serait pas criminelle et malheureuse. Elle a quitté le palais paternel pour suivre Jason, et le perfide l'abandonne! Il rêve un second hyménée, et la malheureuse Médée, invoquant en vain les Dieux témoins du parjure, est en proie aux angoisses du désespoir. — Mais je vois arriver ses enfans. Ils ne songent pas aux tourmens de leur mère; heureuse enfance inaccessible à la douleur! »

Le gouverneur, qui les conduit, vient apprendre à cette fidèle esclave de tristes nouvelles.

« Je l'ai ai entendu, dit-il, par hasard, auprès de la fontaine de Pirène. Le roi de ce pays, Créon, a résolu de bannir de la ville ces enfans et leur mère! Est-ce vrai? Je ne le sais encore; mais plut aux Dieux que non!

— Et Jason, leur père, pourrait le souffrir! — Ah! c'en est fait de nous!

— Garde au moins le silence; ta maîtresse ne saurait ignorer trop long-temps ce nouveau malheur.

— Et toi, éloigne ces enfans, ne les amène pas à leur mère au désespoir. Déjà, oui, je l'ai vue les yeux égarés, roulant contre eux quelque noir dessein. Jamais, je le sais, sa colère ne s'éteint avant d'avoir foudroyé quelqu'un, et plaise aux Dieux qu'elle ne frappe que ses ennemis! »

On ne voit pas encore Médée, mais on entend ses plaintes.

« Malheureuse! infortunée que je suis! Quand la mort mettra-t-elle un terme à mes tourmens?

— Entrez dans le palais, entrez mes enfans, dit la nourrice effrayée; fuyez les regards de votre mère en fureur.

— Malheureuse! reprend Médée sans être vue, que de maux

[1] Εἰθ' ὄφελ'. Traduct. et an. jusqu'au vers 271.

n'ai-je pas à souffrir! Ah! périssent plutôt, enfans, époux, famille!

— O mon Dieu! qu'ont-ils fait ces enfans? Comment sont-ils coupables du crime de leur père? Pourquoi les haïr? »

A ce moment des femmes Corinthiennes entrent sur la scène. Elles viennent s'informer des chagrins de Médée et la plaindre. Elles écoutent avec effroi ses imprécations.

« Que le feu du ciel descende sur ma tête! s'écrie Médée. Ô Thémis, ô Diane! témoins du serment du parjure, vous voyez mes souffrances!

— L'entendez-vous, dit la nourrice à voix basse, aux femmes du chœur? »

Celles-ci la prient d'aller exhorter Médée à calmer sa douleur, et à venir les voir. La nourrice y consent, et Médée ne tarde pas en effet à paraître sur la scène.

Mais ce n'est plus ce désespoir furieux qui tout à l'heure éclatait en imprécations et en menaces. L'adroite magicienne, pour paraître en public, a su composer son visage et ses discours. Elle se plaint encore, mais avec résignation et douceur. C'est le sort commun de toutes les femmes, qu'elle déplore en même temps que le sien. Cependant le sien est plus cruel encore!

« A vous, ô mes amies, il vous reste des amis, et le foyer paternel. Mais moi, enlevée d'une contrée lointaine, sans mère, sans frère, sans parent, je n'ai plus d'appui, plus d'abri contre la tempête qui me menace! C'est à vous que je dois demander le moyen de me venger de mon infidèle époux. »

Déjà le chœur, gagné par cet adroit langage, lui promet son secours, lorsque le roi de Corinthe, Créon, paraît sur la scène, et adresse à Médée ces terribles paroles:

« [1] Toi dont l'ame ne respire que la vengeance, impitoyable Médée, fuis! Je t'exile de cette terre où je régne. Emmène avec toi tes deux enfans, et pars sans délai. Telle est ma vo-

[1] Ἀργοῦς σὲ τὴν σκυθρωπὸν, etc. 271.—366,

lonté; et je ne repasserai pas le seuil de mon palais, avant de l'avoir vu s'accomplir.

— O ciel! infortunée! s'écrie Médée; je suis perdue. Créon! je t'en conjure, dis-moi le motif de cet exil injuste?

— Je te crains. — Car je n'irai pas inventer de vaines raisons; je crains pour les jours de ma fille, car je connais ta puissance et ta haine. »

C'est alors que Médée a recours à toute son éloquence. Les yeux baignés de larmes, elle implore Créon.

« Pourquoi haïrais-je ta fille, Créon? Oh! ce n'est pas elle qui est coupable! — Permets-nous d'habiter en ces lieux, et bien qu'injustement opprimés, nous saurons respecter ta puissance, et nous taire..»

Puis voyant qu'il demeure inflexible, elle tombe à ses genoux.

« Je t'en supplie!

— Non! Si tu tardes encore, mes esclaves vont te traîner hors de ces murs.

— Eh bien, je pars; mais, Créon! je t'en supplie! je ne te demande qu'un jour! Un jour pour me préparer des ressources à moi et à mes enfans. Tu es père, Créon! Hélas, ce n'est pas pour moi que je crains le voyage et l'exil! »

Créon se laisse attendrir par l'enchanteresse.

« Eh bien, lui dit-il, demeure encore un jour. Je te l'accorde. Mais si demain le soleil n'a pas éclairé ton départ, il éclairera ton trépas. »

Il dit et s'éloigne.

« Malheureuse Médée, s'écrie le chœur avec compassion.

— Oh! ne le croyez pas! s'écrie Médée avec ironie, en se relevant[1]; les jeunes époux auront encore quelques épreuves à supporter. — Quoi! croyez-vous que je me serais abaissée jusqu'à flatter, à supplier cet homme, si je n'avais eu une es-

[1] Ἔτ' εἰσι' ἀγῶνες, etc. 366 — 465.

pérance, un projet de vengeance. Ah! certes, je ne lui eusse pas adressé la parole, je n'eusse pas embrassé ses genoux! O folie! Il pouvait d'un seul mot renverser mes desseins, en m'exilant de cette contrée; et il m'accorde un jour! Et dans ce jour je tuerai le père, la fille et mon parjure époux! »

Pendant que Médée délibère sur les moyens les plus prompts, et les plus sûrs de vengeance, et qu'elle rentre dans le palais pour les préparer, le chœur applaudit d'avance à ses fureurs. C'est le sexe féminin tout entier outragé, qui va punir la trahison et l'infidélité des hommes.

A ce moment Jason paraît sur le théâtre, et Médée le suit. Jason semble embarrassé, et se hâte de commencer par des reproches; il se plaint! lui. Aussi Médée l'interrompt.

« [1] O le plus scélérat des hommes. C'est en vain que je chercherais une injure digne de ta bassesse! Quoi! tu oses encore te présenter devant moi! Tu l'oses! Ah! je t'en remercie, car je pourrai soulager un moment mon cœur!

» Je t'ai sauvé; c'est par moi seule que tu as soumis au joug les taureaux au souffle enflammé; par moi tu as vaincu ces guerriers fils de la terre, infernale moisson; et ce dragon aux cent replis gardien de la Toison-d'Or; c'est pour toi que j'ai quitté mon père et le palais paternel; pour toi que je suis venue à Iolcos, avec plus de passion que de prudence! C'est pour toi que j'ai fait égorger Pélias par la main de ses filles... Et pour tant de bienfaits, ingrat, quelle est ma récompense? Tu me trahis, tu cherches une autre épouse!

» Eh bien, maintenant, je veux te parler sans colère, comme une amie à son ami. — De quel côté puis-je tourner mes pas? Est-ce vers le palais de mon père, que j'ai souillé par ma fuite? Est-ce auprès des filles de Pélias? Ah sans doute elles recevraient bien celle qui a massacré leur père! Oui, j'ai tant fait pour toi, que je suis devenue odieuse à mes amis et à mes

[1] Ὦπαγχάκις, etc. 465—1040.

embrassez-moi pour la dernière fois; donnez-moi votre main. Allez, allez, je ne puis vous voir plus long-temps; je succombe sous le poids de mes douleurs. »

C'est après de semblables incertitudes, lorsque plongée dans une sombre méditation, elle erre sur le théâtre, qu'un esclave sort du palais, troublé, hors de lui, et sitôt qu'il l'aperçoit :

« Fuis, Médée, s'écrie-t-il, fuis! — La reine, Créon, sont morts... et toi seule en es cause!

— Agréable nouvelle! répond Médée avec joie.

— Femme! que dis-tu?

— Répète-la-moi encore, redis-m'en les détails. Plus leurs souffrances auront été affreuses, plus ma joie sera vive. »

L'esclave obéit : « [1] La princesse, dit-il, revêtit la robe brillante, et, plaçant sur ses cheveux la couronne d'or, arrangea devant son miroir les boucles de sa coiffure... Mais à peine s'était-elle levée, que nous l'avons vue changer de couleur; elle recule, ses genoux se dérobent sous elle, à peine peut-elle retomber sur son trône... une blanche écume mouille ses lèvres; ses yeux s'égarent, tout son sang semble l'abandonner... Sans voix et les yeux fermés à la lumière, elle gémissait, et une nouvelle souffrance venait se joindre à la première. La couronne d'or posée sur sa tête, rayonnait une flamme dévorante, et les plis empoisonnés de sa robe légère consumaient et torturaient les chairs. Elle cherche à fuir; tout enflammée, elle se lève de son trône, elle secoue sa tête et sa chevelure, essayant d'arracher la couronne; mais ce lien fatal s'attache à sa tête, et ses efforts ne font qu'en exciter la flamme infernale; — enfin, succombant à la souffrance, elle tombe, méconnaissable excepté à l'œil d'un père. L'éclat de ses yeux et de son teint délicat avait disparu, le sang découlait avec le feu du sommet de sa tête, la chair se détachait des os, et tombait goutte à goutte comme la cire enflammée... »

Spectacle affreux!

[1] Λαβοῦσα πέπλους. Traduct. littérale depuis le vers 1159.

« Son père seul ose toucher ce cadavre informe... Les funestes ornemens de la fille s'attachent au corps du père. En vain il veut s'en débarrasser. Il périt à son tour dans les mêmes souffrances. »

Médée applaudit à cet affreux récit, mais sa vengeance n'est pas complète encore ; — elle ne peut dérober ses enfans à la fureur des vengeurs de Créon qu'en les égorgeant elle-même.

« O Dieux ! s'écrie-t-elle par un retour de tendresse, — et je suis leur mère !.. mais oublions-le pour un moment, et pleurons après s'il le faut ! »

Elle entre précipitamment dans le palais, et bientôt les cris des innocentes victimes vient révéler au chœur le crime qui se commet. Les femmes courent après pour l'arrêter ; mais la porte résiste à leurs efforts. En ce moment Jason paraît furieux, il va briser l'obstacle qui l'arrête ; mais Médée paraît dans les airs, sur un char où sont placés les corps de ses enfans.

Jason au désespoir, et ne pouvant l'atteindre l'accable d'injures ; et Médée s'arrête dans les airs exprès pour se rire de ses fureurs et de ses vaines menaces.

« Au moins, s'écrie Jason, permets-moi de les ensevelir et de les pleurer.

— Non ! ce soin m'appartient, et ta prière est vaine.

— Jupiter, tu l'entends, et tu vois ma souffrance ! s'écrie Jason et Médée s'envole.

II.

HIPPOLYTE.

Voici sous un autre nom un des chefs-d'œuvre de la scène française. Nous avons déjà dit qu'Euripide était dans l'antiquité le modèle que nos modernes avaient le plus souvent

imité et embelli. C'est à lui surtout que notre inimitable Racine emprunta la première idée de ses chefs-d'œuvre. Il suffit de dire que c'est à l'Hippolyte grec que nous devons la Phœdre française, et c'est déjà faire son éloge.

Nous nous arrêterons pas à marquer tous les traits de ressemblance entre les deux tragédies, et signaler les passages où Racines'est écarté de son modèle. Ce parallèle, déjà fait d'ailleurs par une foule de critiques, nous entraînerait trop loin. Le lecteur possédant ici une représentation exacte de l'œuvre d'Euripide pourra facilement faire lui-même la comparaison.

Nous ne nous occuperons donc que de la pièce grecque.

Il en est peu qui ait fait une telle sensation, et qui ait valu à Euripide autant d'éloges et autant de critiques. Il n'y eut pas assez de blâme pour le poète qui avait osé mettre sur la scène athénienne une femme brûlant d'un amour incestueux, et surtout qui avait su la rendre intéressante; il n'y eut pas assez de larmes pour le sort de Phœdre et d'Hippolyte. La tragédie représentée sous l'archonte Epameinon, la troisième année de la guerre du Péloponèse, au bruit des applaudissemens d'Athènes tout entière, fut couronnée avec tant d'éclat qu'elle conserva le nom flatteur d'*Hippolyte couronné* [1].

Un semblable succès dédommagea Euripide des censures et des critiques amères qui attaquèrent son ouvrage. A la tête se distingua toujours Aristophanes; et ce vers que prononce Hippolyte, *ma bouche a prononcé le serment, mais mon cœur l'a désavoué*, noirci et envenimé par les commentaires calomnieux du satyrique, devient le texte d'inépuisables sarcasmes contre la morale relâchée du poète tragique.

Il y avait dans l'œuvre d'Euripide assez d'autres sujets de critiques sans celui-ci. Le prologue qu'y débite Vénus, affaiblit l'intérêt à l'avance. Et l'invraisemblance de cette lettre de

[1] Ἱππολυτος στεφανοφορος; mais on pense que cette épithète qui signifie littéralement *porte couronne*, n'est tirée que de la première scène où Hippolyte est représenté portant des guirlandes dont il couronne la statue de Diane.

Phædre, de cette accusation posthume, calomnie froidement atroce, qui doit perdre un innnocent et que rien ne justifie, vient détruire toute la compassion qui pouvait s'attacher au caractère de Phædre. Jusqu'alors sa faute involontaire était excusable; mais est-ce au moment d'une mort volontaire que l'on peut commettre, de sang-froid et presque sans motif, un crime aussi affreux? Jamais Euripide, qui, jusqu'à cet endroit de la pièce a montré tant de tact et de génie, n'a commis de faute plus grossière.

La colère de Thésée, la défense d'Hippolyte, le récit de sa mort sont traités avec plus de bonheur. Il suffit pour faire l'éloge de ces morceaux, de dire que Racine les a presque constamment imités. Mais là, là pièce devait naturellement finir. Cependant Euripide a trouvé moyen de la prolonger hors de toute mesure, en ramenant Hippolyte sur le théâtre, et en faisant descendre du ciel une déesse pour assister à sa mort et détromper Thésée. Diane paraissant sur la scène à la fin y produit un aussi mauvais effet que Vénus au commencement; et l'aspect des douleurs d'Hippolyte, dont la mort est inévitable, ne peut que fatiguer et révolter inutilement le spectateur.

HIPPOLYTE.

Vénus arrêtée sur un nuage semblait jeter un regard de courroux sur le palais de Thésée.

« [1] Je suis cette puissante déesse, célèbre dans le ciel et sur la terre, et parmi tous les mortels qui vivent et voient la lumière du soleil d'un pôle à l'autre; je suis Vénus! heureux ceux qui m'adorent, mais malheur à qui me hait! car les dieux

[1] Πολλη μ'ἐν Βροτοῖσι etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 58.

eux-mêmes sont sensibles aux honneurs qu'ils reçoivent des hommes ; bientôt je montrerai la vérité de ces menaces ! — Le fils de Thésée, Hippolyte, me méprise ; il périra ! — Le voilà, il vient en chantant. Malheureux, qui ne sait pas qu'il est à son dernier jour ! »

Hippolyte paraît en ce moment sur la scène, suivi d'une foule de chasseurs ; il porte entre ses mains des couronnes et des guirlandes dont il va orner la statue de Diane.

« [1] Chantez, ô mes amis, dit-il, chantez la fille de Jupiter, la céleste Diane, Diane qui nous aime.

— O Divinité auguste, Divinité respectable et puissante, chante le chœur, fille de Jupiter, salut ! salut ! ô jeune vierge, la plus belle des déités du ciel ! »

Hippolyte couronne la statue et l'adore, cependant un de ses suivans l'arrête :

« Prince, lui dit-il, pourquoi n'adorez-vous qu'une seule déesse ? et Vénus...

— Garde-toi d'achever ! répond Hippolyte avec dédain. — Je hais les dieux qu'on adore dans les ténèbres.—Que ta Vénus cherche un autre adorateur ! »

Il dit et sort avec ses esclaves. Mais plus sage que son maître, l'officier reste un moment sur le théâtre et se prosterne avec respect aux pieds de la statue.

A ce moment on entend des voix de femmes ; elles approchent, et bientôt se répandent sur le théâtre. Elles chantent, et elles apprennent au spectateur que la reine, que Phædre se meurt d'un mal secret, et la reine elle-même, amenée hors du palais, et couchée sur une estrade élevée sous le portique vient par sa vue confirmer cette triste nouvelle ; sa nourrice et ses enfans l'entourent, et cherchent vainement à la distraire.

« [2] Aidez-moi à me soulever, dit Phædre, d'une voix lan-

[1] Ἔπειθ' ἀειδον τις, ἕπεσθε, etc. Trad. et an. jusqu'au vers 198.

[2] Αρατέ μου δέμας, etc. Trad. depuis le vers 198.

guissante, et redressez ma tête. — O mes amies, mes membres affaiblis ne peuvent plus se soutenir. — Esclaves, soutenez mes bras, mes mains. — Dieu! que ces ornemens, que cette coiffure me pèse! ôte-les-moi, déroule ma chevelure. — Ah!

— Prends courage, mon enfant, répond sa nourrice, pourquoi t'agiter ainsi? Le repos et la fermeté d'ame rendront tes maux plus légers. Souffrir est la condition humaine.

— Oh! Dieux! que ne puis-je au bord d'une claire fontaine en goûter l'eau limpide! que ne suis-je assise sur l'herbe des prairies, à l'ombre des forêts!

— O mon enfant! que dis-tu?

— Qu'on me conduise aux montagnes; allons dans les bois, sous les pins élevés, où courent les chiens intrépides, où ils poursuivent les cerfs légers! — Dieux! que ne puis-je les exciter de la voix, et approchant de ma blonde chevelure le dard thessalien, le lancer d'une main agile!

— Ma fille! pourquoi former de semblables désirs? »

Puis tout à coup :

« [1] Malheureuse, qu'ai-je fait! reprend Phædre, dans que trouble ai-je laissé égarer mon esprit! j'ai perdu la raison! la colère des dieux me l'a enlevée... Infortunée que je suis! — Couvre-moi de nouveau la tête. — Je rougis de mes paroles et de moi-même, et des larmes de honte coulent de mes yeux. »

Elle s'enveloppe de son voile, et reste plongée dans le silence du désespoir. Cependant la nourrice et les femmes du chœur s'approchent du devant de la scène et causent entr'elles à voix basse. Elles s'interrogent sur la maladie de la reine; nulle ne peut en deviner la cause; elles se décident à la lui demander à elle-même, et la nourrice se charge de ce soin. Elle se rapproche de la reine, lui parle. Mais Phædre reste immobile et muette.

[1] Δύςανος ἐγώ τί. etc. Traduct° depuis le vers 289.

« Tu veux donc mourir, reprend la nourrice au désespoir, mais si tu meurs, songe au sort de tes enfans; n'auront-ils pas un maître? et le fils de l'amazone, Hippolyte enfin...

— Ah! malheureuse!

— Ce reproche te touche, je le vois.

— [1] Ah! tu me fais mourir! au nom des dieux, ne prononce plus ce nom devant moi!

— Vois! quel est ton égarement! — O ma fille! sans doute tes mains n'ont pas trempé dans le sang!

— Mes mains sont pures; que mon cœur ne l'est-il de même? Laisse-moi mon secret. — Que fais-tu? laisse-moi ma main!

— Non! puisque tu ne m'accordes pas ce que je te demande.

— Eh bien, tu seras satisfaite... — O ma mère! de quel affreux amour avez-vous été enflammée!

— Un taureau... mais pourquoi ce honteux souvenir?

— Et toi, sœur infortunée, épouse de Bacchus...

— Ma fille, que fais-tu? pourquoi insulter ainsi à toute ta famille?

— Eh bien, je péris la dernière et la plus misérable.

— Mon étonnement s'accroît, — où aboutira ce discours?

— C'est de là depuis long-temps que naissent mes peines.

— Je n'en ignore pas moins ce que je voudrais savoir.

— Hélas! ne pourrais-tu pas me dire toi-même ce qu'il faut que je te dise!

— Je n'ai pas le don de prophétie pour comprendre ces incompréhensibles discours.

— Qu'est-ce que ce qu'on appelle aimer?

— C'est en même temps, ma fille, le comble du bonheur et celui de la peine.

— J'éprouve aujourd'hui l'un et l'autre.

— Que dis-tu, ma fille? tu aimerais quelqu'un?

— Quel est donc ce fils de l'amazone?

— Hippolyte!

[1] Ἱππολυτον, Φ. οἴμοι. Traduct. depuis le vers 340 jusqu'au vers 407.

— Ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as nommé. »

A ce terrible aveu la nourrice et le chœur frémissent. Phædre ne se fait pas illusion, elle sent toute sa faute, et n'a vu que la mort pour ressource.

« J'ai eu recours à la mort, dit-elle. Périsse à jamais l'épouse infidèle, qui la première a souillé le lit conjugal par ses amours adultères! — Comment, ô Vénus! les épouses coupables osent-elles lever les yeux sur leurs maris; elles ne craignent donc pas les ombres de la nuit complices de leurs crimes; elles ne craignent pas que les murs eux-mêmes prennent une voix pour les accuser! »

D'abord épouvantée, la nourrice a bientôt repris toute assurance. Elle cherche à pallier aux yeux de Phædre elle-même le crime d'une semblable passion. Elle va chercher jusque dans l'Olympe l'exemple des faiblesses des dieux.

Mais Phædre repousse avec horreur de semblables conseils.

« Tais-toi; tais-toi au nom des dieux! ne va pas plus loin cesse tes horribles conseils. »

La nourrice essaie en vain de vaincre cette vertueuse obstination, elle lui promet un philtre capable de calmer sur-le-champ les souffrances de l'amour. Phædre hésite long-temps à se confier à sa nourrice. Elle tremble qu'elle n'aille révéler son secret à Hippolyte. La nourrice la rassure et sort.

Les craintes de Phædre se réalisent. Un bruit de voix se fai entendre dans le palais.

« Ah! je suis perdue! s'écrie Phædre.

— Qu'entendez-vous? demande le chœur.

— C'est la voix du fils de l'amazone! »

Et bientôt en effet, on le voit sortir du palais suivi de la nourrice qui cherche en vain à l'arrêter.

« [1] O terre! ô soleil! s'écrie-t-il, quelle exécrable parole ai-je entendue!

[1] Ὦ γαῖα μῆτερ etc. Traduct. et an du vers 601 au vers 882.

— Hippolyte! modère-toi! ne me perds pas, je t'en conjure.

— Laisse-moi, malheureuse!

— O mon fils! souviens-toi qu'un serment inviolable te condamne au silence.

— Ma bouche a prononcé le serment, mais mon cœur l'a désavoué! »

Et sans l'écouter, il débite la plus sanglante diatribe contre les femmes en général; puis il sort laissant Phædre en proie au désespoir, le chœur et la nourrice dans la consternation.

« J'ai mérité cet affront! telle est la première parole que prononce Phædre. — O terre! ô lumière du jour! où fuir, où cacher ma honte! »

Puis tournant toute sa colère contre son imprudente nourrice :

« Monstre, qu'as-tu fait? ne te l'avais-je pas prédit? ne t'avais-je pas ordonné d'ensevelir dans un silence éternel l'aveu de ma honte? Va, puisses-tu périr, et périssent ceux qui te ressemblent, disposés à servir le penchant des rois et à les entraîner au crime malgré eux! — Tais-toi! ajoute-t-elle en interrompant ses excuses. Garde-toi de reparaître à mes yeux. Songe à ta destinée; je songerai à la mienne. »

La nourrice sort désespérée, et Phædre ne tarde pas à la suivre après avoir révélé au chœur son dessein par cette seule parole : Je vais mourir!

Le chœur reste sur le théâtre à chanter. Bientôt une femme paraît sur la scène pour lui annoncer que Phædre s'est étranglée, et un moment après Thésée arrive. Le trouble et le désordre qui règnent dans le palais l'étonnent et l'effraient. Il craint pour les jours de son aïeul Pitthée, pour ceux de ses enfans...

« Ils sont pleins de vie, répond le chœur, mais leur mère est morte.

— Morte! s'écrie Thésée. »

Et le palais en s'ouvrant laisse voir le cadavre de Phædre étendu et voilé.

« O douleur ! s'écrie Thésée. — Trop malheureuse épouse — ôtez ce voile ! — Mais que vois-je ? »

Il prend un billet placé entre les mains de Phædre, le lit, et s'écrie :

« Justes Dieux ! — Lettre fatale ! — [1] Non, je ne puis taire plus long-temps le nouveau malheur, le crime affreux qui m'accable ! — O Trézène ! ô citoyens ! — Quoi, sans craindre le courroux des dieux, Hippolyte, le coupable Hippolyte a osé souiller le lit paternel ! Neptune ! qui autrefois m'a promis d'accomplir trois de mes imprécations, accomplis celle-ci contre mon coupable fils ! que ce jour soit pour lui le dernier, si ta promesse n'est pas vaine ! »

Aux cris de Thésée Hippolyte est accouru, et s'informe avec tendresse des causes de la douleur de son père.

« O vaines recherches des humains ! s'écrie Thésée. [2] Ah ! il faudrait qu'il existât un signe certain qui fît distinguer sur le front l'homme qu'on doit aimer de celui qu'on doit fuir ! — Voyez cet infâme qui, né de mon sang, a osé souiller ma couche, et qu'accuse encore le cadavre de sa victime. Monstre, après ce crime exécrable, de quel front oses-tu aborder ton père ! — Fuis ! quitte ces murs élevés par la main des dieux, et ne reparais plus dans toute contrée soumise à mes lois. Ah ! si Thésée, après une si grande injure, n'était pas dignement vengé, Sinnis pourrait me reprocher sa mort, et les os de Sciron transformés en rochers ne rediraient plus au monde que je suis le fléau des méchans. »

Hippolyte essaie de se justifier. Il appelle en témoignage la vertu de sa vie passée, la pureté bien connue de ses mœurs. Et enfin pour dernière ressource ;

1 Τόδε μοὺ ουκ. Traduct. et an. depuis le vers 882, jusqu'à 925.

2 Φεῦ χρὴν βρότοισι Traduct. et an. depuis le vers 925 jusqu'à 1198.

« J'en jure, s'écrie-t-il, et la terre, et Jupiter témoin de la sainteté du serment; si j'ai touché ton épouse, si même je l'ai désirée, puissé-je périr comme un infâme, errer exilé pendant ma vie, sans patrie, sans asile, et mourir sans que la terre ou la mer veuillent recevoir et couvrir mon cadavre! »

Thésée n'en croit ni ses raisons ni ses sermens.

« Tu m'exileras donc! reprend Hippolyte.

— Puisses-tu l'être au-delà des colonnes d'Hercule! Telle est la haine que je te porte!

— O Dieux! pourquoi ne dévoilerais-je pas ce fatal secret, lorsque vous me perdez! Mais non; je ne persuaderais pas ceux qu'il faudrait persuader, et j'aurais en vain violé mon serment.

— Grands Dieux! que ta fausse vertu m'est à charge! Scélérat! sortiras-tu de cette contrée?

— Où veux-tu que j'aille, infortuné que je suis! chassé comme criminel, qui voudra m'accorder l'hospitalité?

— Ce sera celui qui donne asile aux séducteurs adultères, ce seront ceux qui habitent avec les méchans. »

Tels sont les adieux de Thésée à son fils. Il rentre dans son palais, et Hippolyte accablé par la douleur, sort pour prendre le chemin de l'exil.

Le chœur, impassible témoin de l'atroce calomnie qui perd l'innocent Hippolyte, resté seul sur la scène commence à déplorer ses malheurs. Il invoque les dieux en sa faveur.

« O graces! s'écrie-t-il, déesses de concorde et de paix, pourquoi permettez-vous que ce prince innocent soit chassé de sa patrie et du palais de ses pères? »

Ces vœux tardifs ne seront pas exaucés.

Un officier d'Hippolyte accourt épouvanté, hors d'haleine :

« Hippolyte, dit-il, rend le dernier soupir.

— O Neptune! s'écrie Thésée, je te remercie; comment Némésis a-t-elle puni ce fils incestueux? »

« Hippolyte pressait ses coursiers en s'éloignant de Trézène,

répond l'officier, et nous suivions son char [1]. A peine étions-nous entrés dans ce lieu désert, sur le rivage de la mer Saronique, voici que du sein de la terre, un accent formidable, semblable à la voix de Jupiter, fait entendre un long gémissement. Des coursiers attentifs la tête et l'oreille se dresse. Nous cherchions avec crainte la cause de ce bruit, lorsque jetant nos regards sur le rivage de la mer, nous y voyons un flot immense qui semblait frapper le ciel... gonflé d'écume, il vient, comme une tempête, se briser contre le rivage, et vomit un taureau, monstre effroyable, dont les mugissemens faisaient trembler la terre... La crainte s'empare des coursiers... En vain leur maître tente de les retenir, ils s'emportent, mordent le frein et entraînent le char, qui heurte les rochers et s'y brise.

» Le malheureux Hippolyte, embarrassé dans les rènes, est traîné çà et là, la tête heurtant les rochers, ses membres déchirés par les pierres : Arrêtez-vous, s'écriait-il d'une voix lamentable, arrêtez-vous, coursiers que j'ai nourris moi-même! ne causez pas ma mort! ô terrible imprécation de mon père! qui veut sauver un innocent? Malgré notre désir, nos pieds trop lents ne pouvaient le suivre que de loin. Enfin les rènes se rompent ; débarrassé de ses liens, il reste expirant dans sa douloureuse agonie...

» O roi! ajoute l'officier ; tu vas le voir ; pour moi, toutes les femmes du monde se pendraient que je le croirais encore innocent »

Thésée est plus incrédule ; il faut que ce soit Diane elle-même, qui descende exprès du ciel pour lui ouvrir les yeux et l'instruire des ruses de Vénus. En même temps on apporte Hippolyte qui vit encore, mais en proie à des douleurs mortelles. Son père, désabusé trop tard, ne peut se consoler de sa perte :

« O mon fils! s'écrie-t-il, plut aux dieux que je fusse mort à ta place!

— Je souffre plus encore pour toi que pour moi, ô mon père! répond Hippolyte. »

[1] Ἐπεὶ· ἔρημον χῶρον etc. Traduct. et an. depuis le vers 1198 jusqu'à 1465.

Diane pour les consoler tous deux, promet à Hippolyte les honneurs divins. Il expire, et la déesse remonte au ciel, tandis que Thésée et le chœur se livrent au désespoir.

III.

ALCESTE.

Peu de pièces des anciens ont été plus que celle-ci le texte de critiques modernes. Dans la grande querelle des anciens et des modernes qui, au siècle de Louis XIV, divisa tout le monde savant en deux camps ennemis. L'Alceste d'Euripide fut surtout le but des attaques et des sarcasmes de Perrault, et ce fut elle que défendirent surtout Racine et Boileau. Racine même avait entrepris un plaidoyer qui eut été bien plus précieux, car il eut valu à la postérité un chef-d'œuvre de plus. Il avait eu le dessein de composer une Alceste.

Pour nous, nous ne reviendrons pas sur cette querelle. Nous ne nous arrêterons pas à montrer toute l'étrangeté de cette dispute entre Apollon et la mort qui ouvre la pièce, et de ce combat entre Hercule et la mort qui la termine; ni l'inconvenance de cette longue dispute entre Admète et son père qui s'accablent tour à tour d'injures; si les croyances grecques peuvent justifier l'apparition des dieux, rien ne peut justifier l'inconcevable atrocité d'un fils qui reproche à son père de n'être pas mort pour lui. Une semblable scène n'était pas plus athénienne qu'elle n'est française. Les sentimens de la nature, sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, de tous les pays.

C'est pour cette raison que partout le caractère d'Alceste sera admiré et applaudi, que partout la scène si touchante de ses

adieux à son époux et à ses enfans, fera verser des larmes. C'était là sans doute le but d'Euripide, et jamais il ne l'a mieux atteint.

ALCESTE.

Apollon sort du palais d'Admète son arc à la main et son carquois sur l'épaule. C'est dans ce palais que par l'ordre de Jupiter il a subi l'esclavage; mais pour récompenser la piété d'Admète, il en est aussi devenu le dieu tutélaire. Déjà l'heure d'Admète avait sonné. Il allait périr lorsque les Parques ont consenti à prendre une autre victime. Sa tendre épouse, Alceste, a sacrifié ses jours, et dans ce moment, elle expire. Voici la Mort qui vient prendre sa proie.

La Mort[1] paraît en effet sur la scène. Elle semble effrayée à la vue d'Apollon qui se présente à elle les armes à la main.

« Veux-tu encore, lui dit-elle, me ravir le tribut destiné aux enfers? tu as sauvé Admète, mais tu dois consentir à ce qu'Alceste périsse pour lui.

— Cesse de craindre, lui répond Apollon. »

Mais en même temps il cherche à la persuader. La Mort reste inexorable, et plaisante même. Apollon la menace alors d'Hercule qui lui ravira sa proie; mais la Mort se moque de lui, et entre dans le palais pour saisir sa proie. Apollon remonte aux cieux.

Une troupe de citoyens de Phères entre sur le théâtre. Ils se communiquent l'un l'autre leurs craintes et leurs espérances.

[1] Il est bon d'observer qu'en grec, Θανατος, la mort, est un personnage masculin. On pourrait le traduire par *Trépas*, mais nous préférons suivre l'usage.

Enfin ils interrogent avec anxiété une femme qui sort du palais.

« Alceste vit-elle encore ?

— Elle vit et ne vit plus, répond l'esclave, — elle rend le dernier soupir. »

Mais ce qui rehausse à jamais la gloire d'Alceste, c'est qu'elle n'ignore pas le destin qui l'attend; c'est qu'elle a mesuré l'étendue de son sacrifice. Dès qu'elle s'est aperçue que l'heure fatale approchait, elle a revêtu ses habits de fête, elle s'est approchée des autels et les a couronnés de fleurs, elle a prié, tout cela sans pousser un gémissement, sans faire entendre une plainte. Puis elle a salué sa couche nuptiale, et donnant un libre cours à ses pleurs :

« [1] O chaste témoin, s'est-elle écriée, de mes premiers plaisirs avec l'époux auquel je sacrifie ma vie! adieu! je ne puis te voir avec courroux, et cependant c'est toi qui me perds! j'ai craint de te trahir, de trahir mon époux, et je meurs. Peut-être tu recevras une autre femme; non, elle ne sera pas plus vertueuse, mais sans donte plus heureuse que moi. »

Après ses discours qu'interrompent ses larmes, elle sort de la chambre nuptiale, y rentre de nouveau, et de nouveau se jette sur le lit. Ses enfans s'attachant à ses vêtemens pleuraient, et les prenant dans ses bras, elle les embrasse comme pour la dernière fois.

Elle veut qu'on l'amène en ces lieux pour jeter un dernier regard sur la lumière du jour. Elle vous verra avec plaisir; l'affection des sujets pour leurs souverains est d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

Alceste paraît en effet entre les bras de ses femmes, soutenue par Admète éperdu, et suivie de ses deux enfans.

« [2] O soleil, ô lumière du jour! dit-elle au milieu des plaintes de son époux, ô terre, ô palais nuptial!

[1] Ὦ λέκτρον etc. Traduct. et an. depuis le vers 175 jusqu'à 242.

[2] Ἅλιε καὶ φάος ἡμέρας, etc. Traduct. en vers depuis le vers 242 jusqu'à 383.

— Alceste, ne te laisses pas ainsi abattre : Oh ! ne m'abandonne pas ! prie les dieux qu'ils aient pitié de nous.

— Hélas ! je vois déjà la barque infernale, et déjà le nocher des morts, tenant en main sa rame, Caron m'appelle. Pourquoi tardes-tu, s'écrie-t-il, hâte-toi, ne m'arrêtes pas plus longtemps ; tout est prêt. — C'est ainsi qu'il m'appelle. »

Admète est accablé.

« Je ne me soutiens plus ! soupire Alceste ; étendez-moi sur ce lit ; je ne puis me soutenir, les ténèbres de la mort appesantissent mes paupières. — O mes enfans ! ô mes enfans ! déjà vous n'avez plus de mère. Soyez heureux en voyant la lumière du jour ! »

Mais bientôt retrouvant tout son courage, elle adresse à son époux ses derniers adieux. — Elle ne lui fait, dans cette heure fatale qu'une seule prière, celle de ne pas donner à ses enfans une marâtre indigne de lui et indigne d'eux.

En proie à la douleur la plus vive, Admète lui promet, lui jure qu'une autre femme ne l'appellera son époux. Il voudrait comme Orphée descendre dans les enfers pour ramener Alceste à la lumière. Mais les destins s'y opposent.

« Alceste ! Alceste ! s'écrie-t-il avec égarement, entraîne-moi avec toi chez Pluton !

— [1] C'est assez, Admète, que je meure, et que je meure pour toi... déjà mes yeux s'appésantissent...

— Je suis perdu ! — Alceste !.. lève les yeux !.. non, tu ne quitteras pas tes enfans... daigne les regarder encore.

— Ah !.. je ne respire plus... c'en est fait... Adieu !

— Je suis mort ! s'écrie Admète, et il tombe anéanti.

— C'en est fait, dit le chœur, Admète n'a plus d'épouse.

— O ma mère ! s'écrie le fils d'Alceste, écoute-moi, je t'en prie ! c'est moi qui t'appelle... »

Admète s'est voilé le visage ; on enlève le corps inanimé d'Alceste, et le chœur chante des hymnes funèbres.

[1] Ἀκούομεν ἡμεις etc. Trad. et an. depuis le vers 383 jusqu'à 619.

Pendant que seul sur la scène il répète ses plaintes, Hercule arrive. Il va enlever les coursiers de Diomède, et vient chercher dans ce palais d'Amète l'hospitalité d'un jour. Admètd reçoit le héros avec embarras. Hercule voit avec étonnement les vêtemens de deuil du roi de Thessalie.

« Qu'a-t-il perdu ? Serait-ce un de ses enfans ? Serait-ce son père ? »

Mais Admète élude ces questions. — Celle qu'il a perdue, n'appartenait pas à sa famille ; étrangère, mais élevée dans le palais, il croit devoir l'honorer de devoirs funèbres. C'est ainsi qu'il veut retenir Hercule, qui hésite et craint de devenir importun au milieu de ce deuil domestique. Mais enfin, vaincu par les instances d'Admète, il cède, et entre dans le palais, tandis que le roi et le chœur continuent l'appareil des funérailles.

Au moment où le cortége, qui accompagne le corps inanimé d'Alceste, sort du palais, le père d'Admète, le vieux Phérès entre sur le théâtre, suivi d'esclaves qui portent entre leurs mains des vêtemens précieux ; il vient les déposer sur le cercueil.

« [1] On ne saurait trop honorer, dit-il, une semblable épouse ; c'est à elle que je dois le salut inespéré de mon fils ; c'est elle qui n'a pu souffrir qu'un père traînât seul et sans secours, au milieu des larmes, une triste vieillesse. — O toi qui a sauvé et mon fils et moi, généreuse Alceste, reçois mes adieux ; puisse ton ombre goûter un éternel repos dans le palais de Pluton !

— Je ne t'ai pas appelé à ces funérailles, interrompt durement Admète. — Remporte ces vêtemens. »

Puis, entraîné par sa douleur, il lui reproche avec amertume d'avoir laissé mourir Alceste. — Si lui, vieillard infirme et languissant, avait voulu sacrifier le peu de jours qui lui restent, Alceste vivrait encore.

[1] Τὸ ταύτης σῶμα etc. Trad. et an. depuis le vers 649.

Phérès, étonné d'un semblable reproche, y répond sur le même ton.

« Me prends-tu pour un esclave de Lydie ou de Phrygie? répond-il à son fils; et si la vie t'es chère, crois-tu qu'elle me le soit moins? »

C'est en vain que le chœur veut appaiser cette querelle. Le père et le fils s'irritent de plus en plus, et s'accablent d'injures.

« Ce cadavre, reprend Phérès, montre combien vous tenez à la vie.

— Il montre plutôt votre lâcheté.

— Au moins on ne me reprochera pas de m'être immolé cette victime.

— Ah! que ne pouvez-vous à votre tour avoir besoin qu'un fils se sacrifie pour vous!

— Agis mieux encore : épouse plusieurs femmes pour alléger tes jours.

— Retire-toi, dit enfin Admète avec violence, et laisse-moi rendre à cette épouse dévouée les derniers devoirs. »

Phérès sort en effet, et le cortége reprend sa marche un moment interrompue.

Un esclave d'Admète entre sur le théâtre; il vient se plaindre d'Hercule, cet étranger, dit-il, qui ne peut être que quelque misérable brigand, tant sa conduite est odieuse. Pendant que le deuil et la tristesse remplissent le palais d'Admète, lui, mange, boit et chante sans pudeur, tenant en main la coupe, et se couronnant de myrte. »

Hercule paraît en ce moment; il demande à l'esclave d'où lui vient, en sa présence, cet air triste et contraint.

« Allons, mon ami, lui dit-il, oublie ta douleur; bois avec moi, couronne-toi de fleurs, et songe qu'au milieu de cette orageuse tempête de la vie, la coupe en main tu peux surgir au port. »

Irrité de plus en plus, l'esclave ne cache plus à Hercule ce

qu'il pense de sa joie au milieu de la douleur publique, lorsqu'Admète pleure son épouse.

» Alceste n'est plus ! »

A cette nouvelle, Hercule reste accablé. — Mais il reconnaîtra l'amitié d'Admète, et dans ce but il court au tombeau d'Alceste pour l'arracher à la mort. Pour la délivrer il descendrait aux enfers !

A peine est-il parti, que le cortége funèbre rentre sur la scène. Admète, égaré par la douleur, fait entendre les plus vives, les plus touchantes plaintes. Puis il reste comme anéanti, et le chœur continue, pendant ce douloureux silence, ses chants funéraires.

C'est alors qu'Hercule reparaît, tenant par la main une femme voilée. Après quelques tendres reproches sur le silence qu'Admète avait gardé sur la perte de sa tendre épouse, il lui montre sa compagne. C'est un prix qu'il vient de remporter dans l'arène ; il le prie de la garder jusqu'à son retour. — Admète refuse.

Comment en effet pourrait-il la recevoir dans cette demeure, remplie de deuil et de tristesse ? — Cette femme, dont la vue seule le trouble ! c'est la taille, c'est la démarche d'Alceste ! — Hercule ! délivre-moi de ce spectacle cruel, qui ne me fait sentir que plus vivement encore toute la grandeur de ma perte !

Hercule insiste. — C'est en vain qu'Admète s'en défend ; il faut qu'il lui donne la main, qu'il la salue, qu'il l'introduise dans son palais ; le fils de Jupiter l'ordonne. Quand Admète a obéi :

« Tu va voir, lui dit-il, comment Hercule sait être reconnaissant.

Et il lève le voile qui cachait cette femme....

« C'est Alceste ! »

Admète, transporté de joie, tombe aux pieds du héros, qui, vainqueur de la mort, a su lui ravir sa proie. Alceste est muette,

Dévouée aux Dieux mânes, elle ne recouvrera la parole qu'après avoir été purifiée. Hercule laisse ce soin à son époux, et part comblé des bénédictions d'Admète et du chœur[1].

IV.

ANDROMAQUE.

Ce nom seul rappelle à l'esprit du lecteur, l'une des œuvres les plus touchantes de Racine. Il est désormais comme consacré, et c'est en vain que l'on voudrait se faire l'idée d'une Andromaque différente de celle de notre harmonieux et sensible poète. Le lecteur, en parcourant la pièce d'Euripide, ne pourra donc peut-être pas se défendre d'un mouvement de surprise pénible. Il ne trouvera plus l'Andromaque qu'il connaît si bien, la mère d'Astyanax, la veuve d'Hector. Il entrera dans un monde tout nouveau; et ces mœurs grecques, si noblement altérées par le tragique Français, lui paraîtront étranges et repoussantes.

Mais si l'on peut une fois surmonter ce premier moment d'étonnement et de dégoût; si l'on peut s'habituer à cette idée d'Andromaque concubine de Pyrrhus, et mère d'un fils qui doit la vie au fils du meurtrier d'Hector, on admirera encore ce beau caractère d'Andromaque, touchante expression de l'amour maternel, opposée à ce caractère impétueux et cruel d'Hermione, expression de la jalousie et de l'orgueil; on admirera ce beau dévouement d'une mère qui court à une mort certaine, qui sacrifie sa vie pour sauver celle de son fils, mouvement dramatique qui a échappé au génie de Racine.

Mais en même temps la critique ne pourra épargner la faiblesse de l'action, le décousu de l'intrigue. Oreste arrivant au milieu de la pièce, et s'enfuyant avec Hermione aussitôt après;

[1] Explication de la planche. — Mort d'Alceste, bas-relief antique.

Pyrrhus, dont le cadavre seul paraît sur la scène, et ne peut par conséquent exciter le moindre intérêt; la vraisemblance choquée à chaque pas, de sorte qu'un voyage du palais de Pyrrhus à Delphes, avec le retour de Delphes au palais de Pyrrhus, et un combat livré dans l'intervalle ne dure que quelques minutes; enfin une divinité descendant du ciel sans que rien l'y oblige, et venant débiter des oracles qui ne terminent rien. — Tout cela constitue les défauts habituels d'Euripide, et nous ne sommes pas étonnés d'avoir à les blâmer.

ANDROMAQUE.

Le théâtre représentait un temple magnifique, auprès du palais de Pyrrhus. Au pied d'un autel dédié à Thétis, Andromaque, fugitive et prosternée, rappelle en peu de mots ses malheurs.

Après avoir vu son époux expirant, Ilion réduit en cendres, son fils massacré, sa famille égorgée; après avoir traîné les chaînes de l'esclavage jusqu'en Épire, où forcée de partager le lit du fils d'Achille, elle a donné le jour à un fils infortuné, le sort impitoyable accumule encore sur sa tête de nouvelles souffrances. Epouse de Pyrrhus, la jalouse Hermione poursuit de son courroux le fils de l'étrangère, l'innocent Molossus. Pyrrhus est absent, et l'infortunée Andromaque, après avoir dérobé son fils aux poursuites de ses ennemis, n'a plus elle-même d'autre retraite que les autels des Dieux.

Ses chagrins ne font que commencer.

Une esclave s'approche avec précaution, et lui apporte de bien tristes nouvelles.

« Ménélas et sa fille Hermione, lui dit-elle, ont résolu d'égorger ton fils.

— O ciel! ils auraient découvert sa retraite! Je suis morte! et son père est absent! »

Elle n'a plus d'espoir que dans le père d'Achille, Pélée, malgré son grand âge.

« Cours le chercher! lui dit-elle.

— Mais quelle raison donnerai-je de mon absence?

— Tu sauras bien trouver des raisons; tu es femme! »

L'esclave cède enfin, et part; et Andromaque, restée seule de nouveau, déplore sa destinée en strophes mélancoliques.

« [1] Dans les murs d'Ilion, malheureux Pâris, ce ne sont pas les flambeaux de l'hyménée, mais les torches des furies que tu as allumées avec la coupable Hélène. C'est par elle que tu es tombée, ô Troie, sous le fer et le feu, en proie au terrible Mars monté sur les mille vaisseaux des Grecs! C'est par elle qu'il est tombé, mon Hector, et que le fils de Pélée, sur son char fougueux, le traîna autour de nos murailles!

» Et moi, arrachée du lit conjugal, traînée au bord de la mer orageuse, l'esclavage a couvert ma tête de son voile funèbre. Oh que de gémissemens, que de larmes, quand j'abandonnai et ma patrie, et le palais nuptial, et mon époux couché dans la poussière du tombeau! Infortunée! que m'importait la vie et la lumière du jour, esclave d'Hermione! »

Une troupe de femmes, attirée par ses plaintes, entre dans le temple, et cherche à calmer sa douleur. Mais la fière Hermione paraît, et son aspect suffit pour leur imposer silence.

« Tu croyais donc, adresse-t-elle à la veuve d'Hector, régner ici à ma place? Non! il n'est ni temple, ni autel, ni déesse qui puisse te dérober à mon courroux! Tu mourras! »

Non contente de la menacer, elle l'accable des plus humilians reproches, et mêle aux expressions de sa haine la plus amère ironie. Aussi, quoiqu'esclave, la noble fierté d'Andromaque se réveille, et elle répond à ces outrages avec énergie. Hermione, transportée de fureur, redouble ses menaces.

[1] Ἰλίῳ αἰπεινᾷ Πάρις etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 388.

« Sors de ce temple, s'écrie-t-elle, ou j'y mets le feu!

— Fais-le, et les Dieux en seront témoins.

— Je te ferai périr dans les tortures!

— Va, égorge-moi; souille de mon sang cet inviolable sa tuaire, et la vengeance céleste ne sera lente à te poursuivre.

Le chœur essaie en vain de les appaiser; Hermione sort rieuse, et Andromaque reste suppliante aux pieds de la dées Mais quelle angoisse pour son cœur maternel! Elle voit ar ver Ménélas qui, maître de son fils, le traîne devant ses yeu et lui pose cette affreuse alternative :

« Choisis! lui dit-il; sors de l'asyle qui te protége, et vi te livrer en nos mains; ou bien vois ton fils massacré à t yeux. »

Andromaque, au désespoir, ne sait à quoi se résoudre. E portée par la colère et par cette fierté qu'elle a conservée son ancienne fortune, elle accable Ménélas d'injures, lui r proche avec amertume sa lâcheté.

« C'est toi, lui dit-elle, toi, roi des Grecs, qui prend l armes contre un enfant, qui déclare la guerre à une fail femme esclave! »

Le chœur lui-même blâme cette réponse; Ménélas, irrit redouble ses menaces.

« [1] Cruel! écoute-moi, s'écrie Andromaque; tu veux m mort! Pourquoi? Quelle trahison, quel meurtre ai-je com mis?.. Mais pourquoi déplorer encore ce malheur? N'ai-je pa vu Hector massacré et traîné ignominieusement sous m yeux; Ilion réduit en cendres, mon fils précipité du haut de tours; et moi-même traînée par les cheveux, vile esclave su les vaisseaux des Grecs! Quel prix la vie peut-elle encore avoir à mes yeux? C'en est fait, j'abandonne l'autel qui me protége; je me remets aux mains de mes ennemis. O mon fils! ta mère, pour te sauver la vie, se dévoue à la mort. Si tu peux ainsi échapper au trépas, souviens-toi de ta mère! »

[1] Πόθοῦ, τί κτείνεις, etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 501.

Elle dit et se livre à Ménélas. Mais le traître abuse de sa ble confiance; en vain le chœur prend sa défense; Ménélas glorifie de son artifice, et manque à sa parole. Maître dé- mais des jours de la mère, il se gardera bien pour cela d'é- rgner le fils. Andromaque invoque en vain la bonne foi et la tice; malgré ses prières et ses imprécations, il l'entraîne e et son fils, et les fait charger de chaînes.

Bientôt elle reparaît, traînant ses fers au milieu du chœur, i déplore son infortune.

« [1] Voyez, s'écrie-t-elle, mes mains ensanglantées sont argées de liens, et je vais descendre au séjour des morts.

— Ma mère, ma mère! interrompt Molossus, je t'y sui- rai, tendre victime, couvert encore de l'aile maternelle. O on père! oh viens! viens secourir ta famille!

— Repose sur mon sein, ô mon fils, mon cher fils. Morts us deux, nous reposerons ensemble. »

Mais bientôt la tendresse maternelle l'emporte sur la fierté, le s'abaisse jusqu'à supplier Ménélas pour son fils: Ménélas este inflexible.

Tout à coup il leur survient un secours inattendu. Le père d'Achille, Pélée, qu'Andromaque avait mandé, paraît sur le théâtre. Andromaque se précipite à ses genoux. Pélée, sur- pris, indigné de la voir ainsi enchaînée, ordonne qu'on la dé- livre. En vain Ménélas veut s'y opposer. Les deux rois se que- rellent et se menacent. Le vieux Pélée même, lève son scep- tre pour en frapper le frère d'Agamemnon. Mais le chœur se hâte de se jeter entre eux, et d'appaiser cette indécente dis- pute. Pélée, agissant en maître, délie lui-même Andromaque aux yeux de Ménélas, et lui promet son appui.

C'est en vain que le roi de Sparte essaierait encore la ruse ou la violence. Il va partir pour Sparte où la guerre le rappelle.

« Mais je reviendrai! dit-il. »

[1] Αἰ' ἰγὼ, χίρας, etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 809.

Pélée le laisse partir en riant de ses menaces, et accompagné des louanges du chœur, reconduit Andromaque dans le palais.

Bientôt l'on en voit sortir Hermione, furieuse et désespérée. Elle déchire ses vêtemens, et jette loin d'elle sa parure.

« [1] Malheur! malheur! s'écrie-t-elle; loin de moi ce voile importun qui couvre mes cheveux!

— Ma fille! lui dit sa confidente, qui la suit avec empressement, au moins, couvre ton sein, et rassemble les plis de ton voile.

— Que m'importe! reprend Hermione; tout n'est-il pas vu, connu, manifeste? Ah! nous n'avons pas cherché à dissimuler l'outrage que j'ai fait à mon époux!

— Quoi! c'est cela qui cause ton chagrin?

— Oh! continue Hermione, pourquoi m'avoir enlevé ce glaive? Rends-le-moi, ma chère amie; rends-le-moi, pour que je m'en perce le sein! »

Au milieu de cette scène de désespoir, le chœur voit approcher un étranger, qui lui demande le palais du fils d'Achille, et déclare s'appeler Oreste, fils d'Agamemnon. Il vient s'informer secrètement du sort d'Hermione, qu'il aime, et c'est Hermione elle-même qui tombe à ses pieds, en implorant son appui!

Oreste alors ne déguise plus son dessein. Hermione était l'unique objet de son voyage; il lui promet son secours; mais exige en retour quelque reconnaissance. Il lui demande sa main qui lui fut autrefois promise. Hermione hésite à répondre sur-le-champ. Oreste devine son embarras.

« Ne craignez, lui dit-il, ni Pélée, ni Pyrrhus; je cours le chercher à Delphes.—Il y périra, et connaîtra alors ce que vaut la haine d'Oreste! »

Hermione consent à ce crime par son silence, et tous

[1] Αἴ, αἴ, etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 1113.

deux s'éloignent aussitôt, tandis que le chœur adresse un hymne à Apollon et à Neptune, sur les malheurs qui ont suivi la guerre de Troie.

Les deux fugitifs ont à peine quitté le théâtre, que Pélée y paraît. Il vient d'apprendre qu'Hermione a quitté le palais de son époux, et il interroge le chœur. Les femmes qui le composent lui révèlent les projets homicides d'Oreste. Et aussitôt un messager arrive palpitant, hors d'haleine :

« Vieillard, s'écrie-t-il, le fils de ton fils n'existe plus; il est tombé sous les coups des Delphiens et du fils d'Agamemnon. »

Pélée tombe foudroyé par cette terrible nouvelle. Le chœur le relève, et c'est à peine si le vieillard peut faire entendre ces mots :

« O cruel destin de mes derniers jours! Comment ai-je perdu ce seul rejeton de mon seul fils?

— [1] Ton fils était auprès de l'autel chargé victimes. Là, des satellites armés avaient été cachés, et le laurier sacré les ombrageait de son feuillage [2]. Parmi eux se trouvait le fils de Clytemnestre, instigateur du crime. Pendant que le fils d'Achille, sans armes et sans soupçon, adresse au Dieu sa fervente prière, ils l'entourent et le frappent en trahison; mais il s'échappe de leurs mains; sa blessure n'était pas dangereuse. Il s'élance, il arrache les armes suspendues au portique, et, terrible, il se tient debout devant l'autel, les armes à la main.

» Trop lâches pour attaquer ce guerrier de près, les Delphiens et les soldats d'Oreste l'accablent de loin, de pierres, de traits de toute espèce, et même des broches qui servaient

[1] Τυγχάνει δε ἐν ἐμπύροις, etc. Traduct. depuis 1113.

[2] Δάφνη σκιασθείς J. Barnez met en note *id est* coronatus, ce qui signifierait alors *couronnés de laurier*. Mais, malgré une aussi puissante autorité, je crois le sens que je donne plus conforme au grec, et plus raisonnable. Les soldats étaient cachés derrière le laurier sacré planté devant l'antre prophétique.

aux sacrifices. Pyrrhus, couvert de son bouclier, repousse cette grêle de traits, ou l'évite avec adresse et légèreté. Un moment même, il sembla devoir échapper à cette multitude furieuse. Il fond sur elle, la disperse, la foule aux pieds; tout fuit devant ses coups. Mais une voix divine semble sortir du temple, et reprocher aux Delphiens leur lâcheté; ils se réunissent de nouveau; le fils d'Achille, atteint d'un coup d'épée, tombe, et bientôt son corps, privé de vie, est défiguré par mille blessures. »

Bientôt on voit paraître ce cadavre, qu'apporte sur le théâtre une troupe d'esclaves. Ce spectacle achève de désespérer Pélée. Poussant des cris de douleur, il se jette sur ce corps inanimé, le serre entre ses bras, le baigne de ses larmes, et le chœur même mêle ses plaintes à cette douleur paternelle.

Un nouveau témoin vient encore assister à cette scène de douleur; c'est la mère d'Achille, l'épouse de Pélée, Thétis, qui descend du ciel. Elle vient consoler Pélée, et lui ordonner d'inhumer Pyrrhus dans le temple de Delphes. Ensuite il se rendra aux îles Fortunées, où il attendra le temps marqué pour venir la rejoindre dans l'Olympe. Pour Andromaque, elle doit aller chez les Molosses, épouser Hélénus, et fonder une puissante monarchie. Ces oracles rendus, elle remonte au ciel, et la pièce finit.

V.

LES SUPPLIANTES.

Ce titre rappelle une des tragédies d'Æschyle, et une des plus faibles. On peut malheureusement en dire autant de celle d'Euripide; et la froideur de ces deux ouvrages tient peut-être

à la même cause. Dans tous deux, l'intérêt se trouve partagé entre un trop grand nombre d'individus. Le spectateur peut difficilement s'intéresser à tout un peuple.

Encore ce défaut n'est-il pas le seul. Nous avons vu dans les Suppliantes d'Æschyle, l'étonnante simplicité, ou plutôt la nullité d'action et d'intrigue; nous ne ferons pas le même reproche à celle-ci; mais nous en blâmerons la confusion, le désordre, défaut habituel d'Euripide, et ici, porté à l'excès. Rien n'est motivé, rien ne s'enchaîne dans cette tragédie; c'est une suite de scènes dramatiques, de tableaux, de coups de théâtre, sans préparation, sans dénouement, sans intérêt. Dans cette pièce, nous ne devons donc nous occuper que des détails.

L'exposition cette fois est belle et simple. L'effet devait en être prodigieux au théâtre. Une imposante cérémonie religieuse, un temple, une reine, des pontifes, et sur le devant, cette foule éplorée, ces femmes, ces enfans, ce roi en cheveux blancs, vêtus de deuil. Tout devait remplir le spectateur d'attendrissement et de vénération. On sent qu'Euripide, prenant un titre d'Æschyle l'avait cette fois pris pour modèle, et avait su en recevoir une heureuse inspiration.

C'est à cela que nous bornerons nos éloges pour la conduite de cette pièce. On y voit dans l'intervalle de quelques strophes chantées par le chœur, une armée qui va d'Athènes à Thèbes, livre bataille, remporte une victoire long-temps disputée, et revient en triomphe; et pour terminer la pièce, la mort d'Evadné, femme de Capanée, personnage dont jusqu'alors il n'avait été question; puis Minerve qui descend du ciel, on ne sait pourquoi. — Toutes ces scènes, peu liées entre elles, ne sauraient produire d'intérêt soutenu. — Le lecteur s'en apercevra facilement dans notre analyse.

Le théâtre présentait un spectacle magnifique. On voyait un temple superbe, au moment d'un sacrifice. La mère de Thésée, roi d'Athènes, Æthra, était au pied de l'autel, présentant aux Dieux de riches offrandes, et environnée des pontifes sacrés. Une foule de femmes, en costume de suppliantes, tenant à la main des branches d'olivier ornées de bandelettes de laine, remplissait le temple, et sur le devant, le roi Adreste, la tête voilée, était entouré d'une troupe de jeunes enfans revêtus d'habits de deuil.

« [1] O Cérès, s'écriait Æthra, déesse protectrice d'Eleusis; ô vous Pontifes de ce temple sacré, puisse une invariable félicité être réservée à moi, à mon fils Thésée, à la ville d'Athènes! — Comment ne pas former un semblable souhait, lorsque je vois ces femmes accablées de vieillesse, qui loin des foyers d'Argos, leur patrie, viennent se prosterner à mes genoux, suppliantes et accablées par l'infortune! »

Ce sont les mères, ce sont les veuves des Argiens qui ont succombé sous les murs de Thèbes, et auxquels leurs ennemis ont refusé la sépulture.

« O reine! s'écrient ces femmes, nous te supplions, nous tombons à tes genoux; vois nos larmes et notre désespoir; fais que ton fils, ce roi fortuné, rende à nos embrassemens les restes inanimés de nos guerriers.

— Quels gémissemens ai-je entendus! dit Thésée en entrant dans le temple. Que signifient ces femmes suppliantes, enveloppées de voiles de deuil? Ma mère, qu'y a-t-il? »

Æthra s'empresse de lui apprendre le motif de leurs prières, et ses paroles sont interrompues par les lamentations du chœur. Adreste lui-même, élevant la voix, adresse à Thésée des prières nobles et touchantes. « Athènes, dit-il, Athènes peut seule nous venger. »

Thésée hésite. Il est touché des malheurs d'Adreste et de

1 Δημητερ ἐστιοῦχ' Ἐλευσίνος, etc. Traduction et an. depuis le vers 1 jusqu'au vers 399.

son peuple. Mais les secourir serait entreprendre une guerre longue et périlleuse. — Quel juste motif en donnerai-je à mon peuple? Non; je ne le puis. »

A cette réponse le chœur se livre à toute sa douleur; Æthra, touchée de leur désespoir, se voile le visage pour cacher ses larmes, et Thésée lui-même avoue qu'il se sent ému. Sa mère joint ses instantes prières à celles des Argiennes, et il cède enfin, mais à condition que les Athéniens le décideront eux-mêmes. « Ici, chaque citoyen est libre, dit-il, et doit donner son suffrage. »

Mais le chœur ne doute pas du succès, et déjà célèbre dans ses chants, tandis que Thésée se retire, la générosité d'Athènes. « Secoure-nous, ville de Pallas! chante-t-il, et ne souffre pas que toutes les lois humaines soient foulées aux pieds. La justice est ta règle, l'injustice ton ennemie; et le malheureux trouve en toi un sûr appui. »

Thésée reparaît sur la scène, donnant des ordres, et bientôt un hérault thébain arrive.

« [1] Où est le souverain de ce pays? dit-il; à qui pourrai-je rapporter les paroles du roi de Thèbes, Créon?

— Tu te trompes, répond Thésée; cette ville est libre et n'a pas de souverain. »

Le hérault répond avec ironie, et raille le gouvernement républicain. Thésée se fâche, le traite d'importun discoureur, et injurie encore plus longuement le gouvernement monarchique.

Le hérault explique enfin le motif qui l'amène, et le fait avec hauteur. Au nom de son maître, et du peuple thébain, il défend à Thésée de recevoir Adraste, ou si déjà il est dans l'Attique, il lui ordonne de l'en expulser avant le coucher du soleil. « Et si tu refuses d'écouter mes paroles, dit-il, une effroyable tempête de guerre viendra fondre sur ta république. »

[1] τίς γᾶς τύραννος, etc. Traduct. depuis le vers 399 jusqu'à 1000.

Adraste, emporté par la colère, l'interrompt avec violence ; mais Thésée le retient.

« C'est à moi, dit-il, qu'il a été envoyé ; c'est à moi à lui répondre. »

Et il le fait avec noblesse et modération.

« Je ne reconnais pas Créon pour mon maître ; de quel droit prétend-il imposer ses lois à Athènes ? Ce n'est pas moi qui commence la guerre ; mais je saurai la soutenir pour défendre le droit sacré de la sépulture des morts.— J'irai, et je les ensevelirai de force ! Il ne sera pas dit dans la Grèce, que Thésée, qu'Athènes aient laissé fouler aux pieds la loi des dieux.

— Je n'ai plus qu'un mot à te dire, reprend l'envoyé. Jamais tu n'enleveras des champs de Thèbes, les guerriers Argiens.

— Et moi, je les enleverai et je les ensevelirai.

— L'expérience diminuera ta fierté.

— Je ne m'irriterai pas de ces orgueilleux discours. Quitte cette terre, et reporte à qui t'envoie ces vaines paroles ; maintenant, il faut agir. J'annoncerai moi-même à Thèbes mon arrivée. »

Ils sortent, et le chœur fait des vœux pour le succès des armes de Thésée. A peine ces femmes ont-elles eu le temps de chanter quelques strophes qu'un Argien arrive plein de joie, et leur annonce la victoire des Athéniens :

« Les deux armées se sont rencontrées sur les bords du fleuve Ismène. Le choc a été terrible, et la victoire longtemps disputée. Créon est vainqueur à l'aile gauche, Thésée à l'aile droite ; mais le fils d'Ægée ranime les soldats, et force Créon à prendre la fuite. Vainqueur, il pouvait entrer dans la ville ; mais content de sa victoire, il ne veut pour récompense que les tristes restes des guerriers Argiens, et arrête son armée.

» Les cadavres des sept chefs enfermés dans de magnifi-

ques cercueils vont bientôt arriver à Éleusis. Les autres ont été inhumés dans la vallée de Cithéron. Thésée lui-même leur a rendu les devoirs funèbres. »

Bientôt les cercueils des chefs paraissent sur la scène, et le chœur fait entendre à l'entour des chants de tristesse et de deuil. Cependant Thésée, curieux de connaître mieux ces guerriers dont il vient de conquérir les cadavres, demande au roi d'Argos de lui faire leur portrait, et Adraste se rend à ses désirs. Mais on ne s'attendrait pas à la peinture qu'il en fait.

« Selon lui, Capanée était un homme riche et puissant, mais d'un caractère franc et modéré. Étéoclus, pauvre, mais comblé d'honneurs, conserva toujours le même désintéressement; Hippomédon, dans ses travaux et ses exercices, n'avait en vue que l'intérêt de la chose publique; Parthénopée, fils d'Atalante, sut plaire à tous les citoyens par ses graces, sa douceur, sa réserve éloignée de tout esprit de dispute et de hauteur. Tydée était un homme adroit et fin, habile surtout dans les ruses de guerre. Quant à Amphiaraüs et Polynice, je ne puis en dire qu'un mot, le premier fut enlevé par les dieux, et le second fut mon gendre et mon ami. »

Ces éloges sont interrompus et suivis par les gémissemens du chœur, qui rend à ces illustres morts les honneurs funèbres. Mais bientôt d'autres leur seront rendus, et l'épouse de Capanée, Évadné, parée de ses habits de fête, paraît sur un rocher au-dessus du bûcher de son époux.

« [1] J'accours du fond de mon palais, dit-elle, égarée par la douleur, pour me jeter aux flammes du bûcher, pour m'ouvrir le tombeau, pour chercher auprès de Pluton la fin d'une vie malheureuse et d'éternelles douleurs. La mort est douce quand on meurt en même temps que les objets de son affection. »

C'est en vain que le chœur, c'est en vain que son vieux père Iphis qui la suit, essaient tour à tour de la détourner de ce dessein.

[1] Προσίδων δρομὰς ἐξιμῶν, etc. Traduct. et an. 1000 — 1165.

« Non! dit-elle à son père avec véhémence, tu ne pourras m'en empêcher; ta main ne peut m'atteindre, et déjà mon corps est précipité. Tu en gémis, mais mon époux et moi nous nous en félicitons tous deux. »

Elle dit et se lance dans la flamme du bûcher, au milieu des cris des femmes et du désespoir de son père, qui voit sa fille périr devant ses yeux sans pouvoir la sauver. Un nouvel incident vient ajouter encore à la pompe lugubre de cette scène. Des enfans arrivent, et le fils de Capanée est à leur tête, portant dans ses mains les cendres de son père.

« O mon père! s'écrie-t-il, écoute la voix de tes enfans. Ne pourrai-je un jour prendre les armes pour venger ton trépas?

— Puissent les dieux t'écouter, ô mon fils! répond le vieil Iphis. »

Et prenant à son tour l'urne funéraire, il exhale en sanglots sa douleur parternelle. Thésée vient les interrompre:

« [1] Adraste, dit-il, et vous, femmes d'Argos, vous voyez ces enfans qui portent dans leurs mains les cendres des guerriers fruit de ma victoire! c'est à vous, c'est à la ville d'Argos que je les donne. Conservez-en de la reconnaissance, et qu'elle se perpétue dans les enfans de vos enfans. Que Jupiter, que tous les dieux de l'Olympe soient témoins du service que nous vous avons rendu!

— Nous savons, ô Thésée! répond Adraste, tout ce que nous devons à ta valeur; et nos descendans ne l'oublieront jamais. »

Minerve descend en ce moment du ciel pour consacrer par sa présence ce serment d'indissoluble alliance entre les deux états. Elle en dicte elle-même la formule et les cérémonies, et prédit aux fils des sept chefs qu'ils vengeront leurs pères. Puis elle remonte au ciel, et la pièce finit.

1 Ἄδραστε καὶ γυναῖκες, etc. Trad. et an. 1165.

EURIPIDE.

QUATRIÈME PARTIE.

ANALYSES ET TRADUCTIONS.

I. Iphigénie en Aulide.
II. Iphigénie en Tauride.
III. Rhésus.
IV. Les Troyennes.
V. Les Bacchantes.
VI. Les Héraclides.
VII. Hélène.
VIII. Ion.
IX. Hercule furieux.

I.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Nous sommes arrivés au chef-d'œuvre d'Euripide, chef-d'œuvre qui nous a valu l'un de ceux de notre scène française.

Le sujet est trop connu, et le parallèle en a été fait trop souvent pour que nous y revenions aujourd'hui. Tout a été dit

depuis long-temps pour et contre l'Iphigénie grecque, nous n'aurions rien à y ajouter.

Fidèle à notre système, nous nous contenterons de donner au lecteur de la pièce d'Euripide une analyse exacte et des traductions fidèles. Le lecteur pourra lui-même formuler son opinion.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Il fait nuit et l'on voit des tentes élevées sur le rivage de l'Aulide. Agamemnon s'avance sur la scène; il appelle un vieux serviteur, et lui demande quel astre brille au ciel.

« Sirius, répond le vieillard.

— [1] Tout est silencieux et immobile, reprend Agamemnon avec un soupir, et les oiseaux et la mer et les vents. Tout repose — Agamemnon seul est sans repos!

— J'envie ton sort, ô vieillard! s'écrie-t-il; j'envie le sort de l'homme obscur et sans gloire. Dieux! que l'homme puissant est à plaindre! »

Plein d'étonnement, le vieillard demande la cause de ce chagrin; il demande quelle est cette lettre que le roi baigne de ses larmes. Il va le savoir.

« L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, par le Phygien Pâris, a rassemblé les Grecs sur le rivage d'Aulide. Mais les vents immobiles enchaînent la flotte dans le port, et Calchas, consulté, a déclaré que la mort d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, peut seule ouvrir aux Grecs la route de Troie. Le roi désespéré voulut d'abord dissoudre l'armée; vaincu par l'éloquence d'Ulysse, il céda enfin, et sous prétexte d'unir sa fille au célèbre Achille, il l'appela en Aulide. Mais au moment d'accomplir ce cruel sacrifice, le cœur d'Agamemnon ne peut

1 Οὔκουν φθόγγος, etc. Trad. et an. depuis le vers 9 jusqu'au vers 635.

plus y consentir. Il envoie son fidèle serviteur à Argos pour retenir Iphigénie. Cette lettre qu'il lui remet apprendra à sa fille que son hymen est rompu; et le cachet qu'elle contient sera pour le vieillard son titre à la confiance de Clytemnestre. »

Le vieillard se dispose à obéir, et plongé dans ses sombres méditations, Agamemnon rentre dans sa tente, tandis qu'une troupe de femmes, attirées par le désir de contempler l'armée grecque, se répand sur le rivage.

Mais le fidèle serviteur ne peut accomplir la mission qu'il a reçue. Au moment où il va partir, Ménélas le rencontre, l'arrête, et lui enlève de force la lettre d'Agamemnon. Attiré par le bruit de leur querelle et les cris de son esclave, le roi d'Argos sort de sa tente. Il demande avec hauteur à Ménélas la cause de cette violence, et Ménélas lui reproche avec vivacité sa mauvaise foi. Est-ce donc ainsi qu'il sert la cause de la Grèce et sa famille? est-ce ainsi qu'il mérite le pouvoir qu'il a si vivement sollicité?

De pareils reproches irritent le fier Agamemnon; entraîné par le ressentiment de sa fierté offensée, il accable son frère de l'expression de ses mépris et de sa colère. Ménélas lui répond avec le même emportement. Au milieu de leur querelle arrive un messager. Il vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie!

« Elles se reposent, dit-il, à quelque distance du camp, et l'armée en foule se porte au-devant d'Iphigénie en proclamant Agamemnon le plus heureux des hommes! »

Agamemnon écoute en silence, et congédie le messager; mais à peine est-il éloigné qu'il laisse éclater toute sa douleur.

« Que dira-t-il à sa malheureuse compagne, à cette mère enivrée de joie? Et sa fille, sera-t-elle donc fiancée à Pluton? »

Ménélas ne peut résister à un aussi juste désespoir.

« O mon frère! donne-moi ta main, lui dit-il avec émotion.

— Eh bien! tu triomphes, et moi je suis seul malheureux! »

Ménélas prend à témoin tous les auteurs de sa race, de la pitié qu'il éprouve. Il ne veut plus que ce sacrifice se fasse; il refuse d'être heureux aux dépens du bonheur de son frère.

« Ne peut-il pas trouver une autre épouse? Hélène vaut-elle un frère?

— A quoi sert dans Ménélas ce retour à des sentimens fraternels? Il est trop tard pour dérober Iphigénie à la mort. L'armée entière, bientôt instruite par Calchas, ne viendra-t-elle pas réclamer à grands cris cette victime? »

Dans son malheur, Agamemnon ne demande à son frère et au chœur qu'une seule chose : du silence, et il lui est promis.

Tandis que le chœur chante les louanges de Vénus, le bonheur de Pâris et le malheur de la jeune Iphigénie, Clytemnestre arrive sur la scène. Elle descend de son char au milieu des hommages de la foule qui l'entoure, et fière de voir enfin s'accomplir l'union de sa fille avec le fils de Pélée. Toutes deux se jettent dans les bras d'Agamemnon.

« [1] O mon père! lui dit Iphigénie, j'accours en toute hâte me jeter sur ton cœur! combien je souhaite ta vue! ne t'en irrite pas.

— Je te le permets, ma fille. Tu es de tous mes enfans celle dont l'amour fut pour moi le plus vif et le plus doux.

— O mon père! quelle joie pour moi de te revoir!

— Et pour moi. Tu as parlé pour nous deux.

— Que je t'embrasse, ô mon père! Que tu as bien fait de m'appeler vers toi!

— Je ne sais si je dois dire de même, ô ma fille!

— Dieux! comme ton regard est sombre lorsque tes yeux s'arrêtent sur moi!

— Un roi, un chef d'armée a tant de soucis!

— Sois à moi maintenant; ne pense pas à tes peines.

— Mais je suis en ce moment tout entier à toi, à toi seule.

— Déride ton front; adresse-moi un doux regard.

[1] Traduction litérale du vers 635 au vers 685; morceau demandé pour le baccalauréat.

— Vois. Sois aussi joyeuse, ma fille, que je l'ai été de te revoir.

— Pourquoi cette larme qui coule de tes yeux ?

— Que l'absence qui va nous séparer sera longue !

— Je ne te comprends pas ! O le plus chéri des pères !

— Tes paroles me déchirent le cœur !

— Eh bien, je cesserai de parler, si cela peut te faire plaisir.

— Hélas ! je ne puis supporter le silence ; parle.

— Reste, ô mon père ! au milieu de tes enfans.

— Je le voudrais ; et je souffre de ne le pouvoir pas.

— Périssent la guerre et tous les maux que produit Ménélas !

— Bien d'autres périront encore sous le malheur qui m'accable !

— Qui t'a donc arrêté si long-temps dans l'Aulide ?

— Un obstacle m'empêche de faire partir l'armée.

— Où dit-on que la Phrygie est située, mon père ?

— Plût au ciel que Pâris, fils de Priam, ne l'eût jamais habitée !

— Le voyage te sera bien long, mon père, si tu me laisses.

— Ma fille, tu feras le voyage comme ton père.

— Oh ! que n'est-il convenable et à moi et à toi de nous embarquer ensemble !

— Que demandes-tu ? tu t'embarqueras aussi, et alors, tu te souviendras de ton père !

— Ma mère m'accompagnera-t-elle, ou serai-je seule ?

— Seule, loin de ton père et de ta mère...

— Tu vas donc me donner une autre demeure ? ô mon père !

— Hélas ! — une jeune fille doit ignorer tout cela.

— Puisse donc un rapide succès te ramener promptement de Phrygie, ô mon père !

— Je dois d'abord offrir ici un sacrifice.

— Il faut religieusement observer les choses saintes.

— Tu le verras. Tu te tiendras près des vases sacrés.

— Formerons-nous des danses autour de l'autel, mon père ?

— J'envie la sérénité de ton ame. Mais, rentre dans le palais, montre-toi à tes jeunes compagnes; donne-moi un triste baiser et ta main, car tu dois, pendant un long-temps, être séparée de ton père. O fille chérie! charmant visage! blonde chevelure! quels maux nous causent la ville des Phrygiens et Hélène! Mais je cesse de parler; des larmes s'échappent malgré moi de mes yeux quand je t'embrasse. Rentre dans le palais. »

[1] Iphigénie se retire, et Agamemnon prie Clytemnestre de lui pardonner s'il se montre trop sensible à la séparation que nécessitera le mariage de sa fille. Cette douleur est trop naturelle pour que la mère d'Iphigénie la blâme; elle demande à Agamemnon quels sont les ancêtres de l'époux qu'il destine à sa fille; car elle ne connaît encore que son nom. Agamemnon lui apprend que, fils de Thétis et de Pélée, il descend de Jupiter lui-même. Mais il cherche en même temps à lui persuader de retourner à Argos avant le mariage. Celle-ci étonnée demande qui tiendra le flambeau d'hyménée.

« Ce sera moi, répond Agamemnon. Il est peu convenable qu'une femme paraisse au milieu des guerriers. »

Mais c'est en vain; Clytemnestre refuse, et rentre irritée dans la tente royale.

« Malheureux! dit Agamemnon resté seul; et j'avais espéré écarter une mère! »

Il s'éloigne, et le chœur chante à l'avance la victoire des Grecs sur l'opulente Troie. En ce moment arrive l'espérance de la Grèce : Achille paraît sur le théâtre.

[2] Impatient du repos dans lequel il languit avec ses Thessaliens, Achille vient s'informer auprès d'Agamemnon de la cause de ces retards; mais au lieu de trouver le chef de l'armée, il rencontre Clytemnestre, qui le reconnaissant à ses paroles, le salue par son nom. Le jeune guerrier est saisi d'étonnement : Une femme, une reine dans un camp, au milieu

[1] An. et traduction du vers 685 au vers 800.

[2] An. et traduction du vers 801 au vers 1035.

des soldats! mais son étonnement redouble encore quand il entend Clytemnestre prononcer le nom d'hymen, et l'assurer que sa fille lui est promise...

« De quel mariage parlez-vous? interrompt Achille... Jamais le fils d'Atrée ne me l'a proposé! C'est sans doute une erreur. »

La rougeur couvre le visage de Clytemnestre, elle veut se retirer; mais le vieux serviteur l'arrête par cette terrible révélation.

« Agamemnon n'a mandé sa fille que pour l'assassiner!

— Vieillard, que dis-tu? interrompt soudain Clytemnestre. As-tu perdu l'esprit? »

Le serviteur affirme ce qu'il a avancé. Un oracle réclame le sang d'Iphigénie, et le roi d'Argos a fait venir sa fille sous le vain prétexte d'un hymen avec Achille; mais son dessein est de l'immoler à Diane.

« Fils de Pélée! s'écrie Clytemnestre, tu entends, et tu gardes le silence! Ils égorgeront ma fille, sous le prétexte de ton nom!

— Certes, une semblable insulte excite ma colère.

— Et moi, je ne rougirai pas d'embrasser tes genoux! — C'est une épouse que je t'avais amenée. Quelle honte, si tu lui refusais ton secours! »

C'est au nom de sa gloire, de sa noblesse, de sa mère, qu'elle le conjure; c'est son nom qui a failli lui enlever sa fille; c'est lui qui est son seul refuge.

La résolution du guerrier n'est pas douteuse; il a et son honneur à venger et une jeune fille à défendre. Elève du sage Chiron, pourrait-il manquer à ses devoirs? Jamais Iphigénie ne sera la victime de son père; il deviendrait coupable s'il pouvait le souffrir; il en jure par la fille de Nérée, sa mère; l'oracle de Calchas ne s'accomplira pas! Qu'est-ce après tout qu'un devin? Un homme qui dit peu de vérités et beaucoup de mensonges. Le glaive d'Achille sera souillé de sang avant de ren-

contrer les Troyens, si on porte sur la fille de Clytemnestre une main téméraire.

Comment reconnaître tant de générosité? Achille veut-il qu'Iphigénie vienne la remercier elle-même? sa mère la verrait avec joie embrasser les genoux de son libérateur. Mais Achille se refuse à tant de reconnaissance, Clytemnestre et sa fille peuvent toujours compter sur l'appui de son bras; qu'elles essaient encore de fléchir Agamemnon; mais s'il persiste dans son cruel dessein, Achille sauvera Iphigénie ou périra!

« Généreux fils de Thétis, s'écrie Clytemnestre en s'éloignant, s'il est des dieux qui récompensent la vertu, puissent-ils vous combler de leurs faveurs! »

Le chœur, resté seul, chante l'hymen de Thétis et de Pélée.

C'est en vain que Clytemnestre cherche Agamemnon, il semble se dérober à ses regards. Enfin, il vient à sa rencontre. Il lui demande sa fille pour la mener à l'autel.

« Sors, ma fille, répond Clytemnestre, parais, tu connais le dessein de ton père, il suffit. La voici, Agamemnon, prête à t'obéir.

— Ma fille! d'où viennent ces larmes; tu baisses les yeux, tu te couvres de ton voile! »

C'est en vain qu'Agamemnon essaie de dissimuler encore; le désespoir de sa famille ne l'éclaire que trop.

« Je suis trahi! s'écrie-t-il, et il reste muet de douleur et de repentir.

— [1] Écoute-moi donc maintenant, lui dit Clytemnestre, mes paroles seront claires et mes discours sans énigmes. Pour remonter à la première de mes injures, tu m'as épousée malgré moi, tu m'as enlevée par violence, après avoir massacré mon premier époux, Tantalus, après avoir écrasé contre la pierre mon faible enfant, arraché violemment de mon sein maternel. Les deux fils de Jupiter, mes frères, terribles sur

[1] Ἀκουε δὴ νυν, etc. Traduction littérale du vers 1146 au vers 1208. Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

leurs coursiers fougueux, te déclarèrent la guerre; suppliant mon vieux père Tyndare, il daigna te protéger, et je restai ta femme. Seul, tu possédas toute ma tendresse, et tu me donneras ce témoignage que je vécus sans reproche dans ton palais, loin des piéges de la Vénus adultère, augmentant ta fortune par mes soins; rentrant dans ton palais, tu jouissais de ton bonheur, sortant, tu le voyais s'accroître encore. C'est une rare découverte [1] pour un homme qu'une telle femme; il est si facile de rencontrer une épouse perfide! Outre trois filles, je te donnai ce fils, et tu veux maintenant me ravir un de mes enfans! Si quelqu'un te demande pour quel grand intérêt tu immoles ta fille, dis-moi, que répondras-tu? faut-il que je réponde pour toi? Tu l'immoles pour que Ménélas retrouve son Hélène! Oh! certes, il est beau de nous voir expier les fautes d'une femme criminelle par le sang de nos enfans, et racheter son opprobre par ce que nous avons de plus cher. Dis-moi, si cette guerre cruelle te force à m'abandonner, si ton absence se prolonge, quelles crois-tu que seront mes pensées dans mon triste palais, lorsque je verrai notre trône vide et ton appartement désert? Baignée de larmes, assise dans la solitude de mon palais en deuil, telle sera ma plainte éternelle : O ma fille! il te donna la mort celui qui te donna la vie; c'est lui, oui, c'est lui-même, qui t'égorgea de sa propre main, répondant par un tel bienfait à l'amour de sa famille. Oh! il s'en faut de bien peu de chose, que moi, que ces filles qui me restent, nous ne te recevions à ton tour comme tu mérites d'être reçu. Au nom des dieux ne me force pas d'être cruelle un jour pour toi comme tu l'es aujourd'hui! Eh bien! tu vas sacrifier ta fille! mais quels vœux formeras-tu sur elle? que demanderas-tu en répandant le sang de ton enfant? Désires-tu un malheureux retour, en quittant ta patrie sous d'aussi funestes auspices? Et moi, pourrai-je former des souhaits en ta faveur? Certes, nous croirions les dieux bien insensés, si nous osions les implorer pour des par-

[1] Le texte, dit *Gibier*.

ricides! A ton retour dans ta patrie, embrasseras-tu tes enfans? Malheureux! tu en auras perdu le droit. Qui d'entre eux osera regarder un père assassin de l'un d'eux? mais déjà tout cela est connu. Quant à ce sceptre que tu veux porter seul, cette armée que tu veux commander, ne pouvais-tu pas dire aux Grecs ces paroles si justes? O Grecs! vous voulez aborder à Troie, eh bien, que le sort décide celui d'entre nous qui devra livrer sa fille au couteau sacré. L'intérêt étant commun, le péril devait l'être. Devrais-tu seul être choisi pour immoler ta fille à la Grèce entière?.. Ou bien que Ménélas sacrifie Hermione pour sa mère, puisque son intérêt le commande. Quoi! c'est moi, épouse chaste et fidèle, qui perdrai mon enfant, et la criminelle Hélène pourrait reconduire en triomphe sa fille à Sparte et vivre heureuse avec elle! Réponds, si j'ai tort; mais si je parle avec justice, reviens à la raison, épargne ta fille et la mienne! »

Le chœur se joint à Clytemnestre pour toucher Agamemnon, qu'Iphigénie implore à son tour.

« [1] Si j'avais, ô mon père! l'éloquence d'Orphée, si je pouvais émouvoir les rochers et les entraîner à ma suite; si au gré de mes désirs la persuasion découlait de mes lèvres; certes, j'y aurais recours en ce moment. Mais je n'ai d'autre éloquence que mes larmes. Je pleure, c'est là tout ce que je puis. J'attache à tes genoux, comme un rameau de suppliant, ce corps infortuné dont tu es le père. Ne me ravis pas avant le temps le jour que j'ai reçu de toi! le jour qu'il m'est si doux de voir encore! ne me force pas à entrer si jeune dans les souterraines demeures. La première, je t'appelai mon père; la première, tu m'appelas ta fille; la première, me plaçant sur tes genoux, je te donnai en échange de tes tendres caresses, des caresses plus tendres encore. Hélas! tu me disais alors : Te verrai-je un jour, ô ma fille! pleine de vie et de bonheur dans la demeure d'un époux digne de moi? Je te répondais, suspendue à ton cou,

[1] Εἰ μὲν τὸν Ὀρφέως, etc. Traduction littérale du vers 1211 au vers 1252. — Passage exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

et baisant ce visage que je touche aujourd'hui de ma main suppliante : O mon père! que ferai-je dans ta vieillesse? ne te recevrai-je pas dans mon palais, payant par ma tendresse empressée, les soins que tu as pris de mon enfance? Ah! je me souviens encore de ces discours; mais toi, tu les as oubliés, et tu veux me tuer! Je te supplie au nom de Pélops et d'Atrée, au nom de ma mère, qui souffrit en me mettant au jour, qui souffre de nouveau à l'idée de ma mort! Que m'a fait à moi l'hymen de Pâris et d'Hélène? pourquoi me sacrifier pour lui, ô mon père! Ne détourne pas les yeux; accorde-moi un regard, un baiser, pour que j'emporte au tombeau ce dernier gage de ta tendresse, ce souvenir de toi, si tu restes inflexible à mes prières. O mon frère! tu es un faible secours pour ceux que tu aimes; mais au moins viens supplier par tes larmes ton père de ne pas tuer ta sœur; les enfans eux-mêmes ont l'intelligence de leur malheur. Vois-le, ô mon père! quoique muet, il te supplie pour moi! Un peu de pitié, un peu de tendresse! Hélas! deux supplians bien chers embrassent tes genoux; l'un est bien petit encore, l'autre à la fleur de l'âge! écoute encore une parole qui doit te persuader : il est doux à l'homme de voir la lumière des cieux; personne n'envie les demeures souterraines; un insensé peut seul invoquer le trépas, la plus malheureuse vie sera toujours préférable à la plus belle mort. »

[1] Agamemnon est ému par les tendres supplications de sa fille; mais dominé parce qu'il regarde comme son devoir, et l'intérêt de la Grèce entière, il résiste. Cependant son courage est épuisé par cet effort; il se retire pour se livrer en secret à sa douleur paternelle, et laisse Clytemnestre et sa fille déplorer leur infortune.

Malheureuse! tel est donc le fruit des querelles des dieux! tel est donc le fruit de la pomme de discorde disputée par Vénus, Pallas et Junon!

Au milieu de ces plaintes, Iphigénie pousse un cri. Elle a vu

[1] Analyse et traduction du vers 1255 au vers 1540.

accourir une foule de guerriers. C'est Achille qui se précipite vers elles.

« O fille de Léda! ô mère infortunée! s'écrie-t-il; entends-tu ces clameurs des Grecs?

— Que veulent-ils?

— Ils demandent ta fille!

— Quelle funeste parole as-tu prononcée!

— Ils crient qu'il faut l'immoler!

— Et personne ne s'y oppose? »

Achille seul la défend. — Ses Thessaliens eux-mêmes se sont révoltés contre lui. En vain il les a suppliés de protéger celle qui lui est fiancée; leurs clameurs ont couvert sa voix; mais il n'en apporte pas moins à la malheureuse victime le secours de son bras.

Déjà les Grecs armés s'approchent.

« S'en trouvera-t-il un seul, crie Clytemnestre, pour l'arracher de mes bras?

— Il s'en trouvera dix mille, répond Achille, Ulysse à leur tête; mais je saurai les arrêter. »

Mais Iphigénie, se voyant la cause innocente d'un tel désordre, a pris une résolution sublime.

« Il nous est impossible, dit-elle, de résister. Je veux mourir et mourir avec gloire! »

La Grèce entière a maintenant les yeux tournés vers Iphigénie, et Iphigénie ne trahira pas l'espérance de la Grèce entière. L'honneur de sa patrie, le châtiment du coupable Paris sont remis entre ses mains; désormais la ruine de Troie, est le seul hymen auquel elle aspire.

Achille, à la vue de tant de générosité, pénétré de regrets, cherche en vain à la détourner de sa résolution magnanime; mais Iphigénie ne veut pas qu'une goutte de sang soit versée pour sa cause. « Laisse-moi, dit-il, sauver la Grèce, si je le puis.

Mais au moins qu'elle se souvienne qu'Achille veille sur elle. Il sera au pied de l'autel les armes à la main. C'est là, dit-il,

que je t'attends pour te défendre, contre tous et contre toi-même. »

Il sort, et Iphigénie adresse à sa mère une dernière prière : elle la conjure de ne pas s'affliger, de ne pas revêtir un vêtement de deuil, de ne pas couper sa chevelure; non, elle ne va pas descendre au tombeau; la fille de Jupiter la recevra sur son autel.

« Qu'annoncerai-je à tes sœurs? répond sa mère au désespoir.

— Un dernier adieu, répond la victime. »

Mais sa mère ne doit pas approcher de l'autel qui va être teint du sang de sa fille. C'est une de ses jeunes compagnes qui se chargera de ce soin. Elle se tourne vers elles, et les invite à chanter l'hymne de Diane. Elle mêle encore sa voix à leurs hymnes pieux. Elle veut qu'on orne sa chevelure de fleurs. C'est une victime résignée qui dit adieu à la patrie qu'elle quitte, et qui salue la nouvelle vie, le nouvel univers qui va la recevoir.

Elle s'éloigne, et le chœur plein d'admiration et de tristesse, ne peut que s'adresser au ciel.

Bientôt un messager vient annoncer à la reine que le sacrifice est consommé [1] :

« O ma maîtresse chérie! tu vas tout savoir, tout, excepté les détails que ma mémoire peut avoir laissé échapper. A peine, conduisant ta fille Iphigénie, étions-nous arrivés au bois sacré de Diane, dans ces jardins fleuris, où était rassemblée l'armée des Grecs, que les guerriers nous entourèrent. Dès qu'Agamemnon voit sa fille s'avancer vers le terme fatal, il gémit, et tournant la tête, versant des larmes, se voila le visage. Iphigénie s'arrête auprès de son père :

» O mon père! lui dit-elle, me voici près de toi! Je sacrifie, sans regret, mon existence à ma patrie, à la Grèce entière.

[1] Ἀλλ' ὦφίλη δίσποινα, etc. Traduction littérale du vers 1540 au vers 1613. — Morceau exigé pour le baccalauréat ès-lettres.

Qu'on me conduise à l'autel où je dois être immolée, puisque les destins l'ordonnent. Puissiez-vous acheter à ce prix, le bonheur, la victoire, un retour fortuné! mais que nul ne me touche : je saurai présenter avec courage ma tête au coup mortel.

» Elle dit, et tous admirent tant de fermeté et de vertu. Au milieu de la foule, Talthybius, chargé de ce soin, commanda à l'armée un religieux silence. Le devin Calchas, tirant hors du fourreau le glaive acéré, le plaça dans une corbeille d'or, et couronna la tête de la victime. Achille lui-même prenant entre ses mains la corbeille sacrée, et tournant autour de l'autel de la déesse :

» O Diane! s'écria-t-il, déesse ennemie des animaux sauvages, qui roule pendant la nuit sur un char éclatant, reçois ce sacrifice que t'offre l'armée des Grecs et le roi Agamemnon, reçois le sang virginal de cette précieuse victime. Accorde-nous de traverser heureusement les mers, et de renverser les remparts d'Ilion.

» Les Atrides et tous les Grecs baissaient les yeux vers la terre. Le prêtre, saisissant le glaive, pria, et marqua des yeux l'endroit où il devait frapper. Saisi de douleur, je baissais la tête... Mais tout à coup un prodige étonnant attira nos regards : tous avaient entendu le bruit du coup, et nul ne put voir la jeune fille qu'il avait frappé. Le prêtre s'écrie, et toute l'armée lui répond; chacun voit la preuve de cette faveur inespérée de la divinité, et peut cependant à peine en croire ses yeux. Une biche, palpitante encore, gisait sur la terre, belle et digne de la déesse, dont son sang avait arrosé l'autel. Figure-toi, reine, la joie de Calchas à cette vue; il s'écrie :

» Chefs des Grecs, voyez cette victime que la déesse a choisie, cette biche des montagnes; elle l'a préférée au sang d'une vierge pure, pour ne pas souiller son autel par un meurtre. Mais elle a accueilli avec bienveillance votre sacrifice; elle vous accorde une navigation favorable, et vous ouvre le chemin de Troie.

» A ces mots toute l'armée est animée d'un nouveau courage, et court à ses vaisseaux; il faut en ce jour, abandonnant les ports de l'Aulide, traverser la mer Égée. Lorsque les flammes de Vulcain eurent consumé toute la victime, le pontife a fait des vœux pour l'heureux retour de l'armée après la victoire. Agamemnon m'envoie, ô reine! pour t'annoncer ces heureux événemens; pour t'apprendre quelle destinée les dieux lui avaient préparée, et quelle gloire impérissable lui est désormais acquise dans la Grèce. Je te dis tout ce que j'ai vu de mes propres yeux; ta fille s'est élevée vers le séjour céleste. Dissipe ta douleur, et pardonne à ton époux. La volonté des dieux est impénétrable aux mortels; ils sauvent ceux qu'ils aiment, car le même jour a vu ta fille mourir et revivre. »

A peine le chœur et Clytemnestre ont-ils adressé aux dieux leurs remercîmens qu'Agamemnon s'avance et confirme cette heureuse nouvelle. Il ordonne à Clytemnestre de retourner à Argos avec son fils, et la pièce se termine par les vœux du chœur sur l'heureux départ et l'heureux retour du roi des rois.

II.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Sans être aussi célèbre que l'Iphigénie en Aulide, l'Iphigénie en Tauride a cependant obtenu une certaine popularité. Nos poètes modernes y ont puisé d'assez heureuses inspirations; mais il en est du modèle grec, comme des imitations françaises; autant l'Iphigénie de Racine est supérieure à celle de Guimond de La Touche, autant peut-être l'Iphigénie en

Aulide l'emporte-t-elle sur l'Iphigénie en Tauride. Les défauts habituels d'Euripide, dissimulés dans la première, reparaissent dans la seconde.

Nous avons vu en effet dans l'Iphigénie une exposition naturelle et dramatique, des scènes habilement enchaînées, dont l'intérêt croît jusqu'à la catastrophe; l'intervention de la divinité a lieu derrière la scène, et prend presque, par la distance même, un caractère de vraisemblance; mais dans l'Iphigénie en Tauride, le prologue a repris sa place accoutumée. Iphigénie vient raconter son histoire aux spectateurs, en remontant jusqu'à Pélops. Ensuite, le lien des scènes est brisé; Iphigénie, Oreste et Pylade, entrent et sortent sans motif; le théâtre reste vide plusieurs fois; et enfin au dénoûment, la machine obligée, l'inévitable déesse descend encore une fois sur le théâtre.

Voici la part de la critique. Maintenant ajoutons pour rendre toute justice au poète que les caractères sont nobles et vrais, les situations pleines d'intérêt. Il est difficile de rencontrer une situation plus dramatique que celle d'Iphigénie condamnée à égorger son frère; un sentiment plus noble que celui d'Oreste et Pylade, se disputant l'honneur de mourir l'un pour l'autre; et le spectateur, entraîné par son émotion, ne sait plus qu'admirer le talent d'Euripide sans s'apercevoir de ses erreurs.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

C'était le vestibule du temple de Diane en Tauride. Iphigénie venait raconter au spectateur l'histoire de ses infortunes.— Enlevée par Diane au moment où elle allait lui être sacrifiée, elle est devenue sa prêtresse dans cette contrée barbare, où tout Grec est impitoyablement égorgé sur l'autel de la déesse.

Aujourd'hui, un songe est venu renouveler ses douleurs, elle a cru être dans Argos au milieu de ses compagnes; devant ses yeux le palais de son père s'est écroulé. Il n'en demeurait plus qu'une seule colonne qui avait un visage et une voix humaine; en pleurant, elle lui a rendu les devoirs funèbres. Sans doute, un semblable songe signifie que son frère Oreste n'existe plus. Elle sort pour préparer une fête funèbre qu'elle veut célébrer en son honneur, et aussitôt, deux guerriers, Oreste et Pylade, paraissent sur la scène.

« Prends garde, dit Oreste à son ami; regarde si tu ne vois personne.

— Je porte partout mes regards.

— N'est-ce pas là, ô Pylade! le temple de la déesse? n'est-ce pas là, l'autel que souille le sang des Grecs?

— Il en est encore rougi, répond Pylade avec horreur.

— [1] O Phœbus, s'écrie le fils d'Agamemnon, dans quels nouveaux périls ton oracle m'a-t-il jeté? Depuis que j'ai vengé le meurtre d'un père par celui d'une mère, errant, exilé, poursuivi sans relâche par ces furies vengeresses, mes pas vagabonds ont parcouru l'univers. Je me suis approché de tes autels, et je t'ai demandé quel serait le terme de cette fureur qui m'agite, quel serait le terme de ces souffrances que j'ai promenées dans toute la Grèce; et tu m'as ordonné de venir dans la Tauride, où Diane, ta sœur, a son temple; de ravir sa statue, tombée, dit-on, du ciel; de la prendre soit par ruse, soit par quelque autre moyen, et cette épreuve terminée, de l'apporter sur le sol d'Athènes. Mon repos est à ce prix. »

Mais comment terminer une aussi périlleuse entreprise? A cette pensée tout son courage l'abandonne, et sans les conseils de Pylade, il prendrait honteusement la fuite. Il faut exécuter l'ordre du dieu; cachés pendant le jour, c'est à la faveur de la nuit qu'ils s'introduiront dans le temple.

1 Ὦ Φοῖβε, ποῖ μάν, etc. Traduct. littérale. 77 — 93. An. et traduct. 95—227.

Ils sortent, et Iphigénie paraît, entourée du chœur composé de jeunes filles grecques qui la servent. Pourquoi donc les a-t-elle appelées dans le temple? Alors Iphigénie leur raconte ses craintes. Elle se répand en plaintes touchantes sur le malheureux sort de la famille royale d'Argos, et se prépare à offrir à ces mânes chéris des libations funèbres. Elle ne survit donc à toute sa famille que pour rester seule sans époux, sans enfans, sans patrie, sans amis, sur cette terre inhospitalière et ensanglantée!

Un pasteur interrompt ces plaintes touchantes : « Deux étrangers ont débarqué sur le rivage.

— Quels sont-ils? demande Iphigénie; quelle est leur patrie?

— Ils sont Grecs : voilà tout ce que je sais.

— Ne pourrais-tu pas me dire leur nom ?

— L'un appelle l'autre Pylade.

— Mais quel est le nom de son compagnon?

— Personne ne le sait; nous ne l'avons pas entendu.

— Comment les as-tu vus? comment les as-tu pris?

— Ils furent aperçus par un des bergers qui menait les bœufs aux pâturages. Ils sont si beaux, qu'il fut près de les adorer comme des dieux. Mais bientôt, l'un d'eux, entra dans un accès de fureur. Il criait : O Pylade! ne vois-tu pas cette horrible couleuvre qui veut me déchirer! Puis, tirant son glaive, il se précipite sur les troupeaux et en fait un horrible massacre. Les pasteurs se rassemblent, et malgré les efforts de Pylade, qui défend son compagnon avec tout le dévoûment de l'amitié, malgré leur incroyable valeur, les deux étrangers, vaincus par la fatigue, sont tombés sous le nombre, et on été conduits au roi, qui les destine au sacrifice. »

Il faudra donc que la triste Iphigénie prépare tout pour cette offrande sanglante. Encore, si le vent avait poussé sur ces côtes Hélène ou Ménélas, elle se serait vengée! et ses regrets sont partagés par le chœur.

La prêtresse impose silence à ses compagnes, à la vue d'Oreste et de Pylade qui paraissent chargés de chaînes. Elle fait tomber leurs liens et les interroge avec intérêt : ont-ils un père, une mère, une sœur? quelle est leur patrie?

Oreste s'étonne d'un si grand intérêt. Il sait le sort qui l'attend.

« [1] Quel est, demande la prêtresse, celui de vous qui s'appelle Pylade?

— Celui-ci, répond Oreste, si tu veux le savoir.

— Etes-vous frères?

— Frères par l'amitié et non par le sang.

— Et toi, quel est ton nom?

— On peut à juste titre m'appeler..... malheureux. »

Plus Iphigénie lui parle, plus son intérêt s'accroît. Elle apprend qu'Argos est leur patrie.

« Avez-vous connu Troie? ajoute-t-elle.

— Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais connue, même en songe! »

Hélène, Ménélas et Achille deviennent le sujet de nouvelles questions. Oreste s'en étonne. Mais elle-même est née en Grèce. Tant d'intérêt ne peut donc le surprendre.

« Et qu'est devenu l'heureux chef de la Grèce, le puissant Agamemnon?

— Je n'en sais rien! répond Oreste. Prêtresse, n'en demande pas davantage.

— Achève, au nom des dieux!

— Il est mort! — Son épouse l'a tué.

— Et cette criminelle épouse, vit-elle encore?

— Elle est morte! — Son fils l'a tuée!

— O déplorable famille! — Et ce fils, malheureux vengeur de son père, est-il resté à Argos?

— Errant, exilé, il est à la fois partout et nulle part. »

Mais Iphigénie apprend ainsi qu'il vit, et c'est assez pour

[1] Πότερος ἄρ' ὑμῶν, etc. Traduct. et an. 492—674.

elle. Elle offre la vie à cet étranger, s'il veut porter en Grèce des lettres qui annonceront à ses amis qu'elle existe encore.

Oreste y consent, mais en faveur de Pylade. Qu'il périsse, pourvu que son ami soit sauvé. Iphigénie y consent, et ordonne aux ministres de l'autel de le garder libre de tout lien.

« [1] Oreste, s'écrie Pylade aussitôt qu'ils sont seuls, crois-tu que je subirai la honte de survivre à ta mort? Nous avons entrepris ensemble ce funeste voyage, et nous périrons ensemble. »

Mais c'est en vain; Oreste est inébranlable dans sa résolution. C'est à lui, criminel odieux, de périr sur cette terre inhospitalière :

« Mais toi, Pylade, conserve-toi pour Électre, ma sœur et ton épouse; pars; va vivre et habiter mon palais. Quand tu seras en Grèce, je t'en supplie, élève-moi un tombeau; que ma sœur y répande des larmes et m'y rende des devoirs funèbres. Adieu, toi le plus cher, le plus fidèle de mes amis! »

Pylade n'essaie pas de le contredire. Il conserve encore quelque espérance, l'oracle d'Apollon ne leur promet pas un semblable destin.

« Tais-toi, interrompt Oreste, la prêtresse sort du temple. »

Iphigénie apporte les lettres qu'elle veut envoyer à Argos; mais elle est inquiète; elle exige un serment solennel que l'étranger les portera. Pylade le jure par Diane, et Iphigénie lui lit les lettres qu'elle va lui confier.

« [2] Cette Iphigénie, qui fut sacrifiée à Diane en Aulide, voit encore la lumière du jour; et c'est elle qui écrit cette lettre.

— Grands dieux! où est-elle? interrompt vivement Oreste; victime du trépas, comment peut-elle revivre?

— C'est elle que tu vois devant toi. — Mais n'interromps plus, étranger. »

Et elle continue. Chaque de ses paroles augmente la sur-

[1] Αἰσχρὸν, θανόντος σου, etc. Traduct. et an. 674—771.

[2] Ἣν Αὐλίδι, etc. Traduct. et an. 771.

prise des deux amis. Ils s'interrogent des yeux et de la voix, et interrompent par leurs exclamations le récit du miracle qui sauva Iphigénie.—Puis, dès qu'elle a terminé sa lecture et confié les lettres à Pylade :

« Il me sera facile, dit-il, d'exécuter mon serment.—Oreste, reçois la lettre que t'envoie ta sœur. »

Mais lorsque, dans le transport de sa joie, Oreste veut embrasser sa sœur, elle recule ; — et ce n'est qu'entièrement assurée de la présence de son frère, par de nouveaux détails que lui seul peut savoir, qu'elle se livre à toute son allégresse et qu'elle goûte les douceurs de ses caresses fraternelles.

Mais en ce moment une idée terrible se présente à leur esprit. Oreste est condamné à mort, et c'est Iphigénie qui est chargée du sacrifice! Comment le sauver? comment accomplir l'oracle d'Apollon qui lui ordonne de ravir la statue de Diane, et qui ne lui promet le repos et le bonheur qu'à ce prix?

Il faut tromper Thoas, le roi de la Tauride, et Iphigénie s'en charge.

Bientôt, en effet, lorsque Thoas arrive, surpris de ne pas voir encore les apprêts du sacrifice, il rencontre Iphigénie sortant du temple et portant la statue de la déesse. Son étonnement redouble à cette vue, et il en demande la raison.

« Il faut purifier la statue de la déesse, répond Iphigénie. Ces Grecs l'ont souillée. Le crime qu'ils ont commis est atroce! Ils ont tué leur mère! »

Elle va donc les conduire au bord de la mer, qui enlève toute souillure : c'est là que s'accomplira le sacrifice. Thoas ne peut que louer ces sages dispositions, et il voit sans soupçon Oreste et Pylade s'éloigner chargés de chaînes et conduits par Iphigénie. En même temps, il quitte le temple ; le chœur reste seul sur la scène, attendant l'événement.

Il ne se fait pas attendre. Peu après, un officier accourt, éperdu, hors d'haleine, appelant à grands cris Thoas. — Les deux Grecs enlèvent Iphigénie! Un vaisseau garni de rameurs les attendait sur le rivage. Les gardes qui accompagnaient la

prêtresse ont vainement voulu opposer quelque résistance; accablés par le nombre et couverts de blessures, ils n'ont eu de ressource que la fuite. Mais les flots irrités retiennent encore dans le détroit le vaisseau des Grecs.

« Aux armes! courageux citoyens, s'écrie Thoas furieux à ce récit, prenez les armes, lancez à la mer vos vaisseaux...»

Mais la puissante Minerve vient arrêter son courroux; elle lui ordonne de n'opposer aucun obstacle au départ d'Oreste, et en même temps elle excite de loin les Grecs à précipiter leur course. Thoas, saisi de respect, s'empresse d'obéir, et les acclamations de joie du chœur terminent la tragédie.

Explication de la planche. — Fig. 1. Euripide, d'après le buste antique. — Fig. 2. Sacrifice d'Iphigénie, d'après un bas-relief antique.

III.

RHÉSUS.

Cette tragédie a long-temps exercé la sagacité des critiques. Ce n'est pas que le sujet en soit étrange ou l'intelligence difficile; rien au contraire n'est plus simple, puisqu'elle ne consiste qu'en un épisode de l'*Iliade* d'Homère mis en dialogue.— Mais plusieurs écrivains ont prétendu que cette pièce n'était pas d'Euripide. Et, en effet, l'absence du prologue, la marche de l'intrigue, la liaison des scènes, le style même n'appartiennent pas à Euripide. L'exposition naturelle et vive, le dialogue noble et simple rappellent la manière de Sophocle; et sur ces indices, quelques critiques lui ont attribué cette production. Mais d'autres, hésitant à grossir les œuvres du grand poète d'une pièce aussi faible, se sont contentés d'en gratifier son fils Iophon, dont nous avons déjà parlé, et qui hérita de la régularité de son père sans hériter de son génie. — Cette

assertion n'étant pas plus que la première appuyée sur des titres authentiques, nous n'adopterons ni l'une ni l'autre, et nous laisserons, ainsi que nos devanciers, le Rhésus à Euripide, faible titre de gloire dont Homère a fait tous les frais.

Nous ne nous appesantirons pas sur cette pièce qui n'appartient, pour ainsi dire, au poète tragique que par la façon. Cependant il a cru devoir en amplifier un peu la fable. Non content des divinités homériques, il en a encore introduit de nouvelles; mais je doute que l'apparition de la fée Terpsichore ajoute beaucoup d'intérêt au dénoûment.

Le spectateur voyait devant lui une vaste plaine couverte de tentes; des sentinelles sont placées ça et là; et dans le lointain, la mer et les vaisseaux des Grecs. La scène s'ouvre au milieu de la nuit.

« [1]Qu'on éveille Hector!» s'écrie un des soldats répandus sur le théâtre.

Hector, au premier bruit, accourt, et interroge le soldat avec impatience. « Arme-toi! répond-il, fais prendre les armes aux Troyens. La flotte et le camp des Grecs sont parsemés de feux étincelans. Toute l'armée ennemie s'agite. »

Hector, vainqueur la veille, croit que l'ennemi abandonne le rivage, et un moment il regrette que cette fuite nocturne le prive de ses plus beaux lauriers. « O Jupiter! s'écrie-t-il, tu m'enlèves la victoire et ma proie! » Mais au moins il ensanglantera la retraite des Grecs, et il se prépare à porter le fer et la flamme sur leurs vaisseaux.

Enée, que le bruit attire, s'étonne de la résolution d'Hector. Qui lui prouve en effet que les Grecs veulent fuir? Ne vaudrait-il pas mieux envoyer jusqu'à la flotte un espion habile et brave, qui reviendrait apprendre aux chefs la disposition de l'ennemi?

[1] Βᾶθι πρὸς εὖνάς, etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 564.

Hector se rend à cet avis ; et parmi les guerriers qui l'entourent, Dolon seul se présente pour remplir le rôle périlleux d'espion. Il demande quelle sera sa récompense. Hector lui offre l'alliance de Priam, des trésors immenses, des captifs. Dolon refuse tout : il demande les coursiers d'Achille.

[1] Hector, qui tout à l'heure lui offrait la main d'une de ses sœurs, hésite. « Ces coursiers, dit-il, étaient aussi le but de mon ambition. C'est le présent d'un dieu ; mais je sais sacrifier mes désirs à l'intérêt public. »

Dolon le remercie, et s'apprête à partir. Couvert d'une peau de loup, il cherchera à pénétrer dans le camp des Grecs. Cependant le chœur le félicite et sur le courage qu'il montre et sur la récompense qu'il va mériter. Puissent les dieux favoriser son stratagème !

A peine Dolon est-il parti, qu'un berger de l'Ida vient apprendre à Hector, qui l'accueille fort mal, l'arrivée d'une armée nombreuse. C'est le roi de Thrace, c'est Rhésus qui vient au secours de Troie. Hector reçoit presque cette nouvelle avec déplaisir. Ces nouveaux alliés arrivent à la fin de la guerre pour n'avoir plus que des lauriers à cueillir. Mais le chœur plus prudent en témoigne hautement sa joie, et prie Hector de faire bon accueil au roi de Thrace.

Bientôt en effet on le voit paraître. Il vient offrir avec emphase aux Troyens le secours de son bras ; mais Hector, trop fier pour dissimuler, lui déclare avec franchise que ce secours trop long-temps attendu, est aujourd'hui presque inutile, et qu'un allié brave et fidèle eût dû mettre plus de promptitude dans ses préparatifs.

Rhésus se justifie de ces reproches. Attaqué par ses voisins, il avait dû, avant tout, défendre ses états menacés. Aussitôt que la paix le lui avait permis, il avait précipité vers Troie la course de son armée, et ne demandait qu'à combattre au premier rang.

Le chœur le comble de louanges, et Rhésus, emporté par son

[1] Καὶ μὴν ἐρῶντι, etc. Traduct. et an. 164—474.

orgueil, déclare que non seulement il veut délivrer Troie, mais encore porter en Grèce le fer et la flamme.

« [1] Si délivré du danger présent, répond Hector, je pouvais encore habiter Troie comme autrefois, ah! j'en rendrais grace aux Dieux! Où veux-tu te placer? à l'aile droite ou à l'aile gauche?

— Je veux combattre seul, Hector, — ou bien je veux avoir en tête Achille et ses soldats.

— Cela n'est pas possible.

— La renommée disait cependant qu'il avait abordé sur vos rivages.

— En effet; mais irrité contre les chefs, il se tient loin du champ de bataille.

— Après lui, quel est le plus célèbre par ses exploits?

— Ajax, fils de Tydée; ou bien encore l'insidieux Ulysse. »

Rhésus ne fait aucun cas de cet ennemi; il le prendra vivant, et le clouera aux portes de la ville comme une proie pour les vautours.

Hector, fatigué des fanfaronnades du Thrâcien, interrompt la conversation en lui assignant un camp pour son armée et lui donnant le mot d'ordre : *Phœbus*. Puis Rhésus sort; et il le suit en recommandant au chœur d'attendre Dolon.

Le chœur, qui se compose des sentinelles du camp, commence à se fatiguer. Il demande à grands cris qu'on le relève; l'heure de sa faction est passée depuis longtemps; il sort pour pour aller réveiller les Lyciens qui doivent le remplacer.

A ce moment Ulysse et Diomède paraissent sur la scène. Ils s'approchent furtivement dans l'ombre et parlent à voix basse.

« [2] Diomède, dit Ulysse, n'as-tu pas entendu... je ne sais si ce n'est pas une erreur de mon imagination, n'as-tu pas entendu un bruit d'armes?

— Non... c'est le bruit des chaînes d'un char.

[1] Εἰ τοῦ παροντος, etc. Traduct. et an. 474—565.

[2] Διόμηδες, οὐκ ἤκουσας, etc. Traduct. et an. 565—675.

— Prends garde de tomber au milieu des sentinelles. — Tu sais le mot d'ordre?

— C'est *Phœbus*, je l'ai appris de Dolon. »

Les dépouilles de ce guerrier, que porte Diomède, apprennent sa fin tragique au spectateur. Mais les deux princes grecs ne trouvant pas Hector, qu'ils espéraient égorger par surprise, se décident à retourner vers leurs vaisseaux. Diomède voudrait encore tenter quelque action d'éclat; mais le prudent Ulysse soupire après la retraite, et Minerve seule, qui se montre, peut l'arrêter. C'est vers Rhésus qu'elle les envoie. S'ils n'égorgent pas ce chef pendant son sommeil, les Grecs sont perdus. Ni Ajax, ni Achille lui-même ne pourront soutenir sa terrible impétuosité. Il faut le tuer et ravir ses superbes coursiers.

Les deux chefs ne demandent pas mieux. Tandis qu'ils se distribuent les rôles dans cette entreprise, voici Pâris qui accourt. Que faire? Minerve se charge de le tromper sous les traits de Vénus. Elle s'en acquitte en effet à merveille. Elle fascine les yeux du fils de Priam, cause avec lui, et le renvoie tranquille dans sa tente. — Cependant Diomède égorge Rhésus, et Ulysse se sauve avec les chevaux.

L'alarme se met dans le camp; des soldats entrent en courant sur le théâtre.

« [1] Aux armes! crient-ils; frappe! tue! tue! Qui êtes-vous? Attention! voyez-le! Ici, ici! »

Ulysse est arrêté par une partie du chœur.

« Je les tiens! — Quel est ton pays? d'où viens-tu? qui es-tu? crient les soldats.

— Que t'importe? répond-il avec audace. Prends garde de payer de ta vie le mal que tu me feras.

— Diras-tu le mot d'ordre? ou ma lance te perce la poitrine.

— Frappez! frappez! qui que ce soit! crient les autres.

— N'as-tu pas tué Rhésus? Sans doute tu es un des meurtriers.

[1] Ἐα, ἐα. Βάλλε, etc. et an. 675—996.

— Prends garde! s'écrie Ulysse. »

Quelques soldats prennent sa défense : «C'est un ami, disent-ils. — Quel est le mot d'ordre?

« *Phœbus*, répond Ulysse. »

Et ils le laissent aller.

Les soldats se désespèrent de n'avoir pas trouvé les assassins. L'écuyer de Rhésus, blessé par Diomède, paraît sur le théâtre, et se répand en plaintes. Il demande Hector à grands cris. Celui-ci paraît, et accable de reproches et de menaces les sentinelles qui ont quitté leurs postes. Mais l'écuyer de Rhésus, dans sa douleur, va jusqu'à l'accuser lui-même d'avoir fait égorger ce prince par jalousie. Hector écoute avec clémence ces injures d'un homme égaré par le désespoir, et donne l'ordre qu'on le conduise dans sa tente, où il recevra tous les soins nécessaires.

Il est interrompu par les cris d'étonnement du chœur. Les soldats ont aperçu dans les nuages une déesse portant un cadavre entre ses bras. C'est la muse Terpsichore, mère de Rhésus. Elle raconte l'histoire de sa naissance, et elle accable d'imprécations Ulysse, Diomède, Achille, et plus qu'eux tous encore, Minerve qui a conduit leur bras. Elle saura s'en venger. En attendant, elle transporte en Thrace le corps de Rhésus. Là, elle en fera un demi-dieu, un prêtre de Bacchus. Après ces discours, elle s'envole. Le jour paraît, et Hector se dispose à former son armée en bataille.

Là s'arrête la tragédie.

IV.

LES TROYENNES.

Voici une répétition de ce que nous avons déjà vu dans l'Hécube, avec moins d'intérêt et d'action. L'intrigue de cette pièce

est entièrement nulle. C'est un tissu de scènes plus ou moins vives, plus ou moins heureusement dialoguées, mais qui n'ont entre elles d'autre lien que celui de leur ordre de position. Peu importerait que l'auteur eût mis l'une avant l'autre, ou qu'il en eût encore ajouté deux ou trois. — Cela seul suffit pour caractériser cette tragédie et en faire la critique.

Si nous passons de l'ensemble aux détails, nous n'aurons presque plus que des éloges à lui donner. Chaque scène formant une sorte de petite tragédie ayant son dénoûment et son héroïne, peut être détachée et jugée séparément, et offre ordinairement de grandes beautés; toutes sont en général développées avec beaucoup de naturel et d'énergie. Celle de Cassandre surtout est remarquable. Après la scène terrible de l'Agamemnon, il était difficile de faire parler la prophétesse; et Euripide est sorti de la lutte avec honneur. L'épisode d'Andromaque est également plein de talent et de pathétique. Mais nous ne donnerons pas le même éloge à ce prologue fantastique qui sert d'exposition, ni aux longs plaidoyers d'Hélène, d'Hécube et de Ménélas, véritables hors-d'œuvre sans intérêt et sans but.

Le théâtre offrait aux yeux du spectateur, la vue du camp des Grecs sous les murs de Troie. Au fond s'élevait la tente d'Agamemnon.

Une divinité paraît sur la scène; c'est Neptune. Touché de pitié sur le sort de Troie qui vient d'être réduite en cendres, il raconte les principaux traits de cette grande catastrophe. Déjà Polyxène a été égorgée sur le tombeau d'Achille. — Que de maux pour assouvir la vengeance de Junon et de Minerve!

Minerve elle-même paraît à ce moment. La déesse de la sagesse en est à se repentir de ce qu'elle a fait dans un mouvement de colère. Elle a pitié de Troie, maintenant qu'elle est détruite, et les Grecs vont à leur tour éprouver les effets de son ressentiment. Elle demande à Neptune de soulever les flots et les tem-

pètes. Neptune ne demande pas mieux ; mais au moins sa haine contre les Grecs est juste et noble.

« [1] Malheur, s'écrie-t-il, malheur à tout mortel qui, dans une ville soumise par ses armes, ne respecte ni les temples, ni les tombeaux, ces asiles des morts, et ne fait sous ses pas qu'une vaste solitude! Insensé! la mort ne tardera pas à l'atteindre! »

Les divinités s'éloignent, et les Troyennes captives entrent sur la scène. Elles entourent Hécube, celle qui fut leur reine, et qui maintenant, accablée par l'esclavage et la douleur, est couchée sur le sol et fait entendre des plaintes touchantes. Le chœur y répond par ses accens cadencés et ses gémissemens : Hélas! tout se prépare pour le départ!

C'est dans la tente d'Agamemnon que s'agite la destinée des captives ; c'est là que leurs maîtres se les partagent comme un vil troupeau. — Tout à coup Thaltybius, le héraut, en sort.

Le héraut vient annoncer à chaque esclave le maître que le sort lui a désigné. Hécube l'interroge avec l'anxiété la plus cruelle. Cassandre? Elle est réservée à la couche d'Agamemnon... O deshonneur! ô honte! — Polyxène?.. Elle est prêtresse des mânes d'Achille, et destinée à son tombeau. Que signifie cette énigme? La malheureuse mère n'ose l'approfondir. — Andromaque? elle est la proie du fils d'Achille. — Hécube, enfin?.. O comble de l'infortune! elle est esclave d'Ulysse!

Cassandre, égarée par la douleur, paraît sur la scène en ce moment, une torche enflammée à la main. — Elle appelle l'Hyménée, elle célèbre son union avec le roi de Mycènes, cette union à laquelle elle appelle Hécate, mystérieuse déesse des enfers... « Quoi! tu pleures, ma mère! dit-elle; ah! il faut se réjouir plutôt!.. couronne ma tête de fleurs. Agamemnon m'épouse! et il épouse avec moi le meurtre et la destruction!.. »

Tels sont ses chants d'hyménée. — Emportée par le génie prophétique qui la dévore, elle prédit aux Grecs les malheurs qui les attendent au retour. Elle n'ignore pas non plus sa desti-

[1] Μῶρος δ' θνητῶν, etc. Traduit, vers 95-115.

née. « [1] Qu'on me conduise, s'écrie-t-elle, à cet hymen qui doit se célébrer aux enfers. — Tu périras, Agamemnon, toi, si fier aujourd'hui de ta conquête; et moi, moi, prêtresse d'Apollon, je ne serai plus qu'un cadavre jeté nu dans la vallée, baigné des flots du torrent, dévoré des animaux féroces, auprès du cercueil de mon nouvel époux. O couronnes saintes! ornemens prophétiques, dons d'un Dieu, adieu pour toujours... Où est le vaisseau du chef suprême? Il est temps d'y monter. Ah! vous n'attendrez pas long-temps le souffle favorable, car vous emmenerez avec vous une des trois furies... Adieu, ma mère, ne pleure pas! O ma chère patrie! et vous que la terre recouvre, mânes de mes frères et de mon père, bientôt vous me recevrez; mais je paraîtrai triomphante aux enfers; victorieuse des Atrides, nos vainqueurs!

Hécube accablée tombe sans connaissance. — Hélas! ce n'est que le commencement de ses douleurs! Andromaque qui, tenant sur son sein son fils passe sur un char, Astyanax, se rendant aux vaisseaux de Pyrrhus, vient se jeter dans ses bras, et lui apprend que sa fille Polyxène a été égorgée; — et bientôt Thaltybius paraissant devant ces deux femmes éplorées, vient leur annoncer de nouveaux malheurs. — Il tremble, il hésite.

« [2] O veuve du vaillant Hector!.. il a été décidé que cet enfant... Je ne sais comment m'exprimer.

— Quoi! n'aurons-nous pas le même maître?

— Nul Grec ne l'aura pour esclave.

— Quoi! faut-il que je laisse ici ce dernier reste de Troie?

— Non! je ne sais comment t'annoncer ce malheur... Il est décidé... que ton fils doit périr! »

D'abord accablée par cette affreuse nouvelle, Andromaque fait bientôt entendre des plaintes éloquentes.

« [3] O fils chéri, objet de mes soins les plus tendres, tu mour-

[1] Ἔτειχ' ὅπως τάχιστα, etc. Traduct. et an. 445—704.

[2] Φρυγῶν ἀρίστου, etc. Traduct. et an. 704—735.

[3] Ὦ φίλτατ' ἄ, etc. Traduct. de 735—769. an. 7.

ras donc, arraché par tes ennemis du sein de ta mère! La grandeur de ton père, si utile à tant d'autres, devient ta perte. Hélas! faut-il que tu sois victime de la gloire paternelle! O hymen infortuné qui m'as introduite dans le palais d'Hector! Alors je ne devais pas mettre au jour une victime de la cruauté des Grecs, mais un maître de l'Asie. Tu pleures, ô mon fils! tu sens donc tes malheurs? Pourquoi me serres-tu de tes faibles mains et saisis-tu mes vêtemens, comme un timide oiseau qui se blottit sous les ailes de sa mère? Hector ne viendra pas, saisissant sa redoutable lance, et sortant du cercueil pour te défendre!.. Oh! pour la dernière fois, embrasse ta mère; serre-la dans tes bras, presse-la de tes lèvres... O Grecs barbares! pourquoi massacrer cet enfant innocent! »

Mais ni sa douleur, ni les cris d'Hécube ne peuvent retarder l'exécution de l'arrêt fatal. Les soldats enlèvent Astyanax. Sa mère se voile le visage, et est conduite aux vaisseaux de Pyrrhus.

Ménélas sort en ce moment de la tente. Il déclare qu'il veut faire périr Hélène. Hécube applaudit à ce dessein. Son infidèle épouse, qu'il fait traîner devant lui, essaie en vain de se justifier; c'est Hécube qui se charge de réfuter ses raisons. Ménélas, encore irrité, donne gain de cause à la reine captive, et sort avec Hélène dont les charmes sauront cependant bientôt trouver grâce devant lui.

Pendant que le chœur des captives continue ses chants lugubres, et pleure la désolation de sa patrie, Thaltybius revient. Il apporte à Hécube les restes inanimés de son petit-fils : c'est à elle qu'est confié le soin de sa sépulture; et il lui remet le bouclier d'Hector, qui doit lui servir de cercueil.

Hécube, à ce triste spectacle, donne un libre cours à toute sa douleur.

« O Grecs, s'écrie-t-elle, quelle fut votre crainte pour vous immoler ce faible enfant!..O mon fils, toi, si jeune, était-ce à moi, vieille, exilée, à veiller au soin de ta sépulture? Infortunée que je suis!.. — Toi, qui fus dépouillé de l'héritage de tes

pères, au moins, de tous ces biens, tu en conserveras un, ce bouclier d'airain qui devient ta couche funéraire, ce bouclier, jadis sûre défense du bras puissant d'Hector! »

Le chœur vient mêler ses chants funèbres aux plaintes maternelles d'Hécube. Ces femmes entourent le cadavre d'Astyanax, le couvrent en pleurant des derniers débris de leur ancienne fortune, jusqu'au moment où Thaltybius vient leur apporter l'ordre du départ; et alors adressant un dernier adieu à leur patrie, qu'embrasent les torches des soldats répandus sur la scène, elles se rendent sur les vaisseaux des Grecs.

V.

LES BACCHANTES.

Quelques critiques ont cru trouver dans cette pièce un débris du théâtre primitif à l'époque où la tragédie, inventée en l'honneur de Bacchus, ne chantait que ses louanges; et l'un d'eux dit que cette pièce était spécialement destinée à célébrer les fêtes de ce dieu [1]. Mais toutes les tragédies étaient destinées à cet usage, et le sujet plus ou moins bachique n'y faisait rien.

Les Bacchantes doivent à notre avis être mises sur le même rang que toutes les autres tragédies historiques d'Euripide. C'est un épisode de l'histoire de Thèbes arrangé pour la scène, et Bacchus y joue un rôle aussi bien qu'Hercule ou Apollon partout ailleurs. C'est donc ainsi que nous devons juger cette œuvre; et sous le rapport de l'art, elle n'est ni supérieure ni inférieure au plus grand nombre de celles d'Euripide : même invraisem-

[1] Brumoy (*Parallèle des théâtres*) émet l'opinion que les Bacchantes appartiennent au genre satyrique. Mais qu'est-ce qu'une pièce satyrique sans satyres? Cette supposition tombe d'elle-même.

blance et même faiblesse dans l'action, même défaut de liaison et d'intrigue, même oubli des convenances dramatiques; un prologue déplacé, un dénoûment fantastique et ridicule. Le caractère de Bacchus est odieusement cruel, et ses longues scènes avec Penthée, dont il égare peu à peu la raison, et qu'il raille impitoyablement, manquent de noblesse. Mais il faut convenir, que bien qu'elle soit horrible, la situation de cette mère qui égorge son fils sans le reconnaître, qui vient s'en féliciter et porter sa tête comme un trophée, est éminemment dramatique. Tout cela est trop loin de nos mœurs pour que nous puissions en apprécier bien sûrement l'effet sur le théâtre d'Athènes. Nous avons cependant une preuve de l'estime qu'en faisaient les anciens, puisque sans parler de l'imitation qu'en a faite Ovide dans ses *Métamorphoses*, Virgile a cru devoir faire allusion au délire de Penthée dans son *Enéide* [1], — et deux vers de Virgile remplacent bien des éloges.

Le théâtre représente le vestibule du palais de Penthée; Bacchus y est seul :

« 1. Je suis le fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, dit-il; je suis Bacchus, qui ai pris aujourd'hui une forme humaine. »

Bacchus a quitté les pays où il a déjà établi son culte, et il arrive en Grèce pour y faire reconnaître son pouvoir, et venger l'honneur de sa mère, insultée par la famille de Cadmus. Déjà il a rempli les femmes de Thèbes d'une fureur bachique, et elles sont allées célébrer les bacchanales dans les forêts; ce n'est pas tout, il veut que Thèbes entière voie célébrer ses orgies :

« Venez, dit-il, ô mes fidèles compagnes! vous qui avez

[1] Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
Et geminum solem, et duplices se ostendere Thebas.
(*Æneid.*, lib. iv.)

[2] Ἥκω Διὸς παῖς, etc. Traduct. et an. jusqu'au vers 165.

quitté, pour me suivre, le Tmolus et les frontières de Lydie, agitez vos tambours phrygiens, conduisez vos danses autour de ce palais, et rendez témoin de ce spectacle la ville entière de Cadmus. »

Le chœur entre sur la scène. Tandis que Bacchus s'éloigne pour aller rejoindre les bacchantes thébaines sur le Cythéron, ces femmes chantent et dansent. Elles appellent les Thébains à la participation de leurs fêtes.

« [1] O Thèbes! patrie de la divine Sémélé, couronne-toi de lierre, orne-toi du verdoyant smilas aux grappes gracieuses, livre-toi aux furies bachiques, secouant les rameaux de chêne ou de sapin, et couverte de peaux de cerfs tachetées, laisse flotter au gré des vents ta longue chevelure.

Le devin Tirésias interrompt les chants. Il vient trouver le vieux Cadmus, fondateur de Thèbes, qui en avait laissé le sceptre à son petit-fils Penthée; et tous deux, revêtus des insignes des orgies bachiques, s'apprêtent à célébrer les mystères du nouveau dieu. Mais Penthée, qui revient en ce moment irrité des indécentes folies des femmes thébaines, trouve ridicule le dessein des deux vieillards. Il traite fort mal Tirésias : «C'est donc toi, lui dit-il, qui as introduit ici cette divinité nouvelle et ce culte pernicieux?

Tirésias essaie de se justifier, et de persuader à Penthée, par un long discours, qu'on ne peut trop adorer la puissance de Bacchus. Le chœur applaudit à ses paroles; Cadmus y ajoute quelques réflexions; mais Penthée, plus irrité par cette résistance, ordonne à un de ses serviteurs d'aller tout briser chez Tirésias, et aux autres de lui amener ce jeune imposteur, premier auteur du mal, pour qu'il le fasse lapider.

Tirésias se retire en pleurant sur le funeste aveuglement du roi, et le chœur, resté seul, continue à vouer son culte au jeune Bacchus.

Bientôt on voit paraître le Dieu lui-même. Des soldats l'a-

[1] Ω Σεμελας τροφοι Θῆβαι, etc. Traduct. et an. 105.

chœur ment enchaîné. Il n'a pas fait, disent-ils, de résistance. Il mes t laissé lier sans effroi ; mais les fers des bacchantes, qu'ils ter vaient enchaînées, se sont brisés d'eux-mêmes, et elles ont re trouvé leur liberté. Penthée interroge Bacchus avec ironie. D'où vient-il ?quel est-il ?

Bacchus se dit Lydien. Bacchus lui-même, ajoute-t-il, l'a initié à ses mystères. I répond avec beaucoup de calme et de dignité aux menaces et aux injures de Penthée, qui, transporté de colère, donne ordre aux soldats de l'entraîner au cachot. Bacchus sort entouré des gardes, et Penthée le suit.

Le chœur des bacchantes, resté seul sur la scène, se répand en plaintes contre cette tyrannie. Elles appellent à grands cris Bacchus, et la voix de Bacchus leur répond. Ce prodige qui les étonne est bientôt suivi de prodiges plus effrayans encore : tout à coup la terre tremble, le palais de Penthée est ébranlé et s'écroule sur le théâtre, des feux célestes s'élancent sur lui et l'embrasent ; enfin Bacchus paraît libre au milieu des bacchantes.

Ces femmes qui ne le prennent que pour un Lydien initié aux mystères, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, le voient, avec la plus grande surprise, échappé au courroux de Penthée. Notre dieu lui a fasciné la vue, répond Bacchus, et à ma place, il n'a enchaîné qu'un taureau.

Penthée reparaît bientôt furieux et l'épée à la main. Il a vainement poursuivi pour le percer un spectre qu'il prenait pour Bacchus, et qu'il voulait punir de la dévastation de son palais. Arrivé sur la scène, il voit son captif délivré, et la fureur fait place à la surprise. Il lui demande comment il est venu là ? — C'est Bacchus qui m'a délivré, répond-il.

A ce moment arrive un berger qui vient apprendre au roi de nouveaux prodiges. Il conduisait ses troupeaux sur le mont Cythéron, lorsqu'il a rencontré les bacchantes thébaines. Endormies avec décence au pied des arbres de la forêt, elles se sont éveillées aux hurlemens d'Agavé, la mère de Penthée, qui les commande. Alors a commencé une suite de miracles. L'une

frappe de son thyrse une roche, et il en ja[illegible] l'autre la terre de sa torche, et il en coule une [illegible] Celles qui voulaient du lait se contentaient de g[illegible] avec leurs doigts. Pour mériter la faveur du roi, essayèrent de s'emparer d'Agavé. Mais les bacchantes fondirent sur eux avec une force surnaturelle, les m[illegible] fuite, déchirèrent leurs troupeaux et saccagèrent les vill[illegible] d'Hysia et d'Erithra où ils s'étaient refugiés; rien ne pouvait les arrêter; elles voyaient qu'elles étaient accompagnées d'un dieu.

Penthée, épouvanté et irrité à la fois, ordonne sur-le-champ à ses soldats de prendre les armes; puis sur les conseils du berger, il se décide à se rendre lui-même sur le mont Cythéron pour épier les bacchantes. Pour accomplir ce dessein, il doit se déguiser en femme, et il y consent, car déjà l'influence du dieu irrité trouble sa raison. Bacchus le voit partir, et prédit qu'il court à sa perte.

Lorsque Penthée reparaît sur la scène, il a revêtu le costume des bacchantes, et perdu entièrement la raison. Bacchus l'applaudit et le raille avec une ironie cruelle.

« [1] Certes! lui dit-il, tu ressembles parfaitement à une des filles de Cadmus.

— Il me semble voir deux soleils et deux Thèbes! répond Penthée avec égarement. Etranger! tu ressembles à un taureau, et deux cornes aiguës semblent orner ta tête!

— Bien! dit Bacchus avec un sourire amer; te voilà tout-à-fait enrôlé parmi nous. Tu vois tout-à-fait comme il faut que tu voies.

— Ecoute, continue Penthée, ne pourrais-je emporter sur mes épaules le Cythéron et toutes les bacchantes?

— Sans doute, si tu le veux. — Mais épargne la demeure des nymphes et de Pan. »

C'est après de tels discours qu'il part. Les malédictions du

[1] Πρέπεις δε Κάδμου, etc. Traduct. et an. 915—1089.

chœur l'accompagnent; et bientôt ses cris de joie accueillent le messager qui apporte la nouvelle de l'affreuse catastrophe qui a terminé les jours du roi. — Il est mort sous les coups de sa mère!

Pour épier les bacchantes, Penthée était monté sur un arbre; mais il fut plus tôt vu par elles qu'il ne les vit lui-même[1]. Elles accourent en précipitant leur course rapide; et Agavé et ses sœurs, toutes enfin, à travers les torrens, les forêts, les rochers, s'élancent comme poussées par par un souffle divin. — Elles lancent sur lui leurs thyrses, l'accablent de pierres, et enfin, sur le conseil d'Agavé, elles déracinent l'arbre. — Penthée tombe avec lui au milieu d'une clameur immense. Sa mère la première, comme prêtresse de ce grand sacrifice, se jette sur lui. Il avait rejeté la coiffure qui couvrait sa tête, pour être reconnu par elle, et sauver ainsi ses jours : « O ma mère! s'écriait-il, je suis ton fils, je suis Penthée, aie pitié de moi! » — Mais en vain! Ecumante, roulant des yeux farouches, elle lui saisit le bras, appuie ses pieds contre sa poitrine, et le lui arrache! — Son supplice fut cruel, mais court; déchiré par mille mains, son corps est semé en lambeaux sur la montagne, et sa mère porte sa tête comme un trophée!

« Célébrons Bacchus! » s'écrie le chœur après ce récit; et il entonne un hymne de victoire.

Bientôt on voit paraître Agavé portant son horrible trophée. La raison de cette malheureuse mère est encore égarée, et elle montre avec orgueil la tête de son fils, comme celle d'un jeune lion égorgé par ses mains. Elle appelle Penthée pour qu'il se réjouisse avec elle de sa victoire et la félicite de son courage. Au lieu de Penthée, c'est le vieux Cadmus qui paraît suivi de serviteurs portant les tristes restes de son petit-fils. Agavé lui adresse la parole avec fierté et lui montre la tête qu'elle tient.

« [2] O source inépuisable de deuil! s'écrie Cadmus. — Mal-

[1] Πολῶν ἔχουσαι συμφόνοις, etc. Traduct. et an. 1089—1292.

[2] Ὦ πόνθος οὐ μετρητὸν, Traduct. et an. 1242—1089.

heureuse! quelle sera ta douleur quand tu connaîtras le forfait que tu as commis! Ah! si tu pouvais ne jamais recouvrer la raison, je te regarderais encore comme heureuse dans ton malheur. »

Mais Agavé ne tarde pas à la recouvrer sa raison, et enfin elle jette les yeux sur cette tête sanglante et la reconnaît. — Ah! s'écrie-t-elle, je vois toute mon infortune!

Bacchus, qui paraît dans les airs, interrompt ses plaintes maternelles. Il prédit à Cadmus tous les malheurs qu'il a encore à éprouver, et disparaît. Cadmus et sa fille se disposent donc à quitter ces campagnes arrosées du sang de Penthée pour aller chercher un autre asile, selon la volonté du dieu, et leurs adieux terminent la pièce.

VI.

LES HÉRACLIDES.

Cette tragédie est encore une de celles si fréquentes dans Euripide, où une situation véritablement dramatique se trouve étouffée sous une intrigue mal combinée, et passe inaperçue. Le dévoûment de Macarie, qui s'offre à la mort pour sauver sa famille, ne remplit qu'une scène après laquelle il n'est plus question ni d'elle ni du sacrifice, qui pourtant est consommé.

Quant au sujet, nous en avons déjà vu fréquemment de semblables. Une famille infortunée se réfugie à Athènes; ses ennemis la poursuivent; les Athéniens la prennent sous leur protection; un combat est livré, et les Athéniens sont vainqueurs. Tel est le canevas, que nous avons déjà rencontré deux fois dans

Euripide lui-même, et toujours aussi faiblement traité.

Le théâtre représentait le temple de Jupiter. Autour de l'autel, une troupe de jeunes enfans, et Iolas, le fidèle écuyer d'Hercule, tendent les mains vers l'imâge du dieu. Leur situation est terrible. Eurysthée, non content d'avoir persécuté Hercule pendant sa vie, veut après sa mort détruire sa race Iolas a dérobé à ses coups ces jeunes enfans; arrivés à Marathon, ils ont de là imploré le secours des fils de Thésée : l'obtiendront-ils ?

Dans cette anxiété, Iolas voit approcher Coprée, député d'Eurysthée, qui se dirige vers le temple. [1] O mes enfans! s'écrie-t-il avec terreur; voici votre ennemi! accourez vers moi, attachez-vous à mes vêtemens!.. Et c'est au milieu des cris et du tumulte de cette foule effrayée et plaintive, que Coprée pénètre dans le temple.

Iolas, plein de colère et d'effroi, accable d'injures ce messager sinistre; mais lui, sans se déconcerter, lui rend la pareille; il insulte à leurs malheurs, et les menace du dernier supplice. Tandis qu'Iolas et ses faibles compagnons invoquent avec désespoir les dieux de l'Attique et le respect dû aux autels qu'ils embrassent, Coprée leur ordonne de le suivre, et se dispose à les entraîner de force. Iolas éperdu crie et demande secours. Il en vient en effet : ce sont des vieillards athéniens qui se répandent sur la scène et s'interposent avec autorité entre les fugitifs et le ministre d'Eurysthée. Bientôt arrivent de plus le roi d'Athènes, Démophon, et son frère Acamas.

C'est désormais à lui que Coprée doit adresser sa demande, et il le fait avec hauteur, Ses paroles sont plutôt une menace qu'une prière.

Mais avant de prononcer l'arrêt, Démophon écoute les supplications d'Iolas, qui se précipite à ses pieds.

[1] Ὦ τέκνα, τέκνα, δεῦρο, etc. Traduct. et an. 48—192.

« [1] Quoi! s'écrie-t-il, la crainte des Argiens pourra-t-elle forcer les Athéniens à repousser loin d'eux les fils d'Hercule? O roi! livreras-tu ces enfans à leur ennemi, les arracheras-tu de cet autel? Quelle honte pour toi et pour Athènes! J'embrasse tes genoux! »

Démophon, attendri, prend la défense d'Iolas et des enfans d'Hercule, et ordonne au ministre d'Eurysthée d'aller porter cette réponse à son maître. Coprée irrité se répand en menaces; Démophon y répond avec la même violence, et le hérault ne s'éloigne qu'en annonçant aux Athéniens une guerre terrible.

Pénétré de reconnaissance, Iolas comble de remercîmens le généreux Démophon, et les jeunes enfans qu'il a sauvés se jettent tour à tour entre ses bras. — Après cette scène touchante, le roi s'éloigne pour rassembler son armée, tandis que le chœur célèbre par ses chants les événemens qui viennent de se passer.

Lorsque Démophon rentre sur le théâtre, sa figure est triste et sa contenance embarrassée. Iolas l'interroge avec précipitation et anxiété. Démophon a en effet une triste nouvelle à lui apprendre. Un oracle a été rendu sur l'issue de la guerre qui se prépare, car déjà l'armée argienne est dans l'Attique; et cet oracle ordonne d'immoler à Cérès une fille née d'un père illustre. Le peuple murmure, et nul ne veut se dévouer, ne veut sacrifier sa fille pour le salut de quelques étrangers.

Iolas désespéré ne peut faire à Démophon qu'une proposition, c'est de le livrer lui-même aux Argiens. Peut-être se contenteraient-ils de cette seule victime, et Athènes serait délivrée de la guerre!

Vain espoir! une offre aussi noble, mais aussi inutile, ne saurait être acceptée. Iolas, resté seul, s'abandonne à la douleur. Attirée par ses cris, une des filles d'Hercule, Macarie,

[1] Οὐγὲ Ἀργείων φόβῳ, etc. Traduct. et an. 192—503.

sort du temple où elle était enfermée avec son aïeule Alcmène, et apprend de lui le nouveau malheur qui la menace.

Dès ce moment, Macarie ne balance plus : l'oracle demande le sang de la fille d'un père illustre ; Macarie n'hésite pas. « [1] Vous cherchez une victime, dit-elle ; me voici. Tout autre que la fille d'Hercule pourrait peut-être prendre un parti contraire ; mais je connais trop le devoir que m'impose mon illustre origine. Conduisez-moi à l'autel ; couronnez de fleurs la victime, et soyez vainqueurs : c'est tout ce que je demande. »

Iolas, pénétré d'admiration et de douleur, ne peut s'opposer à cet héroïque dévoûment. C'est à peine cependant s'il ose l'encourager ; et lorsque la victime résignée se retire, la violence qu'il s'était faite a épuisé ses forces ; il tombe presque sans connaissance. — Mes enfans, dit-il, soutenez-moi... couvrez mes yeux de mes vêtemens, et laissez-moi en proie à ma douleur !

Un esclave vient le tirer de cet abattement ; il vient apporter d'heureuses nouvelles, et Alcmène sort du temple pour les entendre. Hyllus, le fils aîné d'Hercule, est de retour à la tête d'une armée. Il a joint ses troupes à celles du fils de Thésée, et le combat va commencer. — Iolas, malgré son grand âge, malgré les supplications d'Alcmène qui le conjure de rester auprès d'elle pour la protéger, demande des armes et court combattre au premier rang, en priant les dieux de lui rendre la vigueur de sa jeunesse. Le chœur, resté seul sur la scène avec cette reine éplorée, fait des vœux pour le succès du combat.

Ils ne tardent pas à être accomplis. Un esclave d'Hyllus accourt : Nous sommes vainqueurs, s'écrie-t-il, et, à la prière d'Alcmène, il entre dans de plus grands détails. Pour épargner le sang, Hyllus avait proposé à Eurysthée un combat singulier ; le lâche refusa ; et après qu'on eut immolé la victime, les deux armées en vinrent aux mains. La mêlée fut affreuse. Enfin les Athéniens eurent l'avantage. Un prodige étonnant signala cette journée. Iolas, après une fervente prière à Hercule, qui, sous

[1] Θνήσκειν ἑτοίμα, etc. Traduct et an. 506—1055.

la forme d'un astre étincelant, descendit sur son char avec la jeune Hébé, a recouvré toute la vigueur de la jeunesse. Il a fait Eurysthée prisonnier, et il l'envoie aux pieds d'Alcmène.

Un guerrier amène en effet à la reine Eurysthée chargé de chaînes. Après l'avoir accablé d'outrages, elle le condamne à mort. Le chœur le défend. C'est un prisonnier, et comme tel, sa vie est sauve. Eurysthée, prenant la parole, cherche lui-même à se justifier. Mais c'est en vain : Alcmène a soif de son sang. Elle trouve un singulier moyen pour apaiser les scrupules du chœur ; c'est d'accorder à Eurysthée les honneurs de la sépulture. Eurysthée lui-même, dans une espèce d'emportement prophétique, déclare aux Athéniens que son tombeau deviendra une sauvegarde pour eux contre les entreprises des Argiens, et il est entraîné au supplice.

VII.

HÉLÈNE.

Voici une pièce qui heurte ouvertement toutes les traditions reçues. On ne sait comment expliquer cette production bizarre, et justifier Euripide de la création d'une intrigue aussi invraisemblable. On pourrait difficilement, il est vrai, trouver une fable plus obscure et plus confuse que celle de l'Hélène.

A force d'invraisemblances et d'absurdités mythologiques, Euripide est parvenu dans cette pièce à produire quelques situations piquantes, mais qui tiendraient plutôt à notre comédie actuelle qu'à la tragédie ; la surprise de Ménélas et de Teucer à la vue de la double Hélène, ressemble plutôt à une scène d'*Amphitryon* ou des *Ménechmes* qu'à un ressort dramatique du

poète qui mérita d'être appelé le plus pathétique des tragiques Grecs. Il n'y a dans cette pièce de pathétique ni de tragique d'aucune espèce.

Le théâtre représentait une campagne riante, un palais sur le bord d'un fleuve. Hélène, seule, annonçait aux spectateurs que ce pays était l'Egypte, et racontait son histoire, histoire confuse et bizarre. En effet, ce n'est pas elle qui se trouve à Troie; ce n'est qu'un vain fantôme, créé par Junon à son image, et pour lequel s'égorgent les Grecs et les Troyens. Pendant ce temps, elle gémit sur cette terre d'Egypte, où la volonté des dieux l'a transportée, du deshonneur infligé à son nom. Pour comble de malheur, Théoclymène, fils de Protée et roi d'Egypte, touché de sa beauté, veut en faire son épouse, et elle ne sait plus quels moyens employer pour se dérober à sa passion.

Pendant qu'elle exprime ainsi ses plaintes, un étranger s'approche, et reste saisi d'étonnement à son aspect. — [1] Dieux! s'écrie-t-il, serait-ce une seconde Hélène que je vois! Et dans sa haine pour cette épouse infidèle de Ménélas, cause de tant de sang et de ruines, il portait déjà la main à son épée pour l'immoler. Hélène, sans se faire connaître, l'apaise facilement, et apprend qu'elle parle à Teucer, frère d'Ajax. Ce guerrier, qui revient de Troie, et va chercher une nouvelle patrie, depuis que la mort malheureuse de son frère lui interdit la sienne, lui raconte tout ce qui s'est passé devant Troie, la ruine de cette ville et la dispersion des vainqueurs. Ménélas a été emporté par la tempête, et on dit qu'il a péri.

Hélène soupire à cette triste nouvelle; elle engage Teucer à se retirer avant l'arrivée de Théoclymène; car ce prince barbare immole tous les Grecs qui abordent à Pharos; puis restée seule, elle exhale sa douleur en strophes mélancoliques.

[1] Ἐα.ᾷ θεοὶ, etc. Traduct. et an. 71.

Attirées par ses chants, des femmes grecques, captives en Egypte, viennent se ranger autour d'elle. Hélène leur confie ses malheurs. Ce qu'elle vient d'apprendre y a mis le comble.

Le chœur cherche à la consoler. Il lui conseille de consulter la sœur du roi, Théonoë, qui a le don de lire dans l'avenir. Hélène y consent avec peine, et toutes rentrent dans le palais.

C'est à ce moment qu'un Grec, couvert des lambeaux de la misère, paraît sur la scène; et ses premières paroles le font reconnaître pour Ménélas. Echappé à la tempête qui a brisé son vaisseau avec Hélène qu'il a laissée sur le rivage, il erre au hasard pour trouver un abri. Il frappe à la porte du palais, et une vieille esclave, qui se présente sur le seuil, le reçoit fort mal. Mais dans la querelle qui s'élève, le héros grec apprend avec étonnement que ce palais renferme une princesse grecque du nom d'Hélène, fille de Tyndare et reine de Sparte, et qui depuis long-temps se trouve en Egypte.

Ménélas reste stupéfait. Peut-il croire ce qu'il vient d'entendre? Hélène en ces lieux! Y aurait-il donc dans le monde deux Tyndares, deux Spartes, deux Hélènes? Quel que soit le danger qui le menace sur cette côte inhospitalière, il y restera pour éclaircir cette énigme.

En ce moment Hélène et le chœur sortent du palais. Joyeuse de l'oracle qu'a rendu Théonoë, car elle a prédit que Ménélas, échappé à la fureur des eaux, abordera sur ce rivage, elle s'avance vers le tombeau de Protée. C'est alors qu'elle aperçoit Ménélas; la vue de cet homme couvert de lambeaux l'effraie; elle croit que c'est un ravisseur qui veut l'enlever; elle crie et prend la fuite; Ménélas reste d'abord immobile d'étonnement à la vue d'Hélène; mais en la voyant s'enfuir pleine de terreur, il la suit et cherche à la rassurer; c'est en vain! Hélène ne s'arrête qu'auprès du tombeau de Protée.

Alors elle se retourne, et rassurée par l'asile sacré qui la protége, elle considère Ménélas avec attention. Alors elle reconnaît

son époux; elle crie, et s'élance vers lui pour l'embrasser; mais le prince grec recule :

« [1] Moi, ton époux! dit-il. Femme, ne me touche pas!

— C'est à toi que mon père Tyndare m'a donnée!

— Hécate! est-ce un spectre que tu m'envoies?

— Cher époux, je ne suis pas un spectre.

— Mais, quoi! je ne puis pas être à la fois le mari de deux femmes! »

C'est en vain qu'Hélène essaie de lui persuader la vérité de ses paroles. Ménélas, qui croit y reconnaître une nouvelle ruse de son infidèle épouse, en est indigné; il veut fuir loin de ces lieux pour éviter jusqu'à l'image de celle qui l'a trompé, et dont il veut se venger. Hélène éperdue essaie en vain de le retenir. C'en est fait, il s'éloigne, lorsqu'un des guerriers qu'il avait laissés sur le rivage avec la fausse Hélène, accourt en criant au prodige. — Ménélas, lui dit-il, il n'est plus pour toi d'Hélène! Il l'a vue s'évanouir dans l'air comme une légère fumée, après avoir prononcé quelques paroles qui justifient la fille de Tyndare que jamais Pâris n'a possédée.

A ce moment il aperçoit la véritable Hélène, et son étonnement est au comble. Mais Ménélas est transporté de joie; il peut désormais ajouter foi aux paroles d'Hélène que l'événement a confirmées d'une manière si éclatante; et ces deux tendres époux se livrent mutuellement aux transports de leur tendresse conjugale. Le guerrier, témoin de cette réconciliation touchante, en exprime toute sa joie; il se croit revenu au jour bienheureux où il portait devant eux le flambeau d'hyménée. Enfin il court annoncer à ses compagnons cette heureuse nouvelle.

Mais à peine Hélène a-t-elle goûté le plaisir de posséder son époux, qu'une pensée de crainte vient l'empoisonner. —

[1] Ποίας δαμάρτος, etc. Traduct. et an. 573.

[1] Grands Dieux! s'écrie-t-elle, n'es-tu donc, ô Ménélas! échappé à tant de dangers que pour trouver ici le trépas!

Cette exclamation effraie Ménélas. Il interroge Hélène, et apprend que la mort attend tout Grec qui aborde imprudemment sur ce rivage. Il faut qu'il fuie! mais comment fuir sans elle, et sans vaisseaux? Il faut tâcher de gagner Théonoë. Son esprit prophétique doit avoir déjà découvert l'arrivée de Ménélas sur ce rivage : — Si elle en parle au roi son frère, nous sommes perdus! Tu meurs, dit Hélène, et moi je deviens l'épouse du tyran. — Mais je mourrai plutôt, et le glaive qui t'aura percé terminera en même temps ma vie.

Au reste, Ménélas se dispose à vendre chèrement sa vie. Le vainqueur de Troie est supérieur à la crainte. Hélène, plus timide, tremble en voyant Théonoë paraître.

Cette prophétesse sort du palais entourée d'un appareil mystique et majestueux; devant et derrière sont groupées des esclaves portant des torches et agitant des flambeaux. A peine s'est-elle approchée des deux époux qu'elle leur adresse la parole : elle a reconnu Ménélas, et le menace de découvrir au roi de Pharos son arrivée. — Hélène saisie de terreur se précipite à ses pieds : — [2] Ah! s'écrie-t-elle, j'embrasse tes genoux. Grands Dieux! n'aurai-je retrouvé mon époux que pour lui voir perdre la vie? Songe que je fus confiée à ton père pour qu'il me rendît à cet époux qui me redemande aujourd'hui. Mépriserais-tu la volonté des dieux? insulterais-tu aux mânes de ton père? Ah! montre-toi fille équitable d'un père si juste!

Ménélas joint ses prières aux siennes; mais elles sont nobles et fermes. Il conserve toute sa dignité dans son malheur; et Théonoë s'empresse de se conformer à leurs désirs.

La grande difficulté est de trouver un moyen de sortir d'Égypte. Les vaisseaux de Ménélas ont été brisés. Comment s'en

[1] Σωθεὶς δ'ἔκειθεν, etc. Traduct. et an. 783—900.

[2] Ω παρθέν' ἱκέτις, etc. Traduct. et an. 900—1705.

procurer de nouveaux? Hélène invente une ruse qui doit les sauver tous, et elle rentre dans le palais pour l'accomplir, pendant que le chœur déplore les malheurs de la guerre et de l'ambition.

Ménélas s'est caché derrière le tombeau. Le roi arrive sans le voir, avec des chiens et tout un cortége de chasse. Pendant que sa suite entre dans le palais, il se livre à toute son inquiétude. Il sait qu'un Grec a touché ce rivage; il craint qu'il ne soit envoyé par Ménélas pour lui ravir Hélène. Qui sait si son dessein n'est pas déjà accompli? car Hélène ne paraît pas dans ce lieu qui est sa résidence habituelle.

Au moment où, dévoré par ces inquiétudes, il demande son char pour courir après cet étranger et le mettre à mort, Hélène se montre sur le seuil du palais, en longs habits de deuil. Théoclymène, qui l'interroge avec étonnement, apprend alors qu'elle pleure son époux, mort dans une tempête, et cette nouvelle le comble de joie. Le seul obstacle qui retardait encore son bonheur est enfin détruit. Ménélas, qui paraît en ce moment comme un Grec échappé à la fureur des vagues qui ont englouti son roi, achève de le persuader.

Mais avant de former de nouveaux nœuds avec un second époux, Hélène doit, par des sacrifices, apaiser les mânes du premier. Il est mort sous les eaux; il faut donc, assure-t-elle, qu'elle monte sur un vaisseau et aille en son honneur sacrifier loin du rivage. Le roi y consent. Aveuglé par la passion, il ne voit dans tout cela qu'un faible retard pour l'instant de son bonheur, et promet de fournir sur-le-champ tout ce qui est nécessaire pour ce sacrifice maritime. Tous rentrent dans le palais. Le chœur seul, resté sur la scène, fait entendre des chants que rien ne rattache au sujet.

Le roi égyptien, Hélène et Ménélas sortent du palais. Le roi se repent de sa promesse, et voudrait la rétracter. Il craint qu'Hélène au désespoir ne se précipite dans les flots; mais elle parvient à le rassurer par ses paroles flatteuses. Elle s'éloigne

avec Ménélas, et Théoclymène reste sur le théâtre avec le chœur.

Quelques instans se sont à peine écoulés qu'un matelot accourt épouvanté apprendre au roi la fuite d'Hélène. C'est Ménélas lui-même qui l'a enlevée. Des Grecs, ses compagnons, sont entrés avec lui dans la galère, et lorsque les Egyptiens, s'apercevant de la fraude, ont voulu ramener le vaisseau sur le rivage, il était trop tard. Un combat terrible s'est engagé, et les Grecs vainqueurs ont sur-le-champ déployé la voile qui, gonflée par un vent favorable, les ramène dans leur patrie.

Théoclymène furieux veut se venger à tout prix de cet affront dont sa sœur a sans doute été complice. Le chœur essaie en vain de l'arrêter dans ce barbare dessein. Mais Castor et Pollux sont plus puissans, ils paraissent tout à coup, apaisent la rage de Théoclymène, et prédisent à Hélène et à Ménélas les plus heureuses destinées. C'est ainsi que la pièce finit.

VIII.

ION.

Ion est une de ces pièces à intrigue romanesque et embrouillée dont Euripide, le premier, a donné des modèles. L'histoire s'y trouve étrangement travestie; mais c'était un ouvrage de transition entre l'ancienne tragédie historique et la tragédie fictive. Sous ce point de vue, Ion mérite d'être considéré avec attention.

Au reste, la fiction est intéressante, et sans le rôle trop actif que les dieux prennent à l'action, elle serait encore assez vraisemblable. Le caractère de Créuse, quoique outré, présente

cependant des couleurs naturelles et donne lieu à des situations excessivement dramatiques. Cette pièce est peu connue, et mériterait cependant de l'être davantage. La plupart des critiques, rebutés sans doute par son obscurité et les difficultés qu'elle présente, en ont à peine fait mention. Nous allons tâcher de réparer cet oubli par l'analyse que nous en donnons au lecteur.

Les spectateurs voyaient s'élever devant leurs yeux le portique du temple d'Apollon à Delphes, et Mercure descendant du ciel venait leur raconter comment il avait autrefois sauvé d'une mort certaine Ion, fils d'Apollon et de Créuse, princesse d'Athènes, qui l'avait exposé pour cacher sa faute aux yeux de son père. Aujourd'hui Ion est devenu le gardien du temple, et Apollon songe à lui rendre la couronne d'Athènes. Créuse ayant été mariée depuis à Xuthus, et n'ayant pas d'enfant, doit en venir demander à l'oracle, et Apollon lui donnera son fils.

Après cette longue exposition, Mercure s'envole, et Ion entre sur la scène. Il vient remplir son emploi, tout en chantant un hymne en l'honneur d'Apollon. Puis paraissent des jeunes filles, esclaves de Créuse. Elles admirent la structure élégante, les riches ornemens et les brillantes peintures du temple. Ion leur en donne l'explication : ce sont, d'un côté, les travaux d'Hercule; de l'autre, les courses de Bacchus; ici, les combats des géans.

Au milieu de ces innocentes occupations, arrive Créuse. Ion admire la majesté de sa démarche et la noblesse de ses traits, et s'étonne de sa douleur; car Créuse verse des larmes. — [1] Bien que je voie en ce moment le temple d'Apollon, dit-elle, cependant un triste souvenir afflige mon ame, qui erre encore dans ma patrie, tandis que j'habite en ces lieux. — O

[1] Ἐγὼ δ'ἰδοῦσα τοῦσδε, etc. Traduct. et an. 249—453.

femmes infortunées! ô forfaits des dieux! quoi! à qui demander justice, lorsque les maîtres de la terre eux-mêmes ont causé notre perte?

De semblables discours étonnent Ion. C'est en vain qu'il en demande l'explication à la reine d'Athènes. Elle élude longtemps ses questions; puis elle l'interroge à son tour, et lui en dit trop pour ne pas éveiller sa curiosité, trop peu pour la satisfaire. Enfin elle rompt brusquement l'entretien en voyant paraître Xuthus. Elle recommande le silence au jeune pontife, et court au-devant de son époux. Bientôt elle entre avec lui dans le temple.

Ion, resté seul sur la scène avec le chœur, s'étonne de ce qu'il vient d'entendre. Il s'irrite contre Apollon qui a pu abuser de sa puissance pour séduire de jeunes mortelles.— [1] Mais que m'importe après tout, dit-il; allons chercher de l'eau pour faire les libations; et il laisse le chœur plaindre seul l'infortune de Créuse.

L'oracle a répondu à Xuthus que le premier homme qu'il rencontrerait en sortant du sanctuaire serait son fils. C'est Ion qu'il rencontre à son retour de la fontaine sacrée; il le salue comme son fils, et lui donne le nom d'Ion, [2] puisqu'il vient à sa rencontre. Ion s'étonne, et refuse cet étrange honneur. — Tu m'offres le trône; mais de quel œil Athènes recevrait-elle le bâtard d'un étranger? Le mépris et l'envie seront mon partage. La couronne, loin de m'éblouir, m'effraie. Je suis heureux ici, et je veux y rester.

Xuthus insiste, et Ion cède enfin; il le reconnaît pour son père, et se livre à ses embrassemens. Xuthus, plein de joie, l'emmène avec lui pour célébrer par des fêtes et un repas publics son adoption; et le chœur plaint le sort de Créuse laissée sans fils et accuse la perfidie de Xuthus.

A ce moment Créuse rentre sur la scène; elle ignore encore la réponse de l'oracle, et dans son inquiétude, elle demande

[1] Τί δέ μοι μέλει, Traduct et an, 433—972.
[2] Ἰῶν, Ion, signifie *venant*.

au vieillard qui l'a élevée de venir avec elle interroger à son tour Apollon; mais le chœur l'arrête : Le dieu a donné Ion pour fils à Xuthus! Créuse, à cette nouvelle, furieuse et désespérée, verse des larmes, et dévoile alors son infortune à tous les yeux. — Elle est mère! et c'est un fils étranger qu'on veut lui faire aimer! — Ah! sans doute, c'est l'enfant de Xuthus! il a voulu placer le fils de quelque esclave aimée sur le trône des Erechtides! Le vieillard et le chœur partagent et excitent même son indignation.

« [1] Il faut, dit le vieillard, punir celui qui fut cause de ton malheur et te venger d'Apollon.

— Comment puis-je, faible mortelle, atteindre une divinité?

— Mets le feu à son temple.

— Je crains. — Je n'ai déjà que trop de malheurs.

— Ose mieux; mets à mort ton époux.

— Je respecte encore l'union qui nous lie et qui me fut chère.

— Eh bien, étouffe cet Ion qui s'élève contre toi. »

Créuse approuve ce dernier projet. Il est décidé qu'on empoisonnera ce jeune étranger, et le vieillard reçoit des mains de Créuse elle-même, la coupe et le poison. Le chœur reste seul sur le théâtre pour attendre l'événement.

Tout à coup paraît un serviteur de Créuse. — Où est la reine? s'écrie-t-il, on la cherche pour la lapider!

En effet le crime de cette princesse a été découvert. Au moment où par son ordre le vieux gouverneur présentait au fils de Xuthus la liqueur empoisonnée, une colombe, qui but dans le vase, tomba sans vie; le vieillard saisi avoua son crime, et la reine a été condamnée à mort!

Le chœur à cette nouvelle se livre à toute sa frayeur, et tout à coup paraît Créuse, qui, pour se soustraire au supplice, embrasse l'autel de Phœbus; c'est en vain que Ion accourant avec des soldats, s'efforce de l'en arracher.

Au milieu de cette scène de tumulte s'avance la Pythie. Elle vient remettre à Ion le coffret dans lequel il a été exposé autrefois, et qui renferme les signes qui doivent servir à retrouver sa mère. Mais à peine Créuse l'a-t-elle aperçu :

« Mon fils ! s'écrie-t-elle, et elle s'élance vers lui.

— « Saisissez-la ! répond Ion ; elle a quitté l'autel ! liez-lui les mains ! »

Mais Créuse transportée de joie, l'appelle de nouveau son fils avec tendresse. Ion étonné s'arrête, et elle achève d'éclaircir ses doutes en lui décrivant exactement tout ce que renferme le coffret qu'il tient entre ses mains. Ion, convaincu qu'elle est sa mère, se livre aux caresses de celle qui un moment auparavant voulait l'empoisonner.

Mais il est donc aussi fils d'Apollon? Il a peine à le croire; il craint que Créuse ne cherche à cacher ainsi une faiblesse; mais Minerve descend du ciel tout exprès pour éclaircir ses doutes, et la mère et le fils en remercient le ciel.

IX.

HERCULE FURIEUX.

Cette tragédie, malgré quelques situations dramatiques, est une des plus défectueuses d'Euripide; elle est divisée en deux actions qui n'ont pas entr'elles le moindre rapport, et qui ont chacune leur exposition ; un prologue même se trouve au milieu de la pièce.

La première partie est sans contredit bien supérieure à la la seconde. Une exposition naturelle, une situation touchante et dramatique, une péripétie inattendue en constituent les vé-

ritables beautés. Mais la seconde partie est excessivement défectueuse. L'intervention de la divinité ne peut motiver suffisamment une folie aussi atroce que celle d'Hercule et aussi peu intéressante, malgré le sang qu'elle fait répandre. Le dénoûment languit, et les longues discussions qui le terminent fatiguent inutilement le spectateur.

Les latins nous ont laissé une tragédie sous le même titre. C'est la pièce d'Euripide avec quelques défauts de plus et quelques beautés de moins.

Amphytrion, Mégare et les trois fils d'Hercule, seuls dans le vestibule de leur palais, embrassent en suppliants l'autel de Jupiter. Après avoir massacré Créon, père de Mégare, Lycus a profité de l'absence d'Hercule descendu aux enfers pour prononcer un arrêt de mort contre Mégare elle-même, contre ses enfans et toute sa famille. Ils n'ont plus d'autre refuge que l'autel de l'auteur de leur race. Voilà ce qu'Amphytrion, après avoir décliné son nom, apprend aux spectateurs dans un long prologue.

Enfin Mégare se lève, et adresse ses plaintes à Amphytrion. Ce triste jour sera-t-il donc le dernier pour lui, pour elle, pour ses jeunes enfans!

Le vieillard conserve encore quelqu'espérance. Leurs maux sont peut-être à leur terme, son fils va peut-être reparaître. « Prends courage, ô ma fille! sèche tes pleurs et ceux de tes enfans. »

Une troupe de vieillards entre alors sur la scène; amis de de la famille d'Hercule, mais amis impuissans, ils viennent lui apporter dans ses maux, non des secours, mais des consolations. Bientôt ils annoncent l'arrivée de Lycus.

Le tyran entre et adresse avec insolence la parole aux illustres proscrits: [1] Jusques à quand, leur dit-il, chercherez-vous

[1] Τίν' εἰς χρόνον, etc. Traduct. et an. 148-275.

à prolonger votre vie? croyez-vous encore au retour d'Hercule emprisonné chez Pluton?.. Et d'ailleurs quelles sont les preuves de courage de ce soi-disant héros? Jamais il n'a pris en main le bouclier et la lance; c'est avec l'arc, arme des lâches, qu'il se présente au combat, toujours prêt à la fuite.

Cette ridicule accusation de lâcheté, lancée contre un héros tel qu'Hercule, soulève l'indignation d'Amphytrion. Il s'attache à justifier Hercule d'avoir choisi pour armes l'arc et les flèches, et à prouver sa bravoure par l'étrange raison que la flèche frappe l'ennemi de loin; alors on est en sûreté, et le beau de la guerre est de rester sain et sauf en tuant son adversaire. Amphytrion n'est pas plus heureux lorsqu'il essaie d'attendrir Lycus en faveur des fils d'Hercule. Le tyran ordonne à ses soldats d'élever autour de l'autel un bûcher dont la flamme les atteindra et les réduira en cendres. Le chœur, qui cherche à prendre leur défense, reçoit aussi sa part des injures et des menaces. Que peut le zèle impuissant de ce petit nombre de vieillards?

Aussi Mégare leur impose-t-elle silence. [1] Je vous remercie, ô vieillards! leur dit-elle; le danger de vos amis doit vous inspirer une louable colère; mais aux dieux ne plaise que cette amitié soit pour vous une cause de disgraces! — Pour elle, elle est résignée à la mort; il n'est plus de secours possible. — Il faut périr; eh bien, son trépas sera volontaire; on ne pourra reprocher de lâcheté à l'épouse ni aux enfans d'un héros.

Amphytrion partage ces nobles sentimens, et s'il demande une grace à Lycus, c'est celle de périr le prémier, d'épargner à son cœur paternel la vue du supplice de ses petits-fils. — Ou plutôt, lui dit-il, fais tout ce que tu voudras; nous n'avons plus d'appui et la mort est inévitable.

Mégare demande cependant encore une grace; c'est la permission de revêtir d'habits de deuil ces tendres victimes, de les couvrir d'ornemens funéraires. Lycus y consent et sort en

[1] , etc. Traduct. et an. 275—451.

promettant de revenir bientôt pour les égorger. Mégare et ses enfans rentrent dans le palais, et Amphytrion les suit, après avoir reproché à Jupiter son oubli de sa famille, et prononcé dans son désespoir ce blasphême : O Jupiter! ou tu es impuissant, ou tu es injuste!

Les vieillards, restés sur la scène, s'amusent à raconter les travaux d'Hercule, et fondent en larmes en voyant reparaître Mégare et Amphytrion conduisant ses enfans couverts de vêtemens de deuil.

« [1] Allons! s'écrie cette mère au désespoir : où est le prêtre, où est le sacrificateur impitoyable, où est ce bourreau de mon ame, pour précipiter aux enfers ces innocentes victimes? O mes fils! un même lien de mort nous enchaîne tous, un vieillard, une mère et des enfans!.. Etait-ce donc à cela que devaient aboutir les rêves de bonheur et de fortune d'un père et d'une mère abusés! »

Amphytrion fait entendre les mêmes plaintes; il s'adresse et aux dieux et aux vieillards présens sur la scène. C'est donc là le sort des grandeurs humaines!

Tout à coup Mégare pousse un cri; c'est un cri de joie; elle a vu Hercule... c'est lui! elle n'en peut plus douter!

Hercule paraît en effet sur le seuil. Il le salue après une si longue absence. Mais il voit sa famille en pleurs et couverte d'habits lugubres. — Il frémit, il interroge Mégare, qui, transportée de joie par son retour inespéré, s'interrompt et brise cent fois le récit de ses malheurs.

Hercule frémit d'étonnement, d'impatience et de courroux. Il veut tirer de tant de forfaits une vengeance éclatante. Il rentrait secrètement dans Thèbes; mais bientôt elle s'apercevra de sa présence! Son père essaie de le retenir. — Tes ennemis t'ont vu sans doute, et vont se rassembler.

« [2] Que m'importe! répond fièrement Hercule, que Thèbes tout entière m'ait vu ou non? Il se rend cependant aux con-

[1] Ἔιεν. τίς ἱερεὺς, etc. Traduct. et an. 451—595.
[2] Μέλει μ'οὐδέν, etc. Traduct. et an. 595—858.

seils de son père, et consent à entrer dans son palais pour attendre Lycus.

Tandis que le chœur chante un hymne de joie, Lycus revient : Il y a bien long-temps, dit-il, que j'attends! Amphytrion paraît. Lycus lui demande avec impatience où sont les fils d'Hercule, où est Mégare? — Dans le palais, répond Amphytrion, au pied des autels. Lycus entre pour leur donner la mort. Et moi, ajoute Amphytrion, je te suis pour voir la tienne.

Bientôt les vieillards, restés sur la scène, entendent les cris de Lycus, et applaudissent à ce juste châtiment de ses crimes. Thèbes est enfin délivrée de son tyran!

Mais de nouveaux malheurs se préparent. Les vieillards aperçoivent avec terreur au-dessus du palais deux êtres surnaturels. Iris, accompagnée d'une furie, volant dans les nuages, annonce en effet que par l'ordre de Junon elle vient troubler la raison d'Hercule et le porter à massacrer ces mêmes enfans qu'il vient de sauver. C'est avec peine que la furie elle-même se résout à servir la haine injuste de Junon. — [1] «J'atteste le soleil, dit-elle, que j'agis malgré moi. Mais puisque Junon l'ordonne par ta bouche, j'obéis, plus prompte, plus terrible que les vents et la tempête.»

Les deux divinités disparaissent, et le chœur reste saisi de terreur et de tristesse. Bientôt des cris lugubres viennent lui apprendre l'effet du courroux céleste. Un serviteur d'Hercule se précipite tremblant hors du palais, et lui raconte l'affreux malheur dont il vient d'être témoin : Hercule a tué ses enfans!

C'était au milieu du sacrifice qu'il offrait à Jupiter après la mort de Lycus. Saisi d'une fureur soudaine, dépouillant ses vêtemens, saisissant son arc et ses flèches redoutables, il a cru massacrer la famille d'Eurysthée, et ses traits ont percé le cœur de deux de ses fils! — Le troisième, réfugié dans les bras de sa mère, a été tué avec elle par le héros furieux. Son père lui-même serait tombé sous ses coups, si Pallas descendant du

[1] Ἥλιον μαρτυρόμεθα, etc. Traduct. et an. 858—1047.

ciel n'eut arrêté son bras; il est tombé endormi. Nous avons profité de ce sommeil pour le lier à une colonne du palais.

Les vieillards gémissent sur ces déplorables événemens, et Amphytrion vient mêler ses plaintes aux leurs. Les portes du palais s'ouvrent, et l'on voit Hercule endormi, attaché à une colonne à demi-brisée, au milieu des cadavres de ses fils. — [1] « Eloignez-vous, ô vieillards! dit Amphytrion, faites silence, de peur de réveiller le malheureux qui sommeille. — Hélas! que de malheurs pourra peut-être causer son réveil! »

Mais lorsqu'il ouvre les yeux, la fureur du héros est passée. Il regarde ses liens avec étonnement. Il faut que son père lui montre les cadavres de ses fils et ses flèches ensanglantées. Foudroyé par cet affreux spectacle, Hercule reste un moment presque muet de douleur. Bientôt ses gémissemens éclatent, et il veut se donner la mort.

A ce moment paraît Thésée; à sa vue, la honte et la confusion succèdent dans l'ame d'Hercule au désespoir; il se tait et se cache le visage.

Thésée avait appris la révolte de Lycus, et il venait offrir à son ami le secours de son bras et de ses soldats. D'abord il croit arriver trop tard. Ces cadavres étendus lui paraissent les tristes victimes des forfaits de Lycus; mais les larmes et la douleur d'Amphytrion, et ses exclamations entrecoupées, lui ont bientôt appris la triste vérité. Alors il cherche à consoler le malheureux Hercule, qui persiste toujours dans le dessein de terminer ses jours. Hercule combat long-temps, mais cède enfin. Obligé de s'exiler de Thèbes, puisqu'il y est devenu homicide, il accepte l'asile que Thésée lui offre dans Athènes. Il fait ses adieux à son père, et part, accablé de douleur et soutenu par son ami.

[1] Εκαστέρω προβατε, etc. Traduct. et an. 1047—1428.

Explication de la planche : — Costume tragique féminin : Melpomène antique

CINQUIÈME PARTIE.

I. Du spectacle satyrique. — Le Cyclope.

Nous allons parler ici d'un genre de poésie théâtrale particulier aux Grecs, et dont Euripide seul nous a laissé un modèle : c'est le spectacle satyrique.

Au reste, il est peut-être essentiel de prévenir, dès ce moment, le lecteur que ce nom ne dit pas ce qu'il semble signifier. Aujourd'hui un spectacle satyrique ne s'entendrait que d'une représentation théâtrale, où la parodie et la critique joueraient le principal rôle. Mais en Grèce on ne comprenait sous ce nom que les pièces où les *satyres*, espèce de demi-dieux à pieds de boucs, remplissaient le personnage du chœur. La satyre comprise comme poésie critique et railleuse est une invention romaine. Chez les Grecs, la satyre la plus violente et les invectives personnelles débitées sur la scène se décoraient du nom de comédie.

Le drame satyrique était un intermédiaire entre la tragédie et la comédie. Sérieux par le sujet, bouffon par les détails, il peut parfaitement se comparer à ce genre bâtard qui apparut un moment sur la scène française sous le nom de tragi-comédie. En même temps, les principaux personnages, les silènes, faunes et satyres, les chants du chœur et les détails de la mise en scène le rattachaient à la pastorale. Plus tard les bergers ont remplacé les satyres; ce type primitif s'est effacé peu à peu, l'églogue et l'idylle ont insensiblement pris le dessus, et le genre satyrique a été remplacé par le genre pastoral, plus vraisemblable peut-être, mais souvent sans être plus vrai.

Sur le théâtre d'Athènes, la satyre se jouait ainsi que nous l'avons déjà dit dans un précédent article [1] après la trilogie

[1] *Voyez* les Etudes sur Sophocle, 1re partie.

tragique. Elle complétait la tétralogie, et faisait les fonctions de la petite pièce, qui, sur notre premier théâtre, semble être la suivante obligée de l'œuvre majestueuse qui la précède. Pour elle, le théâtre s'ornait de décorations particulières. Il représentait toujours quelque paysage avec des points de vue pittoresques, des cabanes rustiques, des grottes, des forêts [1]; toutes choses qui indiquent bien la naissance de la pastorale : la musique changeait également de caractère, et la danse fréquente et vive se composait de sauts et de postures bouffonnes, que la tournure des satyres aux pieds de boucs, ou de silènes aux gros ventres devait rendre encore plus ridicules et plus plaisantes.

La seule pièce satyrique que nous possédions est due à Euripide. Mais on sait que ses contemporains et ses rivaux en avaient composé un assez grand nombre. Dans les premiers temps, la satyre était indispensable pour obtenir la couronne. On sait que les plus anciens poètes, que Thespis, que Chœrilus, en composèrent. On en connaît cinq d'Æschyle, sept ou huit de Sophocle; Euripide en avait composé cinq. Nous ne parlerons pas des successeurs ou des rivaux obscurs de ces grands poètes. Iophon, fils de Sophocle, Philoclès *le bilieux*, auteur de la tragédie couronnée au lieu de l'Œdipe roi, Morsimus, objet des railleries d'Aristophanes, Philoxènes, célèbre par ses démêlés avec Denis *le tyran*, et bien d'autres encore, en composèrent un certain nombre.

LE CYCLOPE.

Silène paraissant sur le théâtre récite le prologue. C'est un malheureux hasard, c'est une tempête, qui l'a jeté avec ses fils les satyres dans l'île où habite le hideux Polyphème. Ils y sont devenus esclaves. On les voit bientôt entrer sur le théâtre en sautant, dansant et chantant. Leur hymne, en l'honneur de Bacchus, est interrompue par les cris et les paroles qu'ils adressent à leurs troupeaux. Tout à coup Silène leur impose

[1] Voyez à l'article Sophocle.

silence. Il a vu un vaisseau s'approcher du rivage et des guerriers en descendre. Leur chef se dirige vers la grotte. Ce chef est Ulysse. Il s'adresse aux satyres pour leur demander de l'eau et des vivres. Mais la vue de leur étrange figure le jette dans le plus grand étonnement. — Que vois-je! s'écrie-t-il, suis-je donc dans les états de Bacchus! Et il s'apprête même à adorer le vieux Silène.

Silène lui demande gravement son nom, sa patrie; puis il répond à son tour aux demandes d'Ulysse, et lui apprend qu'il se trouve sur le rivage inhospitalier qu'habitent les Cyclopes. Il court donc grand risque d'être dévoré tout vif.

Ulysse désirerait quitter promptement une aussi dangereuse contrée. Mais que faire sans vivres et sans eau? Il presse Silène de lui en vendre. En retour il lui donnera quelques outres d'un vin délicieux. Silène ne se le fait pas dire deux fois, et commence par boire tant et plus, flairant le vin, faisant mille grimaces, entremêlées de quolibets.

Mais au moment où il livre à Ulysse, agneaux, lait, fromages, au milieu des cris, des sauts de ses satyres à demi-ivres, voici le terrible Cyclope qui paraît avec sa taille monstrueuse et son œil unique. Ulysse et ses compagnons se blottissent dans un coin, tandis que Polyphème apaise le tumulte, et corrige les satyres à coups de bâton. Tout à coup en se retournant il aperçoit les Grecs.

« Ah! ah! dit-il, qu'est ceci? — Ils m'ont l'air de vrais brigands! »

Silène ne manque pas pour se disculper d'abonder dans ce sens. Il se met à crier, et se plaint d'avoir été battu par ces voleurs. Polyphème furieux déclare qu'il va les manger tout vifs; « Aussi bien, ajoute-t-il, il y a longtemps que je n'ai goûté de chair humaine. »

Ulysse essaie de contredire Silène et de se justifier. Polyphème refuse de le croire. Il impose silence aux satyres qui prenaient la défense des Grecs, et se met à les interroger. Mais quand Ulysse lui répond qu'ils reviennent de la guerre de

Troie, Polyphème se met à rire : Voilà un bel exploit, dit-il, et il se moque de lui ; puis quand le héros grec implore sa pitié au nom des dieux, il se moque des dieux. Je suis aussi puissant que Jupiter, dit-il, et à propos de la pluie et du tonnerre, il en donne une plaisante raison. Je suis aussi habile que lui sur ce chapitre, dit-il[1].

Après ces discours il les pousse dans sa caverne, où il les avertit que la chaudière et le feu les attendent.

Le chœur resté seul témoigne toute l'horreur que lui inspire la barbarie du Cyclope. Tout à coup Ulysse éperdu, palpitant de terreur, sort de la caverne. Le chœur se presse autour de lui, et il raconte l'épouvantable spectacle dont il vient d'être témoin. Polyphème après avoir massacré deux grecs les a fait rôtir et les a mangés. Pour capter son amitié, aussi bien que pour hâter l'instant de la vengeance, Ulysse s'est avisé de lui faire boire du vin à plusieurs reprises. Le Cyclope y a pris goût, et sa raison s'en ressent. Ulysse a résolu de profiter de son ivresse pour lui crever son œil unique et s'échapper. Les satyres applaudissent à ce dessein, et promettent de l'aider.

« Où suis-je ? s'écrie tout à coup Polyphème sortant de son antre, où vais-je ? » Puis il balbutie et chancelle comme un ivrogne. Le chœur se répand en flatteries, et le Cyclope les écoute avec plaisir. Cependant il veut aller trouver ses frères pour boire avec eux, et il faut qu'Ulysse déploie toute son éloquence pour l'arrêter. — Polyphème suit enfin son avis ; il s'assied, et Silène lui sert d'échanson. Mauvais échanson, certes, car il boit autant et plus que le maître. Le Cyclope se fâche, et ordonne à Ulysse de le servir seul. En même temps il lui demande son nom, et Ulysse répond qu'il s'appelle *personne*.

Cependant le nouvel échanson remplit si bien ses fonctions que la tête et la langue du Cyclope s'embarrassent de plus en plus ; enfin il tombe mort ivre. Aussitôt qu'il le voit endormi, Ulysse court chercher le tison avec lequel il doit lui brûler l'œil. Le chœur l'encourage, et célèbre à l'avance le succès de

[1] Nous laissons dans l'original la preuve qu'il en donne.

l'entreprise. Mais lorsqu'Ulysse revient, et leur demande leur secours, les satyres tremblent et se cachent. Ulysse voit bien qu'il ne peut compter sur eux. Aidé de ses seuls compagnons il apporte la poutre embrâsée, crève l'œil au Cyclope et se sauve.

Polyphème se réveille en poussant des cris affreux. Le chœur feignant de tout ignorer, lui en demande la cause? C'est *personne!* répond-il douloureusement. Et le chœur feint de ne pas comprendre. — C'est l'étranger! s'écrie alors Polyphème; où est-il le scélérat?

Les satyres lui disent qu'il est dans la grotte, lui indiquent l'endroit, et le guident si bien qu'il va se heurter contre le rocher. Le Cyclope furieux veut les poursuivre pour se venger; ils lui échappent et vont rejoindre Ulysse qui part en bravant les menaces de Polyphème.

Nous avons donné toutes les œuvres d'Euripide que le temps nous aient léguées intactes. Mais il a de plus laissé parvenir jusqu'à nous une foule de fragmens plus ou moins étendus appartenant aux nombreuses productions de ce poète. Il est peu de tragédies dont les titres soient connus dont nous ne possédions quelques vers.

Le lecteur comprendra facilement qu'il nous est impossible de lui donner une analyse complète de ces pensées décousues, de ces morceaux détachés sans lien ni suite; leur nombre même nous défend de chercher à lui en présenter des extraits; le catalogue seul des titres des différentes tragédies dépasserait le cadre que nous nous sommes imposé. Nous renvoyons le lecteur curieux de se faire une idée de l'importance et de l'étendue de ces fragmens, à l'excellente édition de J. Barnes, qui les a rassemblés avec un soin scrupuleux, et qui les a accompagnés de notes pleines d'érudition et de critique éclairée.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410